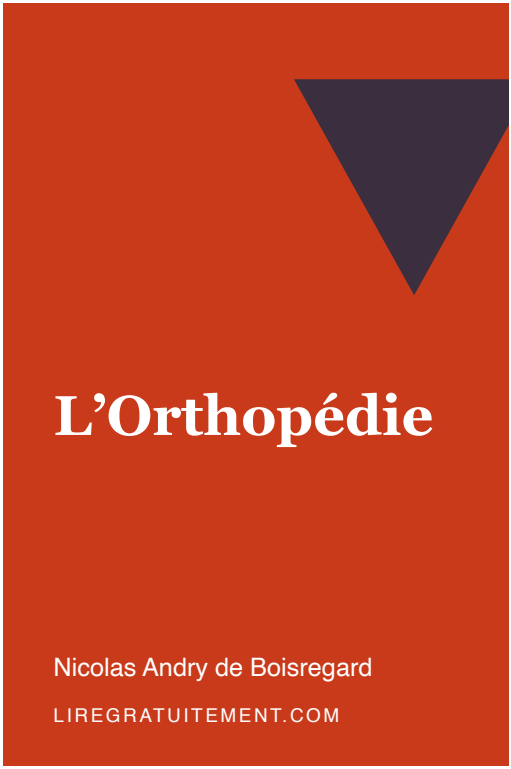


L’Orthopédie

Nicolas Andry de Boisregard

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Livre I

OU

DE
PREVENIR ET DE CORRIGER

DANS LES ENFANS,

LES DIFFORMITÉS DU CORPS.

Notion générale de l'extérieur du Corps.

Le Corps humain se divise en Tronc & en Branches. Le Tronc a pour Souche l'épine du dos, & comprend trois cavités ; sçavoir, 1. la Tête, que les Anatomistes appellent ventre supérieur, & qui est posée sur la colomne du col ; 2. la poitrine, que les mêmes Anatomistes appellent ventre moyen ; 3. le ventre proprement dit, qu'ils nomment ventre inférieur.

Les Branches sont les Bras & les Jambes. Je ne détaillerai ces parties que par rapport à l'extérieur seulement. Elles se divisent chacune en plusieurs autres, dont les unes ont des noms connus de tout le monde, & quelques autres des noms moins connus. Je les nomme & les décris toutes par ordre, ce qui sert d'introduction à l'Ouvrage.

Première partie du Tronc, considerée extérieurement.

La Tête, pour commencer par la partie du Tronc, que nous avons nommée la premiere, comprend pour le dehors, le Crâne,

la Chevelure & le Visage.

Le Crâne est la boëte osseuse qui enveloppe le Cerveau.

Par la Chevelure, on entend, non les cheveux seulement, mais toute cette partie de la Tête où naissent les cheveux, c'est-à-dire le dessus, les côtés & le derrière de la tête. Le dessus de la Tête commence où finit le haut du front ; on l'appelle Synciput, & le derriere de la Tête se nomme l'Occiput. Aux côtés de la Tête, entre les yeux & les oreilles, sont deux parties nommées Tempes, qui font portion de l'Occiput. L'os des Tempes est la plus foible de tous ceux de la Tête, ce qui est cause que les playes dans cet endroit, sont mortelles. On prétend que ces parties sont appellées Tempes, du mot latin Tempora, qui signifie Temps, parce qu'elles indiquent l'âge de l'homme. Les cheveux des personnes âgées blanchissant premiérement dans ces endroits-là, ce qui cependant ne se vérifie pas dans tous les pays ; y ayant des peuples dont les cheveux, s'il en faut croire certains Historiens, sont blancs dans la jeunesse, & noirs dans la vieillesse.

Le Visage est l'assemblage des parties qui composent le devant de la Tête, telles que le front, les sourcils, les paupieres, les yeux, le nez, les oreilles, les joües, les lévres & le menton ; à quoi j'ajoûte la peau, dont ces parties sont recouvertes.

On appelle Front, cette avance qui est au-dessus des sourcils, laquelle commence aux cheveux. C'est le sentiment commun des Anatomistes, qu'elle se nomme ainsi du mot grec Fren, qui signifie esprit, pensée. ou de Fronein, autre mot grec qui signifie raisonner, avoir de la raison, parce que c'est principalement sur le front, que l'on connoît quand l'homme pense ; mais il ne faut pas beaucoup compter sur ces étymologies.

Al'extrémité la plus basse du front, s'éleve, de chaque côté, un petit amas de poils rangés en forme d'arc, qu'on nomme les Sourcils, parce qu'ils sont au-dessus d'une partie de l'œil, qu'on nomme les cils, ensorte que Sourcil est la même chose que Surcil, ainsi que le fait voir le mot latin Supercilium.

La partie des Sourcils qui est du côte du nez, s'appelle la tête des Sourcils ; & l'autre, la queue des Sourcils. L'espace entre les deux Sourcils, est nommé l'Entrecil.

Les Yeux, à l'extérieur, sont composés de plusieurs parties : Les deux peaux que l'on voit dessus & dessous, se nomment les paupieres. La paupiere supérieure est mouvante, l'inférieure est immobile. Elles ont un petit bord garni de poils ; ce petit bord s'appelle Tarse, & les poils qui y sont attachés, se nomment les Cils.

Les Tarses ont chacun, du côte du nez, une petite ouverture par où sortent les larmes, ces ouvertures s'appellent points lacrymaux. Les paupieres s'unissent vers le nez, & au côté opposé. Cette union forme un angle de chaque côté ; l'angle du côté du nez s'appelle le grand angle de l'œil, & l'autre le petit angle.

Sous les paupières, en-dedans, est renfermé un corps rond & poli, qui est ce qu'on appelle l'Œil, ou le globe de l'Œil. Ce qui paroît de ce globe est blanc, avec un point au milieu. Cette partie blanche s'appelle le blanc de l'Œil, ce blanc est une tunique qu'on nomme la tunique conjointe, à cause qu'elle joint ensemble, toutes les parties de l'Œil. On découvre au point du milieu un cercle nommé l'Iris, à cause de ces couleurs : ce qui est au centre de ce cercle, est une ouverture dans les tuniques de l'œil, laquelle se nomme la Prunelle.

Le milieu du visage est une partie éminente qu'on nomme le Nez, laquelle est l'organe externe de l'odorat. Le nez se divise en plusieurs parties ; le dessus qui est entre les deux yeux, un peu plus haut, s'appelle la racine du Nez ; ce qui est d'abord après, s'appelle l'épine du Nez. C'est une partie toute osseuse. A cette épine est attaché un cartilage, qui va jusqu'au bout du nez. Ce cartilage s'appelle l'Acromion, ou globe du Nez, & vulgairement les Narines. Ces Narines sont séparées pour une petite cloison charnuë, appellée la colomne du Nez. Au-dessous de cette colomne, est creusée une espece de rigole, qui sépare la lévre supérieure en partie droite & en partie gauche ; cette rigole se nomme le philtre.

L'Oreille extérieure se divise en partie supérieure, & en partie inférieure. La supérieure est beaucoup plus large que l'autre. Elle se nomme Pinna, autrement Aile, ou Aileron. L'inférieure s'appelle Fibra ou Lobe. Le Pinna a plusieurs parties : Le circuit extérieur qu'on y remarque, lequel touche les cheveux, s'appelle Helix, & le circuit qui est plus en déça du visage, se nomme Anthelix. Entre l'Helix & l'Anthélix on voit une cavité. Cette cavité se nomme la Nacelle. Le Pinna a un rebord ou petit cercle, qui s'appelle Cercle gibbeux. Ce Cercle gibbeux a une extrémité proche des Tempes, laquelle s'enfonce du devant au-dedans, & qui s'appelle extrémité gibbeuse.

Dans l'Helix, paroît un demi-cercle qu'on nomme la faucille. Après cette faucille est une concavité nommée la coquille. Sous la coquille est une autre cavité située au milieu de l'oreille, laquelle va jusqu'au tympan, on la nomme l'Alvéole, ou la Ruche.

Le Fibra, autrement le Lobe, se divise en partie supérieure, & en partie inférieure. La supérieure s'appelle le Prolobe ; l'infé-

rieure, qui est molle & pendante, s'appelle l'Antilobe. C'est l'endroit où se mettent les pendans d'oreilles. Près de la jouë paroît à l'oreille, une petite éminence plate, & mi-ronde, que l'on nomme Hircus ; laquelle, quand on la presse contre l'ouverture de l'oreille, fait comme l'office de couvercle, & bouche exactement cette ouverture.

Entre les deux jouës, est une cavité nommée la Bouche, composée en dehors, de deux parties, qu'on appelle les Lévres ; l'une supérieure, l'autre inférieure. Elles sont l'entrée de la Bouche. La partie extérieure des Lévres s'appelle Prolabium, & le bord qui est de couleur rouge, se nomme Prostomia. Les deux extrémités de la Bouche qui font la réunion des deux lévres, se nomment les coins de la bouche ; la Bouche comprend deux parties, qu'on appelle les machoires ; l'une supérieure, l'autre inférieure toutes deux garnies de petits os, qu'on nomme les Dents. La machoire inferieure s'étend depuis les deux oreilles jusqu'au menton inclusivement.

Le Menton est la partie antérieure de la machoire inferieure. Il a au-dessous, une partie charnuë qui approche du col. Cette partie s'appelle Buccule, ou petite gorge.

Ala mâchoire supérieure, & à l'inferieure, le long des gencives, est une rangée de petits os blancs & durs, médiocrement longs & larges, qui font non-seulement l'ornement de la bouche, mais qui servent à macher les alimens, & aident à la prononciation. On les nomme les Dents. Dans l'âge parfait, il y a ordinairement trente-deux Dents ; sçavoir, seize à chaque machoire. De ces trente-deux Dents, il y en a huit en devant ; sçavoir, quatre en haut & quatre en bas ; on les nomme incisives, ou trenchantes, à cause de leur fonction, qui est de trencher ou couper les alimens solides. On les

appelle aussi Dents joyeuses, parce que ce sont celles qui paroissent le plus lorsque l'on rit.

Après les Dents incisives, il s'en trouve quatre fort aiguës, nommées canines, deux en haut, & deux en bas. On les nomme canines, parce qu'elles sont pointuës comme des Dents de chien ; celles d'en haut ont le nom d'œilleres, parce qu'elles sont situées au-dessous des yeux.

Ces Dents canines sont suivies de vingt autres Dents ; dix en haut, & autant en bas ; cinq à chaque côté, lesquelles sont appellées molaires, parce qu'elles font comme l'office de meules, à l'égard des alimens durs. Ce nombre fait, en tout, trente-deux Dents. Les quatre dernieres Dents molaires ; sçavoir, les deux d'en haut, une à chaque côté, & les deux d'en bas, une aussi à chaque côté, se nomment vulgairement Dents de sagesse ; parce qu'elles ne viennent gueres que dans la maturité de l'âge.

Après avoir parlé des parties extérieures de la Tête, l'ordre nous conduit à parler de celles de la Poitrine.

Seconde partie du Tronc.

La partie qui est après la Tête, & qui fait comme la forme d'un coffre, tant en devant, qu'à côté & en arriere, S'appelle la Poitrine. La colomne sur laquelle la Tête est posée, & qui est le commencement de cette Poitrine, s'appelle, le Col.

Le Col est regardé comme une portion de la Poitrine, parce qu'à proprement parler, il en est le commencement, & que les principales parties qu'il renferme, dépendent de la poitrine. Il est appellé Col, parce qu'il est comme une colline sur laquelle la tête est élevée. La partie la plus basse du Col en devant, s'appelle la

gorge, ou le gosier. La partie supérieure, aussi en devant, comprend une éminence qu'on appelle la pomme, & avec le vulgaire le morceau d'Adam. Cette éminence fait portion d'un tuyau nommé Larynx, qui sert d'instrument à la voix, lequel s'avançant par devant, forme cette éminence ou grosseur qui paroît plus aux hommes qu'aux femmes, parce que les femmes ont en cet endroit, de grosses glandes, qui leur rendent le Col plus arrondi, & la gorge plus pleine. Quand on mange ou qu'on boit, il arrive que cette grosseur monte & puis descend. La cause de ce mouvement est que lorsque nous avalons quelque chose, la descente de l'aliment oblige la Larynx, par une méchanique nécessaire, à s'élever alors, ce qui facilite la chûte de cet aliment dans l'estomach.

Le derriere du Col, autrement la partie postérieure, s'appelle le cervix ; le haut du cervix est appellé l'ophia, mot purement grec. Le milieu du cervix se nomme la nuque, ou la fosse ; & le bas, épomis, autrement le chignon du Col ; on l'appelle épomis, parce qu'il est au-dessus d'une partie qu'on nomme l'épaule, laquelle se dit en grec omos, épi étant une préposition grecque qui signifie dessus, ensorte qu'épomis signifie qui est au-dessus de l'épaule.

Les côtés supérieurs du Col, sous les oreilles, s'appellent les parotides. Ces parotides sont des glandes qui boivent les humidités du cerveau. Le côté moyen sous les parotides, s'appelle Terthræ, & le côté inférieur, Paralophia.

Ala base du Col en devant, paroissent deux parties, l'une à droite, l'autre à gauche, qui font deux demi-cercles joints ensemble, des parties s'appellent les Clavicules.

Ce sont deux petits os qui ferment la voûte de la poitrine par en haut ; on les appelle Clavicules, du mot latin Clavis, clef, parce qu'elles sont comme la clef de cette voûte.

Aux Clavicules commence le coffre ou la voûte de la poitrine. Ce coffre ou cette voûte se termine derriere les fausses côtes inclusivement. La partie antérieure de la poitrine, est appellée proprement la poitrine. Le haut de cette partie antérieure, s'appelle les Clavicules, dont nous venons de parler. Le milieu au-dessous, se nomme le Sternum.

Le Sternum est un os plat, couché au milieu des côtes par-devant, c'est où aboutissent les côtes. Le mot de Sternum signifie en grec fermeté d'entendement ; & vient, à ce qu'on prétend, de ce que quelques Auteurs Grecs ont crû que l'entendement résidoit dans le cœur, qui est placé sous le Sternum. D'autres l'ont appellé Sternum, c'est-à-dire, solide & ferme, parce qu'il fait comme l'office de plancher. D'autres enfin le dérivent du latin sternere, qui signifie étendre, coucher, parce que cette partie est couchée au milieu des côtes. Elle est aussi appellée brechet, du mot bréche, qui est le nom d'un marbre fort dur, parce qu'elle est posée comme l'est un marbre sur une tombe, & que quand on fait l'ouverture d'un cadavre, elle se lève de même qu'un marbre de dessus un tombeau.

Au bas du Sternum est une partie cartilagineuse, faite en forme de pointe d'épée ; on l'appelle cartilage xiphoïde, du mot grec xiphos, qui signifie épée.

La partie antérieure de la Poitrine, se nomme du nom propre de Poitrine, comme nous l'avons remarqué. Les parties latérales sont appellées péristerna, c'est-à-dire autour du Sternum, Peri

étant une préposition grecque qui signifie à l'entour. La ligne osseuse qui est au milieu du dos, & qui le sépare en partie droite & en partie gauche, s'appelle l'Epine du Dos, ou autrement, les Vertebres.

Les deux parties supérieures du Dos, à côté des vertebres, s'appellent les polerons, ou omoplates, & vulgairement les Epaules.

Au milieu de la Poitrine, à droite & à gauche, en devant, s'élèvent deux éminences charnuës, nommées les mammelles, lesquelles sont plus grosses aux femmes qu'aux hommes. Celles des femmes sont composées de corps glanduleux, entretissus d'une infinité de vaisseaux, qui servent à la production du lait. Celles des hommes sont seulement de peau, de chair, & de graisse, & ne peuvent faire du lait ; quoiqu'il en sorte quelquefois une humeur qui y ressemble. Il y a néanmoins des Historiens qui rapportent que des hommes ont allaité des enfans, comme auroient fait des nourrices. En général les mammelles des hommes, pour être bien faites, doivent être petites, & un peu plates. Celles des femmes doivent être rondes, élevées, & avoir la figure de deux demi-globes, séparés l'un de l'autre par un espace médiocre.

Les mammelles ont à leur milieu, un petit cercle rougeâtre, nommé Rayon, ou Aréole. Il est pâle aux jeunes filles, obscur aux femmes grosses & aux nourrices, & noir aux vieilles femmes. Ce cercle a pour centre, une petite avance de chair qu'on nomme le mammelon, laquelle est d'une substance fongueuse & poreuse ; elle paroît quelquefois toute flétrie ; mais elle se reléve dès qu'on la frotte un peu, ou que l'enfant la succe. Elle est rouge & petite aux filles, livide & grosse aux nourrices, & plombée aux femmes surannées.

Dans les femmes, les mammelles bien faites, sont rondes, & ont, comme nous avons dit, la forme d'un demi-globe. Mais les bonnes mammelles pour l'allaitement des enfans, sont un peu pendantes.

La grandeur des mammelles est différente, selon les pays ; les Indiennes & les Siamoises, comme l'on sçait, les ont si longues, qu'elles les jettent par-dessus les épaules, & allaitent leurs enfans derriere le dos. Aux Maldives, comme l'on sçait encore, elles ne sont pas moins longues ; mais les femmes les cachent comme une chose honteuse à montrer, & n'osent en prononcer le nom. Il y a des pays où les filles mêmes les applatissent le plus qu'elles peuvent.

Les mammelles sont différentes, selon les âges ; les jeunes filles n'en ont point du tout, il ne leur en paroît que le mammelon ; mais elles leur croissent insensiblement, & à l'âge de quatorze ans elles sont formées ; elles grossissent jusqu'à dix-huit ans ou environ, & ont de la fermeté jusqu'à trente ; mais à quarante-cinq & cinquante ans, elles sont tout-à-fait flétries, & dans la vieillesse il n'y reste plus que des peaux.

Troisiéme partie du Tronc.

Tout cet espace qui s'étend depuis le cartilage xiphoïde jusqu'aux cuisses, se nomme le Bas-Ventre. La partie antérieure du Bas-Ventre, s'appelle l'abdomen ; & la postérieure, le derriere. La partie supérieure de l'abdomen s'appelle l'epigastre, mot tiré de deux termes grecs, sçavoir de épi, qui signifie dessus, & de gaster, qui signifie ventre, parce que cette partie est au-dessus des autres régions du ventre ; gaster se dit même quelquefois en françois (dans le style burlesque) pour le ventre ou l'estomach, & c'est

ainsi que l'a employé la Fontaine dans Fable suivante, au sujet des membres révoltés contre l'estomach.

Je devois par la Royauté,
Avoir commencé mon ouvrage :
A la voir d'un certain côté,
Sire, Gaster en est l'image.
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent,
De travailler pour lui, les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en Gentil'homme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous, qu'il vécût d'air ;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chommons : c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait, les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster, qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
Bien-tôt les pauvres gens tomberent en langueur,
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur,
Chaque membre en souffrit, les forces se perdirent.
Par ce moyen les mutins virent
Que Gaster qu'ils croyoient oisif & paresseux,
A l'interêt commun contribuoit plus qu'eux.
Ceci peut s'appliquer à la grandeur Royale,
Elle reçoit & donne, & la chose est égale, &c.

Rabelais dit que Gaster est l'inventeur des Arts, voulant faire entendre que la faim désignée par ce mot qui signifie ventre, a fait inventer aux hommes tous les Arts nécessaires à la vie.

L'Epigastre a deux côtés, qui se nomment Hypochondres, mot grec encore, & qui est composé de Upo, qui signifie dessous, & de chondros, qui signifie Cartilage, parce que ces parties sont placées au dessous des cartilages qui sont aux fausses côtes.

La partie moyenne de l'Epigastre retient le nom propre d'Epigastre.

Le milieu de l'Abdomen s'appelle la partie Umbilicale, ou l'Umbilic, du mot latin Umbilicus. Son centre s'appelle le Nombril.

Les côtés de la partie umbilicale, se nomment les Lombes.

La partie inférieure de l'Abdomen, s'appelle Hypogastre, mot composé du terme grec Upo, dessus, & de Gaster, autre mot grec, comme nous l'avons vû ci-devant ; parce que cette partie est sous les deux autres régions du ventre.

Les côtés de l'Hypogastre s'appellent les Isles, nom qui leur a été donné, parce qu'ils se terminent au bas d'un os, nommé Ilium.

Le bas de l'Hypogastre est appellé Pecten, ou Pubis. Il est situé entre les Isles, un peu au-dessous.

Aux deux côtés de la partie inférieure du pubis, sous les Isles, se fait la jonction des cuisses avec le ventre ; l'endroit de cette jonction, s'appelle l'aine.

La partie postérieure du bas-ventre s'appelle le derriere, comme nous avons dit. Le haut du derriere se nomme la poupe. Immédiatement sous la poupe, est un os qu'on nomme le croupion. Les côtés sont les lombes, & le bas, les fesses.

Les fesses sont deux parties charnuës, sur lesquelles on s'assied. On les appelle fesses du mot latin fissum, ou fissile, qui signifie separé, à cause de la separation qui divise ces deux parties ; ce qui est si vrai, qu'autrefois dans l'ancien Blazon l'on appelloit fesse ce qu'on appelle à présent fasce, parce que la fasce sépare l'Ecusson en deux parts.

La séparation des fesses s'appelle Raye. Au bout de cette raye, est une ouverture par laquelle sortent les superfluités du bas-ventre ; cette ouverture s'appelle l'anus, ou le siége. L'espace contenu entre le siége & les parties secrettes, s'appelle le Perinée.

Après avoir parlé du tronc du Corps, il est tems de passer aux branches. Ces branches sont les bras & les jambes.

La partie qui s'étend depuis l'épaule jusqu'au poignet, s'appelle en général, du nom de Bras. Le Bras est composé de deux parties, l'une supérieure, qui va depuis l'épaule jusqu'à la premiere jointure ; l'autre inférieure, qui va depuis cette premiere jointure jusqu'à la seconde, c'est-à-dire jusqu'au poignet. La première portion se nomme proprement le bras ; & la seconde l'avant-bras ; mais vulgairement cet avant-bras s'appelle du nom commun de bras.

La première jointure qui est l'article où l'on plie le bras s'appelle le coude ; la seconde jointure se nomme le poignet, ou le carpe. La partie qui est après le carpe ou poignet, & où l'on remarque à l'extrémité, cinq divisons s'appelle la main. Ces divisons s'appellent les doigts. L'espace de la main contenu depuis le poignet jusqu'aux doigts, se nomme le métacarpe. Meta est une préposition grecque qui signifie après, en sorte que métacarpe signifie, qui est après le carpe.

Le métacarpe est convexe par-dessus, & creux par-dessous ; le côté convexe ou bossu, s'appelle le revers, ou le dessus de la main ; & le côté creux ou concave, s'appelle le plat, ou la paume de la main. Ensuite viennent les doigts, qui ont différens noms : Le premier se nomme le poulce ; le second, l'indice ; le troisiéme, le moyen, le quatriéme, l'annulaire ; & le dernier, l'auriculaire. Le pouce, en latin pollex, s'appelle ainsi, du mot latin pollere, qui veut dire avoir de la force, parce que ce doigt est le plus fort de tous. L'indice, en latin index, est ainsi nommé, parce qu'on s'en sert pour indiquer aux yeux ce qu'on veut faire remarquer. Le moyen est appellé de ce nom à cause de sa situation. Quant à l'annuaire, ce qui l'a fait ainsi nommer, est l'usage où l'on a été de tout tems, d'orner ce doigt d'un anneau. Usage provenu d'une ancienne erreur des Anatomistes Egyptiens, qui s'imaginoient qu'il y avoit à la main gauche, un petit nerf, qui, de ce doigt, alloit aboutir au cœur ; ensorte qu'il croit à propos, selon eux, de distinguer ce doigt par un anneau, en signe de la connexion qu'ils prétendoient qu'il avoit avec le principe de la vie, qui est le cœur. Cette erreur n'est pas même si vieillie, qu'elle ne trouve encore créance chez quelques personnes, qui s'imaginent que le doigt dont il s'agit, a une telle relation avec le cœur, qu'il suffit d'y porter des anneaux d'une certaine matiere, pour se garantir de convulsions, & autres maladies que l'on croit, bien ou mal, avoir leur siége dans le cœur.

Quoique ce soit à la main gauche, qu'on ait attribué la prérogative d'avoir par un de ses doigts, un raport si intime avec le cœur, on n'a pas laissé, par accompagnement, d'orner quelquefois d'un anneau, le même doigt de la main droite.

Le cinquiéme doigt est appelle le petit doigt, parce qu'il est le plus grêle, on le nomme aussi auriculaire, parce qu'on a coutume de le mettre dans l'oreille, lorsque l'oreille fait de la démangeaison.

Le nombre des doigts est borné à cinq, tant aux mains qu'aux pieds ; & quand il y en a moins ou plus, le cas est extraordinaire.

L'Ecriture fait mention d'un homme extrêmement grand, qui avoit six doigts aux pieds & aux mains.

Pline le Naturaliste, parle d'une famille où étoient deux sœurs qui avoient six doigts aux mains, & qui, pour cette raison, furent appellées Sédigites, c'est-à-dire ayant six doigts. Il fait encore mention d'un fameux Poëte, qui avoit tout de même, six doigts aux mains, & qui pour la même raison, fut aussi appellé Sédigite. Anne de Boulen, si fameuse dans l'Histoire d'Henry VIII. lequel pour l'épouser, répudia Catherine d'Arragon, avoit six doigts à la main droite.

On remarque dans la paulme de la main, à la racine des doigts, de petites bossettes ou éminences, qui font la charnure de la main. Ces petites éminences s'appellent monts. Les Chiromanciens rapportent aux Planettes tous ces petits monts : ils appellent mont de Mars, celui qui est sous le poulce ; mont de Jupiter, celui qui est sous le doigt indice, mont de Saturne, celui qui est sous le doigt moyen ; mont du Soleil, celui qui est sous le doigt annulaire ; mont de Venus, celui qui est sous le petit doigt ; mont de Mercure, celui qui est dans la distance comprime entre le poulce & l'indice, laquelle s'appelle Thénar ou Souris ; & mont de la Lune, celui qui lui est opposé, lequel s'appelle Hypothénar.

La paulme de la main est marquée de plusieurs petits sillons, qu'on appelle lignes. L'observation de ces lignes sert de fondement à la fausse & ridicule science des Chriromanciens, qui est la Chiromancie.

On compte ordinairement quatorze lignes à la paulme de la main, dont trois sont regardées par les Chiromanciens, comme les principales. La premiere qui est au-dessous du poulce, se nomme chez eux, la ligne de vie, ou du cœur ; la seconde qui traverse la paulme de la main, & qui va jusqu'au dessous du petit doigt, se nomme la ligne hépatique ou du foye ; la troisiéme qui lui est parallele, allant dans le même sens, & qui prend depuis le doigt indice jusqu'à l'autre bout de la main, s'appelle la ligne mensale, la ligne thorale, ou de Venus, noms bizarres qu'on a inventés par rapport aux choses qu'on s'est faussement imaginé pouvoir prédire par ces lignes ; je dis, faussement imaginé : car la Chiromance est une science vaine & absurde, qui n'a aucun fondement dans la nature. Taisnerus est celui qui a le plus amplement écrit de la Chiromance. Il y en a un Traité dans Robert Flud Anglois ; Artemidor a aussi écrit de la Chiromance & des Augures. La lecture de ces sortes d'ouvrages, bien loin de disposer l'esprit en faveur de cette folle science, sert beaucoup au contraire, à en faire connoître la vanité.

Les bouts des doigts sont revêtus par-dessus, d'une corne voûtée, un peu longue & large, qui sert à les défendre contre les efforts qu'ils font. Cette corne se nomme ongle. A la base des ongles est une petite tache blanche nommée onyx, du nom d'une pierre précieuse, de couleur Blanchâtre & noire, que les Poëtes ont feint avoir été formée par les Parques, de la rognure des

ongles de Venus, que Cupidon lui coupa avec le fer d'une de ses fléches.

Passons aux extrémités inférieures qui sont les jambes.

La jambe comprend deux parties, l'une qu'on appelle la cuisse, & l'autre du propre nom de jambe. La partie charnue longue & mi-ronde, qui s'étend depuis l'aine, jusqu'à la jointure du genoüil, est ce qu'on [appelle la cuisse.

La jointure dont il s'agit, a deux parties, sçavoir l'antérieure & la postérieure. L'antérieure est appellée le génoüil, & la postérieure le jarret ou la jarretiere.

La partie qui commence à la jarretiere & qui finit à la jointure d'en bas, est ce qu'on nomme proprement la jambe. Cette jambe a une portion grasse, la maigre, qui en fait le devant, s'appelle la grêve ; la grasse, qui en fait le derriere, s'appelle le sura, ou le gras de la jambe. La jointure d'en bas, où nous avons dit que la jambe finissoit, s'appelle le Tarse ou le cou du pied.

La partie comprise depuis le cou du pied jusqu'à l'endroit où l'on remarque cinq divisions comme à la main, se nomme le métatarse, à cause qu'il est après le Tarse, ce mot étant composé de la préposition grecque meta, qui signifie après. Le dessus du métatarse s'appelle le dessus du pied, & le dessous la plante du pied. A côté du tarse ou du cou de pied, sont deux éminences, l'une en dedans, l'autre en dehors, qu'on appelle les chevilles du pied ou les malleoles.

Les cinq divisions qui sont après le métatarse, s'appellent les orteuils ou doigts du pied. On les a nommés orteuils, ou arteuils, du latin ortilli, ou artilli, qui, en basse latinité, signifie articles.

Le derrière du pied s'appelle le talon, du mot latin Talus.

Voilà pour ce qui regarde en particulier les parties extérieures du Corps ; venons à leur enveloppe genérale, qui est la peau.

Les parties extérieures du Corps, sont recouvertes d'une enveloppe commune, que l'on nomme la Peau. Cette Peau a deux parties ; la premiere très-mince, nommée Epiderme, ou Surpeau ; la seconde plus épaisse, qui est sous celle-là, & qu'on nomme proprement du nom de Peau.

L'Epiderme, ainsi appellé du mot grec Ipiderma, qui signifie Surpeau, est une pellicule dénuée de sentiment, compacte déliée, & un peu transparente ; elle couvre toute la vraye Peau, à laquelle elle est très-adherente. C'est de cet Epiderme que se forment les vessies ou cloches que causent la brûlure.

La couleur de l'Epiderme est ce qui fait le teint ; plusieurs peuples l'ont blanc, d'autres basané, d'autres olivatre, & d'autres noir.

Cette couleur change aussi selon les tempéramens. Ceux qui sont sanguins ont l'Epiderme vermeil, mêlé de blanc & de rouge. Les Bilieux l'ont sec & tirant sur le jaune ; les Pituiteux l'ont molasse & blanc ; les Mélancholiques l'ont rude, brun & plompé. Ce n'est pas que ces couleurs soient véritablement de l'Epiderme, mais c'est que cette pellicule étant mince & transparente, laisse voir la couleur de la peau, comme un verre laisse voir les choses qui sont dessous.

La peau est toute semée de petits poils presque imperceptibles, & est percée d'une infinité de pores par lesquels sortent les sueurs, & se fait l'insensible transpiration. Le hale épaissit l'Epi-

derme, le rend moins transparent, & lui donne une couleur rousse, qui s'en va par le moyen d'un peu d'eau & de verjus, ou d'un peu d'eau & de vinaigre, pourvu qu'on n'ait pas été un tems considérable au grand air ; car ceux qui passent leur vie au Soleil, comme les gens de la campagne, contractent une couleur bazanée, que rien ne peut corriger.

L'Epiderme est parsemé de lignes parallèles, qui entrecoupées par d'autres, laissent plusieurs espaces de figure rhomboïde, comme on le peut voir par le moyen de ces miroirs caves, qui grossissent les objets. Dans les intersections de ces lignes, paroît un pore avec un poil qui y est planté ; lorsque ces pores se trouvent resserrés par le froid extérieur, ou par quelque frisson, ils s'élèvent sur la peau, & la rendent comme celle de poules.

L'usage de l'Epiderme, est de couvrir la peau, de la rendre unie, d'empêcher la trop grande dissipation des humeurs par les extrêmités des vaisseaux qui s'y terminent, & principalement d'émousser le sentiment trop vif du toucher, qui ne pourroit être sans douleur, si l'impression des objets se faisoit immédiatement sur les fibres, & sur les nerfs qui aboutissent à la peau. Quand l'Epiderme devient épais & calleux, le sentiment du tact en est moins vif, & la transpiration moins libre.

Après l'Epiderme vient la peau appelée Derme par les Anatomistes, du mot grec Derma, qui signifie peau.

La peau est fort épaisse au dos, aux reins, & aux extrêmités. Elle est plus fine au visage, & très-mince aux lévres.

La peau est un rets composé de fibres, de veines, d'arteres & de nerfs, dont nous nous abstenons de marquer ici l'usage pour éviter la longueur. Les pores qui la traversent, sont beaucoup

plus lâches & plus ouverts en été qu'en hyver ; ce qui fait que les fourures des animaux qui ont été écorchés en hyver, sont beaucoup meilleures que les autres ; parce que les poils y étant plus étroitement enracinés, y tiennent par conséquent beaucoup mieux.

Ce ne seroit pas donner une notion suffisante de l'extérieur du Corps, si nous n'ajoutions ici en même tems 1. ce qui concerne les proportions extérieures de ce même Corps, 2. les variétés qui se remarquent dans la forme de quelques unes de ses parties, 3. les goûts de différens peuples sur ce sujet.

Il se trouve une si grande justesse dans les proportions du Corps humain, que c'est sur cela qu'est fondue toute la science des Méchaniques. De-là sont venuës les mesures de poulce, de palme, de coudée, de pas, &c.

La tête, avec le col, fait la sixiéme partie du Corps, la mesure de la face est de la longueur de la paulme de la main. La hauteur du front fait la grandeur du nez. La grandeur du nez fait celle de l'oreille.

Le Corps, quand il n'est ni trop gras ni trop maigre, a de hauteur cinq fois sa largeur.

La distance qu'il y a du moyen doigt d'une main jusqu'au même doigt de l'autre main, les bras étendus en croix, est la hauteur du Corps.

Dix fois la longueur de la main fait encore la hauteur du Corps.

Le centre de la figure humaine, se trouve juste à sa jointure antérieure des os qu'on nomme les Os pubis. De ce point, le

Corps se divise en deux parties égales, dont chacune comprend un cercle parfait. Le centre du cercle supérieur se trouve à l'endroit qui répond à la base du cœur, & le centre du cercle inférieur se trouve vis-à-vis la jointure du genoüil.

La même symmetrie se rencontre aussi dans les bras étendus : car si l'on met la pointe du compas sur le plis d'un des bras, & que l'on porte l'autre pointe à l'extrémité du grand doigt de la main, on décrit un cercle, dont le diaméttre va jusqu'au milieu de la poitrine entre les deux clavicules ; ensorte que les bras étendus, comprennent deux cercles parfaits, qui viennent se toucher entre les deux clavicules.

Il est bon de remarquer que la symmetrie des os de la main de l'enfant, est dans la même proportion relative que lorsqu'il est parvenu à un âge parfait : de sorte qu'à mesure qu'il croît, cette même partie porte toujours la dixiéme partie de la hauteur de son corps, ce qui n'arrive pas dans les autres os du corps ; car excepté ceux du pied, ils varient tous suivant les divers accroissemens.

Dans l'homme fait, la partie supérieure du corps est plus courte que l'inférieure. Le contraire se remarque dans les enfans. Ils ont la partie supérieure plus longue ; d'où il faut conclure que le Cupidon qui se voit à Rome dans la cour du jardin de Belvedere, & qui est représenté avec un corps aussi proportionné pour cet égard, que celui d'un homme fait, est par conséquent très-mal représenté ; quoiqu'en dise l'Auteur des Monumens de Rome, qui veut faire de cette faute une perfection.

« Un Sculpteur, dit-il, d'un génie ordinaire, sçachant que Cupidon est un enfant, ne sçait faire autre chose qu'un enfant, lors-

qu'il veut le représenter. Il fait donc un petit corps bien gras, bien potelé, dont les membres ne sont point encore formés, & dont les bras & les jambes sont, comme à tous les enfans, prodigieusement courts & gros, à proportion du reste du corps. Son genie ne va pas plus loin. Mais un génie au-dessus du commun, pense que si Cupidon est un enfant, c'est aussi un Dieu ; un Dieu qui ne croît plus, dont par conséquent les membres doivent être aussi formés que ceux d'un homme fait. Tel étoit le Sculpteur qui a travaillé à cet ouvrage. Il a fait son Cupidon dans cet esprit, & les yeux en sont charmés, parce qu'ils voyent en petit, un corps d'homme parfaitement bien formé ; car ni l'Appollon ni l'Antinoüs, ne sont point des corps plus réguliers, ni plus parfaits. Le Cupidon est à leur égard, ce qu'un ouvrage de mignature est à l'égard d'une grande peinture à l'huile. »

L'auteur avance, comme on voit, que dans les enfans, les bras & les jambes ont plus de grosseur, moins de longueur que dans les personnes faites. Or, puisque Cupidon est un enfant, le Sculpteur devoit donc le réprésenter comme tel, & non comme un homme fait. La raison qu'on apporte en disant que cet enfant est un Dieu, & que par conséquent le Sculpteur n'a pas dû le représenter avec celui d'un homme fait, est une raison qui semble contrarier la raison même, puisque ce Dieu étant personnellement différent des autres Dieux en ce qu'il est enfant, & qu'il l'est toujours, n'est plus par conséquent réprésenté selon cette différence personnelle, lorsqu'on le réprésente avec les proportions d'un homme fait, & qu'on ne lui laisse de l'enfant, que la petitesse, ce qui fait un nain proportionné, mais non pas un enfant, & contrarie par conséquent la fiction à laquelle on doit se conformer ; à moins qu'on ne prétende que Cupidon est ici réprésenté tel qu'il devint après que sa mère eut consulté Thémis, & qu'elle

en eut suivi l'avis. Car la Fable dit que Vénus voyant que son fils, ne croissoit point, & en ayant demandé la cause à Thémis, qui lui répondit qu'il ne grandiroit que lorsqu'il auroit un frere qui pût joüer avec lui ; elle accoucha d'Anteros, qui servit de compagnie à Cupidon, & avec lequel Cupidon commença à croître, & à prendre par conséquent les proportions d'un homme fait. Cette raison, quoiqu'absurde, paroîtroit plus recevable pour mettre le Sculpteur à couvert, que celle qu'apporte l'Auteur des Monumens de Rome. Je dis cette raison, quoiqu'absurde, & le terme n'est point trop fort, puisque si Cupidon croît, il ne faut donc pas avancer que c'est un Dieu qui ne croît plus, à moins qu'on ne cherche tout exprès à se contredire.

Une autre différence entre l'enfant & l'homme fait, c'est que l'homme fait a depuis la jointure des épaules jusqu'au coude, & depuis le coude jusqu'au haut du poulce, aussi-bien que depuis l'extrémité d'une épaule à l'autre, la mesure de deux têtes, au lieu que l'enfant n'a que la mesure d'une tête. Une autre différence encore, c'est que la tête d'un enfant d'un an, n'est qu'un cinquième de la hauteur de son corps, & que la largeur de ses épaules est égale à la longueur de sa tête, au lieu que dans l'homme fait, la tête est d'une huitiéme partie du corps, & que la largeur des épaules est deux fois plus grande que la longueur de la tête.

Le point fermé tant des personnes faites que des enfans, contient en sa rondeur, la longueur du pied.

La conformation des parties du corps, lorsqu'on les considére seules & en elles-mêmes, est un genre de proportion qu'il ne faut pas ometre ici.

La tête, pour être bien proportionnée en soi, doit être plutôt un peu grosse que petite, d'une forme ovale, plâte par les côtés, médiocrement avancée en devant & en arrière.

Le visage doit être plus long que large, & avoir du relief. Chez les Anciens, les visages longs étoient regardés comme les plus beaux, c'est ce qui se peut voir par les Statuës antiques. Le visage de Notre-Seigneur, est réprésenté fort long dans tous les anciens Tableaux.

Le front doit être bossu, mais très-peu.

Les sourcils doivent chacun former une arcade, & être suffisamment garnis de poils.

Les paupieres doivent être bordées de poils doux & longuets.

Les yeux doivent être grands & bien fendus.

Les joües pleines, fermes & rondelettes.

La bouche doit être petite.

Les lévres doivent être médiocrement avancées, & leurs bords bien vermeils.

Les oreilles petites & bien plaquées.

Le menton un peu arondi.

Le col dégagé des épaules.

Les épaules plattes & bien couchées.

La poitrine large, ample, & élevée par-devant en forme de hotte.

Les bras ronds & charnus, un peu plats en-dedans, & allant en grossissant depuis le poignet jusqu'auprès de la jointure du coude.

Les mains un peu grasse & longues, les doigts grêles & dégagés, avec de petites fossettes au bas de chaque doigt sur le dessus de la main quand elle est ouverte, & de petites bosses au-dedans de la main.

La conformation du ventre est d'être élevé aux femmes, & moins élevé aux hommes. Il en est de même de ce qu'on appelle la croupe.

Les cuisses & les jambes sont aussi plus grosses aux femmes qu'aux hommes. La

La taille est plus fine aux femmes, & les hanches sont plus avancées ; les hommes l'ont plus longue que les femmes.

Les jambes, tant aux hommes qu'aux femmes, doivent être médiocrement longues, & garnies d'un gras qui n'ait point trop de saillie, les femmes cependant les ont ordinairement plus grosses que les hommes, ce qui n'est pas une perfection.

Les pieds doivent être menus & dégagés, mais d'une longueur médiocre.

La nature varie beaucoup dans la conformation de chacune de ces parties, & pour commencer par la tête, il y en a de pointuës & pyramidales ; il y en a de quarrées, rondes, d'ovales, de larges, d'étroites, de grosses, de petites ; il y en a de plates par derrière & de celles-là les unes sont tout-à-fait plates, les autres seulement plates en haut, les autres seulement plates en bas, & les autres plates en haut & en bas ; mais de maniere que cet aplatissement

est interrompu par une rondeur horisontale ; ensorte que ce sont deux applatissemens l'un sur l'autre.

Les fronts sont ou grands ou petits, ou convexes, ou plats, ou creux ; & parmi les convexes, on en voit de bossus en forme de calebasses. Il y a des fronts quarrés, il y en a de biscornus, de larges, d'étroits, de longs, de courts ; il y en a qui ont une éminence de chaque côté, aux uns plus apparente, aux autres moins.

Les sourcils sont ou droits, ou en arcade, ou longs, ou courts, ou minces, ou épais, ou unis, ou raboteux. Ils sont ou presque joints l'un à l'autre, ou médiocrement séparés, ou très-séparés.

Les nez ne sont pas moins différent entr'eux. Il y en a de longs, de courts, d'enfoncés & de saillans. Il y en a de rabattus jusques sur la lévre superieure, & quelquefois presque jusques sur l'inférieure, comme s'ils alloient entrer dans la bouche. Il y en a de droits, de bossus, de ronds & d'aigus. Il y en a de plats par-dessus comme une régle, & ce sont ordinairement ceux-là que les Sculpteurs imitent dans leurs Statues. Il y en a de gros au milieu, de gros par le bout, de déliés proche les sourcils, de déliés par en bas, & gros par en haut, il y en a d'un peu applatis sur le haut comme un cachet. Il en est de raboteux en cet endroit, comme seroit une petite plaque inégalement élevée plus haut ou plus bas que le milieu, de relevés sur le milieu, ou aquilins, de retroussés en pied de marmite, de recourbés en bec de corbin & de plats ou camus.

Les nez varient aussi beaucoup par rapport aux narines ; car elles sont, ou évasées, ou étroites, ou entre deux. Il y en a de hautes, de basses, de retroussées, de rabatuës. Il y en a dont le dessous, au lieu d'être de niveau avec la colomne du nez, est cein-

tré en forme d'arcade, & laisse voir presque tout le dedans de la cloison du nez.

Les yeux sont, ou petits, ou grands, ou médiocres. Ils sont, ou enfoncés, ou à fleur de tête, ou comme sortant de la tête, ou tenant le milieu entre ces deux excès. Ils sont ou gris, ou bleus, ou roux, ou noirs.

Les paupieres sont, ou sans cils, ou revêtues de cils, & ces cils sont ou courts, ou longs ; ou toufus, ou clairsemés.

La bouche est, ou grande, ou petite, ou médiocre ; elle est, ou saillante, ou enfoncée.

Les lévres sont, ou rélevées, ou plates, ou entre deux. Elles sont, ou égales, en sorte que l'une n'avance point sur l'autre, ou inégales, ensorte que la supérieure déborde sur l'inférieure, ou l'inférieure sur la supérieure. Il y a des lèvres renversées en dehors, d'autres rabatuës en dedans. Il y en a de grosses & de menues.

Les jouës sont, ou pleines, ou creuses, ou joufluës ; ou fermes, ou mollasses, la pommête des joües est ou médiocrement, ou excessivement saillante.

Le menton est, ou long, ou court ; ou retiré en arrière, ou avancé en devant, ou de niveau avec la lèvre inférieure. Il est avec un petit creux au bout, ou sans ce creux. Il est, ou rond ou pointu. La pointe en est, ou relevée en forme de menton de boüis, ou simplement pointuë.

Les oreilles sont, ou larges, ou étroites ; ou médiocres, ou saillantes ; ou plaquées, ou grosses, ou déliées.

Le col est, ou long, ou court ; ou massif, ou grêle.

La poitrine est, ou ample, ou étroite ; ou plate, ou relevée.

Les épaules sont, ou couchées en arrière, ou voûtées ; ou larges, ou étroites.

La taille est, ou grosse & ramassée ; ou fine & déliée ; ou courte ou longue.

Les hanches sont, ou élevées ou déprimées.

Le derriere est, ou avancé, ou rabatu.

Les jambes sont, ou grêles, ou massives ; ou longues, ou courtes, ou d'une mesure médiocre. Sur quoi il est à remarquer que lorsque le col est long, les jambes & les oreilles sont longues aussi.

Les pieds sont, ou longs ou courts ; ou gros ou menus ; ou larges d'assiette, ou étroits, ou entre deux.

De ces différentes conformations, tant pour la tête, que pour le reste du corps, il n'en est aucune qui ne soit dans l'ordre de la nature par rapport aux autres parties, & qui n'ait avec ces mêmes parties, une proportion nécessaire : si par exemple, une personne est d'une taille grosse & courte, la même forme se remarquera dans chacun de ses membres ; on lui trouvera les bras cours & gros, les mains larges & grosses, les doigts courts & gros. Une personne qui sera grande & déliée, aura les membres longs & menus. Celle qui sera d'une taille médiocre, les aura pareillement médiocres.

On admire avec raison, que de tous les hommes, il n'y en a pas seulement deux qui se ressemblent entierement pour le visage,

non plus que l'écriture, ni pour la voix ; quelle confusion ne seroit-ce pas tous les jours dans la societé, sans cette différence ? Mais par rapport au visage, un judicieux Auteur, dont nous emprunterons ici les paroles, remarque fort à propos, qu'on ne prend pas garde à une merveille qui n'est pas moins digne d'attention, sçavoir que chaque visage est forme de sorte, que, quelque laid qu'il paroisse, pourvû qu'il ne soit point défiguré par quelque accident, on ne sçauroit, sans le rendre difforme, y rien changer pour le rendre plus beau ; parce que dans sa laideur même, la nature a observé une symétrie si exacte, qu'on ne peut raisonnablement y rien trouver à redire. Si par exemple, on prétendoit allonger le nez d'un camus, on ne feroit rien que de difforme, parce que ce nez étant allongé, n'auroit plus de symmétrie avec les autres parties du visage, lesquelles étant d'une certaine grandeur, & ayant certaines élévations, ou certains enfoncemens, demandent que le nez leur soit proportionné. Ainsi, selon certaines régles très-parfaites en elles-mêmes, un camus doit être camus, & selon ces régles c'est un visage régulier qui deviendroit monstrueux, si on lui faisoit le nez aquilin. Il y a bien plus, c'est que quelquefois il est aussi nécessaire qu'un homme n'ait point de nez, qu'il est nécessaire dans l'ordre Toscan, par exemple, que le chapiteau de sa colomne, n'ait point de volute.

C'est un bel ornement que la volute dans l'ordre Ionique, ou dans le Corinthien ; mais ce seroit une irrégularité monstrueuse dans l'ordre Toscan. Cela fait voir qu'on ne doit jamais regarder dans personne, comme des défauts réels, les défauts apparens de son corps ; parce que souvent ce que nous croyons un défaut, est une perfection au jugement de la vérité. Un petit nez, de petits yeux, une grande bouche qui nous choquent d'ordinaire, appartiennent à un ordre de beauté, qui peut bien n'être pas de notre

goût, mais que nous ne devons pas, pour cela, condamner ; parce qu'en effet c'est un ordre qui a des régles propres & essentielles ; qu'il ne nous appartient pas de contredire.

Quand la nature forme un visage, elle y garde des mesures qui ne sçauroient composer qu'un tout très-parfait par rapport aux desseins qu'elle a. Que les hommes en jugent ce qu'il leur plaira ; que les François, par exemple, méprisent les nez camus & les petits yeux ; que les Chinois les estiment ; ce sont des bizarreries de l'esprit humain. Mais si l'on en revient aux principes, on trouvera qu'il y a divers ordres de beauté comme il y a divers ordres d'Architecture, & il sera toujours vrai de dire, que la nature ayant gardé ses régles, le plus laid visage du monde à notre égard, est aussi parfait, & aussi régulier, que celui qui nous semble le plus accompli & le plus beau.

Ces régles sont si constantes, que c'est uniquement par la connoissance parfaite qu'en ont les habiles Peintres, qu'ils peuvent rendre très-ressemblans les portraits qu'ils peignent d'après nature, & c'est ce que vouloit dire l'incomparable Nanteüil, quand il se vantoit d'attraper toujours la ressemblance, & de s'être fait pour cela des régles très-assurées. Il disoit qu'il y avoit dans le visage, certains traits qu'il faut extrêmement considérer, parce qu'ils servent de mesure à tous les autres, & il prétendoit que lorsqu'une fois on avoit dessiné exactement ces sortes de traits, le reste étoit immanquable. On lui demanda, un jour, s'il pourroit peindre une personne absente, sur le rapport qu'on lui en feroit ; il répondit qu'il le pourroit, pourvu que l'on fût assez habile pour satisfaire exactement aux questions qu'il feroit sur certains traits.

Cela revient à ce qu'écrit Leonard de Vinci sur le moyen de faire le portrait d'une personne sans l'avoir vûë qu'une fois : car il ne demande autre chose pour cela, sinon qu'on retienne bien comment la personne a le menton, le front & le nez. Car il prétend que là-dessus, on peut juger de tous les autres traits, comme si on les voyoit actuellement.

Au reste, tous les peuples ne s'accordent pas sur ce qui fait la beauté du corps. Les Tartares ne trouvent pas qu'une personne soit belle, si elle n'a les yeux petits & enfoncés, le nez large & plat, le visage écrasé, & la taille ramassée, sur-tout pour les femmes.

Chez les Maures, les nez le plus à l'uni du visage, sont les plus beaux ; les plus grosses lévres passent aussi pour les mieux faites.

C'est une beauté aux Dames de la Chine, d'avoir le pied plus petit que le naturel ; & pour cela quand une fille a passé trois ans, on lui rabbat les orteüils sous la plante du pied ; on lui applique ensuite une eau qui consume les chairs, & on enveloppe de plusieurs bandages le pied, jusqu'à ce qu'il ait pris son pli. Les femmes se ressentent toute leur vie, d'une telle opération, & elles peuvent à peine marcher ; mais elles souffrent cette incommodité avec joye, rien ne leur étant plus à cœur que d'avoir le pied extrêmement petit. Leurs souliers proportionnés à leurs pieds, sont si courts & si étroits, qu'ils le seroient trop pour un enfant de deux ans.

Les Dames de la Chine se piquent aussi d'avoir de petits yeux ; mais en récompense, elles aiment à avoir de grandes oreilles, bien larges & bien pendantes. Cette prétenduë perfection est tellement du goût des Chinois, qu'une fille en qui elle ne se rencontre pas, trouve difficilement à se marier.

Il y a des Peuples où c'est un si grand mérite d'avoir un gros ventre, que quand ils choisissent un Roy, ils prennent garde surtout, qu'il soit extrémement ventru.

Il y en a d'autres au contraire, où l'on n'estime que les gens maigres & décharnés.

Nous laissons à part, dans le cours de cet Ouvrage, tous ces différens goûts, & sans en condamner aucun, nous nous attachons (comme il est raisonnable) au plus universellement reçu parmi nous.

En voilà suffisamment pour ce premier Livre, qui n'est qu'une introduction aux trois suivans. Passons au Livre second, c'est-à-dire, comme nous nous le sommes proposé, à ce que c'est que la taille en particulier, & aux moyens d'en prévenir & d'en corriger dans les enfans, les difformités.

Livre II

On entend par le mot de Taille, le jet du corps. Ce jet consiste dans ce qu'on appelle le Tronc. On comprend dans le Tronc, 1. la Tête ; (mais la Tête proprement dite, & considérée uniquement par rapport à sa figure, indépendamment du visage ;) 2. l'Épine ; 3. la Poitrine ; 4. les Lombes ; 5. le ventre & le derriere.

L'Epine est cette longue suite d'os mobiles, placés les uns sur les autres, tout le long du dos, depuis le haut du col, jusqu'au croupion, & qui composent cette colomne fléxible sur laquelle est posée la tête, comme sur un pivot.

Quand l'Epine est droite, bien plantée, & d'une belle venuë, elle fait la belle Taille, & quand elle est courbe, & mal tournée, la Taille est difforme.

Le coffre de la poitrine est attaché à l'épine par en haut ; les Hanches y sont attachées par en bas ; de sorte que l'Epine est comme une souche qui affermit le Corps ; ce qui fait que les Anatomistes la comparent à la quille d'un vaisseau, à laquelle tiennent les courbes, la poupe, la prouë, & tout l'assemblage du Bâtiment.

L'Epine commence en bas par une base large, & se rétrécissant peu à peu, finit en pointe vers le haut.

La partie superieure qui fait le col, se courbe & s'incline en devant, ce qui met la tête dans une situation plus convenable ; car si l'Epine en cet endroit, eût été de droit fil, le port de la tête eût été trop en arrière ; à moins que l'Epine, au lieu de se joindre, comme elle fait, à la partie moyenne du bas de la tête, ne fût venuë se joindre à la partie posterieure ; ce qui auroit causé une difformité, en déterminant la tête à tomber en devant par son propre poids.

La partie de l'Epine qui fait le dos, se jette au contraire en dehors, ce qui augmente la capacité de la poitrine, & met à l'aise les poulmons & le cœur, qui, à cause de leur mouvement continuel, ont besoin de cet espace.

La portion de l'Epine, qui est vers les Hanches, se porte un peu en dedans, ce qui contrebalance la pesanteur du corps, & sert comme d'arcboutant aux parties que cette portion soutient ; car si elle se fût jettée en dehors, comme le dos, le corps qui est prin-

cipalement soutenu par cette portion, auroit eu peine à se tenir droit, & se seroit presque tout jetté en devant.

L'endroit de l'Epine qui approche du croupion, & qui est formé par un gros os large & immobile, lequel sert comme de pied d'estal à l'épine, & que les anciens Anatomistes ont appellé l'Os sacré, s'avance en dehors, mais plus aux femmes qu'aux hommes. Le croupion a aussi plus de saillie aux femmes qu'aux hommes ; mais aux uns & aux autres, il rentre en dedans, ce qui l'empêche d'être offensé lorsqu'on s'assied, ou qu'on monte à cheval.

Le coffre de la poitrine & les hanches qui tiennent à cette Epine, sont des parties essentielles de la Taille ; en sorte que si ces parties sont de travers, soit par elles-mêmes, ou par quelque accident, l'Epine a beau être droite, la Taille considérée en général, n'est point parfaite.

Le coffre de la poitrine est attaché à l'Epine par les côtes. La conformation extérieure de ce coffre, lorsqu'elle a les conditions nécessaires, fait une des plus grandes graces de la Taille. Une poitrine avancée, par exemple, pourvu qu'elle ne le soit pas au-delà d'un certain point, produit un bel effet à la vûë. Une poitrine au contraire, deprimée & applatie, en produit un très-désagréable ; outre que cette figure est moins convenable pour la santé, & pour la longue vie.

Le coffre de la poitrine dans sa partie supérieure, immédiatement sous le col en devant est surmonté par deux os courbés en dehors, & couchés bout à bout, l'un à droit, l'autre à gauche, laissant dans l'endroit de leur réunion, une petite fosse qui fait comme la figure d'une fourchette, & qui en a retenu le nom. La courbure de ces deux os appellés clefs, ou clavicules, comme nous

l'avons dit dans le premier Livre, & qui sont le soutien des bras, cause de grands creux à une gorge maigre. Ce sont ces creux qu'on appelle ordinairement salieres. Mais d'un autre côté, elle donne de la facilité au mouvement des bras.

Cette courbure des clavicules est plus voûtée aux hommes qu'aux femmes. Aussi remarque-t-on que les hommes remuent les bras avec plus d'aisance, & que les femmes au contraire, ne peuvent jetter une pierre, ni joüer au volant, avec la même facilité. Mais ce petit défaut est compensé en elles par l'égalité de la gorge, qui est d'autant plus pleine, que ces os sont moins cambrés. Ajoûtons que les clavicules moins courbes sont plus longues ; d'où il arrive que les femmes ont ordinairement le haut de la poitrine plus large, & par conséquent une plus belle quarrure, ce qui est une des perfections de la Taille. Les clavicules sont comme des barrieres qui tiennent les bras éloignés de la poitrine ; & comme ces clavicules, ainsi que nous venons de le remarquer, sont d'autant plus longues qu'elles ont moins de saillie, il arrive que les moins courbes poussent davantage les bras en dehors ; aussi remarque-t-on que les femmes portent les bras beaucoup plus en arriere.

Les clavicules sont des os tendres, qui, dans l'enfance, & dans la jeunesse, obéïssent aisément. Leur substance est épaisse, mais poreuse & fongueuse, ce qui est cause que lorsqu'elles viennent à se rompre, la réunion en est plus facile que des autres os. Cette disposition fait que lorsqu'on passe souvent la main par-dessus, en appuïant un peu, elles peuvent facilement s'applatir, & s'étendre, & qu'au contraire, lorsqu'on les repousse par les extrémités, comme on repousseroit un arc par les deux bouts, elles se courbent davantage.

Ce que nous venons de remarquer, fait voir que les parens doivent empêcher avec grand soin, lorsque l'on emmaillotte leurs enfans, qu'on ne leur serre trop les épaules ; ce qui feroit faire aux clavicules, un arc plus voûté qu'il ne faut, & rendroit la gorge moins large.

Quand les enfans sont en robe, on doit, pour la même raison, leur donner des corps, dont l'ouverture des manches puisse jetter suffisamment les bras en dehors, & lorsqu'ils sont un peu grands, leur présenter un bâton suffisamment long, qu'on leur fasse tenir horizontalement par les deux extrémités les bras étendus. Le petit effort qu'ils feront alors, pourvu qu'on recommence souvent, obligera les clavicules à s'allonger, & à s'applatir.

Il faut de plus, faire souvent avancer aux enfans, la poitrine en devant, & ne se point lasser de les tenir dans cet exercice. Le mouvement qu'ils feront pour en venir à bout, repoussera les bras en arriere, & par une suite nécessaire, forcera les clavicules à s'étendre.

Sous les clavicules est posé le coffre de la poitrine. Le devant de ce coffre est un os large & plat, qu'on appelle le Sternum, comme nous l'avons dit dans le premier Livre. Le sternum fait comme l'office de plastron ; il s'étend depuis le col en devant jusqu'au creux de l'estomac. Aux deux côtés de ce plastron, à droit & à gauche, entre les deux mamelles, viennent s'attacher les côtes qui tiennent par derriere à l'épine, & font ainsi, avec le plastron, la cavité que l'on nomme poitrine.

Une poitrine bien proportionnée, est un des plus grands ornemens de la Taille, comme nous l'avons dit, & elle a les propor-

tions requises, lorsqu'elle est suffisamment avancée en devant par en haut, sur-tout aux femmes ; qu'elle est surmontée de clavicules qui ne sont point trop courbes ; qu'elle ne fait point la voûte en arriere ; qu'elle ne panche point plus d'un côté que de l'autre, & qu'enfin, comme nous l'avons dit dans le premier Livre, elle est comme une hotte, c'est-à-dire avancée en devant par en haut, & plate en arriere.

Attention qu'on doit avoir pour ce qui regarde les Hanches & le Ventre des enfans.

La proportion des hanches, & celle du ventre, ne contribuent pas peu à la beauté de la Taille, principalement dans les personnes du sexe ; car il faut qu'elles ayent la Taille fine, & elles ne sçauroient l'avoir telle, si les hanches ne sont un peu élevées. C'est cette élévation qui en fait la finesse ; or cette finesse consiste dans un décroissement sensible de l'épaisseur de la Taille, à l'endroit des hanches, sur-tout aux deux côtés ; ce qui forme dans les jeunes femmes bien faites, cette Taille, qu'on appelle Taille en Y grec, laquelle leur donne tant de grace. Nous avons mis aussi de la partie, la proportion du ventre. Le ventre se divise en anterieur & en posterieur, L'antérieur qui est celui qui se présente en devant, doit être fort peu avancé ; mais l'autre qui est le postérieur, & qu'on nomme le derriere, doit être élevé d'une manière un peu sensible. Au reste cette élévation ou saillie des hanches, aussi-bien que celle de la partie postérieure du ventre, ne sert pas seulement à donner de la grâce à la Taille des femmes, elle leur est utile & même nécessaire dans les travaux de l'enfantement.

Lorsque dans les Squeletes de différens sexes, on examine de près, les os des hanches, & l'os nommé Sacré, qui, comme nous

l'avons observé, est posé au-dessus du croupion, qui forme ce qu'on appelle le derriere, on voit aisément la différence qu'il y a entre le Squelete d'un homme, & celui d'une femme, ces os étant beaucoup plus grands, plus minces, plus amples & plus écartés dans les femmes, & laissant par ce moyen, une cavité plus spacieuse entr'eux. Cette cavité, tant dans les hommes, que dans les femmes, s'appelle le Bassin.

Pour empêcher que les enfans n'avancent trop le ventre, il faut empêcher, quand ils sont assis, qu'ils ne se tiennent renversés sur leurs siéges, & les obliger de s'y tenir à plomb sur leur séant. Il y a un autre moyen pour cela, que sous rapporterons dans un moment.

Pour conserver le dos plat, il faut s'y prendre de la même maniere ; car dès qu'on est assis renversé, le dos se courbe & se boucle.

Une autre précaution bien nécessaire pour garantir de ce défaut, les enfans, c'est de prendre garde que la tablette du siége sur laquelle ils s'asseyent, ne soit enfoncée dans le milieu, mais qu'elle soit tout à fait plate.

Quand on est assis renversé, le dos prend nécessairement une courbure creuse en dedans, & quand ont est assis dans un enfoncement, l'effort que l'on fait naturellement, & sans dessein, pour ramener le corps à l'équilibre, oblige la Taille à se voûter encore davantage.

On donne ordinairement aux enfans, dès qu'on les tire de nourrice, de petits fauteüils de paille ou jonc ; ces petits fauteuils sont nécessairement enfoncés dans le milieu du siége, les ouvriers ne les peuvent faire sans cet enfoncement. L'on assied les

enfans dans ces fauteüils, & l'on commence ainsi, dès leurs tendres années, à leur corrompre, peu à peu, la taille. Il faut leur donner des fauteüils ou des chaises, dont le siége soit fait d'une planchette de bois bien unie. Ils seront obligés, quand ils seront assis dans ces siéges, de tenir le corps droit, & ne se voûteront point, ou bien l'on peut ajuster au milieu du siége de paille, un coussinet relevé, qui en remplisse l'enfoncement. Ce coussinet peut aussi être de paille ou de jonc.

Le mieux est de faire le siége avec une piéce de liége bien unie ; outre que le fauteuil en est plus léger, il a cet avantage qu'il préserve les enfans, de ces chutes de fondement ausquelles ils sont si sujets, ce qui est bien à considérer.

Mais une maniere bien simple pour rémédier à l'enfoncement des fauteüils ou siéges dans lesquels on assied les enfans, c'est de mettre sous cet enfoncement, une vis de bois qui monte & descende, sur laquelle soit posée une petite planche, en sorte qu'en tournant la vis, selon un certain sens, elle pousse la planche, & fasse monter en haut, la paille qui est sous la chaise. Comme cette vis doit porter sur quelque chose qui lui serve d'appui, on la pose sur une petite traverse de bois, dont on clouë en bas les deux bouts aux bâtons de la chaise. Il y a dans la ruë Montmartre un Tourneur qui réussit fort bien dans la construction de ces sortes de chaises. On n'y voit point de creux comme aux chaises de paille ordinaires, & la vis qui empêche le creux, ne paroît point, à moins qu'on ne renverse la chaise.

Les siéges de cannes sembleroient pouvoir convenir, mais quelque plats qu'ils soient dans les commencemens, ils se creusent & s'enfoncent à la longue.

Autres moyens de ménager la Taille des enfants. 1 Comment on doit se conduire par rapport à leur chaussure.

Les souliers à talons trop hauts, font encore courber la taille aux jeunes personnes, & pour cette raison l'on ne doit point donner, sur-tout, aux filles, des talons hauts avant l'âge de quinze ans.

Les souliers trop étroits ou trop courts, font encore un grand tort à une taille naissante. Comme ils blessent, & que l'on suit la douleur, il arrive que pour s'épargner cette douleur, les personnes qui sont chaussées trop étroitement, ou trop courtement, se panchent les unes en devant, les autres en arrière, les unes sur un côté, les autres sur l'autre, ce qui est un grand obstacle à la formation de la belle taille. Nous parlerons plus au long sur ce sujet dans le troisiéme Livre, en y traitant de ce qui concerne les pieds.

2. En quelle situation les jeunes filles doivent coudre lire, travailler en tapisserie, &c.

On ne doit point souffrir que les jeunes filles cousent ou lisent qu'en posture droite, il faut qu'elles portent leur ouvrage, ou leur Livre à leurs yeux, & non leurs yeux à leur ouvrage ou à leur Livre, sans quoi leur taille se voûte infailliblement.

Rien d'ailleurs n'a plus mauvaise grâce qu'une jeune personne qui se tient panchée sur son Livre ou sur son ouvrage, au lieu de les tenir à la portée de sa tête, en joignant doucement les coudes sur les côtés, & les pliant en devant pour faire monter les bras à la hauteur qui convient aux yeux.

3. Sur quelles tables les Enfans doivent écrire.

La plupart des enfans se voûtent en apprenant à écrire, parce qu'on n'a pas soin de les faire écrire sur des tables d'une hauteur convenable. C'est à quoi il faut extrêmement prendre garde. Nous suspendons un moment cet article, pour y revenir plus bas.

4. Comment on doit coucher les enfans par rapport à leurs chevets.

Ne point laisser dormir les enfans sur des chevets hauts, ou ne leur point donner de chevet du tout, est un autre moyen dont on peut se servir utilement pour conserver la taille des enfans quand ils l'ont droite, ou pour la leur redresser quand elle commence à se courber.

5 HEMORRHOIDES.

Tort qu'ils peuvent faire à la Taille.

Il y a de jeunes personnes qui sont sujettes aux Hémorroïdes, & qui à cause de la douleur qu'elles en ressentent, ne peuvent se tenir aisément droites, mais sont contraintes, les unes de se pancher en devant, les autres de se jetter sur un côté, les autres sur l'autre, comme quand on a des souliers qui sont trop étroits ou trop courts, ainsi que nous l'avons remarqué page 72. ce qui à la longue leur gâte la taille. Quand cela arrive, il faut leur faire appliquer sur les Hémorrhoïdes un peu de mercuriale & de pariétaire, broyées entre les doigts ou dans le creux de la main, avec du beurre bien frais ; ce remède qui doit se continuer quelque jours, ne fait point rentrer les Hémorrhoïdes, ce qui seroit dangereux. Il ôte la douleur & dispose les Hémorrhoïdes à fleur, ou les flétrit. Quand elles sont ainsi guéries, il faut en empêcher le retour, & pour cela on aura soin que dans la maison, la jeune personne ne s'asseye jamais que sur des siéges tels que ceux que

nous avons indiqués page 72. c'est à-dire dont l'assiette soit une piece de liege fort plate. C'est un bon préservatif non-seulement contre les chutes de fondement, comme nous l'avons remarqué par occasion dans l'endroit cité, mais contre les Hémorrhoïdes.

6. CORPS PIQUEZ.

Importance de les renouveller souvent aux enfans.

Les parens doivent, sur-tout, donner souvent des corps piqués à leurs enfans, & ne point plaindre là-dessus la dépense ; un corps trop étroit, laissé seulement huit jours à un enfant, est capable de lui gâter absolument la taille, principalement s'il lui presse le devant de la poitrine ; un corps trop court, n'est pas si dangereux.

Pour qu'un corps ne presse point le devant de la poitrine, surtout par en haut, il faut qu'on puisse passer deux travers de doigts entre le haut de la poitrine & le corps. Si-tôt qu'il commence à toucher, il en faut un autre.

Quand une jeune personne relève d'une maladie qui l'a tenuë long-temps au lit, l'usage du corps piqué, ou au moins du corset, est plus nécessaire que jamais ; faute de quoi la taille déjà affoiblie par la longueur de la maladie, ne manque point de prendre une mauvaise figure. Les grandes personnes même, ont besoin, en semblable cas d'employer cette précaution. Les os de l'épine, quand on est couché, ne pesent plus les uns sur les autres ; le poids de la tête ne les surcharge plus. Il arrive de-là que lorsqu'on garde long-temps, le lit, ces os s'écartent les uns des autres, & que par conséquent la taille, s'allonge. Or cet allongement venant de ce que chaque os de l'épine n'est plus exactement joint avec

celui qui le suit, c'est une nécessité que la taille ait moins d'assiette & de fermeté, lorsqu'après une longue maladie on commence à se lever ; puisqu'alors les vertebres sont moins appuyées les unes sur les autres. Or ces vertebres ayant moins d'assiete, & la taille étant plus longue, il faut absolument que dans le temps de la convalescence, où les os dont il s'agit, commencent à retomber les uns sur les autres, par le poids de la tête, & par le leur propre, à caille de la situation directe que l'on prend en se tenant debout, ou sur son séant, il faut nécessairement, dis-je, que la taille soit disposée à se courber, d'autant plus que la longueur en est augmentée, d'où il est aisé de voir que si on ne porte pas alors quelque corset, ou quelque chose d'équivalent pour contenir la taille, elle est en risque de se déjetter.

7. Suite de ce qui a été dit ci-devant page 69. touchant les enfans qui avancent trop le ventre.

Lorsqu'un enfant avance trop le ventre, on croit bien faire de lui mettre sur le ventre un plomb, ou quelqu'autre poids ; mais on oblige par-là l'enfant à se renverser encore davantage. Voyez ces Marchands ambulans, qui portent leurs boutiques attachées devant eux ; voyez ces femmes qui ont des éventaires liés à leur ceinture, dans l'esquels sont des fruits ou des poissons qu'elles ont vendre par la Ville, ou qu'elles exposent dans les marchés ; voyez comme ce poids les oblige à se renverser. Il faut ici tirer leçon de tout, c'est la nature qui parle. Elle vous enseigne, peres & meres, à vous garder de mettre aucun plomb sur le ventre de vos enfans lorsqu'ils se renversent ; mais au contraire, à leur charger le derriere. Ils ne manqueront point alors de reculer le ventre, & ils ne se renverseront plus. Cet effet dépend tout entier de l'équilibre que la nature observe en tout. Voyez de quelle maniere elle a

disposé le corps humain par rapport à cet équilibre. Il est bon de nous arrêter un moment là-dessus.

Comme la masse du ventre s'étend en devant d'un côté à l'autre, cette masse se trouve balancée en arriere par une autre qui sont les fesses, sans quoi le corps pancheroit trop en devant ; c'est ce qui fait que les femmes ont naturellement les fesses plus grosses, parce qu'elles ont le ventre plus gros.

Les personnes qui, sans avoir de grosses fesses, ont un gros ventre, se panchent en arriere ; celles au contraire, qui ont les fesses très-grosses, sans avoir le ventre gros, se panchent en devant.

Les femmes enceintes se panchent toutes en arriee, ce qui fait le contrepoids de leur gros ventre. Pour la même raison, les femmes qui ont la gorge grosse & avancée, se tiennent plus droites que celles qui l'ont maigre & plate.

Les bossus se panchent tous en devant, à moins que quelque accident ne les en empêche.

Quand on se baisse pour amasser quelque chose, on recule un pied, ou du moins le derriere, sans quoi l'on tomberoit, parce qu'il y auroit trop de poids sur le devant. Quand on trébuche & qu'on est sur le point de tomber, on étand aussi-tôt de l'autre côté, le bras ou la jambe, ce qui contre balance le reste du corps. Voyez ceux qui jouent aux quilles, voyez comme ils posent un pied en arrière, pour pouvoir mieux jetter la boule.

Ceux qui portent sur le plis d'un des coudes, un panier à anse, bien chargé, lévent l'autre bras, & se panchent du côté opposé au panier ; ce qui fait, sans qu'ils y songent, le contrepoids.

Ceux qui portent sur le dos, un fardeau, se panchent en devant ; & ceux qui le portent sur la tête, se tiennent naturellement droits. Enfin le corps ne manque jamais, sans même que nous y pensions, de se tenir en la maniere la plus convenable pour se soutenir, & il n'est personne, jusqu'au plus idiot, qui là dessus ne prenne, au juste, l'équilibre, comme s'il en sçavoit les regles.

8. Moyen d'empêcher un enfant de trop avancer le derriere.

Mais pour revenir où nous en étions, si l'enfant avance trop le derrière, c'est alors qu'il convient de lui mettre un plomb sur le ventre, ce poids oblige bien-tôt le ventre à revenir en devant, & le derriere à s'applatir. Mais tout cela ne se doit pratiquer qu'au cas que l'enfant n'ait point les jambes trop foibles ; car en ce cas, le plomb ni autre poids ne convient point. Il faut se contenter alors d'avertir souvent l'enfant, & pour donner plus de force aux avertissemens, ne point se lasser de le contrefaire en sa présence.

Je ne dis rien ici du soin continuel qu'on doit avoir en même tems, de pousser doucement, ou le ventre, ou le derriere de l'enfant, selon le cas ; la chose parle d'elle-même.

Si tout cela est inutile, il faut donner à l'enfant un corps piqué, qui soit construit de la maniere, que si c'est le ventre qui avance, le corps piqué repousse le ventre ; & que si c'est le derriere, il repousse le derriere : il n'y a gueres de Tailleurs de corps qui puissent être embarassés là-dessus.

9. Moyens d'empêcher les enfans de porter mal la tête.

La tête, qui, ainsi que nous avons dit, est posée sur l'épine, comme sur un pivot, doit, pour la bonne grace de la taille, être

portée droite, ensorte qu'elle n'incline ni sur une épaule, ni sur l'autre, ni en devant, ni en arriere. Pour cela il faut porter le col droit ; mais prendre garde cependant, en le voulant porter ainsi, de le contraindre : car encore qu'il doive être droit, il ne faut pas croire qu'il doive l'être à la derniere rigueur, & de la maniere qu'il ne panche pas seulement d'une ligne en devant. Car alors ce seroit avoir le col comme un pieu, ce qui seroit très-difforme. La regle qu'il faut suivre en cela, c'est de tenir le col de façon que la partie charnuë de dessous le menton, laquelle se nomme petite gorge, fasse comme un second menton. L'affectation est ici à craindre ; mais quand un enfant est accoutumé de bonne heure, à porter le col droit, ce second menton vient de lui-même & sans effort. J'ajoûterai que pour y dresser les enfans, qui sont déjà un peu grands, il ne faut pas laisser dans le commencement, de leur faire faire quelque petit effort au-delà du naturel ; parce que sans cette précaution, ils ne resteroient jamais au point où l'on veut qu'ils restent. Il en est de cela comme d'une baquette ou baleine courbe, que l'on veut rendre droite ; on ne se contente pas de la mettre avec les mains, au point juste de rectitude où on la veut, mais on tend encore au-delà, parce que sans cet excédent, elle reviendroit à son premier état.

Le col a naturellement de la disposition à s'incliner en devant, à cause du poids de la tête ; c'est pourquoi afin de vaincre ce panchant, il est à propos de tendre d'abord à la situation opposée.

En général, pour corriger certaines difformités du corps, il est bon de pratiquer ce qu'un Ecrivain moderne conseille de faire pour dompter certaines passions violentes. « Comme les ouvriers, dit-il, qui redressent des bois courbes, ne se contentent pas de les réduire d'abord au point de rectitude où ils veulent les

amener ; mais qu'ils les fléchissent encore au-delà, de peur que l'effort naturel que fait le bois pour reprendre son premier état, ne le fasse revenir à son ancienne difformité ; de même quand on veut vaincre une forte passion, il est bon de tendre à l'extrémité opposée, afin de pouvoir demeurer ensuite dans les bornes où l'on a intention de se tenir. »

Un ruban un peu large, attaché en maniéré de carcan, & arrêté derrière les épaules, ne contribue pas peu à empêcher un enfant d'avancer le col. La croix de fer peut aussi être ici d'un grand secours ; chacun sçait cela.

Si l'enfant panche plus le col sur une l'épaule que sur l'autre, on peut se servir du moyen suivant, qui est de mettre du côté où il panche le col, de petites pointes de baleine, en sorte que ces petites pointes l'incommodent lorsqu'il se panchera de ce côté.

Mais un expédient qui n'est pas à mepriser, pour faire qu'un enfant qui a passé cinq ou six ans, tienne la tête bien droite, c'est de lui poser légérement sur la tête en devant, quelque chose de facile à glisser, & qu'on lui recommandera de ne pas laisser tomber, comme seroit une boëte à poudre, une plotte bien ronde, ou autre chose de semblable, dites lui alors de marcher sans laisser tomber ce que vous lui aurez mis sur la tête, & lui faites de cela un jeu qu'il reïtere souvent, & auquel soit annexée quelque récompense qui puisse l'encourager. Vous verrez bientôt l'enfant tenir la tête droite. Tâchez, s'il se peut, qu'il ne sçache pas vôtre dessein ; le moyen n'en réussira que mieux. On peut mettre plusieurs enfans de la partie ; en sorte qu'il y ait la-dessus entr'eux, de l'émulation.

Les Enfans, lorsqu'ils sont un peu grands, jouent à diverses sortes de jeux, proposez-leur, sans affectation, celui-là, & leur dites que la regle de ce jeu est que s'il viennent à laisser tomber la boëte ou la plote, ils donnent des gages qu'ils ne pourront retirer ensuite sans subir une penitence, telle qu'il plaira à celui qui sera le dépositaire des gages, ainsi que cela se pratique dans quelques autres jeux qui leur sont ordinaires.

L'enfant s'exerçant à ce jeu, s'accoutumera bien-tôt à tenir la tête droite. Il est rare de voir des Laitieres qui ne l'ayent pas droite ; on ne doit en attribuer la cause qu'à la petite charge qu'elles portent sur leur tête, & qui tomberoit, si elles n'avoient pas soin de tenir la tête levée.

La plûpart des enfans ne portent mal la tête que parce qu'ils se négligent. Voulez-vous les empêcher de le négliger là-dessus, & les engager à veiller un peu sur eux-mêmes, habillez-les proprement, parez-les, vous les verrez bien-tôt avoir soin de leurs petites personnes, & se redresser. Cet expédient n'est pas des moins efficaces.

Mais si le panchement de tête ne vient pas tout-à-fait de la négligence de l'enfant, & qu'il soit considérable, vous pouvez y remédier par le moyen d'un bandage. Ayez un ruban fort large, appliquez-le par le milieu, sur le front de l'enfant, puis conduisez les deux bouts de ce ruban derrière la tête ; ramenez ensuite sur le front de l'enfant, ce qui restera de ces deux bouts, & revenez de-la sur le derrière de la tête, où vous croiserez votre ruban, ensorte qu'il en tombe sur chaque épaule, par derriere, un bout que vous ferez passer sous l'aisselle, de chaque côté, & qui viendra se nouer sur le devant de la poitrine, où vous l'arrêterez aussi serré que vous voudrez. La tête autour de laquelle sera le ruban, se

dressera à proportion que vous le serrez, & ce qu'il y aura de commode, c'est que la jeune personne, que je suppose déjà un peu grande, pourra sortir, sans qu'on s'apperçoive du ruban ; car si c'est un garçon, & qu'il ait une perruque, la perruque cachera le lien, tant devant que derrière la tête, & le juste-au-corps sous lequel on le nouera, cachera le reste. Si c'est une fille, la garniture & la coëffe feront le même effet que la perruque ; & pour ce qui est du reste, le manteau ou la robe de chambre feront aussi le même effet que le juste-au-corps.

Mais si l'enfant n'a pas encore passé trois ou quatre ans, voici un moyen doux & immanquable, de le disposer, pour toute sa vie, à porter la tête droite. Les muscles n'ont pas encore acquis beaucoup de fermeté, & ils obéïssent aisément : Ainsi c'est le tems favorable pour les réduire à ce que l'on veut. Ce moyen consiste en une mentonniere, qui soutenuë en devant par deux fils d'archal, disposez en zigzag, ausquels elle tient, & appuyés par les deux bouts sur le bord de la voute du corps picqué, à quatre doigts audessous de la gorge, vient embrasser le menton, & sans la moindre violence, le repousse en haut.

Cette mentonniere qui environne le col, & dont la partie postérieure qui réprésente les deux cornes d'un croissant, s'attache vers la nuque avec deux rubans, est une pièce oüettée, que les fils d'archal disposés en zigzag, poussent en haut par une médiocre, mais assez forte résistance pour que l'enfant, lorsqu'il veut baisser la tête plus qu'il ne faut, en soit empêché par la mentonniere dont il s'agit, comme il le seroit par une main étrangère, qui viendroit doucement se présenter sous le menton, pour le relever. Ces sortes de hausse-cols & autres de même goût, ont été imaginés par M. Priou célèbre Maître à danser qui les fait construire chez

lui, rue, de la Verrerie. Je ne puis qu'applaudir à une invention aussi simple & aussi utile.

10. Col tourné ou roidi.

Il y a des enfans dont le col est inflexiblement tourné ou roidi, en sorte qu'ils ne peuvent le mouvoir à gré. Quand ce défaut vient de naissance, on ne sçauroit s'y prendre trop tôt pour le corriger. Il ne faut qu'un accouchement laborieux pour donner occasion à une telle difformité : Un enfant se présentera mal à l'Accoucheur ou à la Sage-femme, & alors sans qu'il y ait de la faute de l'un ou de l'autre, il arrive souvent que la tête & le col de l'enfant, qu'il faut aller chercher avec la main, & qu'on ne peut tirer comme on voudroit, souffrent des violences & des contorsions qui font prendre au col de l'enfant cette male-façon.

Que faire en ce cas ? c'est lorsque l'enfant est né, de lui froter doucement le col avec un peu de vin & d'huile tiedes, en commençant à l'endroit vers vers lequel le col est tourné, & finissant à l'autre ; puis d'essayer de remuer sans violence, la tête de l'enfant ; car il ne faut rien violenter ici. On continuëra plusieurs semaines, & même d'avantage, si le mal s'oppiniâtre, & on aura soin que la nourrice couche toujours l'enfant sur le côté opposé.

Quand ce défaut survient après la naissance, il est ordinairement l'effet d'une mauvaise habitude qu'on laisse prendre à l'enfant, de tenir dans son berceau trop long-tems, la tête tournée d'un même côté, ce qui arrive lorsque la lumiere lui vient toujours d'un même endroit ; car alors, pour voir cette lumière, il tourne la tête & le col de ce côté-là ; & à force de le faire, les muscles s'accoutument de telle maniere à ce mouvement, que le défaut reste ; c'est aussi quelquefois un rhumatisme ou torticolis,

qui oblige l'enfant à tenir ainsi le col. Il ne faut pour cela, qu'un vent froid qu'il aura reçu sur quelque endroit du col. Quand l'accident vient de l'habitude contractée, il faut prendre garde que cette habitude ne tourne en nature ; & pour l'empêcher, on aura soin de prendre légérement avec les mains, la tête de l'enfant, & de la faire aller peu à peu du côté opposé, ce qui se doit recommencer sans cesse. Il est à propos, sur-tout, de changer la situation du berceau de l'enfant, ensorte, comme nous avons dit, que le jour qui lui venoit d'un côté, lui vienne de l'autre. Si cela ne suffit pas & que l'enfant soit déjà un peu grand, on fera faire un petit domino de carton que l'on assujettira sur les deux épaules de l'enfant, ensorte que le domino ne varie point, & que l'enfant puisse tourner la tête & le col, sans que le domino tourne. On fera garnir un côté de ce domino en dedans, de quelque étoffe rude, & l'autre de quelque étoffe douce, comme de satin, ou de velours ; le côté rude sera celui vers lequel on voudra empêcher l'enfant de tourner le col.

Si l'accident vient d'un rhumatisme au col, il faudra frotter plusieurs fois de suite, avec de l'huile de muscade, le col de l'enfant, & tenir la partie bien chaudement.

Il y a quelquefois des gens qui, pour se réjoüir, prennent par dessous, avec les deux mains, la tête d'un enfant, & le soulevent ainsi en l'air ; ce qu'ils appellent lui faire voir son grand pere. Ce prétendu badinage est très-dangereux ; car outre qu'il peut causer la mort à un enfant, il le met toujours en risque de porter mal sa tête, soit en lui roidissant le col, en sorte que l'enfant ne le peut tourner qu'en tournant tout le corps, soit en déterminant certaines humeurs à se jetter d'un côté du col, plutôt que de l'autre, ce qui fait pancher la tête d'un côté, sans que l'enfant la

puisse mouvoir de l'autre, soit enfin en causant quelque dislocation.

Ainsi les parens doivent extrêmement prendre garde que jamais qui que ce soit, ne s'avise de se joüer de la sorte avec leurs enfans. Et si par malheur, il arrivoit de ce cruel jeu, qu'un enfant contractât quelque difformité, il faut promptement examiner ou par soi-même, ou par quelque Médecin, s'il n'y a rien de disloqué, auquel cas on employera les mains adroites d'un bon Chirurgien, pour remédier à la dislocation ; & s'il n'y a rien de disloqué, on aura soin de frotter souvent avec de l'huile d'amandes douces, & du vin mêlés ensemble un peu chauds, tout le col de l'enfant, & en devant & en arriere, & à droit & à gauche, & de lui faire porter pendant plusieurs jours & plusieurs nuits, autour du col, un linge trempé dans ce mêlange.

Voici en génèral, pour redresser le col d'un enfant, à moins que cette partie ne soit estropiée, un moyen aussi simple que singulier, dont on conjecturera la possibilité par la description suivante.

11. Moyen particulier pour redresser le col d'un enfant.

Une jeune fille de dix ans, qui avoit le col tourné depuis l'âge de sept, & à qui cette difformité étoit venuë peu à peu sans aucune cause manifeste, se trouve inopinément guerie de son incommodité en cette maniere. Sa Mere la mene voir un Feu d'Artifice, dans une maison dont les fenêtres étoient situées de façon qu'on ne pouvoit voir le feu que de côté, & ce côté ne se trouvant pas être celui vers lequel la jeune personne qui étoit extrêmement curieuse, avoit la liberté de regarder, elle fait des efforts si violens pour tourner la tête du côté où étoit le feu, qu'il lui sem-

bloit qu'on lui enlevoit la tête de dessus les épaules ; mais l'envie de contenter sa curiosité, la fait passer par-dessus tout, & à chaque fois qu'elle entend partir quelques fusées, ou le peuple faire des exclamations, elle redouble ses efforts pour regarder. Enfin elle fait tant, qu'avant que la réjouissance soit tout-à-fait finie, elle tourne le col à droit & à gauche avec peu de peine ; ce qui lui devient plus facile de jour en jour.

Une jeune personne de douze ans, a la même incommodité. Sa mere, à qui on fait récit de la guérison fortuite dont il s'agit, est conseillée d'essayer si le même hazard lui pourra réussir : il devoit se faire ailleurs dans peu de jours, un autre Feu d'artifice. Il y avoit longtems que la jeune personne prioit sa mere le lui faire voir. La mere y consent avec joye, & sans dire son véritable dessein à sa fille, ni à personne qui le lui puisse rapporter, elle ménage la chose de maniere qu'elles sont priées d'aller voir ce feu chez une personne de connoissance, dont la maison est justement située du sens qu'il faut pour que l'enfant ne puisse voir le feu que du côté vers lequel elle ne peut tourner la tête. La jeune personne fait les mêmes efforts, éprouve les mêmes peines, & entraînée par sa curiosité, vient enfin à bout de vaincre une partie des obstacles qui l'empêchoient de tourner librement le col.

Voici un fait bien réel, où le pouvoir de la nature, pour ce qui concerne le rétablissement de certaines fonctions du corps dans des circonstances particulieres, se montre bien évidemment. En 1682. l'Ambassadeur de Maroc étant à Paris au mois de Février, fut voir l'Hôpital de la Charité du Fauxbourg saint Germain. Comme il passoit par la Salle des Blessés, six d'entre eux, qui, depuis plusieurs mois, étoient sans mouvement, se leverent sur leurs pieds, & vinrent vers l'Ambassadeur, au grand étonnement

de tout l'Hôpital. La curiosité fit dans cette occasion, ce que les médicamens les plus souverains n'eussent pû operer si-tôt, tant la nature a de force, quand elle agit elle-même.

Les Peres & les meres qui ont des enfans, dont le col est attaqué de la difformité dont j'ai parlé il y a un moment, peuvent trouver plusieurs moïens équivalens à celui que j'ai proposé. Il n'est pas nécessaire pour cela de Feux d'Artifices, ou d'autres Spectacles semblables. Prenez votre enfant avec vous dans un Carosse, allez à la promenade au Cours ou en quelque autre endroit dont la vûë le puisse réjouir. Si son col, par exemple, est tourné du côte gauche, levez la glace qui sera à la gauche de l'enfant, & par-dessus tirez le rideau ou le store, ensorte que l'enfant ne voyant rien de ce côté-là, soit obligé de faire quelque effort pour tourner sa tête du côté opposé. Cet effort étant réitéré diverses fois pendant plusieurs semaines, ou pendant plusieurs mois, aura à la fin son effet. Ou bien faites asséoir l'enfant à table à côté de vous, & situez-vous du côté où il a de la peine à tourner la tête ; parlez-lui souvent alors, en sorte qu'il soit engagé à vous répondre & à faire effort pour vous regarder. Mettez sur vôtre assiette quelque chose qu'il aime, & lui demandez s'il en veut. Il voudra voir ce que c'est, & tâchera pour cela détourner le col de votre côté.

Quand on lui apportera à boire, ayez soin qu'on le lui apporte toujours de ce même côté. Ayez quelque oiseau auprès de vous. Que cet oiseau, quand vous dinez, soit toujours du côté vers lequel l'enfant ne peut tourner aisément le col ; on ne sçauroit imaginer à quel point la perséverence dans ces divers moyens peut réüssir. Ne vous rebutez pas ; il ne faut qu'un instant pour rendre efficaces plusieurs mois de cette persévérance. La nature, par des

mouvemens secrets, travaillera d'abord en dedans, & elle se manifestera ensuite, au dehors. Voyez comme elle agit dans les plantes. Voyez comme sur une fenêtre, un arbrisseau en caisse, dont les branches sont tournées d'un côté, les tourne enfin de l'autre, lorsque vous le changez de situation. Tout l'Arbrisseau travaille alors, & obéit à l'air qui l'attire dans un sens différent. Ce changement ne s'opère pas par l'effort de la main, c'est par l'effort invisible de la nature au-dedans de la plante. Il en est ainsi du corps humain.

Quand on veut obliger un enfant de tourner la tête d'un sens, & que pour cela, on employe la main, ce n'est que l'effort de votre main qui agit. Cet effort est étranger, par conséquent peu efficace, parce qu'il n'est pas secondé par l'effort même de l'enfant ; c'est l'effort de la nature qui doit tout faire ici. C'est cet effort intérieur & secret qui donne le cours aux esprits animaux ; au lieu que quand c'est votre main qui agit, les esprits animaux du corps de l'enfant sont oisifs, les muscles ne travaillent point d'eux-mêmes ; le mouvement que vous leur donnez, est purement passif de leur part ; & ainsi ne sert presque de rien. Il faut que tout vienne du dedans.

Si les expédiens jusqu'ici marqués, ne suffisent pas, il faut mettre autour de la tête de l'enfant, en maniere de cercle, une bande de toile en plusieurs doubles, dont le bout restant vienne tomber sur l'épaule opposée à celle où le col panche. Prennez alors ce bout restant, & après l'avoir attaché par le haut, avec deux ou trois épingles, le passez derriere cette épaule, c'est-à-dire derriere l'épaule opposée à celle où le col panche, & le faites venir sous l'aisselle ; puis tirez ce bout ; la tête de l'enfant sera obligée de s'éloigner de l'épaule sur laquelle elle panchoit. Ne précipitez

rien, laissez-la à moitié, ou même au tiers du chemin que vous pourrez lui faire faire pour la redresser, & liez votre bout de bande sur la poitrine, de maniere que la tête se tienne à l'endroit où vous l'aurez amenée. Puis, quelques heures après, tirez le bout de votre bandage sans rien violenter ; & enfin après quelques autres heures, ou s'il le faut, après quelques jours, (selon le plus ou le moins de facilité que la tête aura à obéir) tirez encore votre bout de bande, jusqu'à ce que la tête soit sur son véritable pivot, & attachez alors sur la poitrine de l'enfant, le bout du bandage, ensuite qu'il ne se lâche point.

Ayez soin, au reste, avant que de mettre ce bandage, de frotter avec des sucs émolliens & spiritueux ; le côté du col où la tête panche ; & le bandage étant posé, continuez la même chose rendant deux ou trois jours. Cette précaution est nécessaire pour ramollir les muscles de ce côté là, & pour lever les obstructions capables d'empêcher les esprits animaux d'y influer. Ces sucs émolliens spiritueux sont l'huile de vers & l'eau-de-vie, parties égales de chacune, mêlées ensemble chaudement.

Une des plus ordinaires causes de la situation difforme de la tête des enfans, est la négligence des nourrices à leur tenir cette partie stable & droite par le moyen de la Testiere. Les pères & les mères doivent extrêmement veiller sur cela, & avoir soin que cette Testiere soit attachée comme il faut d'un côté & de l'autre, au lange de l'enfant, ensorte qu'elle ne soit ni trop lâche, ni trop gênée.

12 Difformités considérables du col, sçavoir les Ecroüelles & le Goêtre.

Moyens de les prévenir & de les corriger.

Le col, pour être bien fait, doit être un peu rond, un peu long, & médiocrement grêle ; mais il faut qu'il soit un peu plein, en sorte que ce qu'on appelle la pomme d'Adam, ne paroisse pas, sur-tout dans les personnes du sexe.

Une grande difformité de col, c'est lorsque cette rondeur qu'il doit avoir, est interrompuë par quelque grosseur qui s'élève, soit aux côtés du col, comme les Ecroüelles, soit au-devant du col, comme le Goêtre. Ces deux difformités peuvent être prévenues lorsqu'on s'y prend de bonne heure. Premierement, il faut voir s'il y a, ou s'il y a eu dans la famille de l'enfant, quelque personne atteinte de ces maladies, & si cela est, on ne sçauroit trop-tôt aller au-devant du mal pour en garantir un enfant qu'on doit compter y avoir une disposition héréditaire.

Quant aux Ecrouelles, il faut, s'il se peut, commencer à prendre là-dessus des mesures dès la naissance de l'enfant, en lui donnant d'abord une nourrice dont le lait, outre les autres qualités générales qu'il doit avoir pour être bon, ne soit point trop vieux ; car s'il l'est trop, il sera trop épais, & par cette épaisseur donnera lieu à des obstructions & à des embarras dans le sang, qui seront très-capables d'engager les glandes du col, & de les disposer par conséquent aux Ecroüelles ; maladie qui vient toujours de ce que les sucs nourriciers trop épais forment des empêchemens dans les glandes du col.

Le Goêtte demande les mêmes précautions. Il consiste en une tumeur formée, non dans les glandes du col, comme les Ecroüelles, mais entre le conduit de la respiration & la membrane extérieure de ce même conduit en-devant ; laquelle membrane s'étendant ou se dilatant outre mesure en devant, par les sucs trop épais qui s'y introduisent, fait au-dessous du menton,

comme une espece de sac. La même chose arrive aussi à la membrane des muscles du col, ce qui produit un second Goëtre qui se joignant à l'autre, rend la tumeur encore plus grosse & plus difforme. On voit aisément par là, que lorsque l'on craint que des enfans n'ayent naturellement quelque disposition aux Ecroüelles, & au Goëtre, on ne sçauroit prendre trop de soin pour donner d'abord à ces pauvres enfans, une nourriture fine & déliée qui se puisse aisément digérer, & ensuite se distribuer à toutes les parties du corps, sans y faire des obstructions & des engagemens.

Je remarquerai sur cela, que non seulement il faut avoir soin de donner d'abord aux enfans qui ont de la disposition au Goëtre ou aux Ecroüelles, un lait léger, mais qu'il faut se garder de leur donner aucune boüillie avant qu'ils ayent au moins atteint l'âge de six mois.

En général, la boüillie est une nourriture extrêmement grossiere & indigeste pour les enfans, lorsqu'elle leur est donnée trop près du tems de leur naissance ; & encore quand on leur en donne dans le tems convenable, il faut qu'elle soit faite avec de la farine cuite. On met pour cela, la farine au four dans un plat, & on la remuë de fois à autre pour la dessécher également. La bouillie faite de cette farine, outre qu'elle est bien plûtôt cuire, a une bien meilleure qualité que la bouillie ordinaire, qui étant faite avec de la farine cruë, est nécessairement plus pesante, & plus visqueuse ; parce qu'il n'est pas possible de donner alors à cette farine, la cuisson requise, sans consumer la meilleure partie du lait ; en sorte qu'il n'en reste plus que la substance la plus terrestre ; ce qui rend la bouillie très-rebelle à l'action foible de l'estomac d'un enfant.

Il faut, outre cela, que le lait dont on fait la bouillie de l'enfant, soit le plus récemment trait de la vache, qu'il est possible. Le lait contient en soi des esprits balsamiques extrêmement subtils, qui s'évaporent quand il est long-tems gardé. Ces esprits par conséquent sont une essence précieuse qu'on ne sçauroit trop ménager pour les enfans. Il en est de cette substance salutaire, comme des eaux minerales, qui, lorsqu'il y a long-tems qu'on les a tirées de leur sources, perdent presque toutes leurs vertus par la dissipation qui se fait des esprits qu'elles renfermoient.

Toutes ces précautions sont absolument nécessaires quand il s'agit de défendre les enfans contre des maladies qui viennent uniquement de sucs gluans & visqueux, comme en viennent les Ecrouëlles & le Goëtre.

Une précaution qu'il faut encore avoir pour garantir des Ecrouëlles, ou du Goëtre un enfant, c'est de prendre garde de lui donner aucune nourrice non seulement qui en ait été attaquée, mais dans la famille de laquelle quelqu'un de son côté & ligne en soit ou en ait été atteint ; c'est à quoi on ne sçauroit trop veiller.

Il y a des nourrices qui, en remuant leurs enfans, leur laissent pendre la tête renversée, à peu près comme on laisse pendre celle des veaux de dessus les charettes dans lesquelles on les ameine. Rien n'est plus capable de causer le Goëtre aux enfans, pour peu qu'ils y ayent de disposition. La raison en est évidente. La poche ou le sac qui forme le Goëtre, a pour cause, ainsi que nous l'avons remarqué, une trop grande extension ou dilatation faite en devant, à deux membranes, qui revêtent extérieurement, l'une le conduit de la respiration, & l'autre les muscles du col ; en sorte que l'effort & le tiraillement qu'elles souffrent pardevant, lorsque la tête de l'enfant pend renversée, ne peut que relâcher ces mem-

branes en devant, & former la poche ou le sac dont il s'agit ; ce qui donne lieu aux humeurs de s'y jetter, & de faire ensuite, par l'épaississement qu'elles contractent dans leur séjour, une tumeur plus ou moins considérable, selon que l'humeur qui remplit le sac, a plus ou moins d'épaisseur. Car cette humeur ressemble quelquefois à du miel, quelquefois à de la bouillie, quelquefois à du suif.

Il faut donc prendre garde que les nourrices ne laissent jamais pendre la tête de leurs enfans, lorsqu'elles les tiennent à la renverse sur leurs genoux, ou sur la couche, comme on le leur voit faire si souvent.

Quand l'enfant sera un peu grand, voici ce qu'il faudra observer, pour sa maniere de vivre, afin qu'il n'use de rien, soit pour le boire, soit pour le manger, qui puisse faire en lui des obstructions capables de favoriser la disposition qu'il pourroit avoir au Goëtre ou aux Ecroüelles.

Une partie du regime qui convient pour prévenir l'un, convient aussi pour prévenir l'autre. Le regime commun pour les deux cas fera, 1. d'avoir soin que l'enfant mange sobrement, rien n'étant plus propre à lui causer le Goêtre ou les Ecroüelles, pour peu qu'il y ait de panchant, que de manger avec excès. 2. De ne lui jamais donner aucune viande salée ou enfumée, ni aucune légume. 3. De lui faire boire un peu de vin dans son eau ; mais seulement jusqu'à une légère rougeur, & de mettre dans le vin qu'il boira, un peu de poudre d'yeux d'écrevisses, la dose est d'un gros infusé à froid pendant la nuit dans un demi-septier de vin bien bouché. Il n'est pas nécessaire de faire boire la poudre ; la même peut servir deux ou trois fois, la laissant dans la bouteille, & remettant du vin par-dessus quand la bouteille est finie.

L'usage du Thé, & celui du Caffé, très médiocrement pris, sont encore de très-bons preservatifs contre les Ecroüelles & contre le Goêtre ; mais un point de la derniere importance pour ce qui regarde le Goêtre, c'est de faire ensorte que l'enfant qui est menacé de cette difformité, ne pousse jamais de grands cris : Les cris violens font gonfler les membranes & les muscles du col, & par conséquent peuvent être très-préjudiciables dans un mal qui ne vient que de la trop grande dilatation, ou du trop grand effort de ces mêmes muscles.

L'exercice du chant, peut pour la même raison, être fort nuisible en ce cas ; ainsi les parens doivent dans ces sortes d'occasions, s'abstenir de faire apprendre la Musique à leurs enfant.

En général, il faut se souvenir que pour causer le Goêtre à certaines personnes, un effort qu'elles feront en retenant fortement leur haleine, peut suffire ; comme lorsqu'on souffle fortement dans une clef pour la déboucher ; lorsqu'on léve un fardeau trop pesant ; lorsqu'on mouche avec trop de violence ; lorsqu'étant sur le point d'éternuer, on se retient tout à coup ; lorsqu'une femme en accouchant, souffre un travail laborieux qui l'oblige à retenir trop longtemps son souffle ; lorsqu'étant constipé on veut se dégager le ventre trop promptement ; car dans tous ces cas on fait de grands efforts, & alors le col se gonfle considerablement, ce qui expose les membranes de cette partie à des tiraillemens capables de les rompre, ou de les relâcher. On prendra donc garde que les jeunes personnes qu'on soupçonnera menacées du Goêtre, ne se laissent aller à aucun effort qui puisse leur faire trop enfler le col.

Si, nonobstant toutes ces précautions, ou faute d'en avoir pris aucune, il arrive qu'une jeune personne soit attaquée du Goêtre,

voici comme on la doit gouverner. 1. Il faut lui faire tenir le même regime que nous venons de prescrire pour préservatif ; 2. la purger deux ou trois fois dans l'intervalle de quinze jours ou de trois semaines, avec de la manne ou du syrop de fleurs de pescher, dont la dose se reglera suivant l'âge ; 3. fondre peu à peu la tumeur du Goêtre avec l'emplâtre Diabotanum qu'on y appliquera. (Cet emplâtre se trouve chez tous les Apotiquaires) en user longtenus, & ne le renouveller que de huit en huit jours. 4. Faire prendre à la jeune personne, tous les matins à jeun, pendant quinze, vingt, ou trente jours, dans un petit verre de vin blanc, un gros d'os de séche, bien pulvérisé, & autant d'éponge déchée à un grand feu, puis réduite en poudre ; passer l'un & l'autre par un tamis bien fin, ensorte que le tout soit presque impalpable.

Ou bien, prendre quatre petits morceaux de drap de diverses couleurs, excepté de verd, un peu d'éponge, & une douzaine de cloportes. Les morceaux de drap doivent être chacun du poids d'une once, & l'éponge de deux, calciner tout cela ; & quand on l'aura bien réduit en cendre, le partager en quatre doses égales, pour être prises en quatre jours, une chaque matin à jeun dans un œuf frais, ou dans du pain à cacheter. Au bout des quatre jours recommencer, & continuer quatre autres jours. 5. Remplir de liége rapé, un petit sachet de toile, l'attacher au col de l'enfant ; le lui faire porter jour & nuit, pendant quelques semaines ; 6 mettre du liége dans l'eau que l'enfant boira, & y faire bouillir ce liége un quart d'heure, plus ou moins, la dose du liége doit être d'environ un demi-quarteron sur quatre livres d'eau ; il faut que l'eau soit de riviere dans les endroits où l'on en boit, comme à Paris, & en quelques autres Villes ; mais à Lyon, par exemple, où l'eau de la Saône & du Rhône est malsaine à boire, & où l'on ne boit que de l'eau de puits, qui y est très-saine, il faut

bien se garder de donner à l'enfant d'autre eau que de celle de puits.

Cette eau de liége se peut boire avec du vin, & sans vin ; mais aux repas il est mieux d'y glisser un peu de vin. Au reste afin que le liége communique bien sa qualité à l'eau, il faut qu'il soit attaché avec un fil à un petit caillou ; ensorte que le caillou demeurant au fond du coquemar, empêche par le moyen du fil, le liége de monter sur l'eau, & le tienne suspendu au milieu du vaisseau.

Quand aux Ecroüelles, voici la plus sure maniere de les guérir, en cas qu'elles ne soient pas trop invétérées. Il faut 1. prescrire le même régime que nous avons marqué plus haut pour préservatif ; 2. faire boire tous les jours à la personne, & suivant sa commodité, un verre de la potion suivante, pour procurer une douce transpiration. Prendre quatre livres & demie d'eau commune, & y mettre deux onces de racine d'esquine, coupée bien menu ; faire boüillir l'eau avec la racine jusqu'à diminution du tiers ; puis y jetter une once de raisins de carême. Passer ensuite le tout par un linge, & y ajouter un gros de canelle, avec un demiclou de girofle. 3. Entretenir le ventre libre ; 4. faire user deux eu trois fois la semaine, de masticatoires & de sternucatoires doux. Les masticatoires seront un peu de mastic en larmes & les sternutatoires une ou deux pincées de fleurs ou de feüilles de doronie à feüilles de plantain, mises dans le nez. 5. Appliquer sur les Ecroüelles, l'emplâtre de vigo ; 6. & c'est ici l'essentiel, purger, souvent avec le sel d'ebson, pour debarrasser le mesentere ; je dis, pour débarasser le mesentere, parce que ce ne sont pas seulement les glandes du col qui sont engorgées dans les Ecroüelles, mais que celles du mesentere le sont encore plus.

Quand on ouvre des enfans morts d'Ecroüelles, on y trouve toujours les glandes du mesentere gonflées, dures & schirreuses ; il y a même quelquefois de ces glandes qui pesent jusqu'à trois onces, & on en a vû peser jusqu'à quinze.

Le mesentere qui est la partie à laquelle tiennent les intestins, est la source des Ecroüelles ; & quand il n'y a point d'obstruction dans le mesentere, le col est toujours exempt de la maladie dont il s'agit. Le fait est constant. Vous aurez beau faire tous les remedes imaginables, tant internes qu'externes, pour guérir les Ecroüelles, si vous ne dégagez le mesentere, vous ne viendrez à bout de rien. C'est de quoi vous devez être avertis, peres & meres, qui avez des enfans attaqués de cette opiniâtre & difforme maladie.

Le premier pas que vous avez à faire dans cette occasion, est de préparer avec le sel d'ebson, une eau minérale, dont l'enfant boive journellement. Cette eau minérale artificielle est un furét qui pénétre jusques dans les plus profonds replis du mesentere, & va dissoudre les matières gluantes & visqueuses qui en obstruent les glandes.

La préparation en est facile : il n'y a qu'à jetter un gros de sel d'ebson dans une livre d'eau commune, & voilà l'eau minérale faite. Il n'est pas nécessaire de la faire boüillir. Elle est sans aucun goût à cause de la petite quantité de sel d'ebson qui y entre. Il en faut boire & aux repas & hors des repas, en guise d'eau ordinaire, selon la soif ; mais aux repas, on peut y mettre un peu de vin. Elle ne purge point, elle tient seulement le ventre libre, & prépare à la purgation ; laquelle pour une jeune personne au-delà de quatorze ans, doit consister en une once de sel d'ebson, délayé dans un demiseptier d'eau commune un peu chaude, ou dans

boüillon, & pour une jeune personne au-dessous de cet âge, en une moindre quantité à proportion, c'est-à-dire deux gros pour un enfant de trois ans, trois gros pour un enfant de quatre, & ainsi en augmentant selon l'âge. Cette purgation doit se renouveller tous les dix ou douze jours, jusqu'à guérison.

On ne voit dans plûpart des Livres de Médecine, que remedes sur remedes contre les Ecroüelles ; mais de tous ces remedes il n'y en a pas un qui aille si bien au fait que celui-ci, aucun qui tende si bien à débarasser le mesentere, d'où les glandes du col tirent cependant dans cette occasion, tout ce qui les engorge.

Quand les Ecrouüelles seront guéries, continuez de faire observer à l'enfant, un régime exact. Qu'il ne mange ni patisseries lourdes, ni fromages, ni aucune viande grossiere.

Tous les matins à son lever ; qu'il boive trois ou quatre cuillerées d'eau de lait. Vous le dispenserez par-là du besoin d'être purgé souvent ; rien au reste n'est plus aisé à faire que l'eau de lait. En voici la maniere.

Faites distiller au bain marie, dans un alembic de verre, six livres d'excellent lait de vache, jusqu'à ce que vous en ayiez retiré trois livres d'eau claire, ou au plus, trois, livres & demie ; mais si claire, que vous ne puissiez, à l'œil, la distinguer de l'eau commune la plus pure & la plus chrystalline. Conservez cette eau pour en donner à la jeune personne tous les matins à jeun trois ou quatre cuillerées, comme nous avons dit ; il les lui faut donner tiédes.

Quand elle sera finie, distillez d'autre lait, de la même maniere, & ayez loin de bien nétoyer auparavant, le fond de l'alembic.

Il faut éviter de faire ici à feu sec, la distillation du lait, au lieu de la faire au bain marie ; car en la faisant à feu sec, il est difficile que l'eau qu'on en tire, ne soit un peu âcre. Il faut prendre garde aussi que le lait ne bouïlle à trop gros bouïllons ; car alors l'eau qui en sortiroit, seroit blanche comme le petit lait ; ce qui ne conviendroit pas. Il ne faut ici que le plus liquide & le plus spiritueux du lait.

Cette eau quand elle est bien faite, a la vertu de nétoyer le mezentere, & de délayer toute la masse du sang. Elle est outre cela, extrémement bonne, contre l'excessive maigreur. Mais ce n'est pas dequoi il s'agit à présent, nous parlerons ailleurs de cet article.

Il y a des glandes écroüellées qui sont pendantes ; il faut lier celles-là avec une soye fine ; serrer d'abord médiocrement la glande ; le lendemain un peu plus, le troisiéme jour encore davantage ; le quatriéme serrer tout-à-fait ; & ensuite attendre en patience que l'Ecroüelle desséchée tombe d'elle-même. Mais il ne faut pas laisser de pratiquer tout ce que nous avons recommandé ci-dessus ; faute de quoi l'Ecroüelle renaîtroit, soit au même endroit, soit ailleurs.

16. Epaule qui panche trop d'un côté.

Ce sont de grandes difformités dans la taille, que les épaules rondes, le col enfoncé dans les épaules, une épaule plus haute ou plus grosse que l'autre, une épaule qui panche plus qu'il ne faut, & autres articles dont nous allons traiter de suite.

Pour empêcher les épaules de rondir, il faut avoir soin de porter les coudes bien en ariere, de les poser sur les hanches, & d'avancer la poitrine. Il faut pendant la nuit, coucher le plus à

plat qu'il le peut ; & si une épaule est plus grosse, on fera coucher l'enfant sur le côté opposé à cette épaule ; car l'épaule sur laquelle on se couche, s'élève toujours sur la surface du dos.

Les Nourrices, les Sevreuses, les Gouvernantes, qui suspendent sans cesse un enfant par la liziere, en le soulevant en l'air, l'exposent à avoir le col enfoncé dans les épaules.

Les Maitres & Maitresses à lire ou à écrire, qui font lire ou écrire un enfant sur une table trop haute, & qui monte au-dessus des coudes de l'enfant, (car il faut qu'elle soit deux doigts plus basse) l'exposent à la même difformité d'avoir le col enfoncé dans les épaules.

Cet inconvénient est difficile à éviter dans les Ecoles d'Enfans, où il n'y a d'ordinaire qu'une même table pour tous, de quelque taille qu'ils soient ; ensorte que cette table qui se trouvera proportionnée pour quelques-uns, sera trop haute ou trop basse pour un grand nombre d'autres ; ce qui ne peut porter qu'un notable préjudice à la taille de ces derniers ; car ceux pour qui la table est trop haute, sont obligés de lever les épaules plus qu'il ne faut ; ce qui, à la longue, leur rend le col enfoncé ; & ceux pour qui elle est trop basse, sont obligés de se voûter, & d'avancer les épaules en arriere, ce qui leur fait courir le risque de devenir bossus, ou d'avoir au moins, les épaules rondes.

Ce que je dis des tables à écrire, je le dis des tables à manger : Il faut que la table sur laquelle on fait manger un enfant, ait la même proportion que celle sur quoi on le fait écrire ; c'est une attention très-nécessaire, & dont la plupart des parens ne s'avisent point.

Il est très-à-propos que les enfans, dès que l'on commence à les sevrer, mangent à la même table que leurs peres & meres. Mais comme cette table est trop haute pour eux, il faut leur donner des sieges plus hauts à proportion, & un marche pied sous leurs jambes ; car il ne faut jamais les leur laisser pendre, nous en verrons la raison plus bas.

Quand on voit qu'un enfant a de la disposition à enfoncer le col dans les épaules, on ne doit jamais le laisser asseoir dans des sieges qui ayent des accoudoirs. Ces accoudoirs, quand il s'en sert, lui font monter les épaules, & il arrive delà que le col y demeure enfoncé.

On doit éviter, pour la même raison, de lui donner de ces roulettes où l'on a coutume de mettre les enfans, pour les empêcher de tomber, & pour s'épargner sa peine d'être toujours auprès d'eux. Ces roulettes ont des accoudoirs très-haut sur lesquels s'appuyent les enfans, & qui leur font tout de même lever les épaules.

Si le défaut est contrarié, il faut se servir des mêmes moyens que nous avons conseillés pour précaution, & outre cela donner souvent de petits coups de la main sur les épaules de l'enfant ; ces petits coups qui sont aussi très-nécessaires avant que le mal soit contracté, produisent plus d'effet qu'on ne pense si l'enfant est un peu grand ; car à chaque fois qu'on lui frappe sur les épaules, il fait un petit effort pour les baisser, lequel étant souvent réïtéré, les met enfin au niveau où elles doivent être à l'égard de la partie inférieure du col.

Lorsqu'un enfant panche trop l'épaule sur un côté, voici ce qu'il est à propos de pratiquer : si par exemple, il la panche trop

sur le côté gauche, dites-lui de se soutenir sur le pied droit ; car en se soutenant alors sur ce pied, à l'exclusion de l'autre, qui, dans ce temps-là, demeure oisif, il arrivera nécessairement que l'épaule droite qui levoit trop, baissera ; & que l'épaule gauche qui baissoit trop, levera ; cela se fait naturellement en vertu de l'équilibre, sans quoi le corps seroit en risque de tomber, parce que lorsqu'on se soutient sur un pied, la jambe opposée, qui, alors est naturellement un peu pliée, ne soutient point le corps, elle demeure sans action & comme morte ; ainsi qu'on le voit dans les enfans qui joüent au jeu de cloche-pied ; de sorte qu'il faut nécessairement que le poids d'en haut qui porte sur cette jambe, renvoye le centre de sa pesanteur sur la jointure de l'autre jambe qui soutient le corps.

Si, tout de même, l'enfant panche trop l'épaule sur le côté droit, dites-lui de se soutenir sur le pied gauche.

Un autre moyen pour corriger un enfant qui leve ou qui baisse trop une épaule, c'est de lui mettre quelque chose de lourd sur l'épaule qui baisse, & de ne point toucher à celle qui leve ; car le poids qui sera sur l'épaule qui baisse, la fera lever, & obligera en même temps, celle qui leve, à baisser.

L'épaule qui porte un fardeau, monte toujours plus haut que celle qui n'est pas chargée ; & alors la ligne centrale de toute la pesanteur du corps & du fardeau, passe par la jambe qui soutient le poids. Si cela n'étoit pas, le corps tomberoit. Mais la nature y pourvoit en faisant qu'une égale partie de la pesanteur du côté opposé à celui où est le fardeau, ce qui fait l'équilibre ; en sorte que le corps est obligé alors, de se pancher du côté qui n'est pas chargé, & de s'y pancher jusqu'à ce que ce côté non chargé participe au poids du fardeau qui se trouve de l'autre côté ; d'où il re-

sulte que l'épaule chargée se hausse, & que celle qui ne l'est pas se baisse.

Telle est la méchanique que la nature employe dans cette rencontre, pour soulager le corps. Méchanique qui fait voir l'erreur de ceux, qui, pour obliger un enfant à baisser une épaule qu'il leve trop, lui mettent un plomb sur cette épaule ; s'imaginant que ce poids la lui fera baisser ; puisqu'au contraire c'est le moyen de la lui faire lever davantage.

Au lieu de mettre un poids sur l'épaule qu'on veut faire lever, on peut se contenter de faire porter par l'enfant avec la main qui est du côté de cette épaule, quelque chose d'un peu lourd ; comme une chaise de paille, ou autre chose de semblable. Il ne manquera point alors, en soulevant la chaise, de lever l'épaule de ce côté-là, & de baisser l'autre.

Cet expédient est sur-tout, d'une grande utilité quand un enfant a la taille considérablement plus tournée d'un côté, que de l'autre, car il n'y a alors qu'à lui faire lever la chaise avec la main qui est du côté vers lequel la taille panche. Il ne manquera point de se pancher du côté opposé ; ou bien faites-lui porter sous le bras, quelque autre chose de pesant ; un gros Livre, par exemple, le même effet arrivera.

Un autre moyen encore, c'est de lui donner à porter une petite échelle, faite exprès ; ensorte qu'il la soutienne d'une épaule qu'il posera sous un échelon. L'épaule sur laquelle sera l'échelon, levera, & l'autre baissera. On peut faire construire de petites échelles pour ce dessein, proportionnées à l'âge & à la taille des enfans. Ils se feront un plaisir & un jeu de les porter.

Lorsque l'on souleve d'un bras un tabouret ou une chaise, l'épaule de ce côté-là hausse, & l'autre baisse ; comme nous venons de le remarquer : mais il faut observer que si l'on porte avec la main pendante, un vase qui ait une anse posée de niveau avec le bord du vase, & que l'on porte ce vase par l'anse, ensorte 1. que le doigt indice ou second doigt, entre dans l'anse & la soutienne par le haut, 2. que le doigt du milieu ou troisième doigt aille sous l'anse, & en soutienne le bas. 3. que le poulce passe sur l'anse & que ce poulce appuyant en cet endroit sur le bord du vase même, entre un peu dans le vase, alors l'épaule du bras qui porte le vase, ne se hausse pas comme dans les cas précédens, mais se baisse au contraire. Ainsi c'est un autre moyen dont on peut facilement se servir à l'égard de toute jeune personne qui leve trop une épaule.

En voici encore un autre qui n'est pas moins naturel, & qui paroît plus simple. Si l'enfant leve trop une épaule, faites-le marcher appuyé de ce côté-là, sur une canne fort basse, & si au contraire il la baisse trop, donnez-lui une canne un peu haute ; puis, quand il voudra se reposer, faites-le asseoir dans une chaise à deux bras, dont l'un soit plus haut que l'autre, ensorte que le bras haut soit du côté de l'épaule qui baisse, & l'autre du côté de celle qui leve.

Le moyen qui suit est encore bien aisé : si on se quarre d'un bras, c'est-à-dire, qu'on plie le bras comme une anse, en appuyant le poing sur la hanche du même côté, l'épaule de ce côté-là, lèvera, & l'autre baissera ; si l'on couche alors l'autre bras le long du corps, ensorte qu'on le laisse pendre jusqu'à l'endroit de la cuisse auquel il peut atteindre ; alors l'épaule de ce côté-là,

baissera davantage ; voilà des expédiens bien simples, pour faire lever à un enfant une épaule qu'il baisse trop.

J'ajoute que si on enmaillote un enfant, en lui laissant un bras dehors, l'épaule du bras qui sera dehors, baissera, & celle du bras, qui sera dans le maillot, levera.

Les Peres & les Meres peuvent prendre sur tout cela, de justes mesures pour ce qui regarde la taille de leurs enfans. Mais ce ne sont pas là les seules difformités qu'en fait de taille ils ayent à prévenir ou à corriger dans leurs enfans, en voici d'autres, ausquelles ils ne sçauroient donner trop d'attention ; c'est la taille en dos cuiller, c'est la bosse, c'est l'enfoncement, c'est la tortuosité.

17. Taille en dos de cuiller.

La taille en dos de cuiller, a la même figure, par sa partie postérieure & supérieure, que le dos d'une cuiller. Cette difformité se contracte en creusant la poitrine, en serrant le haut des épaules par-devant, & en amenant les bras sur l'estomac, comme font certaines personnes en priant Dieu, lesquelles s'imaginent que cette posture est essentielle à la dévotion.

Il faut, pour prévenir la difformité dont il s'agit, pratiquer tout le contraire de ce qui en est la cause ; & pour la corriger il n'y a pas, non plus, meilleur moyen que celui-là.

La taille en dos de cuiller, se contracte en creusant la poitrine ; faites-la avancer à l'enfant ; elle se contracte en serrant le devant des épaules, faites-les lui retirer en arriere ; enfin, elle se contracte en avançant les bras sur l'estomac, faites-les lui porter vers les côtés. Il ne s'agit ici, peres & meres, que d'une grande at-

tention, c'est plus l'affaire de vos mains & de vos avertissemens, que d'autre chose.

18. Bosse, enfoncement, tortuosité.

Ces difformités sont l'effet du déjettement de l'épine : déjettement qui peut procéder ou d'une chute, ou de quelque effort qu'on aura fait en voulant soulever quelque chose de trop lourd, comme il arrive souvent aux enfans qui se plaisent à se porter les uns les autres ; ou d'une habitude à se courber, à se pancher, à se renverser ; ou d'un suc visqueux qui aura, de lui-même, déplacé les vertebres de l'épine, en relâchant trop les ligamens ; ainsi qu'il arrive aux enfans noüés ; ou enfin de naissance, à l'occasion de quelque mouvement violent de l'enfant dans le ventre de la mere.

Ce déjettement se fait, ou en dehors, ou en dedans ; ou en dehors & en dedans tout ensemble. Quand il se fait en dehors, c'est bosse ; quand il se fait en dedans, c'est enfoncement ; quand il se fait en dehors & en dedans tout ensemble, c'est tortuosité ; & il a pour lors, la forme d'une S, soit directe comme celle-là, soit renversée comme celle-ci S.

La bosse est une éminence qui s'éleve ou sur le devant de la poitrine ou sur le dos. Dans le premier cas, la partie antérieure de la poitrine, que nous avons appellée sternum ou plastron, forme une pointe aiguë, à peu près faite, selon la comparaison ordinaire, comme cette avance qui se remarque sur la poitrine d'une vieille volaille. Dans le second à cas, l'épine forme un arc sur le dos.

Quelques Anatomistes regardent cet arc comme naturel à l'épine, & prétendent qu'on peut dire en un sens, que l'homme

est naturellement bossu, parce que dans le ventre de la mere, il a, disent-ils, l'épine en rond, & qu'il est comme une boule ; mais la plus part des plantes lorsqu'elles sont cachées dans leurs graines, & qu'elles commencent à en éclorre, sont en forme d'arc ou de boucle, comme il se voit dans les pois, dans les féves, & autres végétaux ; cependant elles se redressent d'elles-mêmes, & ont si peu de disposition à rester courbées, que si on met quelque obstacle à ce redressement, en chargeant de terre leur courbure, ou en mettant dessus quelque autre chose d'un peu pesant, elles emportent l'obstacle, & font lever, avec elles, la charge ; après quoi elles se redressent à vue d'œil, & prennent une situation très-directe, ce qui vient de ce que dans la plante, il y a des fibres musculeuses, qui, lorsqu'elle est courbée, sont comme autant de ressorts tenus en violence, lesquels la font lever, dès que les lobes de la graine & la pesanteur de la terre, ne la retiennent plus. Or, comme il y auroit de l'absurdité, à dire que les plantes naissent avec une disposition naturelle à demeurer courbées, à cause qu'étant renfermées dans leurs graines, elles ont la tige courbée, il n'y en a pas moins à dire que l'homme vient au monde avec une disposition à être bossu, parce que dans le ventre de la mere, il a l'épine en rond. Quoiqu'il en soit, la bosse, tant celle du sternum, c'est-à-dire du devant de la poitrine, que celle du dos, se corrige dans les enfans en la pressant doucement avec les mains ; cette douce compression, quand elle est souvent réitérée, dispose peu à peu les os soit de l'épine, soit du sternum, à reprendre leur place. Mais il faut avoir soin de frotter en même tems l'épine ou le sternum, avec de l'huile de muscade. On en. met un peu dans le creux de la main ; puis, on passe & repasse la paulme de la main sur l'épine du dos, où sur le devant de la poitrine, selon l'endroit où est la bosse. L'usage d'un corset de baleine, pour

presser modérément la partie qui fait la bosse, est fort à conseiller ici.

Ayez soin, au reste, premiérement, que le lit de l'enfant ne soit point trop mollet, & qu'on n'y mette point d'oreiller. Secondement que l'enfant s'y tienne souvent couché sur le dos ; de maniere que la tête & l'épine, soient le plus qu'il se pourra en ligne directe.

Il est important de remarquer que la courbure de l'épine ne vient pas toujours du vice même de l'épine, mais qu'elle procede quelquefois de ce que les muscles de devant, sont trop racourcis, & par ce racourcissement, font courber l'épine, comme la corde d'un arc fait courber l'arc. On a beau frotter alors, l'épine avec toutes les drogues du monde, c'est inutilement ; il faut frotter le devant du corps & non le dos, pour ramollir ces muscles & les assouplir ; sans quoi c'est faire la même chose que si pour redresser un arc, on s'appliquoit à rammollir le bois de l'arc, au lieu de songer à relâcher la corde qui le tient courbé.

On demandera comment on peut connoître quand la bosse du dos vient du raccourcissement des muscles de devant ? Cela se connoît en examinant le devant du ventre jusqu'au devant de la poitrine : Si l'on apperçoit au ventre ; quelque roideur & quelque tension, c'est une marque que les muscles du ventre sont trop courts, & que par ce défaut de longueur, ils font faire à l'épine, que la corde de l'arc fait faire à l'arc. Alors, au lieu de frotter l'épine, il faut frotter le devant du corps avec des choses émollientes (telles que l'huile de vers, la décoction de mauve & guimauve) tout le long du corps, en devant, depuis la poitrine inclusivement, jusqu'au bas du ventre. Les muscles étant alors ramollis, prêteront, & ils donneront lieu à l'épine de se redresser.

Si la taille fait un creux, en sorte que l'épine soit courbée en dedans, ce qui est le contraire de la bosse du dos, faites souvent courber l'enfant. Jettez-lui pour cela des cartes, ou des épingles sur le plancher, il se fera un plaisir de les ramasser. La situation qu'il sera obligé de prendre pour en venir à bout, contraindra, à la longue, l'endroit creux de son épine à revenir en devant.

Si l'épine se déjette en maniere d'S, & fait la tortuosité, le meilleur parti qu'il y ait à prendre alors, en quelque sens que soit la tortuosité, c'est de recourir à des corsets rembourrés, de maniere que les endroits rembourrés répondent bien aux excédences qui doivent être repoussées ; il faut au reste, renouveller ces corsets tous les trois mois, au moins.

Il y a ici une observation importante à faire, c'est qu'à mesure que les excédences diminueront, il faudra grossir les rembourrures, sans quoi l'on perdroit toute sa peine, & l'on courroit même le risque, non seulement de rappeler la tortuosité, mais de la rendre encore plus grande. Cela demande de l'attention, & une attention dont il n'y a gueres que des peres & des meres qui soient capables.

Voici un moyen qui n'est pas à négliger, pourvu que l'enfant n'ait pas plus de huit à neuf ans.

Faites faire un pain long, avec de la pâte de seigle, la plus grossiere ; dans laquelle soit mêlé un peu d'anis. Quand ce pain sera tiré du four, ôtez-en aussitôt la croûte de dessus, & sur ce pain tout chaud, que vous prendrez garde néanmoins qui ne le soit point trop, étendez votre enfant nud & à la renverse, de maniere qu'il ait le dos appliqué sur ce pain, depuis la nuque jusqu'au croupion. Couvrez l'enfant d'une couverture qui ne soit ni trop

lourde ni trop légere, & le tenez en cet état, jusqu'à ce que le pain commence à n'être plus chaud, si l'enfant, quelque tems après, vient à sentir une démangeaison au dos, ce fera un bon signe ; mais qu'il en sente ou non, continuez cette manœuvre, huit à dix jours tous les matins, en faisant faire pour chaque fois, un nouveau pain de seigle. Puis purgez l'enfant avec un peu de casse, ou d'eau de rhubarbe, trois jours de suite ; après quoi recommencez à le mettre, comme auparavant, sur le pain de seigle, & continuez environ quinze jours.

Si pendant ce temps-là, l'enfant commence à sentir des douleurs à l'épine, ce sera un bon présage, & vous le verrez bien-tôt commencer peu à peu, à se redresser ; quelquefois même, sans qu'il sente, ou des douleurs, ou de violentes démangeaisons, la nature se rétablira.

En cas que l'enfant n'eût pas le ventre libre, il faudroit le lui rendre tel par l'usage fréquent d'un peu de jus de pruneaux où l'on auroit fait boüillir légérement un gros ou deux de senné.

Comme la difformité dont il s'agit, vient souvent de ce que l'enfant est noüé, il est important d'examiner quel traitement elle demande quand elle procede de cette cause.

19. Taille difforme par la maladie qui rend les enfans noüés.

Quand les difformités dont nous venons de parler, ont une telle cause, il faut joindre aux secours precédens, les secours suivans, qui sont 1. de mettre un peu de vin blanc, mais du meilleur, dans l'eau que l'enfant boira ; 2. de le faire coucher sur une paillasse de feüilles de fougere femelle séchées à l'ombre, je dis de fougere femelle, c'est-à-dire de celle qui a une tige. 3. De le purger tous les quinze jours avec un peu de syrop de fleurs de pê-

cher, ou de syrop de chicorée composé de rhubarbe ; 4. de lui faire boire tous les matins une petite tasse de thé ; 5. de l'exciter à s'agiter un peu.

On propose diverses machines pour agiter un enfant noüé, & lui faire faire des mouvemens capables de lui redresser l'épine, & les autres parties du corps ; mais sans recourir à toutes ces inventions, on ne peut rien faire de mieux pour cela, que de lui jetter tous les matins quelques goûtes d'eau au visage, comme on le pratique à l'égard des personnes qui s'évanoüissent. L'enfant fera alors des mouvemens subits qui contribueront d'une maniere surprenante à lui redresser l'épine & les autres parties du corps ; on produira le même effet, en lui appliquant sur les bras, depuis le poignet jusqu'au coude, un linge trempé dans du vin blanc, & frottant aussi-tôt les bras avec une serviette bien séche. L'enfant fera alors des mouvemens de tous les muscles de son corps ; les visceres même en seront émus. On ne sçauroit croire combien de tels mouvemens seront efficaces. Ils auront beaucoup plus d'effet que tous les exercices qu'on pourroit procurer par les escarpolettes, & autres machines semblables. Quant aux escarpolettes, on en fait de plusieurs sortes à ce dessein, & une entre autres, où l'on engage le corps de l'enfant par le moyen d'un bandage qui lui embrasse la poitrine, lui passe sous les aisselles, & venant en même temps, lui tourner sous le menton, lui soutient la tête. L'on balance l'enfant de côté & d'autre dans cette machine, & alors la pesanteur du corps suspendu, jointe aux mouvemens que l'enfant fait de lui-même, oblige les ligamens à se relâcher & à s'allonger. Mais ce qui contribuë le plus à cet allongement de membres, c'est la peur qu'a l'enfant de tomber, étant ainsi balancé, parce que cette crainte lui fait faire des mouvemens extraordinaires ; tous les muscles dans ce temps-là, étant en action. La joye que res-

sentent au contraire quelques autres enfans, de se voir ainsi balancés, leur fait faire des trésaillemens qui produisent le même effet pour ce qui regarde les muscles. Chez les Negres on donne aux bras & aux jambes des enfans nouveaux nés, une espèce d'estrapade qui contribuë beaucoup à les empêcher d'être noüés ; mais on ne sçait dans ce Pays-là, non plus que chez les sauvages du Canada, & dans le Bear, ce que c'est que d'enmaillotter les enfans, on laisse agir la nature en toute liberté : & comme elle entend mieux son métier que ne l'entendent toutes les Sages-femmes, toutes les Remueuses & toutes les Nourrices du monde, elle conduit si bien ces petites créatures, qu'on n'y en voit point de bossuës & d'estropiées, comme on en voit en France ; ces estrapades sont fort utiles pour aider les enfans à se redresser ; mais outre que c'est un opera que toutes ces machines, le moyen simple & facile que nous avons proposé, l'emporte sur tout cela, par les heureux effets qu'il produit.

On peut, au lieu d'appliquer sur les bras de l'enfant, une serviette trempée dans du vin blanc, y verser doucement un peu d'eau tiede mêlée de quelques goutes d'eau-de-vie, puis bien essuyer les bras avec un linge sec.

Si l'on frotte l'épine, depuis la nuque jusqu'au croupion, avec un linge mouillé d'eau & d'un peu d'eau-de-vie, & que l'on continue le long des cuisses jusqu'aux talons, le succès sera plus prompt. Mais il faut toujours avoir soin de bien essuyer ensuite avec un sec.

Pour redresser les enfans noüés, c'est encore un bon expédient que de leur chatoüiller quelquefois la plante des pieds, ou les reins. Cela leur fait faire des mouvemens qu'ils ne feroient jamais sans cela, & ces mouvemens sont si efficaces, qu'ils suffisent

quelquefois sans autre secours, pour faire reprendre à la taille sa figure naturelle.

Quatre causes concourent à rendre les enfans noüés ; la premiere, une abondance excessive de sucs indigestes qui croupissent dans l'estomac, dans les intestins, & dans tout ce qu'on appelle les premières voyes ; la seconde, une viscosité universelle dans la masse du sang, dans toutes les jointures, & dans tous les articles ; la troisiéme, une âcreté corrosive que contractent les sucs nourriciers, faute d'une circulation suffisante qui les adoucisse ; la quatriéme, une obstruction générale dans les fibres des muscles ; quatre causes ausquelles on ne peut rien opposer de plus puissant que les divers moyens que nous venons de marquer, principalement ceux qui excitent le corps à s'agiter extraordinairement. Les émotions considérables des membres assouplissent nécessairement les ressorts du corps ; il ne faut point de grands raisonnemens pour s'en convaincre ; l'expérience dépose là-dessus d'une maniere à lever toute sorte de doute.

20. Taille difforme ou par luxation, ou par fracture, ou par obstruction.

Au reste, quand les enfans ont la taille difforme par quelque coup, cette difformité vient ordinairement de luxation ou de fracture, & est très-difficile à corriger. Il faut que les parens consultent alors quelque Médecin & quelque Chirurgien expérimenté ; & encore avec tous les secours des Experts, il est très-à-craindre que l'enfant n'ait le sort de l'infortuné Miphiboseth, fils de Jonathas. Sa nourrice, comme il n'avoit que cinq ans, l'ayant pris entre ses bras, pour le sauver des mains des Philistins, & s'étant mise à courir, le laissa tomber ; le jeune Prince devint

tout-à-fait difforme de cette chute, rien ne le pût guérir, & il en resta boëteux des deux jambes.

Quand la difformité ne vient pas d'une chute ou de quelqu'autre coup, elle est ordinairement causée par obstruction, & non par luxation, ce qui demande que l'on fasse alors des fomentations sur l'épine, avec des choses volatiles & spiritueuses pour dissiper les obstructions. Je ne puis là-dessus me dispenser de citer l'exemple d'une personne de condition dont parle Kerkging, laquelle fut guérie d'une courbure en devant par des purgatifs & par des fomentations que ce Médecin lui ordonna ; après que la personne eut enduré bien des tourmens que ses Chirurgiens lui avoient fait souffrir pour lui remettre les vertebres que ces Chirurgiens s'imaginoient être laxées, & qui ne l'étoient pas.

La plûpart des difformités qui attaquent la taille des enfans, viennent de ce qu'on n'a pas soin de les emmailloter comme il faut ; & je ne sçai si de la maniere dont on s'en acquitte, il ne vaudroit pas mieux suivre l'usage des Negres & de quelques autres Nations, qui comme nous l'avons remarqué ci-devant, n'enmaillottent jamais leurs enfans, plutôt que de contraindre à force de bandes serrées, les membres tendres & délicats d'un enfant, qui, pour peu qu'on les violente, ne peuvent prendre qu'une mauvaise figure. Pour emmaillotter comme il convient, un enfant, il faut d'abord lui coucher le corps en ligne directe, puis lui étendre bien également les bras & les jambes ; en suite tourner autour du corps les langes & les bandes sans les trop tirer, car il faut qu'ils ne fassent que contenir simplement ce qu'ils environnent ; surtout l'endroit de la poitrine & de l'estomac ; car si ces parties sont comprimées, il en peut arriver des difformités considérables, sans parler des difficultés de respirer, & des vomissemens qui en

résultent. La plupart des enfans qui ont peine à respirer, ou qui vomissent, n'ont ces incommodités qu'à cause que dans le maillot on leur serre trop la région de la poitrine & de l'estomac. Quant à l'estomac, comme le foye dans les enfans, est plus grand que dans les personnes faites, il est difficile que les enfans ne vomissent lorsqu'on leur serre trop la région de l'estomac, parce que le foye étant alors comprimé, presse le fond de l'estomac, & empêchant l'aliment d'y être à l'aise, l'oblige à en sortir par la voye du vomissement.

Pour ce qui est de la poitrine, Spigelius ce sçavant Anatomiste, prétend que si les Anglois sont sujets à la pulmonie, & à la maladie de consomption, c'est à cause que dans leur enfance, les nourrices leur serrent trop la poitrine par les bandes dont elles les emmaillottent. Il ne condamne pas moins la coutume pernicieuse qu'ont la plupart des jeunes Demoiselles, de se presser la poitrine avec des busques, pour avoir la taille plus fine ; elles ne sçavent pas, dit-il, qu'elles s'exposent par-là à la phthisie, en ôtant au sang des poumons la liberté de circuler.

Au reste, quand on emmaillote un enfant, il faut tourner chaque jour, les bandes d'une maniere différente de celle dont on les a tournées le jour précédent, c'est-à-dire les tourner un jour de droite à gauche ; & l'autre jour, de gauche à droite ; sans quoi il est à craindre que le tronc du corps de l'enfant, & les extrémités ne prennent une conformation vicieuse.

Quand l'enfant est emmailloté, il y a deux précautions à avoir, l'une lorsqu'on le pose dans le berceau, & l'autre lorsqu'on le tient entre les bras. La premiere est de le coucher de maniere que son corps ne porte point à faux ; car sans cela on expose la taille de l'enfant à contracter quelque bosse. La seconde est de le porter

tantôt sur un bras, tantôt sur l'autre, de peur qu'étant toûjours porté sur un même bras, il ne se panche toûjours d'un même côté, ce qui peut lui rendre la taille de travers.

Il nous reste à parler de trois autres vices de la taille, qui sont la taille trop épaisse, la taille trop maigre, & la taille toute d'une venuë.

22. Taille trop épaisse.

La taille trop épaisse est quelque chose de très-difforme, surtout dans une jeune personne du sexe. On y remédie en différentes manières ; mais la plus sure est, 1. de ne point trop dormir, 2. de boire beaucoup de thé & de caffé, 3. d'éviter le chocolat, la bierre & tout ce qui est capable de produire des sucs trop nourrissans, 4. de manger & de boire sobrement, & en fait de vin, de ne boire que du vin blanc, 5. de faire beaucoup d'exercice à pied, de prendre tous les jours pendant plusieurs semaines, un peu de cendre d'écrevisses délayée dans un œuf frais, ou dans un peu de boüillon. Cette cendre est très-spécifique pour empêcher le corps de contracter trop de graisse ; la dose est d'un demi-gros si la personne a pssé douze ans. Mais en cas qu'elle aie une si grande disposition à engraisser, qu'il faille quelque chose de plus fort, on pourra joindre à cette cendre, celle d'éponge de mer, & d'éponge d'églantier, pour faire de ce mélange une seule poudre, dont la dose sera un demi-gros. Ce remede est si exténuant qu'il peut causer une maigreur trop grande, c'est pourquoi il faudra bien prendre garde à la disposition de la personne ; car à moins qu'il n'y ait à craindre un embonpoint énorme, il ne faudra point recourir a ces trois cendres, mais se contenter de la premiere.

On raconte d'un certain Nicomachus de Smirne, qu'il avoir la taille si épaisse qu'il en étoit presque immobile. L'Empereur Maximilien avoit, tout de même, dit-on, la taille si fournie, qu'à chaque moment, il en étoit presque sur le point d'étouffer. Ces sortes de tailles viennent ordinairement par des excès de boire & de manger, long-tems continués. On a vû, il y a quelques années, un enfant de cinq ans devenir par cette cause, aussi gros de taille qu'une personne de quinze ans. Cet enfant, dès qu'il s'éveilloit, demandoit à manger ; il mangea tant & avec tant d'appetit, pendant l'espace de quatre mois, qu'il acquit dans cet espace de quatre mois, une taille aussi grosse que s'il avoit eu quinze ans. L'Histoire porte que son appétit & son accroissement augmenterent toûjours, jusqu'à une fatale débauche de vin, qu'on lui laissa faire, & qui se termina par un vomissement dont il périt.

Quelques jeunes personnes, pour se procurer une taille dégagée, mettent du vinaigre dans tous leurs alimens, & en boivent même quelquefois. Ce remede est extrêmement dangereux, & le moindre mal qu'il puisse produire, c'est de rendre pulmonique.

Une jeune Demoiselle, fort riche, jouïssoit il y a peu d'années, d'une parfaite santé ; beaucoup d'embonpoint, bon appétit, teint de roses & de lis. Cet embonpoint lui devint suspect : elle avoit une mere qui étoit d'une taille extrêmement épaisse ; elle craignit de devenir comme elle : une femme qu'elle consulta sur ce sujet, lui conseilla de boire tous les jours, un petit verre de vinaigre ; la jeune personne suit l'avis, & son embonpoint diminuë : charmée du succès du remede, elle le continuë plus d'un mois. Elle commence à tousser, cette toux qui étoit d'abord seche, est regardée comme un petit rhume qui passera. Cependant de seche qu'elle est, elle devient humide ; la fiévre lente survient avec difficulté de

respirer ; tout le corps maigrit, & se consume. Les sueurs nocturnes, l'enflure des pieds & des jambes succedent, & la malade finit par un cours de ventre. On trouva à l'ouverture de son cadavre, tous les lobes du poumon remplis de tubercules. Ce poumon ressembloit à un raisin & les tubercules en réprésentoient les grains. Durant le cours de la maladie, le quinquina fut mis en usage, aussi bien que les opiates fébrifuges alkalines, le petit lait d'ânesse, les boüillons d'écrevisses, ausquels on ajoutoit les plantes béchiques pour empêcher que le poumon ne s'ulcérât. La phthisie alla toûjours son train jusqu'à la mort. Jeunes personnes, faites la-dessus vos reflexions.

23. Taille trop maigre.

La taille trop maigre est une difformité dont il faut moins s'allarmer dans les enfans, que de la taille trop épaisse. Il est un tems où les enfans maigrissent nécessairement, c'est lorsqu'ils commencent à prendre un accroissement sensible, ou comme on dit d'ordinaire, à grandir. Il ne faut point alors s'inquieter de cette maigreur, elle n'est que passagere : mais il y en a une dans laquelle les enfans tombent quelquefois par certains chagrins secrets qu'ils prennent, & qui les font chêmer. Si alors on n'y remédie pas de bonne heure, la substance nourriciere, & l'humide radical qui doivent faire dans le corps de l'enfant, un fond pour l'avenir, se consument de telle maniere, que tout le corps devient comme un squelete.

Il arrive souvent dans ces occasions, que le visage ne laisse pas d'être plein, & de faire honneur, comme l'on dit ; mais toute l'épine du dos & toutes les côtes se décharnent, de maniere que la taille est comme un fuseau.

Quand on soupçonne que cette maigreur vient de ce que l'enfant chême, il faut examiner ce qui le fait chêmer, & l'on verra pour l'ordinaire, que c'est que dans la maison, on témoigne plus d'amitié à quelque autre enfant, & qu'il en a de la jalousie. On ne sçauroit se figurer jusqu'à quel point un enfant est sensible là-dessus ; il cache son chagrin en dedans, & garde sur cela un secret impénétrable ; il faut deviner sa peine. L'unique moyen d'y parvenir, est de témoigner moins d'amitié à son frere ou à sa sœur, à qui je suppose que jusques-là on en a marqué beaucoup. Il faudra alors observer avec attention, ses yeux ; on connoîtra bientôt s'il a de la jalousie ; car s'il en a, il ne s'appercevra pas plûtôt de ce changement, que ses yeux deviendront plus sereins ; on le verra moins sournois & moins rêveur que de coutume. Dès que le mystère sera connu, il faudra absolument prendre le parti de retrancher en la présence de l'enfant, toutes les caresses qu'on avoit coutume de faire aux autres ; lui en faire à lui le plus qu'on pourra ; mais en sorte qu'il ne s'apperçoive pas qu'il y a de la ruse ; car les enfans sont fins de leur côté, & au-delà de tout ce qui se peut imaginer. Ils lisent dans l'ame de ceux qui les approchent ; & là-dessus nous sommes souvent leurs dupes ; ils ne s'appliquent qu'à nous pénétrer. On verra alors l'enfant reprendre chair : Son épine & ses côtes dont on comptoit tous les os, se rempliront, & peu à peu sa taille se formera & se nourrira.

Que les enfans soient capables de jalousie, c'est un point dont on ne sçauroit douter ; ils le sont même étant encore à la mammelle. J'ai vû, dit saint Augustin, un enfant jaloux : il ne sçavoit pas encore prononcer aucune parole, & avec un visage pâle, & des yeux irrités, il regardoit déjà un autre enfant qui tettoit avec lui.

24. Taille toute d'une piece.

J'appelle taille toute d'une piéce, celle qui n'a rien d'aisé, rien de dégagé, une taille qui quoique bien moulée d'ailleurs, à l'air si contraint, qu'il semble que la personne ait un pieu planté le long du corps. Il faut, soit pour prévenir, soit pour corriger cette difformité, exercer les jeunes personnes à des jeux qui les obligent à sauter souvent. Le saut fait faire au corps trois angles, qui s'ouvrent & s'étendent, & qui servent puissamment à dégager la taille. Le premier angle est celui que fait le corps pardevant à l'endroit des hanches, dans la jointure avec les cuisses ; le second, celui de la jointure des cuisses avec les jambes par derriere ; & le troisiéme, celui que forment les jambes par derriere, avec l'os du pied. On ne sçauroit comprendre à quel point, ces flexions & ces extensions réïtérées contribuënt à dégager la tête, l'épine, & les extrémités. Quant à l'épine, qui est la partie dont il s'agit, il faut faire réflexion qu'elle est composée de plusieurs os posés les uns sur les autres, lesquels tiennent ensemble par des cartilages plus ou moins serrés, & plus ou moins souples. Lorsque ces cartilages sont trop serrés & moins souples qu'il ne faut, les os ausquels ils servent de liens, n'ont pas assez de jeu, la taille par conséquent, en a moins aussi, ce qui la roidit & la rend toute d'une piéce. Il s'agit donc, pour corriger ce défaut, de desserrer & d'assouplir les cartilages, qui attachent les os de l'épine les uns aux autres, & c'est de quoi on vient à bout par l'exercice du saut, à raison des angles que cet exercice fait faire au corps, & dont nous venons de parler. Rien, en même temps, n'est plus propre pour faire croître les enfans.

Le port des bras & des mains, celui des jambes & des pieds, contribuent aussi beaucoup à donner à la taille, ou un air dégagé, ou un air gêné. Nous aurons lieu de toucher ce point dans le troi-

siéme Livre qui suit, en y traitant, comme nous allons faire, des difformités qui attaquent les extrémités du corps.

Livre III

On voit des personnes avoir les deux bras trop courts, ou trop longs ; d'autres en avoir un plus court, ou plus long que l'autre. On en voit avec d'autres difformités de ces parties, comme nœuds, courbures, tortuosités, &c. Je dis la même chose des mains, des jambes, & des pieds. Quand ces défauts viennent de naissance, il n'y a point de remede à y faire ; à moins qu'ils ne soient causés par quelque violence, qu'un Accoucheur ou une Sage-femme ayent fait souffrir à l'enfant.

Un fameux Roi de Perse avoit la main droite plus longue que la gauche, & si longue qu'il en fut surnommé Longue-main. Darius & Alexandre, au rapport de quelques Historiens, avoient les bras si longs, qu'ils leur alloient jusqu'aux genoüils. Il n'est pas rare de voir des personnes avec des bras si courts, qu'elles sont obligées, pour manger ou pour boire, de porter leur bouche à leurs mains.

Quant aux trois Princes dont nous venons de parler, si l'excessive longueur de la main dans le premier, & celle des bras dans les deux autres, eût procedé de quelque tiraillement que ces parties eussent souffert au tems de la naissance, peut être n'eussent-elles pas été incurables. Mais c'étoit un vice naturel de conformation, les meres de ces Princes étant accouchées d'eux sans accident, & n'ayant eu, que l'on sçache, aucun travail laborieux, ce

que les Historiens n'auroient pas manqué de rapporter ; aussi ne put-on jamais corriger en eux, cette difformité.

Il est facile de comprendre que des mains ou des bras, que des jambes ou des pieds, peuvent devenir plus longs qu'il ne faut, par quelque tiraillement arrivé à l'enfant dans le ventre de la mere ; une telle difformité néanmoins est plus ordinairement l'effet d'un vice naturel de conformation. Vice qui peut procéder de diverses causes, que ce n'est pas ici le lieu de détailler ; nous remarquerons seulement en passant, que ce qu'on raconte d'une femme enceinte qui, pour avoir regardé attentivement une figure de femme dessinée pour être vûë dans un miroir cylindrique, laquelle étoit réprésentée avec des mains d'une longueur démesurée, accoucha d'une fille qui avoit la même difformité, nous remarquerons, dis-je, que ce qu'on raconte en cela, peut bien n'être pas une fable.

Si une jambe est de la longueur qu'il faut, & que l'autre paroisse excéder cette longueur naturelle, alors l'excédence de longueur, peut, comme nous l'avons remarqué, venir de naissance, ou avoir été contractée depuis. Dans le premier cas elle peut procéder de quelque violence faite à la jambe ou à la cuisse de l'enfant quand il est venu au monde. Elle peut procéder aussi d'un vice naturel de conformation. Si elle vient de quelque violence qu'ait souffert l'enfant en venant au monde, on ne manquera point de s'en appercevoir, en examinant la partie du tronc nommée le Bassin, de laquelle nous avons fait mention dans le premier Livre, pag. 69. Le bassin alors se trouvera de travers, & panché du côté de la jambe qui paroîtra trop longue ; car jamais quelques tiraillemens qu'un Accoucheur fasse à la jambe de l'enfant, il ne pourra la rendre plus longue qu'en un sens impropre,

qui est de la faire avancer davantage, en tirant le bassin de ce côté-là ; tout comme en tirant en bas, par un côté, le balancier d'une balance, on ne manque point de faire pancher de ce côté-là, le cordon qui y est attaché, sans que pour cela le cordon devienne plus long. Or, lorsque dans un enfant nouveau né, on voit le bassin ainsi panché, on a lieu de soupçonner que cette difformité, quoiqu'absolument parlant, elle puisse aussi venir d'un vice narutel de conformation, vient de quelque tiraillement qu'aura souffert l'enfant par la main de l'Accoucheur ou de l'Accoucheuse ; & alors on pourra tenter d'y remedier en essayant de remettre le bassin dans son assiete naturelle, comme nous l'enseignerons ci-après.

Mais si, sans que le bassin soit panché, la jambe paroît plus longue qu'il ne convient, on doit s'assurer qu'il y a vice naturel de conformation, & qu'ainsi la chose est sans remede.

Ce que je dis de la jambe trop longue, je le dis de la jambe trop courte ; car il est visible que si un côté du bassin a été repoussé en en haut, par quelque violence que ce puisse être, la cuisse qui y est attachée, & par conséquent la jambe, doit se porter davantage en en haut, & ainsi paroître plus courte. Il en est de même des bras : jamais un Accoucheur ne rendra un bras plus long, quelque tiraillement qu'il y fasse ; mais il pourra bien faire que l'un paroisse plus long que l'autre, parce qu'à force de tirailler le bras, il pourra faire pancher l'épine de ce côté-là ; or l'épine panchant d'un côté, il est naturel que le bras du même côté avance plus que l'autre, sans cependant être plus long.

Le bras, la main, la cuisse, la jambe, le pied, peuvent être, dès le ventre de la mère, ou devenir après la naissance, plus courts qu'il ne faut ; & cela par l'effet de quelque dessechement, ou de

quelque vice de conformation. Robert III. Duc de Normandie, avoit une cuisse plus courte que l'autre, ce qui le fit surnommer Courte Cuisse ; mais on ne sçait point d'où lui vint cette difformité.

Quoiqu'il en soit, un bras, une cuisse, une jambe, peuvent paroître trop courts sans l'être réellement : il ne faut, pour cela, sans parler d'autres causes, qu'une luxation ; mais avant que de traiter ces articles, voyons comment on peut redresser un bassin, quand c'est du panchement de cette partie, que procede la trop grande longueur apparente de la jambe.

Couchez l'enfant, de son long, sur le dos ; liez-lui légérement au genoüil, en façon de jarretière, un petit mouchoir en plusieurs doubles ; attachez à ce mouchoir en dehors, c'est-à-dire vers la partie extérieure du genoüil, une bande de toile un peu large, & d'environ deux aunes de long, liez-la le plus court qu'il se pourra, (mais sans violence) sur l'épaule de l'enfant, du même côté, & l'y assujettissez de maniere qu'elle ne puisse glisser, puis on emmaillotera l'enfant. La compression que les bandes de son maillot feront sur la bande qui sera tenduë depuis le genoüil de l'enfant jusques sur son épaule, obligera cette bande à se tendre encore plus, & par cette tension augmentée, déterminera la partie trop inclinée du bassin, à remonter, & fera descendre l'autre ; ce qui rendra la situation des deux côtés du bassin horizontale, d'oblique qu'elle étoit, & la remettra par conséquent dans son assiete naturelle.

Si le mal a été négligé, & que l'enfant soit déjà un peu grand, on lui mettra un corset bien juste, en sorte que ce corset fasse sur le bandage qui sera tendu du genoüil à l'épaule, le même effet que le maillot.

Passons à ce qui concerne les bras, » es mains, les jambes & les pieds trop courts.

Bras, Mains, Jambes, qui n'ont pas leur longueur naturelle.

Quant aux bras, on peut les avoir deux deux trop courts, ou n'en avoir qu'un seul qui soit attaqué de cette difformité. Je dis la même chose des jambes ; mais dans l'un & dans l'autre cas, la difformité dont il s'agit, vient ou de maladie, ou d'un vice naturel de conformation. Si elle vient de cette derniere cause, il n'y a point de remede à y faire ; & si elle vient de maladie, ou c'est par luxation, & alors la partie n'est qu'en apparence plus courte qu'il ne faut ; ou c'est par desséchement, c'est-à-dire parce que la partie ne prend pas assez de nourriture.

Si c'est par luxation le secours qu'il y faut apporter est du ressort du Chirurgien. Mais si c'est par desséchement les peres & les meres peuvent eux-mêmes y rémedier, comme nous l'enseignerons ; mais il nous faut auparavant dire un mot de ce qui concerne ici la luxation.

Jambe plus courte par luxation.

La cuisse ou la jambe peuvent être luxées dès le ventre de la mere, par diverses causes, aussi-bien que le peuvent d'autres parties, telles que l'Humerus, le Coude, le Talon, la Machoire, les Vertebres. Il s'est vû des enfans venir au monde les deux cuisses luxées, & rester impotens ; je n'entrerai point dans la discussion de ces différentes causes. Je dirai seulement que dans quelque dislocation que ce soit, il faut, sans délay, recourir à la main du Chirurgien, & que faute de diligence sur ce point, il se forme dans

l'endroit luxé, un calus qui rend la guérison absolument impossible.

Une jeune Dame pour s'être démis la cuisse, & avoir négligé d'appeller promptement dans cette occasion, les personnes nécessaires, a éprouvé le malheur que nous disons : Un cal formé à loisir, a rendu inutiles tous les secours qu'elle a implorés dans la suite ; elle en est restée boëteuse. Mais une circonstance bien digne de remarque, & que l'occasion ne me permet pas de passer ici sous silence, c'est que depuis étant accouchée six fois, elle a mis au monde trois garçons, qui sont nés chacun avec une cuisse luxée, & ont restés boëteux, & trois filles qui au contraire sont nées fort droites. Voilà une grande matière à raisonnemens.

Jambe ou Bras plus courts par desséchement.

Si la jambe, ou le bras sont plus courts par desséchement, les peres & les meres, peuvent, comme nous avons dit, y remédier eux-mêmes ; & voici comment.

On frottera soir & matin, la jambe ou le bras de l'enfant avec un morceau d'écarlate ; & on fera cette friction à diverses reprises, sans violence, pour rappeller les esprits à la partie ; puis on oindra la même partie avec du beurre genievré un peu chaud, & ensuite on mettra un linge par-dessus. On continuera ces frictions & ces onctions, plusieurs semaines, & même plusieurs mois.

Le beurre geniévré se prépare en cette maniere.

On fait fondre sur le feu, une livre de beurre frais, on y mêle une petite poignée de graines de genièvre bien grosses, bien noires & bien charnuës, écrasées auparavant avec les doigts seulement, & non avec un marteau, ou un pilon, ni autre chose

qui soit capable de briser les noyaux pierreux contenus dans les graines de genièvre ; car cela rendroit le beurre âcre, ce qu'il faut éviter. On fait ensuite cuire le tout à un feu modéré, & quand ces graines, qu'on appelle ordinairement du nom de Bayes, sont cuites, ce qui se connoît par leur ramollissement, on met cette mixtion dans un linge, que l'on tort fortement pour en exprimer le beurre qui se doit recevoir dans un vaisseau de fayance ou de verre bien propre.

Bras ou Jambe plus grêle que l'autre.

Quelquefois ou un bras ou une main, ou une jambe, ou un pied, faute de recevoir une suffisante nourriture, est plus grêle que l'autre, tandis que l'autre est de la grosseur naturelle. Cette difformité se corrige par le même moyen que la précédente, c'est-à-dire par la friction avec le drap d'écarlate, & par le liniment avec le beurre geniévré. Il arrive aussi quelquefois, non, qu'un seul bras, mais que les deux bras, non, qu'une seule jambe, mais que les deux jambes prennent moins de nourriture qu'il n'est nécessaire, & deviennent comme des fuseaux, tandis que le reste du corps est en très-bon point. Il n'y a pas non plus, en fait de remede extérieur, d'autres traitemens plus convenables à cette difformité, que la friction avec le drap d'écarlate & le liniment dont nous venons de parler ; au reste dans l'un & l'autre cas, il est à propos d'ajouter ce qui suit.

Il faut s'efforcer tous les jours de se procurer dans l'intérieur du gras de la jambe maigre, ou de toutes les deux, si elles sont toutes deux attaquées, le plus fort mouvement que l'on pourra, ensorte que si l'on appuye la main sur le mollet de la jambe, on sente agir les muscles de la jambe. Mais comment s'y prendre pour se procurer ce mouvement ? Rien n'est plus aisé : Il n'y a

qu'à se mettre bien en tête de se le procurer, & par divers efforts essayer de le faire, la chose viendra d'elle-même. Peut-être n'y réussira-t-on pas du premier coup ; mais à force de le tenter, on y parviendra. On peut d'abord, pour premier essai, s'y prendre en cette sorte. On se tiendra assis sur une chaise, comme on s'y tient ordinairement, c'est-à-dire la jambe directement en bas, & le pied appuyé à plomb sur le plancher, sans remuer sensiblement ni la jambe ni le pied, mais les laissant fixes sans leur faire changer de place, puis on essayera de mouvoir tout le dedans du gras de la jambe. A peine aura-t-on essayé deux ou trois fois de le faire, qu'on sera maître en cet art, & qu'on pourra ensuite y réussir en toutes sortes de situations, soit debout, soit assis, soit couché. Ce mouvement intérieur fait circuler les sucs nourriciers dans toute la substance de la jambe : & on a le plaisir, au bout de quelques mois, de la trouver considérablement plus nourrie & plus fournie.

Bras ou jambe d'une grosseur excédente.

Quelquefois aussi, un bras ou les deux bras : une jambe, ou toutes les deux, recevant une nourriture surabondante, acquierent plus de grosseur qu'il ne convient pour leur juste proportion. L'on ne sçauroit s'y prendre de trop bonne heure, pour corriger cette difformité ; car si on la laisse invéterer elle devient incurable ; le moyen d'y remédier, est, sitôt qu'on s'en apperçoit, de recourir au remede astringent que voici.

Pilez des coings tout cruds, & quand ils seront en pâte, étendez-en une suffisante quantité sur des linges que vous mettrez tout au tour de la jambe, ou du bras, & que vous serrerez légérement pour comprimer les vaisseaux & les empêcher de se trop gonfler ; il faut que la personne tienne le moins qu'elle pourra,

les bras pendans, si ce sont les bras qui sont trop gros ; quant aux jambes, qu'elle ne les lie jamais au-dessous du genoüil, mais qu'elle pose toûjours la jarretiere par dessus. Ces linges ne se doivent renouveller que de trois en trois jours, il faut les continuer plusieurs mois ; trois ou quatre peuvent suffire ; après lesquels la personne portera pendant un an & plus, des bas de peau de chien, pour donner du ressort à la peau, resserrer les vaisseaux de la jambe, & empêcher les sucs nourriciers de s'y jetter en trop grande quantité.

Jambe retirée.

Souvent il arrive, sans qu'il y ait luxation, que la jambe se retire de maniere par la seule contraction ou le seul roidissement des muscles qui servent à ses mouvemens, qu'on ne la peut étendre ni en disposer à gré pour s'empêcher de boëter. Un moyen de remédier à cet accident, est d'appliquer sur la jambe, du surpoint de Corroyeur pour assouplir les muscles, & de porter un soulier garni d'une semelle de plomb, dont le poids soit proportionné au retirement plus ou moins grand de la jambe : mais il faut perséverer long-tems dans l'usage de ce reméde.

Pied dont le talon ne touche pas aisément à terre.

Le tendon qui va du gras de la jambe au talon, est quelquefois si court, qu'on est obligé de marcher sur la pointe du pied sans pouvoir appuyer le talon à terre ; ce qui fait une difformité très-grande pour le marcher ; outre qu'en même temps, elle cause de la fatigue à la personne qui marche. On tâche de suppléer à ce défaut par des souliers à talons hauts, & on y réussit assez bien lorsque les deux pieds ont le défaut en question, pourvu qu'il n'aille pas à un tel excès qu'on soit contraint de porter des talons

d'une hauteur demesurée ; mais lorsqu'il n'y a qu'un pied d'attaqué, la difformité saute bien plus aux yeux, à cause de l'inégalité des talons de chaque soulier. Ce défaut vient quelquefois de naissance, & quelquefois après la naissance. Dans l'un ni dans l'autre cas il n'est incurable, pourvu qu'il n'y ait point de cause violente de ce racourcissement, laquelle ait absolument estropié le tendon, comme seroit, par exemple, après la naissance, une brûlure ou autre accident capable de rendre incorrigible l'accourcissement dont il s'agit. Mais si le mal ne vient point d'un estropiement, on peut y remédier par des remedes propres à ramollir le tendon, & les muscles, & par de grands mouvemens de la jambe & du pied. Un des meilleurs remedes qui puissent ramollir le tendon & les muscles, c'est de frotter la jambe, depuis le jarret, jusqu'au dessous du talon, avec de l'huile de vers, matin & soir, & après avoir continué plusieurs jours, ces frictions qui doivent se faire avec la main nuë, baigner fréquemment la jambe dans un seau plein de boüillon de tripes, lequel bouillon doit être modérément chaud.

Quand aux mouvemens qu'il faut faire faire à la jambe pour en exercer le tendon & les muscles, voici ce qui est à observer : On se couchera tout du long & à la renverse, sur le plancher ; on aura la tête sur un oreiller, & on sera retenu sous les bras par deux hommes forts qui empêcheront le corps d'aller en avant, & avec ce secours on s'agitera le plus qu'on pourra par toutes sortes de mouvemens des jambes & des pieds, s'efforçant en même temps, de lever en forme d'arc, le ventre & tout le devant du corps, de maniere que le dos de l'épine fasse une grande cavité, & que le ventre se porte en l'air : car lorsque l'on se met dans cette situation violente, & qu'on s'y tient quelque temps, le tendon & les muscles de la jambe font des efforts extraordinaires qu'ils ne fe-

roient point sans cela, & ces efforts contribuent d'une maniere surprenante, à étendre le tendon. Mais si l'on veut guérir, il ne faut point se lasser d'un tel exercice ; il faut le réitérer, au moins deux fois par jour, pendant plusieurs semaines.

Pour rendre ces secours plus efficaces, on s'exercera souvent à monter des hauteurs comme il y en a dans quelques jardins, ou des chemins un peu roides comme il s'en trouve à la campagne, & même dans les Villes. Telles sont, par exemple, à Paris, la Montagne Sainte Geneviéve, & celle des Fossés Saint Victor ; le bout du pied, quand on monte de la sorte, est obligé de lever ; or il ne peut lever que le tendon de la jambe ne descende, & en même tems, le talon.

Enfin pour dernier moyen, il faut que le talon du soulier, au lieu d'être de bois, soit de plomb. On recouvre ce talon avec du cuir, & il ressemble à l'autre.

Il est inutile d'avertir que souvent pendant la nuit, lorsqu'on est éveillé, il faut tâcher de lever la pointe du pied, soit en y portant la main, soit en faisant un simple effort pour cela, ce qui est très-facile.

Mais laissons, pour un moment, les extrémités inférieures, pour reprendre l'article des bras & des mains ; nous reviendrons ensuite à celui des jambes & des pieds, que nous interrompons ici.

Comment doivent être les Bras, les Mains, les Doigts, & les Ongles pour être bien faits.

Les bras, pour être bien faits, doivent, comme nous l'avons remarqué dans le premier Livre, être ronds, charnus, & en dedans

un peu plats ; mais tant en dedans qu'en dehors, aller en grossissant depuis le poignet jusqu'au près de la jointure du coude, où ils commencent à diminuer un peu de grosseur. Nous ne parlons point de ce qui concerne la beauté du bras, depuis le coude jusqu'à l'épaule ; parce que, même dans les femmes, cette partie du bras est ordinairement couverte.

La main, pour être bien faite, doit être délicate, un peu longue, & non quarrée ; il y a des mains que l'on compare, avec raison, à des épaules de mouton, à cause de leur grosseur & de leur largeur. Ce sont les meilleures pour empoigner & pour serrer fortement, mais ce sont les plus laides. Le dessus de la main doit être un peu potelé, ensorte que les veines qui y sont parsemées, ne se montrent point ; il y doit paroître de petits creux au dessous de chaque doigt, quand elle est ouverte. Les doigts en doivent être un peu longs & charnus, & les genoüils des doigts, sçavoir les nœuds qui se voyent sur le dos de chaque doigt, l'un à la racine du doigt, l'autre au milieu, & l'autre près de l'ongle (excepté au poulce, où il n'y a que deux genoüils) doivent laisser de petits enfoncemens quand la main est tenduë ; comme ils doivent au contraire, laisser de légeres bosses quand elle est pliée, & qu'elle forme ce qu'on nomme le poing.

Il y a des mains où ces bosses ressemblent à de grosses têtes de cloux. Ces sortes de mains ne sont bonnes que pour se battre à coups de poing. On les appelle Mains d'Athlettes.

Les doigts, en dedans de la main, font trois angles lorsqu'on la ferme, & ces trois angles quand on l'ouvre, laissent après eux, des traces ou especes d'entrecoupures qui divisent chaque doigt en trois portions différences, excepté le poulce qui n'en a que deux. Ces trois portions, quand les doigts sont bien faits, forment

comme autant de petits coussinets, dont le dernier sur le dos duquel est posé l'ongle, a plus de saillie & de rondeur que les deux autres. Il est le principal organe du toucher, & fait, en même temps, une des principales graces de la main ouverte.

Les doigts, pour avoir la figure convenable, doivent être un peu ronds par dessus, un peu plats par dessous, & de la proportion qui suit : 1. Le poulce ne doit point passer la seconde, autrement dite, moyenne jointure du doigt indice. 2. Le doigt indice étendu doit finir précisément au dessous de l'ongle du moyen doigt étendu, ni plus haut ni plus bas. 3. L'annulaire étendu doit venir jusqu'à la moitié de l'ongle du même doigt moyen étendu, j'entends de l'ongle rogné à fleur du doigt. 4. Le petit doigt étendu doit venir jusqu'au milieu de la jointure supérieure du doigt indice étendu ; & cela, tant à une main qu'à l'autre ; je dis tant à une main qu'à l'autre, parce qu'il y a des personnes en qui cette proportion ne se trouve pas réguliere dans les doigts des deux mains.

Il y en a plusieurs, par exemple, en qui le doigt indice de la main droite, ne vient pas jusqu'au niveau de l'endroit où commence l'ongle du moyen doigt de la même main, tandis cependant, que celui de la gauche, aboutit juste au commencement de l'ongle du moyen doigt de la même main gauche.

Le creux de la main, quand elle est ouverte, doit être un peu profond, & il faut que les environs de ce creux qui doit être tendu & souple, forme de petits bourrelets charnus, médiocrement arrondis : ces bourrelets sont au nombre de trois, un supérieur, un latéral, & un inférieur. Le supérieur va depuis le doigt indice, jusqu'au petit doigt ; il est entrecoupé, & forme quatre bossettes,

l'une sous le doigt indice, l'autre sous le doigt moyen, l'autre sous le doigt annulaire, & la quatriéme sous le petit doigt.

Le Bourrelet latéral s'étend en forme de rouleau, depuis le petit doigt, jusou'au commencement du poignet : & l'inférieur depuis le poulce, jusqu'au même commencement du poignet. Le plus long des trois est le latéral ; l'inférieur est le plus court & le plus large.

La main doit être recouverte d'une peau fine & unie, traversée de lignes presque imperceptibles. Il y doit régner dans tous les doigts, un air d'aisance & de mobilité qui se fasse remarquer lors même qu'ils sont le plus en repos.

Les ongles doivent être courts, (quoique longuets,) & d'une teinte vive, avec une petite tache blanche à leur racine : cette racine & les côtés doivent s'enchasser imperceptiblement, & comme se perdre dans le petit bord charnu qui les environne. Ce rebord doit être uni & sans déchiqueture.

Nous venons de remarquer que les ongles doivent avoir une teinte vive, cette teinte est un coloris que leur prête le sang qui arrose les chairs de dessous. Le corps de l'ongle est transparent, & c'est à raison de cette transparence que l'ongle, quand on se porte bien & que la substance en est fine, paroît rouge. Au reste, il est par lui-même, sans couleur comme le verre.

On dit ordinairement de ceux qui ont du cœur, qu'ils ont du sang aux ongles, & on dit vrai, parce qu'en effet dans ceux qui sont d'un tempérament vif & animé, le sang se porte en abondance à la chair qui est sous les ongles ce qui fait que les moribonds ont les ongles pâles, parce que dans le tems de la mort, le sang cesse de se porter à cette chair.

La beauté des mains est un des plus grands agrémens du corps. « Aussi Mignard en faisant le portrait de la Reine mere qui les avoit extrémement belles, & si belles qu'elle ne les regardoit jamais qu'avec une secrette complaisance, dont elle avoit peine à se cacher, crut devoir s'appliquer particulièrement à les réprésenter dans la perfection admirable dont elles étoient.

» Il semble que cette beauté des mains soit un appanage de la qualité : on trouve aisément des femmes du bas peuple qui ont de beaux yeux & une belle bouche, rarement en trouve-t-on qui conservent de belles mains. »

Les Connoisseurs vantent l'Apollon qui se voit dans la cour de Belvedere à Rome ; & entre les perfections qu'ils admirent le plus dans cette inimitable Statuë, ils citent les mains, comme ce qui releve le plus, le mérite de l'ouvrage. « Quelle beauté, dit l'Auteur des Monumens de Rome, que celle de la main de cet Apollon ! Qui est-ce qui s'est jamais imaginé que la main d'un homme pût être si belle ? Y a-t-il quelqu'un qui ait jamais eu dans l'esprit, l'idée de cette sorte de beauté ? La plus belle femme du monde a-t-elle jamais eu une si belle main ? Ce n'est pourtant point une main de femme, c'est-à-dire une main à laquelle on peut donner tant de délicatesse qu'on veut. C'est une main & ce sont des doigts véritablement d'homme par leur figure & par leur grosseur ; cependant on ne vit jamais rien de si beau, & il n'y a personne qui n'en soit enchanté. »

La main, comme on voit, quand elle est parfaite, est donc un grand ornement du corps ; c'est dommage que si peu de gens puissent l'avoir telle ; mais d'un autre côté, il en est peu, qui, par le moyen de quelques soins, ne puissent au moins l'avoir exempte de certaines difformités, telles que sont, par exemple,

celles-ci. La rudesse, le hérissement & la gersure de la main. La contraction des doigts, autrement dite main crochue. Le gonflement des vaisseaux qui paroissent sur la main. Les porreaux, les durilons, les dartres le tremblement, la sueur, le poulce cambré, ou poulce de tailleur, les doigts déjettés, les doigts surnuméraires, les engelures, les crévasses, la main en épaule de mouton, la galle, les ongles déchaussés, les ongles de travers, les ongles raboteux, les ongles trop gros, les ongles partagés, l'enchassure des ongles déchiquetée, les ongles livides. Tous articles dont nous allons parler de suite.

Rudesse des mains, Herissement, Gersure.

La rudesse de la peau des mains consiste dans l'inégalité & la dureté de cette peau, qui, au lieu d'être douce & flexible, est au contraire cœneuse & hérissée : On ne s'étonne point que des manœuvres ayent ainsi les mains, ce n'est pas même une difformité chez eux ; mais c'en est une considérable parmi les personnes d'une certaine condition. Elle vient en ceux-ci de plusieurs causes différentes ; ou de ce qu'il manque à la peau, un certain suc balsamique que la nature a coutume d'y entretenir, & qui doit servir à la nourrir, ou de ce qu'il exhale de cette peau, une sérosité âcre & mordante qui en rompt la tissure, & la rend raboteuse ; ou de ce qu'on expose trop souvent ses mains à l'air froid, ce qui en racornit les pores ; ou de ce qu'on se les lave avec de l'eau trop froide ou trop chaude, ce qui produit le même effet ; ou de ce que, pour les nétoyer à fond on les frotte avec de l'eau de savon ; ou enfin de ce qu'on les employe de tems en tems, à quelques ouvrages rudes au toucher. Il faut donc, pour avoir la peau des mains souple & unie, éviter tout ce qui peut la rendre rude & âpre, & quand elle a ce défaut, recourir à ce qui le peut corriger.

On viendra à bout du premier, 1. en n'exerçant jamais ses mains à aucun travail rude ; en ne les exposant jamais long-tems, à un air trop froid, & en ne les trempant que le moins qu'il se peut dans de l'eau extrémement froide, ou dans de l'eau de savon, mais toujours dans de l'eau ni froide ni chaude, où l'on ait mêlé un peu de son, & une goûte de vin blanc, 2. en se purgeant quelquefois pour enlever au sang une partie des sels âcres qu'il contient, & en usant long-tems, de quelque boisson adoucissante, telle, par exemple, que l'eau de coquelicot, laquelle se prépare en faisant boüillir legérement, pendant deux ou trois minutes, une ou deux pincées de fleurs de coquelicot dans une livre d'eau. On viendra à bout du second, 1. en observant les mêmes choses qu'on aura observées pour préservatif, & qui sont marquées ci-dessus, 2. en enveloppant les mains tous les soirs avec un linge enduit d'un peu d'huile d'œuf. On peut aussi, pour la même fin, se servir de l'onguent suivant.

Prenez créme de lait de vache, & graisse de cerf, une once de chacune, cire vierge une quantité suffisante, incorporez le tout ensemble sur un feu doux, & frottez-en les mains tous les soirs, puis le lendemain, lavez-les avec un peu d'eau. & de vin blanc tiédes.

Il y a des gens dont la peau des mains ressemble à de la peau de chien de mer, cette difformité vient d'une grande sécheresse de la main, & d'une salure extréme fournie par les vaisseaux cutanés, laquelle se répand sur toute la superficie de la main, & en ronge le tissu, jusqu'à la faire élever en petites écailles qui produisent des rabotures semblables à celles d'une lime, ou d'une râpe.

D’autres ont la peau des mains gersée, c’est-à-dire, remplie de petites fentes & crevasses superficielles, dans lesquelles s’amasse, comme dans les especes de sillons, une matiere épaisse & crasse, qui rend les mains d’autant plus mal-propres, que nulle pâte, soit séche, soit liquide, n’est capable de l’enlever à fond.

Cette gersure vient ordinairement, faute d’avoir eu soin d’essuyer ses mains, après les avoir mouillées, ce qui arrive souvent aux enfans. Je ne parle point ici des gersures qui viennent aux mains des personnes qui blanchissent du linge, ou qui font d’autres ouvrages semblables, ce n’est pas pour ces personnes là que j’écris.

Le moyen de prévenir ces deux dernieres difformités, est d’éviter soigneusement ce que nous venons de remarquer qui les cause. Quant au moyen de les corriger, il ne demande pas beaucoup de peine : Il n’y a qu’à faire fondre un quarteron de belle cire blanche & la mêler en même tems, avec une once d’huile de mille pertuis, puis appliquer de cet onguent sur les mains, le plus souvent qu’on pourra, pendant quelques semaines.

Lorsque dans la journée on se lave trop fréquemment & trop long-tems les mains, on se les gerse. Ce fréquent lavage enleve une fleur de peau qui en fait la principale beauté. Cette fleur de peau est à peu près comme celle qui se remarque sur certains fruits, sur les prunes, par exemple, sur les cerises, sur les péches, sur les raisins ; il faut peu de choses pour l’enlever, quoi qu’aux mains le simple frottement ne suffise pas pour cela, comme il suffit aux fruits. Elle vient du dessous de la peau des mains, & est fournie par de petits vaisseaux cutanés qui la versent peu à peu. C’est une espèce de suintement.

2. Main crochuë.

Deuxième difformité mentionnée cy-devant page 170.

Entre plusieurs difformités appellées de ce nom, il n'y en a qu'une dont il convienne de traiter ici : c'est celle qui chez les Médecins est nommée parthesis, c'est-à-dire, ainsi que le son même du mot semble l'annoncer, paresse des doigts de la main.

Cette difformité est une contraction ou courbure flasque & indolente des doigts de la main, avec abolition du mouvement volontaire de ces mêmes doigts, qui, par une espèce de nonchalance, se courbent de maniere qu'ils ne se redressent jamais d'eux-mêmes, mais ont besoin du secours de l'autre main ou d'une main étrangere pour se relever ; après quoi ils retombent nonchalamment dans leur premiere courbure, ou crochure.

La difformité dont il s'agit, vient de ce que les muscles extenseurs des doigts de la main, c'est-à-dire les muscles qui servent à l'extension de ces mêmes doigts, sont relâchés, tandis que les fléchisseurs, c'est-à-dire ceux qui servent à les fléchir ou plier, conservent leur force ordinaire. On remarque que les muscles extenseurs des doigts des pieds ne sont pas sujets à ce relâchement, comme ceux des doigts de la main.

La cause qui oblige ces muscles extenseurs des doigts de la main, à se relâcher ainsi, consiste en ce qu'ils ne reçoivent pas assez de suc nerveux ; ce qui fait que pendant leur action (car c'est uniquement du suc nerveux qu'ils la tiennent) ils ne sçauroient résister à celle des muscles opposés qui font fléchir les doigts.

Mais d'où vient cette disette de suc nerveux dans les muscles extenseurs des doigts de la main ? c'est ce qu'il est à propos d'expliquer.

Il faut d'abord sçavoir 1. que la difformité en question, est le fruit ordinaire d'une colique bilieuse et convulsive qui a précédé ; 2. que dans le ventre est une membrane nommée le mésentere au milieu de laquelle est un pelotton ou pacquet de nerfs, appellé par les Anatomistes plexus mesenterique, du mot latin plexus, qui signifie entrelassement, entortillement, lequel plexus mésenterique est violemment attaqué & maltraité dans la colique dont nous venons de parler ; 3. que les fibres nerveuses des muscles extenseurs des doigts de la main, ont communication avec ce paquet de nerfs, ou plexus mésenterique, ensorte que ce paquet de nerfs, étant attaqué dans la colique bilieuse en question, il faut nécessairement que les fibres nerveuses des muscles extenseurs de la main, avec lesquelles il a communication, se ressentent de cette attaque ; 4. Que l'effet que produit sur les fibres dont il s'agit, cette communication d'attaque, c'est de les presser, & de les serrer de maniere, qu'elles deviennent incapables de recevoir la quantité de suc nerveux dont les muscles ont besoin pour leur action ; d'où il arrive que ces muscles extenseurs des doigts, ne recevans pas assez de suc nerveux, deviennent flasques & sans ressort.

Qu'on ne s'étonne pas au reste, qu'une émotion de nerfs placés dans le ventre, puisse influer jusques sur la main, puisqu'une blessure reçuë à l'avant-pied, ôte quelquefois entierement le mouvement de la mâchoire. J'ai vû, dit le sçavant Zuinger, un artisan, qui, pour avoir été blessé à l'avant-pied, devint perclus de la mâchoire, & n'en recouvra le mouvement qu'après qu'on lui eut enlevé des esquilles d'os qui étoient entrées dans sa blessure. J'ajoûterai à ce que dit ce sçavant Praticien, qu'on a des exemples de gens qui, pour avoir été blessés à l'épaule, ont perdu le libre usage de la parole, & ne l'ont recouvert que par des remedes ap-

pliqués à l'épaule ; ce qui vient de ce qu'il y a à l'os Hyoide, un muscle qui communique à l'épaule.

La main peut quelquefois devenir crochuë par quelque accident extérieur, comme lorsque les nerfs qui se distribuënt aux muscles extenseurs de la main, & les tendons de ces muscles, se trouvent coupés par quelque blessure, ou desséchés & détruits par quelque brûlure, ou rongés par quelque ulcere, alors cette difformité est incurable. C'est pourquoi nous nous bornerons ici à ce qui concerne la cause de la premiere sçavoir de celle qui vient du simple relâchement des muscles extenseurs de la main, causé par le défaut du suc nerveux, que les fibres de ces muscles devroient recevoir, & qu'elles ne reçoivent pas.

Nous avons dit que dans la maladie dont il s'agit, les muscles extenseurs de la main étoient relâchés, sans que ceux qui servent à la fléchir, le fussent, & c'est ce que l'expérience démontre ; puisque les personnes attaquées de cette difformité, ne laissent pas de serrer avec les doigts, ce qu'elles tiennent dans la main.

La cause de ce mal une fois éclaircie, sçavoir qu'elle consiste dans le défaut du suc nerveux que les fibres nerveuses des muscles extenseurs des doigts de la main devroient recevoir, & qu'à cause de leur trop grande constriction, elles ne peuvent admettre, il est facile de juger que pour guérir la difformité en question, il faut songer uniquement à rétablir dans ces fibres, le cours du fluide nerveux, & se proposer, par conséquent, de corriger la constriction produite par les mouvemens & l'irritation d'une colique bilieuse & convulsive qui a précédé ; car il faut toujours en venir là, & ne point perdre de vûë cette cause antécédente dont nous avons parlé ci-devant, puisqu'on verra par-là que pour guérir radicalement la difformité en question, il faut souvent porter

le remede ailleurs qu'à la main, sans toutefois renoncer à ceux qui se peuvent immédiatement administrer à la partie malade.

Les remedes qui conviennent en cette occasion, pour rétablir dans les muscles extenseurs des doigts de la main, le cours du fluide nerveux, qu'ils doivent recevoir, c'est de débarasser le mésentére ; ensorte que le plexus mésentérique dont nous avons parlé, soit tellement délivré de tout ce qui peut l'endommager, que les fibres nerveuses des muscles de la main, lesquelles, comme nous l'avons remarqué, ont communication avec ce plexus, se ressentent de son dégagement, & deviennent par-là capables de recevoir le suc nerveux que leurs filieres trop étroites ne pouvoient admettre.

Ce qu'il faut pratiquer pour remplir cette indication, c'est de commencer, avant toutes choses, par purger la personne malade. Les intestins tiennent au mésentére, & en les débarassant par la purgation, l'on facilite le dégorgement des glandes du mésentére ; & par-là on donne lieu au plexus mésentérique de se dégorger de même, d'où il arrive, par une suite nécessaire, que la parhésie ou contraction de la main doit cesser.

Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque dans la parhésie, il survient un cours de ventre, la parhésie ne tarde pas à guérir, pourvu que le cours de ventre dure quelque tems ; cela seul, indépendamment de tous les raisonnemens, doit faire voir combien la purgation peut être salutaire dans ce cas. Elle l'est si fort en effet, que lorsque l'on se borne uniquement, aux remedes qui s'appliquent à la main, on travaille sans succès. L'on s'imagine alors que c'est que le mal est incurable, & l'on ne voit pas que c'est qu'on a manqué d'aller au principe du mal.

Purgez doucement & souvent dans la parhésie de la main ; cette maladie obéïra enfin à votre persévérance ; appliquez à la main tous les topiques imaginables, & ne purgez pas, vos soins seront superflus ; mais à quelle sorte de purgation faut-il recourir ? Il faut d'abord commencer par quelques lavemens d'herbes émollientes & détersives, telles que la mauve, la mercuriale, le pourpier, le mélilot, & un peu de feuilles de senné ; puis venir à la purgation proprement dite, qui se fera avec une infusion de senné, de Rhubarbe & de tamarinds, où l'on délayera du sirop de pomme composé, dit du Roy Sabor. Nous ne déterminons point la dose du senné & de la rhubarbe, non plus que du sirop ; cela dépend de l'âge de la jeune personne. On réïtérera cette purgation plus ou moins souvent, selon les forces de la même personne. On lui fera prendre ensuite, tous les matins, à jeun, pendant quelques jours, un peu de petit lait, dans quoi auront boüilli légérement du cerfeüil & de la bourache. Au reste, l'usage du sel d'ebson dont nous avons parlé à la page 107. sera ici d'un grand secours.

Après les purgatifs & le petit lait, il faudra venir aux remédes extérieurs, tels que les suivants.

La personne trempera sa main dans le sang tout fumant ou d'un bœuf, ou d'un veau ou d'un mouton, ce qui se réïtérera le plus de fois qu'il se pourra. On lui frottera, outre cela, matin & soir, pendant un grand nombre de jours, l'épine du dos, le bras, & la main avec des linges doux, un peu chauds, & aussi-tôt après avec de l'huile de vers, laquelle sera dans un petit plat sur un peu de cendres chaudes. Quand on aura observé cette conduite quinze jours, ou trois semaines, ou un mois, & même davantage,

si le mal paroît opiniâtre, on viendra à la douche vineuse, laquelle se pratiquera en la maniere suivante.

On aura une grande fontaine de fayance ; on la remplira de vin blanc médiocrement chaud, où l'on mêlera un peu de canelle ; puis on posera la fontaine sur une table haute, & l'on fera asseoir la personne au dessous du robinet, pour lui faire recevoir sur le bras nud, & sur la main nuë, un filet de ce vin tiede qu'on laissera couler par le robinet de la fontaine, & qui du bras & de la main tombera dans un plat, ou autre vaisseau, pour resservir plusieurs autres fois.

Cette douche doit durer chaque fois, une bonne demi-heure, & il faut la réitérer deux fois par jour ; sçavoir le matin à jeun, & le soir une heure après le souper qui doit être très-léger.

3. Gonflement des vaisseaux de la Main.

Troisiéme difformité mentionnée cy-devant, page 170.

Il faut que les veines qui sont répandues sur le dessus de la main, ne s'apperçoivent presque pas ; sans quoi la main, quelque perfection qu'elle ait d'ailleurs, ne sçauroit être belle ; il y a des personnes en qui ces veines sont si apparents, qu'on les prendroit pour de gros tuyaux de plume ce qui est d'une grande laideur. Les ouvriers les ont ordinairement de la sorte ; mais les personnes qui n'exercent leurs mains à aucun travail rude qui oblige le sang à se jetter avec violence dans les vaisseaux de la main peuvent aisément se garantir de cette difformité, & même la corriger, pourvu qu'elle ne soit pas invétérée. Je mets cette condition, parce que lorsque les vaisseaux ont une fois pris leurs dimensions, & qu'on les a laissé gonfler outre mesure pendant un long-tems, on

a beau être encore jeune, ils ne sont presque plus susceptibles de rétrécissement. Cela posé, voyons comment on peut empêcher les vaisseaux du dessus de la main, de trop grossir, & de trop paroître. Ceci regarde principalement les personnes du sexe ; car pour les hommes ils doivent peu se soucier d'avoir la main si belle ; il est certains petits soins que les Dames peuvent prendre, & qui ne sieient pas aux hommes.

Pour empêcher les rameaux de veines répandus sur la main, de trop paroître, il faut d'abord éviter tout ce qui est capable d'y trop arrêter le sang, ou de l'y appeller en trop grande quantité ; comme de se laver les mains avec de l'eau trop chaude ; de les tenir trop long-tems panchées ; de porter des camisoles, des corsets, ou des corps, dont les échancrures ne soient pas assez ouvertes sous les aisselles. Car des échancrures trop peu ouvertes serrent le dessous des bras, & font gonfler les veines des mains en y retenant le sang. Il faut se garder de joüer à des jeux qui exercent trop rudement les bras & les mains, tels, par exemple, que le jeu de quilles, si commun chez les Religieuses parmi les Pensionnaires ; il faut éviter de serrer trop étroitement ses manchettes ou ses engageantes, comme on fait quelquefois pour les empêcher de glisser, ce qui produit le même effet que la ligature de la saignée ; il faut éviter de boucler soi-même ses souliers ; car en les bouclant soi-même, on panche avec effort les mains, & ce panchement forcé fait gonfler considerablement les vaisseaux des mains.

On doit observer outre cela, de faire souvent des mouvemens contraires à ceux qui rappellent ou qui retiennent trop le sang dans les veines dont il s'agit ; pour cela il est bon de lever de fois à autres, ses mains jusqu'à la hauteur du col, ou des oreilles, & en

les tenant ainsi levées, de les épanoüir, & de leur faire faire en même tems, plusieurs demi-tours de giroüette ; cela détermine le sang de chaque main & de chaque bras à descendre, & rend, dans le moment, le dessus de la main aussi uni que s'il n'étoit parsemé d'aucun vaisseau.

Il faut passer & repasser souvent les mains l'une sur l'autre, depuis l'extrémité des doigts jusqu'au poignet.

Enfin, pour empêcher les vaisseaux de la main de trop grossir, il faut s'accoutumer à porter toujours des gands ; le gand presse doucement les vaisseaux de la main, & les empêche de se trop remplir de sang.

4. Poireaux des Mains.

Quatriéme difformité mentionnée cy-devant, page 170.

Les poireaux, ainsi appellés, parce qu'ils ressemblent à des têtes de poireaux, attaquent les mains de la plûpart des jeunes personnes, & sur-tout des enfans. Ils disparoissent ordinairement d'eux-mêmes, dans la suite de l'âge, c'est pourquoi on peut les négliger ; mais s'il sont en si grande quantité que la main en soit défigurée, & qu'il ne convienne d'attendre que l'âge les efface, il y a des moyens de les dissiper. Pour connoître ces moyens, il faut d'abord faire attention à ce qui produit les poireaux, ils ne viennent dans l'enfance & dans la jeunesse, préférablement à tous les autres âges, qu'à cause qu'en cet âge tendre, le sang est rempli de sucs visqueux & gluans, qui, étant portés à la peau des mains qui est plus épaisse qu'ailleurs, n'y peuvent aisément continuer leur route pour circuler, & faisant violence aux petits tuyaux qui les renferment, les obligent de s'élever en forme

de têtes de cloux ou de poireaux, & de faire des excroissances charnues qui ont leurs racines dans la substance des fibres de la peau.

Ce principe établi, on peut juger de la méthode qu'il faut tenir soit pour empêcher la naissance des poireaux, soit pour les détruire quand ils sont venus.

La cause des poireaux, comme nous venons de remarquer, étant donc un suc gluant & visqueux qui ne peut aisément parcourir sa route, dans les petits vaisseaux des mains, il faut, tant pour prévenir, que pour détruire les poireaux, tâcher de corriger la viscosité de ce suc qui les produit, & pour cela il y a des moyens internes & externes. Les internes sont de n'user que de nourritures faciles à digérer, d'éviter toutes celles qui, quand même elles se digereroient, peuvent produire un sang trop épais, comme le fromage, de quelque nature qu'il soit, les patisseries massives, les pois, les féves, les lentilles, le lièvre, le lévrau, le porc, l'anguille, la séche, la merluë, tous les assaisonnemens dans lesquels dominent le sel, le poivre, ou le vinaigre.

Il faut outre cela, se purger de tems en tems, avec un peu de casse & de manne ; voilà pour ce qui regarde le dedans.

Quant au dehors, il faut tout de même, soit pour prévenir, soit pour dissiper les poireaux, entretenir, le plus que l'on peut, ses mains fraîches & douces en se les frottant tous les jours avec de bonne pâte d'amandes ; cela attendrit les sucs trop épais engagés dans les petits vaisseaux dont la peau des mains est parsemée, & leur donne plus de facilité à couler.

Un autre moyen qui est encore très-bon, c'est de tremper souvent ses mains dans de l'eau où l'on ait fait bouillir de la ra-

cine de guimauve, mais boüillir très-legerement. Cette eau est ramollissante, & diminue la trop grande consistance des sucs qui forment les poireaux. Un leger boüillon au veau, dans lequel on trempe ses mains, égale en vertu, cette décoction.

Il y a trois autres moyens d'ôter les poireaux, on les lie, on les coupe, on les consume. La ligature ne convient qu'à ceux qui sont d'un certain volume, & qui ont la base fort étroite. Cette ligature se fait avec un crin de cheval, ou avec de la soye. On peut les couper avec des ciseaux ; mais aussi tôt après, il faut toucher avec de l'huile de tartre, par défaillance, l'endroit d'où on les a séparés, sans quoi ils reviennent de plus belle ; au lieu d'huile de tartre on peut mettre de la poudre d'alum. On consume les poireaux en les touchant avec de l'esprit de sel, ou quelque autre liqueur rongeante. Telle que l'eau forte ; mais l'esprit de sel vaut mieux, parce qu'il n'y a nul risque à s'en servir, au lieu qu'en employant l'eau forte, comme font quelques personnes, il en peut mésarriver. Au reste, pour ronger les poireaux sans toucher à la bonne chair, il faut auparavant appliquer sur le poireau un emplâtre troué, & faire sortir le poireau par le trou de l'emplâtre. Cet emplâtre se fait avec un peu de Diabotanum.

Ce sont là les meilleurs moyens qu'on puisse employer contre ces excroissances ; car pour tous les autres remedes externes si vantés contre les poireaux, il n'y en a aucun sur lequel on puisse compter, & si après le long usage de quelques-uns, les poireaux disparoissent, c'est qu'ils avoient à disparoître d'eux-mêmes ; au lieu que les remédes que nous venons de proposer, sont suivis d'une guérison si prompte, qu'il est facile de voir qu'ils sont la cause de cette guérison.

Les remèdes vulgaires contre les poireaux des mains, & qu'on applique dessus, sont le suc d'ésula, ou celui d'élaterum, mêlé avec un peu de sel ; les feüilles de figuier macérées dans de l'eau, ou la gomme élémi mêlée avec du vinaigre ; Des figues broyées avec de la farine, puis mêlées avec un peu de nitre & de vinaigre.

La fiente de brebis mêlée avec du vinaigre.

La ciguë broyée.

Les feuilles de rhuë macérées avec du poivre & du nitre dans de l'eau.

Les feuilles de lierre, d'aristoloche & de sabine, pilées.

Une pomme coupée par la moitié, & dont on rejoint, par le moyen d'un fil, les deux morceaux, après en avoir rudement frotté les poireaux, puis jettée dans les ordures, & laissée là, jusqu'à ce qu'elle pourrisse. Car on prétend qu'à mesure que la pomme pourrit, les poireaux, de leur côté, pourrissent aussi & s'en vont. Ce reméde que nous ne garantissons point, est de Vanhelmont.

Les autres remèdes externes, sont la chaux vive, la pierre médicamenteuse, la tutie préparée, la racine de brione, pulvérisées ensemble, & mêlées avec du beurre.

Le précipité de mercure, le beurre d'antimoine, la pierre infernale.

L'esprit de nitre, l'esprit de souphre, l'esprit de vitriol, l'esprit d'alun.

La fiente de pigeon & le sel armoniac mêlés avec un peu de vinaigre.

L'eau salée qui découle des pots à beurre.

La cendre gravelée, la cendre de fresne, celle de sarment de vigne, mêlées avec du miel rosat, & du savon.

La graine de basilic, réduite en poudre & mise sur le poireau, qu'on a eu soin auparavant d'écorcher un peu.

La cendre d'écorce de saule, mêlée avec un peu de vinaigre bien fort.

Les feüilles vertes de la grande joubarbe, desquelles on a enlevé la petite peau.

Tous ces remedes & nombre d'autres qu'il est inutile de détailler, n'ont pas grande vertu ; il y en même qui peuvent nuire considerablement, si l'on n'a pas soin de garantir de leur action par quelque emplâtre deffensif, les environs du poireau, ou si l'on s'en sert pour les poireaux qui tiennent à quelques nerfs ou à quelques tendons.

Le précipité de mercure, le beurre d'antimoine, la pierre infernale, l'eau forte, enfin tous les violens corrosifs sont de ce genre, & l'on ne manque pas d'exemples de personnes ausquelles, dans de semblables cas, les remédes en question ont causé des inflammations à la main, ils peuvent même quelquefois causer la gangrene.

C'est aux peres & aux meres à prendre garde que leurs enfans ne s'avisent jamais de rien mettre sur leurs poireaux, sans en donner avis auparavant.

Il vient aussi des poireaux au visage, ceux-là sont d'une autre nature que ceux des mains ; nous en parlerons en traitant des dif-

formités du visage, ce qui sera dans le quatriéme Livre.

5. Durillons aux Mains.

Cinquiéme difformité mentionnée cy-devant, page 170.

La cinquiéme difformité que nous ayons mentionnée cy-devant, parmi celles de la main, est le durillon. Les enfans sont sujets à en avoir à la paulme des mains, parce que la plûpart se plaisent à manier diverses choses rudes au tact ; comme de la terre, des éclats de pots cassés, des morceaux de fer, & autres matieres semblables, qui heurtent, à coups redoublés, le dedans de leurs mains, & écachant par ce heurt réïtéré, la tissure de la peau, empêchent dans les endroits où se fait cet écachement, que la matiere superfluë qui se présente pour transpirer, ne transpire entierement ; ce qui oblige d'abord l'épiderme, autrement dit la surpeau, à s'épaissir dans ces endroits, puis à y prendre la consistance de durillon, à cause de l'évaporation continuelle qui s'y fait du plus subtil de la matiere transpirable retenuë.

Nous disons de cette difformité ce que nous venons de dire de celle des verruës, ou poireaux ; on peut attendre qu'elle passe d'elle-même, parce qu'elle n'a qu'un tems pourvû toutefois qu'on ne laisse pas les enfans se joüer sans cesse, avec ces sortes de choses ; car alors les durillons loin de passer, croîtroient de plus en plus, & pourroient devenir comme ceux des mains des ouvriers dans lesquelles ils n'occupent pas seulement la surpeau, mais gagnent quelquefois jusqu'à la peau même, ce qui les rendroit permanens & d'une difficile guerison ; ensorte qu'une jeune personne courroit risque d'avoir pendant les plus belles années de sa vie, le dedans de la main, sinon plein de durillons, du moins

dur & calleux, ce qui ne laisse pas d'être un grand désagrément dans les personnes hors du commun.

Le moyen de dissiper les durillons des mains, lorsqu'ils ne sont pas bien invétérés, & que la personne est jeune, c'est de tremper souvent les mains dans du boüillon de tripes. Quelques-uns conseillent d'enlever d'abord par petites lames ces durillons avec un rasoir, ou avec un couteau bien trenchant ; mais c'est ce qu'il ne faut faire qu'avec de grandes précautions, ou plutôt ce qu'il ne faut jamais tenter, parce qu'il en peut arriver de fâcheux inconvéniens, pour peu qu'on aille trop avant. D'ailleurs quand le durillon est ainsi coupé, il recroît souvent comme l'ongle, & jusqu'au point quelquefois de devenir comme de la véritable corne.

6. Tremblement des Mains.

Sixiéme difformité mentionnée cy-devant page 170.

On voit de jeunes personnes avoir les mains tremblantes, cette difformité vient ordinairement de la mauvaise coutume qu'ont les parens de donner aux enfans, de l'eau de vif-argent pour les guérir ou pour les préserver des vers. Quand ils en prennent long-tems, elle relâche les parties tendres & délicates de leurs petits corps, & principalement les tendons nerveux répandus dans les muscles qui servent à fléchir les mains, ce qui cause les tremblemens dont il s'agit ; tremblemens qui durent quelquefois tout le reste de la vie.

Trop saigner les enfans, leur faire des peurs subites, leur donner des coups sur les bras ou sur les mains, tout cela est encore capable, de leur causer des tremblemens de mains, c'est de quoi il n'y a que trop d'exemples, aussi bien que de l'eau de vif-argent,

contre laquelle on ne sçauroit trop déclamer. Je renvoye là-dessus à ce que j'en ai dit dans le traité de la génération des vers.

Quant à la peur, c'est un grand hazard lorsqu'elle ne produit dans un enfant, que des tremblemens de mains, l'épilepsie étant souvent la suite de ces frayeurs.

Lorsque le tremblement des mains vient pour avoir beu longtemps de l'eau de vif-argent ; le meilleur remede à ce mal, est le lait de vache pris le matin à jeun pendant plusieurs mois, & interrompu de tems en tems, par de legeres purgations, lesquelles doivent être de la manne toute simple, dissoute dans du boüillon ; sur quoi nous avertissons qu'il faut absolument dans cette occasion éviter la casse.

Il y a des enfans qui se divertissent à manier du vif-argent, & qui en frottent des pieces de monnoye pour les rendre luisantes ; cet amusement leur est très-dangereux, & il suffit pour leur rendre les mains tremblantes. La maniere de remédier à ce tremblement, est la même que celle que nous venons de rapporter.

Quand le tremblement vient de l'autre cause, sçavoir de frayeur, il faut avoir recours à l'eau de Sainte Reine ; c'est tout le remede interne qu'il est à propos d'employer dans cette occasion.

Les secours intérieurs ne sont pas les seuls qui conviennent ici. Il faut, soit que le tremblement vienne de la premiere cause que nous avons alléguée, soit de la seconde, recourir aussi aux remedes extérieurs ; ces remedes, tant pour l'un que pour l'autre cas, sont de tremper matin & soir ses mains dans de gros vin de teinte, où l'on ait fait boüillir des roses de Provins, de l'écorce de grenade, & un morceau de coing. La dose du vin, est une pinte mesure de Paris, celle des roses de Provins quatre ou cinq pin-

cées, celle d'écorce de grenade, deux onces environ, & celle de coing une once. Il ne faut pas que cette décoction boüille plus de deux minutes, après quoi on laissera tiédir le tout, & quand il sera tiéde, on passera le vin par un linge. C'est dans ce vin qu'il faudra tremper ses mains ; il suffit qu'il soit alors un peu tiéde. On fera ensuite réchauffer la même décoction, on en frottera tout le bras jusqu'à l'épaule, puis on viendra à l'épine depuis la nuque jusqu'au croupion.

Il y a des tremblemens des mains causés à des enfans, par des coups de férule sur leurs mains. Les parens doivent extrêmement veiller à ce que l'on ne fasse jamais subir de telles punitions à leurs enfans. C'est assez la coutume de certains Maîtres d'en venir à des coups de férule pour obliger la jeunesse à étudier. Ils ne sçavent pas les conséquences de ce châtiment, il est extrêmement dangereux, & sans parler des tremblemens dont il s'agit il arrive quelquefois que ces sortes de coups, démettent les doigts, ou causent à la main, des meurtrissures qui tournent en gangrene.

Quand le tremblement vient de ces sortes de coups, il est très-difficile d'y remédier. Il faudroit, si-tôt qu'un enfant a été ainsi frappé, & que sa main commence à en être débile & tremblante, le saigner de l'autre bras. On éviteroit par-là, bien du mal ; mais un enfant qui a été ainsi puni, le cache ordinairement à son pere & à sa mere, de peur d'être grondé. Les parens attentifs à la santé de leurs enfans, les doivent élever de maniere qu'ils ne craignent jamais de s'ouvrir à eux sur toutes les choses qui leur arrivent, c'est le moyen de prévenir bien des accidens.

Mais enfin, si l'on s'apperçoit qu'un enfant ait la main tremblante à l'occasion de quelque coup de férule qu'il ait reçu ; il faut, dès qu'on s'en apperçoit, le faire saigner ; mais de l'autre

bras comme nous avons dit. Puis, pendant plusieurs jours, lui frotter la main avec de la décoction d'absynthe & du vinaigre mêlés ensemble, le tout chaudement.

Au reste, puisque nous en sommes sur les coups de férule, il n'est pas hors de propos d'avertir ici les parens, que si ces sortes de coups ne causent pas toujours des tremblemens, ou les autres accidens que nous avons marqués, ils ne manquent gueres, lorsqu'ils sont donnés sur la main droite, d'affoiblir cette main, & de la rendre moins legere pour écrire ou pour dessiner. Une personne qui veut réüssir dans l'écriture, ou dans le dessein, ne doit pas même manier le marteau, un tel exercice appesantit la main ; que ne sera-ce pas des coups de férule ?

7. Dartres aux Bras & aux Mains.

Septiéme difformité mentionnée cy-devant, page 170.

Lorsque les mains d'une jeune personne sont mangées par des dartres, il faut commencer par la purger avec le senné & la manne, & dès le lendemain la mettre à l'usage du jus de cerfeüil, dont on lui fera prendre pendant un mois & plus, trois ou quatre cuillers tout pur, le matin à jeun, une heure ou deux avant son lever ; je dis une heure ou deux avant son lever, parce que le cerfeüil fait beaucoup transpirer, & que pour aider cette transpiration, il est bon de demeurer quelque temps au lit, après avoir pris les trois ou quatre cuillers de ce jus. Au reste, on observera de ne point prendre de nourriture, qu'une bonne heure après être levé.

Le jus de cerfeüil se prépare ainsi : Piler une botte de cerfeüil dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, & quand il est pilé de maniere que le jus en sorte, le presser par un linge

moüillé que l'on tord fortement pour exprimer le jus. Recevoir ce jus dans un vaisseau de verre ou de fayance bien net ; le conserver dans un lieu frais pour l'usage que nous venons de marquer. En Eté on n'en doit faire que pour deux jours de peur qu'il ne se corrompe ; une demi-botte suffit alors.

Les premiers jours que l'on use de ce jus, les dartres sortent plus abondamment qu'elles ne faisoient auparavant ; mais ensuite elles s'amortissent peu à peu, & quand on voit qu'elles commencent à s'éteindre, il faut les moüiller avec l'eau Albine, laquelle se fait en la maniere suivante.

Prendre une livre de litharge, la faire boüillir demi heure dans une livre & demie de bon vinaigre de Paris ; puis retirer le pot du feu, laisser rasséoir la liqueur l'espace d'un jour & d'une nuit, la verser ensuite doucement dans une phiole qu'on bouchera bien.

Cette liqueur, quand elle est reposée, doit être fort claire & transparente ; on en moüille avec un petit pinceau, bien propre & bien sec, le dedans d'un verre à boire, puis on renverse le verre, afin qu'il n'y reste dans le fond aucune goûte de la liqueur. Cela étant fait, on remet le verre sur son pied, & on le remplit d'eau commune bien claire. Cette eau n'est pas plutôt dans le verre, qu'elle devient blanche & épaisse comme du lait de vache ; c'est ce qui s'appelle l'Eau Albine.

On la verse dans une phiole que l'on bouche bien ensuite. On en moüille les dartres, & tous les environs, avec un petit linge, ou avec un petit pinceau, après l'avoir bien remuée. On les moüille ainsi plusieurs fois le jour, & l'on continuë une semaine ou deux, plus ou moins, selon l'opiniâtreté du mal. Il n'y a point de dartre qui ne cede à ce traitement.

Il faut prendre garde que le petit pinceau ou le petit linge dont on se sert pour enduire superficiellement le dedans du verre, ne soit point moüillé ; car s'il l'étoit, il troubleroit toute la liqueur. Il faut encore avoir soin que le dedans du verre avant que de l'enduire avec le petit pinceau, soit bien essuïé & bien sec.

Nous ne devons pas finir cet article sans avertir, que lorsqu'on voit les dartres en question, absolument éteintes, il faut purger comme l'on a fait au commencement, avec le senné & la manne ; deux gros de feüilles de senné & une once de manne suffisent pour une personne de douze à treize ans. On fait infuser le senné pendant la nuit sur les cendres chaudes, dans de l'eau toute simple. On coule cette eau le lendemain par un linge moüillé ; & dans la colature on délaye la manne, que l'on passe encore par un linge moüillé, comme on a fait le senné.

8. Mains suantes.

Huitiéme difformité mentionnée cy-devant, page 170.

Plusieurs jeunes personnes ont les mains toûjours suantes, & si suantes, qu'elles ne peuvent les appliquer sur rien, sans y laisser des marques de cette sueur. Quand ces sortes de personnes vous touchent les mains, elles vous les moüillent, & vous êtes obligé de vous essuïer sur le champ. Si elles vous présentent un couteau, des ciseaux, &c. vous les trouvez tout dégoutans de sueur. On demande par quels moyens se peut guérir une telle incommodité ; nous avertirons là-dessus qu'il faut bien se garder de rien employer pour cela, qui puisse faire rentrer la sueur au-dedans, ou l'y arrêter. Il y a des remedes infaillibles pour délivrer les mains de cette sueur, & si infaillibles qu'ils ont leur effet en quatre ou cinq jours, mais il en arrive des maux considérables,

comme rhumatisme douloureux de tout le bras ; difficulté de respirer, palpitation de cœur, fiévres, suffocations, &c. parce que ces remedes chassent au-dedans, une humeur dont il faut au contraire procurer la sortie. Comment donc s'y prendre pour faire passer sans risque, une sueur qui rend les mains si desagréables ? c'est de la renvoyer sur les pieds. Les mains deviendront bientôt alors, dans l'état naturel. Mais comment la renvoyer sur les pieds ? Le voici.

Ayez de la toile cirée verte, la plus ancienne que vous pourrez trouver ; coupez-en des semelles ; appliquez une de ces semelles à la plante de chaque pied à nud ; puis mettez le chausson pardessus ; laissez-les jour & nuit ; mais tous les soirs en vous couchant, & tous les matins en vous levant, essuïez-les avec un linge ; essuïez de même la plante de chaque pied, que vous trouverez toute baignée d'eau ; continuez tous les jours à porter de ces femelles que vous ne renouvellerez que lorsqu'elles commenceront à perdre leur force, ce qui n'arrivera gueres qu'au bout de dix ou douze jours. Comme chaque semelle prend la forme du pied, il faut éviter dès le second jour, de mettre à l'un celle de l'autre, parce que, sans cela, elles n'embrasseroient pas si bien le pied. Ce remede, au bout de quelques mois, fait diminuer sensiblement la sueur des mains ; & après six mois ou environ, il est rare qu'on ne soit pas guéri.

J'ai connu autrefois un jeune Ecclesiastique, qui étoit Prêtre depuis peu, lequel avoit les mains si suantes, qu'il ne pouvoit en Eté, célébrer la sainte Messe. Il me consulta sur son incommodité ; je lui dis qu'il se gardât bien de rien faire qui pût repousser au dedans une humeur dont il falloit exciter la sortie ;

& je m'en tins là, parce que je n'avois pas encore connoissance du remede que je viens de proposer.

Au reste, la sueur que ces semelles procurent aux pieds, fait comme une espèce de bain qui entretient toûjours la plante du pied molle & souple ; si l'on y a des durillons, ils disparoissent alors, & l'on marche avec plus d'aisance & de liberté, ce qui est encore un grand avantage pour le bon air, & la bonne contenance.

On croiroit qu'en hyver ces semelles devroient refroidir les pieds, mais c'est tout le contraire, elles les tiennent frais en Esté, & chauds en hyver, le fait est constant par l'expérience.

Nous avons averti qu'il falloir choisir la toile cirée la plus vieille faite, la raison en est que lorsqu'elle est neuve, elle se colle comme un emplâtre contre la plante du pied, & ne produit point l'effet que nous avons dit. Mais quand elle est vieille, qu'elle a deux ans, par exemple, elle ne se colle plus au pied, & elle laisse à la sueur qui se détache de la plante du pied, l'espace suffisant pour s'échapper entre la semelle & le pied, & y faire cette espece de bain qui ramollit les durillons s'il y en a, & assouplit toute la plante du pied.

9. Poulce de Tailleur.

Neuviéme difformité mentionnée cy-devant, page 170.

C'est un poulce renversé comme ces soutiens qui sont au haut des réchauds, & qui servent à soutenir les plats. Ce renversement donne au poulce une figure fort désagréable Elle vient ordinairement d'un effort habituel qu'on fait faire à ce doigt, pour pousser quelque chose qui résiste, une grosse aiguille, par exemple ; ce

qui est cause que les Tailleurs ont ordinairement le poulce ainsi cambré. Les enfans se divertissent quelquefois à se le renverser de la sorte, les uns aux autres, & celui qui le souffre le plus patiemment pendant un certain temps remporte le prix. Ce petit jeu à force de recommencer, rend enfin le poulce tout-à-fait cambré, & si l'on ne remedie pas promptement à une telle difformité, on romproit plutôt le doigt, que de le redresser ensuite ; c'est aux parens à y veiller, & voici ce qu'ils doivent pratiquer en cette occasion. L'on assujettira le poulce de l'enfant entre deux lames de fer blanc enveloppées d'un linge, lesquelles par le moyen d'un cordon qu'on liera plus ou moins fortement autour de ces deux lames, tiendront le doigt en droite ligne ou plûtôt en feront incliner le bout vers le dedans de la main. La lame qui appuiera sur l'ongle, doit être un peu avancée en dedans, pour repousser le haut du poulce vers le dedans de la main. Mais la lame qui sera à l'opposite de celle-là, c'est-à-dire sur le plat du poulce, ne doit monter que jusqu'à sa jointure, pour laisser au doigt, le mouvement libre, & lui permettre de revenir en dedans. Chacun peut s'aviser là-dessus, de différentes inventions ; celle que je viens de décrire est suffisante ; mais ce n'est pas la seule qu'on puisse trouver.

10. Doigts déjettés.

Dixiéme difformité mentionnée cy-devant, page 170.

Il faut que les doigts des mains soient directs par les côtés, & n'inclinent pas plus par l'un que par l'autre. Les enfans se les défigurent souvent en se les tirant pour les faire claquer. Cet amusement disloque les doigts, & les fait déjetter tantôt à droit tantôt à gauche, ce qui rend la main très-difforme. Ainsi on doit empêcher les enfans de se divertir à cette sorte de jeu. Quand les

doigts sont déjettés, il faut doucement avec la main, les ramener à leur rectitude ; car il faut prendre garde de rien forcer. Si l'enfant est bien jeune ils se redresseront aisément par le petit effort qu'on fera pour les incliner du côte opposé à celui d'où ils s'écarteront. C'est toute la manœuvre qu'il y a à faire ici. Mais si la jeune personne a passé quinze à seize ans, il sera difficile de corriger le défaut, parce que les doigts ne seront plus assez pliables pour obéïr aux mouvemens qu'on fera pour les ramener à leur rectitude.

11. Doigts surnumeraires.

Onziéme difformité mentionnée cy-devant, page 170.

Il n'est pas rare de voir des enfans venir au monde avec plus de cinq doigts, soit aux mains, soit aux pieds ; nous en avons rapporté des exemples dans le premier Livre, page 26. & 27. Ce nombre ne passe gueres celui de six à une main, & le doigt surnumeraire est ordinairement le poulce : mais quelque doigt que ce soit, il faut bien considérer s'il n'est que de chair, ou s'il est chair & os comme les autres. Si ce n'est que de la chair, on peut le retrancher facilement par le moyen d'une ligature de soye à la racine du doigt. On fait d'abord cette ligature un peu lâche ; quelques jours après on la serre un peu plus ; quelques autres jours après encore davantage ; & allant ainsi par degrés, le doigt se desséche & tombe de lui-même, ce qui ne fait presque point souffrir l'enfant ; mais si le doigt est osseux, la ligature n'y sert de rien & il vaut mieux alors le laisser, que d'en venir à le couper, comme font quelques Chirurgiens, cette operation pouvant causer la mort à l'enfant.

Au lieu d'un poulce surnumeraire, il arrive quelquefois que celui que l'on a, en vaut plusieurs par sa grosseur, tel qu'étoit celui de l'Empereur Maximin qui se servoit du brasselet de l'impératrice sa femme comme d'un anneau pour orner ce doigt. Quand un enfant vient au monde avec un poulce si gros, il vaudroit mieux que le doigt fût double, que d'être si énorme en grosseur, pourvu que le surnumeraire fût sans os, parce qu'on pourroit, comme nous avons dit, le retrancher par la ligature, au lieu que la substance de deux étant ainsi réduite en une, on ne sçauroit en retrancher le surplus, sans recourir à une opération dangereuse. Tout ce qu'on peut faire dans une telle occasion, c'est d'environner le poulce avec un linge qui se serre étroitement, & d'avoir soin de le tremper plusieurs fois le jour dans quelque liqueur astringente, telle que du jus de centinode, autrement dite trainasse ou renouée, l'une des communes herbes des champs ; on remarque que ceux qui ont ainsi le poulce excessivement gros naturellement, sont la plûpart extrêmement voraces : Tel étoit entre autres l'Empereur dont nous venons de parler, il mangeoit & beuvoit extraordinairement. Il semble qu'on pourroit inférer delà, que pour prévenir la grosseur outrée du doigt de laquelle il s'agit, le moyen seroit de donner peu de nourriture à l'enfant ; mais cet expédient pourroit avoir des suites fâcheuses, & il y auroit à craindre qu'en donnant à un enfant moins de nourriture que n'en demanderoit son tempérament, on ne lui diminuât la vie, pour lui diminuer le poulce.

Au reste, quand on a pris le parti de faire la ligature au poulce surnumeraire que je suppose n'être que de chair, on ne sçauroit trop se hâter d'exécuter cette résolution ; de peur qu'en différant quelques mois, ce poulce qui ne paroît que de chair, ne se munisse d'un os, ce qui n'auroit rien d'extraordinaire. Forestus &

Spigelius parlent d'un enfant né avec un bras, où il ne paroissoit point qu'il y eût d'os, quelque recherche que l'on fît, & où quelques mois après, on sentit qu'il y en avoit un bien formé comme s'il étoit venu de lui-même ; non que cet os se fût engendré après la naissance, mais c'est qu'étant très-mol d'abord il avoit acquis de la consistance par le temps. Ainsi, quand dans un enfant, un doigt qui ne sembleroit d'abord que de chair, paroîtroit ensuite muni d'un os bien dur, il n'y auroit rien en cela de surprenant, mais il ne seroit plus temps d'y faire la ligature.

12. Engelures aux Mains.

Douziéme difformité mentionnée cy-devant, page 170.

Les Engelures rendent les mains extrêmement difformes par les enflures, & quelquefois par les crévasses qu'elles y causent. Comme cette difformité vient d'une matière transpirable, retenue sous la peau des mains par le froid qu'on a enduré, laquelle ne pouvant s'échapper, fait soulever la peau, & souvent jusqu'au point de l'obliger à se fendre, il est aisé de voir que le moyen, soit de prévenir, soit de guérir les engelures, c'est de recourir à des remedes qui puissent favoriser dans les mains, la transpiration qui y est arrêtée ou rallentie. Cela posé, voyons d'abord ce qu'il convient de faire pour prévenir ce mal. L'expédient le plus sûr pour cela, c'est de se frotter les mains dès le mois d'Octobre avec du vin blanc, où l'on ait fait infuser de la roqueste l'espace de deux jours. On met dans deux livres de ce vin, six onces de feüilles de roquette coupées menu, & récemment cueillies ; on les y laisse infuser le temps que nous venons de dire, & l'on remuë plusieurs fois la bouteille qui ne doit être bouchée qu'avec un morceau de papier, percé par-dessus de plusieurs petits trous d'épingle. Il n'est point nécessaire d'ôter l'herbe avant que le vin

soit usé ; mais lorsque la bouteille est vuide, il faut y remettre du vin avec d'autre roquette, pour faire une nouvelle infusion. Ces infusions, au reste, se doivent préparer à froid. On se frotte les mains de ce vin deux fois par jour, sçavoir le matin en se levant, & le soir en se couchant ; il ne faut point le faire chauffer, & en général c'est une régle, que lorsqu'il s'agit de prévenir ou de guérir les engelures des mains, il ne faut jamais tremper les mains dans rien de chaud.

Pour ce qui est du temps rendant lequel on doit continuer ce remede, j'avertis que c'est pendant tous les mois d'Octobre & de Novembre.

Si l'on n'a pas eu soin de prévenir le mal, & qu'on s'en trouve attaqué, le même remede suffira, en ajoûtant toutefois à la roquette, deux ou trois onces de persicaire, & autant de menthe, l'une & l'autre récemment cueillies.

Si les engelures sont ouvertes, ayez six onces d'eau de-vie, jettez-y un demi-gros d'aloës & autant de camphre, laissez infuser le tout, l'espace d'une heure. Puis trempez un linge dans cette liqueur, & appliquez ce linge sur les engelures, après les avoir legerement graissées avec un peu d'huile de jaune d'œuf, continuez huit à dix jours. Il est inutile d'avertir que ces remedes n'auroient aucun effet, si l'on n'a pas soin de garantir les mains, de l'impression du grand froid.

13. Main en épaule de mouton.

Treiziéme difformité mentionnée cy-devant, page 170.

La main en épaule de mouton, est une main extrêmement massive pardessus, avec des doigts à proportion ; cette difformité

vient souvent de naissance, je veux dire qu'elle a son principe dans la constitution particuliere du corps. Alors elle est très-difficile & à prévenir & à guérir. Mais si elle n'a pas son principe dans le tempérament apporté de naissance, ou pourra plus facilement la prévenir & la corriger.

Pour la prévenir, il faut 1. porter souvent des gants, & des gants un peu justes. 2. Se laver tous les matins les mains avec une forte décoction de salsepareille coupée bien menu. On fait bouillir une once de cette racine dans deux livres d'eau commune, jusqu'à diminution du tiers, & on se lave les mains plusieurs fois par jour dans suffisante quantité de cette décoction. L'on continue environ trois semaines ; après quoi on ajoûte à la salsepareille, une demi-poignée de rénouée, autrement dite trainasse, herbe dont nous avons déjà parlé ; & on continue plusieurs mois à se laver les mains avec cette décoction.

Comme ce remède empêche les mains de trop grossir, il faut ne le faire que lorsqu'elles ont une véritable disposition à cette difformité, sans quoi il pourroit les rendre trop grêles.

Si elles commencent à grossir extraordinairement, ou qu'elles soient déjà parvenues à cet état qui les fait nommer à si juste titre, épaules de mouton, il faut ajouter à la décoction ci-dessus, deux onces d'équisetum, herbe vulgairement connuë sous le nom queue de cheval, & s'en laver, comme nous avons dit, surtout le matin au lever, & le soir au coucher ; ce qu'il sera bon d'accompagner d'une saignée du bras, si la personne est fort sanguine. Au reste, on ne sçauroit trop s'assujettir ici à porter des gants comme nous avons déjà dit ; mais tout cela, supposé que la personne soit encore bien jeune.

14. Galle aux mains & aux bras.

Quatorziéme difformité mentionnée cy-devant, page 170.

La galle, en quelques parties du corps qu'elle vienne, ou qu'elle menace de venir, demande d'abord la purgation, accompagnée de quelque diaphorétique, ensuite les remedes adoucissans tant internes qu'externes ; & toûjours un régime de vivre capable de corriger l'acreté du sang.

La galle des mains tant aux hommes qu'aux femmes, & celle des bras & des mains aux femmes (car elles ont ordinairement les bras découverts) est une difformité d'autant plus considérable, qu'il n'y en a guéres de plus dégoutante à la vûë.

Cette galle est, ou humide ou séche ; l'humide consiste en de petits ulceres qui jettent du pus & du sang ; quelquefois en pullules qui sont autant de petites tumeurs remplies d'un sanie blanche qui paroît à travers ; elles sont ordinairement clair-semées & font enfler la main.

La galle seche consiste en pustules beaucoup plus petites. Elles sont dures, ne rendent aucune humeur, & se tournent en écailles farineuses, semblables à du son ; ce qui la fait appeller galle squameuse, ou furfurce, du mot latin squama qui signifie écaille, & de celui de furfur qui signifie son de farine. Cette derniere galle vient ordinairement au poignet. L'une & l'autre se guérissent de la même maniere.

On commencera donc, comme nous avons dit, par la purgation ; mais toute purgation ne convient pas ici. Il en faut une particuliere & specifique qui est la suivante.

Achetez chez un bon Apotiquaire, une demi-once d'aquila alba, deux scrupules de diagrede sulphuré, & quatre scrupules de diaphorétique mineral. Mêlez exactement ces trois ingrediens, qui seront en poudre bien fine, & avec du mucilage de gomme adragant fait dans l'eau de chardon bénit, formez-en soixante-quatre petites boulettes égales que vous conserverez pour l'usage que nous allons marquer dans un moment.

Le mucilage de gomme adragant se fera ainsi : Achetez une demi-once de cette gomme, bien blanche & bien pure, puis la jettez dans un pot où il y ait environ six onces d'eau de chardon bénit ; ouvrez le pot, & le mettez sur les cendres chaudes, où vous le laisserez quatre ou cinq heures ; au bout de ce terme, votre gomme sera en forme de mucilage, c'est-à-dire de gelée. Vous retirerez alors le pot de dessus les cendres chaudes, & vous passerez votre gelée, ou mucilage, au-travers d'un tamis bien propre & bien net, pour en séparer les petites ordures, s'il y en a. Cela fait, paîtrissez votre poudre avec une suffisante quantité de cette gelée, pour en faire une pâte épaisse, capable d'être réduite en soixante-quatre petites boulettes égales que vous ferez sécher à l'ombre, & que vous conserverez ensuite pour l'usage suivant.

On fait avaler le matin à jeun, dans une cuiller d'eau de chardon bénit, une, ou deux, ou trois, ou quatre de ces boulettes, selon l'âge ; elles s'avalent aisément, à cause de leur petitesse. On commence d'abord par une boulette si l'enfant est bien jeune, & au cas que cette dose ne purge pas, on donne deux boulettes le lendemain. On va ainsi en augmentant, jusqu'à ce que le remede fasse une évacuation suffisante ; car aux uns il en faut plus d'une boulette, aux autres plus de deux, aux autres plus de trois, aux autres plus de quatre. On se regle la-dessus, suivant l'expérience,

& par ce moyen on ne court point de risque d'en donner plus qu'il ne faut.

Après avoir purgé ainsi deux ou trois fois dans le cours d'une quinzaine de jours, on mettra la jeune personne à l'usage des boüillons suivans. On prendra un poulet bien charnu, d'une médiocre grosseur, dans le ventre duquel on fourrera de la bourrache, de la buglose, & des fleurs de chardon bénit, ce qu'il en faudra pour remplir tout le ventre du poulet. On fera cuire le poulet dans six livres d'eau, jusqu'à ce que la chair quitte les os. Puis on passera l'eau par un linge, pour en faire deux boüillons que l'on donnera le matin, sçavoir le premier, quelque temps après le reveil de l'enfant, & le second deux heures ensuite. On continuera trois semaines ou un mois, & même plus, selon le besoin. On réïterera, sur la fin, la même purgation décrite cidevant ; après quoi on aura recours aux remedes extérieurs que voici.

On prendra un quarteron de souphre en bâton ; on le tiendra avec une pincette de fer, & on y mettra le feu ; puis on laissera dégouter dans une terrine à demi-pleine de vin blanc, le souphre allumé ; on versera ensuite ce vin dans un pot, & on le conservera pour l'usage suivant.

On en mettra dans un plat ce qu'il en faudra pour y tremper les mains, & se les y laver ; on les y trempera l'espace d'un quart d'heure. On recommencera plusieurs fois le jour ; ayant soin de ne point faire servir plus d'une fois le même vin.

Ce remede vaut mieux que tous les onguents qui sont en usage contre la galle ; nous avertirons sur cela, que dans la plûpart de

ces onguents, il entre du vif-argent, & que le vif-argent est ici fort dangereux.

Il y a des galles critiques qui viennent sur la fin de certaines maladies, & qui en présagent la guérison parfaite. L'on ne doit rien faire à celles-là, il faut les laisser aller leurs cours. Si cependant elles duroient trop, on peut sans crainte, y remédier par les secours ci-dessus, ces secours n'étant pas de la nature de ceux qu'on employe ordinairement contre la galle ; lesquels repoussent l'humeur en dedans, & deviennent par-là, extrêmement pernicieux, jusqu'à causer quelquefois des apoplexies, des paralysies, des surdités, la perte de la vûë, celle de l'ouïe, des fiévres, des morts subites, & presque toujours des suffocations, des difficultés de respirer, des langueurs, des enflures. Au reste, ce vin souphré quand on s'en lave plusieurs fois les mains, les rend douces, unies, & blanches.

Parmi les difformités de la main, que nous avons annoncées ci-devant, page 170, pour en parler de suite, comme nous avons commencé de faire, nous avons mis celles des ongles ; telles que sont, pour le répéter ici, les ongles déchaussés, leur enchassure gersée, déchiquetée, les ongles crochus, les ongles surmontés par la chair, les ongles trop épais, les ongles tombés ou tombans, les ongles en dos d'âne, les ongles raboteux, les ongles tachetez, les ongles partagés ou fendus, les ongles livides.

C'est de quoi nous devons parler à present, pour achever ce que nous avons à dire des difformités de la main.

1. Ongles dechaussés.

Leur enchassure gersée, déchiquetée.

Les ongles déchaussés, sont des ongles enchassés de maniere, que leur emboëture laisse du large ; à peu près comme ces tableaux dont les bordures ne joignent pas. Car le bas & les côtés de chaque ongle, doivent être engagés dans la chair des environs comme dans une bordure, & cette bordure doit être si juste, qu'elle vienne à l'uni de l'ongle, par le moyen d'une petite pellicule qui le recouvre & l'enveloppe en forme de croissant droit.

Pour conserver à l'ongle cette perfection, quand elle s'y trouve, il faut avoir soin de ne jamais tremper les doigts dans du vinaigre, dans du jus de citron, dans du jus de groseille, ou autre chose de semblable, qui puisse mordre sur la pellicule tendre de la bordure des ongles, la dessécher, la ronger, la froncer, ou la faire rebrousser. C'est à quoi doivent prendre garde les jeunes Demoiselles, en faisant, comme il leur arrive souvent, du syrop de limon, de la gelée de groseille, &c. Elles doivent aussi avoir soin de ne jamais laisser tremper long-temps leurs doigts dans des sucs gras ; car alors cette enchassure devient trop molle, & à force de se ramollir & de se relâcher, elle se détache de dessus des bords de l'ongle ; à peu près comme du papier collé autour d'une vitre, quitte la vitre quand il vient à être détrempé par la pluye ; car les sucs gras font ici le même effet, que l'eau à l'égard du papier. La plupart des Chaircuriers, des Chaircutieres, & autres gens de cette sorte, qui ont presque toujours les doigts dans la graisse, ont les ongles déchaussés.

Le vrai moyen d'entretenir les ongles bien bordés quand ils le sont, c'est de laisser agir le baume naturel qui les nourrit, par la vertu duquel cette bordure se reproduit & se renouvelle tous les jours ; il s'agit pour cela, de ne toucher aux ongles que le moins

que l'on peut, d'éviter ce que nous avons remarqué qu'il falloit éviter, & d'en demeurer là.

Rien n'est meilleur pour ôter entre la chair & le haut des ongles, la noirceur qui s'y amasse quelque-fois, que décrazer sur la pointe des doigts quelques grains de verjus, & d'en frotter l'extrémité des ongles ; mais il faut se garder, quand on le fait, de laisser couler le verjus sur la racine & sur les côtés de l'ongle ; car alors il gerseroit la petite pellicule qui borde l'ongle par en bas & par les côtés ; d'où il arriveroit que l'ongle se déchausseroit, ou que la pellicule en question, se diviseroit par petits filets ou lambeaux ; j'appelle ainsi ces petites déchirures qui s'élèvent quelquefois autour de l'ongle, & qu'on a coutume d'arracher soi-même avec de petites pincettes, ou avec l'ongle du poulce & du doigt indice de l'autre main ; il faut, quand on les retranche ainsi, les tirer bien adroitement, de peur d'écorcher la chair à quoi elles tiennent, parce qu'alors il en pourroit arriver de petites tumeurs qui n'embelliroient pas le doigt.

Voilà pour ce qui regarde là conservation de l'ongle par rapport à son enchassure. Mais quand il est déchaussé, que faut-il faire pour corriger ce défaut ? Le moyen en est facile. Il n'y a tous les matins qu'à mouiller avec sa salive, le cerne de l'ongle, sans l'essuier ; en faire autant le soir lorsqu'on se couche. L'ongle, par ce moyen, reprendra bien-tôt son enchassure, pourvû qu'on évite tout ce que nous avons recommandé ci-dessus d'éviter ; sans quoi toute la salive de la bouche seroit inutile.

2. Ongles crochus.

Seconde difformité des ongles annoncée cy-devant, page 171.

Les ongles crochus sont ceux dont l'extrémité se recourbe en dedans comme une espèce de griffe, ce qui est d'une très-grande difformité. Cette difformité vient ordinairement aux personnes qui voulant ôter la malpropreté qui s'amasse quelquefois, entre le haut de l'ongle & la chair, ont coutume de passer la tête d'une brosse-à dents, d'une épingle, dans cet entre-deux, afin de le nétoyer. Cette petite manœuvre, à force d'être réïtérée ; fait écarter de dessus la chair, le bout de l'ongle, & l'oblige de prendre la forme de crochet ou de crampon ; parce que cette extrémité ainsi écartée, se rabat ensuite nécessairement sur la pommette du doigt, j'appelle pommette du doigt, l'éminence ronde & charnuë qui termine le haut du doigt en façon de petite pelote, & qui est placée sous la cuirasse de l'ongle, où elle construit le principal organe du toucher. En un mot j'appelle pommette du doigt, cette partie du doigt, de laquelle on se sert d'abord pour toucher quelque chose que ce soit, quand on veut s'éclaircir si cette chose est raboteuse ou unie, dure ou molle, &c.

La remarque que nous venons de faire sur ce qui donne occasion aux ongles de devenir crochus, indique d'abord, ce qu'il faut pratiquer pour se garantir de cette difformité. Mais lorsqu'on les a laissé devenir tels, voici ce qu'on peut faire pour y remédier.

Prenez un jaune d'œuf dur, & un demi-quarteron de belle cire blanche, incorporez ces deux choses ensemble dans un petit plat sur le feu, ajoûtez-y un peu d'huile d'amandes douces pour réduire le tout en consistance d'onguent. Gardez ce mélange dans une boëte pour l'usage qui suit.

Vous oindrez de cet onguent vos ongles, tous les soirs en vous couchant, & puis vous mettrez un gant que vous n'ôterez que le lendemain main. Tenez cette conduite trois semaines ou un mois.

L'ongle se ramollira par ce moyen, & reprendra sa conformation naturelle. Mais comme il croîtra plus vite qu'à l'ordinaire, ne vous hâtez point alors de le couper, laissez-le grandir un peu, puis quand il excedera trop, rognez-le doucement, vous verrez au bout d'un mois ou environ, votre ongle d'une belle venuë.

Il arrive aussi quelquefois que sans avoir donné occasion à l'ongle de se crochuer, il ne laisse pas de contracter de lui-même, ce vice, par l'âcreté d'un mauvais suc nourricier qui s'y porte, & qui excitant les fibres de l'ongle, à la contraction, oblige l'ongle même à se courber ; mais de quelque cause que procede le crochuëment de l'ongle, soit de la premiere, soit de la seconde, le remede ci-dessus convient également ; si ce n'est que dans le dernier cas, il faut, en même temps, recourir à des remedes internes, qui puissent émousser l'âcreté du sang, tels que sont les orgeades, les gruaux, les boüillons au veau, & autres semblables, précédés de quelques saignées & de quelque legere purgation.

3. Ongles surmontés.

Troisieme difformité des ongles annoncée cy-devant, page 170.

Les ongles qu'on laisse croître trop longs, sont d'une grande laideur ; mais il faut prendre garde, lorsqu'on veut prévenir ou corriger cette laideur, de les couper trop courts, comme font quelques personnes, qui ne leur donnent pas le temps de croître ; & qui, dès qu'ils les voyent monter au niveau de la chair, se hâtent de les ronger avec les dents, ou de les couper avec des cizeaux, & ne sont pas satisfaits qu'ils n'en ayent absolument retranché, tout ce qu'ils en peuvent retrancher ; jusqu'à entreprendre presque sur la chair vive.

Ces personnes s'imaginent se procurer par là des ongles propres & mignons ; mais au lieu d'y réüssir, elles ont bientôt le chagrin de voir leurs ongles surmontés par la chair du bout du doigt, laquelle s'élève par-dessus en forme de bourrelet, ce qui fait une difformité d'autant plus grande que ce bourrelet ressemble à une excroissance de chair, & que de plus, il est toûjours accompagné d'une malpropreté qui s'engage dans tous l'environ, où il se rabat sur l'ongle ; malpropreté si tenace, qu'on ne sçauroit venir à bout de l'ôter parfaitement, quelque soin qu'on ait de se laver.

Cette difformité est très-difficile à corriger quand on l'a une fois laissé gagner, parce que la douleur que l'ongle, en prenant son accroissement, cause à la chair qui le surmonte, fait qu'on est obligé de le couper, dès qu'il commence à pousser la chair ; & ainsi la difformité s'entretient & se change en un mal nécessaire. Il faut cependant, si on la veut guérir, souffrir cette douleur, & permettre à l'ongle de croître jusqu'à ce qu'il ait réduit cette chair en place ; si toutefois il est temps ; car lorsqu'on differe trop, il arrive que le haut de l'ongle, en prenant son accroissement, s'insinuë dans cette chair, & y fait une division qui peut avoir de mauvaises suites.

4. Ongles trop épais.

Quatriéme difformité des ongles annoncée cy-devant, pages 171& 224.

L'ongle reçoit quelquefois de la masse du sang, trop de nourriture, ce qui le rend gros & épais. Ce surplus de nourriture vient de ce que la substance de l'ongle est plus molle qu'il ne faut ; car les conduits qui distribuënt les sucs nourriciers dans le corps de

l'ongle, prêtent alors avec une extrême facilité, & admettent sans résistance, tout ce qui se présente à leur orifice ; d'où il arrive que l'ongle acquiert plus de massiveté & d'épaisseur. Le moyen de corriger ce défaut, consiste en deux choses ; La première, de ratisser l'ongle doucement, & à plusieurs reprises, avec un morceau de verre, ou une lame de couteau bien fine ; prenant garde d'aller trop avant, de peur d'entreprendre sur la membrane qui tapisse le dessous de l'ongle, laquelle est parsemée de fibres tendineuses extrêmement susceptibles de douleur ; la seconde, d'appliquer sur l'ongle un emplâtre astringent, tel, par exemple, que celui-ci, dont la propriété est de resserrer, & de rétrécir, les petits tuyaux qui portent les sucs nourriciers à l'ongle, & de l'empêcher par conséquent, de trop s'épaissir.

Reduisez en poudre fine, égales parties de mastich, de pierre calaminaire, de terre sigillée, de racine de bistorte, de racine d'angelique & de racine de termentille ; faites de cette poudre un emplâtre avec suffisante quantité de poix résine, de cire, & de therébenthine ; appliquez de cet emplâtre sur l'ongle ; & l'y laissez plusieurs jours sans le renouveler, recommencez ensuite & continuez pendant des semaines entieres.

Cet emplâtre au reste, convient extrêmement lors qu'on a ratissé l'ongle en la maniere que nous avons marquée ci-dessus, & il est à propos de l'y appliquer aussi-tôt.

5. Ongles tombés ou tombans.

Cinquiéme difformité des ongles annoncée cy-devant, pages 170. & 224.

Diverses causes procurent la chute de l'ongle ; il tombe lorsque les racines viennent à être, ou rongées, comme dans le panaris, ou déchirées, comme dans quelques blessures, ou écrasées comme dans quelque violente compression. Alors succede peu à peu, un nouvel ongle par-dessous l'ancien, lequel se desséche à mesure que le nouveau, croit.

L'ongle ancien demeure quelquefois vacillant des semaines entieres, sans quitter sa place, ni qu'on l'en puisse ôter sans douleur, jusqu'à ce qu'enfin l'ongle de dessous crossant de plus en plus, le chasse absolument, de maniere qu'on n'en ressent aucune incommodité ; ce qui vient de ce que les fibres tendineuses du premier ongle, étant comprimées par le nouveau se desséchent & perdent, par ce moyen tout sentiment.

Il arrive souvent que le nouvel ongle prend une mauvaise figure, à cause qu'il se moule sur la chair de dessous, qui souvent aussi en a pris une mauvaise par l'effet de quelqu'une des causes que nous venons d'exposer. Car si c'est, par exemple, à l'occasion d'un panaris, il faut nécessairement que la chair du doigt, laquelle n'est plus alors assujettie par aucun pressement de l'ongle, parce qu'y ayant ulcere sous l'ongle, cet ongle dont les racines & les attaches sont rongées par l'ulcere, ne doit presque plus tenir à rien, il faut nécessairement, dis-je, qu'alors cette chair qui n'est plus retenuë par l'ongle, qui lui servoit comme de moule, ait la liberté de se défigurer ; or alors l'ongle tendre qui commence à croître par-dessus la chair, ne peut que suivre la mauvaise configuration où il trouve la chair, sur laquelle il s'étend.

Il s'agit donc ici de voir par quel art on peut prévenir cette mauvaise figure. Il n'y en a pas de plus sûr que d'appliquer sur l'ongle nouveau & encore tendre, le côté concave d'un petit mor-

ceau de fer blanc courbé façonné en ongle, selon la forme qu'on doit faire prendre à l'ongle véritable ; enduire le dedans de ce fer blanc, avec un peu de cérat ; puis serrer contre le doigt, ce fer blanc, de maniere que la chair du doigt, & l'ongle qui commence à la recouvrir, soient obligés de prendre la figure du fer blanc, & de s'y mouler ; il faut renouveller le cérat de deux en deux jours seulement, & remettre aussi-tôt le fer blanc pour ne pas donner le temps à l'ongle de se difformer.

Il ne faut point discontinuer cette pratique avant que l'ongle ait acquis sa dureté ; mais quand on voit qu'il commence à durcir, on doit se contenter d'appliquer le fer blanc sans cérat, de peur de trop attendrir l'ongle, & d'empêcher par ce moyen, qu'il n'acquiere la fermeté & la consistance requise.

On voit nombre de personnes dont l'ongle du poulce, ou de quelqu'autre doigt, ce qui est plus rare, a deux surfaces inclinées l'une contre l'autre en forme de dos d'âne ; ce qui fait appeller cet ongle, ongle en dos d'âne.

En quelque doigt que soit cette difformité, qui est plus ordinaire au poulce, elle vient toujours d'une des causes marquées ci-dessus, & du peu de soin qu'on a eu d'y apporter le remede convenable, qui n'est autre que celui que je viens de décrire, sçavoir la plaque de fer blanc ou de plomb, formée en ongle, & appliquée en la maniere que j'ai dite.

6. Ongles raboteux.

Sixiéme difformité des ongles annoncée cy-devant, pages 170. & 224.

L'inégale distribution qui se fait quelquefois du suc nourricier à l'ongle, est ce qui le rend inégal & raboteux. On peut aisément

corriger ce defaut, par le moyen d'un petit morceau de coenne de lard, appliqué sur l'ongle, & couvert d'un petit linge. Il faut renouveller la coenne de lard tous les trois jours ; on ne sçauroit exprimer combien ce reméde tout simple qu'il est, a de vertu pour faire que les sucs nourriciers de l'ongle, s'y distribuënt également, & pour unir, par ce moyen, la superficie de l'ongle.

7. Ongles tachetés.

Septiéme difformité des ongles, annoncée cy-devant, pages 170. & 224.

Ce vice des ongles arrive, lorsque des particules du suc qui les nourrit, viennent à s'intercepter en divers endroits sous la substance de l'oncle : car alors ces particules qui sont blanches naturellement, se détachent des particules rouges du sang avec lequel elles sont mêlées dans leurs vaisseaux, paroissant alors à travers la corne transparente de l'ongle, la font paroître tachetée de blanc. Cette petite difformité se dissipe quelquefois d'elle-même, par l'accroissement de l'ongle, qui l'emporte en s'allongeant ; mais quelquefois elle est aussi permanente que la petite tache qu'on discerne au bas de l'ongle, laquelle a la figure d'un demi croissant, & fait une des beautés de l'ongle.

Alors il faut recourir à l'art pour dissiper ces petites taches, & comme elles sont accidentelles, & qu'elles n'ont pas le même principe que la petite tache blanche dont nous parlons, laquelle est naturelle, & fait un ornement de l'ongle, on peut les effacer, sans que le moyen employé à cette fin, puisse effacer de même, la petite tache blanche dont il s'agit. Quel est ce moyen ? C'est d'appliquer sur l'ongle, une compresse moüillée d'esprit de vin, camphré, & de l'y laisser plusieurs jours en la remoüillant de temps

en temps avec l'esprit de vin, & observant de l'oter tout-à-fait, lorsque la marbrure de l'ongle est dissipée.

8. Ongles partagés ou fendus.

Huitiéme difformité des ongles, annoncée ci-devant, pages 170. & 224.

Des sels âcres & corrosifs charriés par la masse du sang, & qui s'arrêtent dans la substance de l'ongle, sont la cause ordinaire des fentes qui arrivent à l'ongle, soit en travers, soit en long. Le moyen d'adoucir ces sels, c'est de tremper souvent l'ongle dans du lait chaud, mêlé d'un peu d'eau où ait boulli légérement un morceau de racine de guimauve ; & comme ces sels âcres sont fournis par la masse du sang, il est à propos de joindre à ce remede externe, quelques boüillons adoucissans, quelques saignées, & quelques purgations. Les boüillons doivent être faits avec fort peu de veau & de mouton, la moitié d'un petit poulet, & trois ou quatre écrevisses, le tout pour deux bouillons clairs, dont l'un se prend le matin à l'heure du lever, & l'autre deux heures ensuite.

Les purgations doivent être simples ; un peu de manne dans un bouillon suffit. Si ce qu'on aura pris de manne ne purge pas ou purge trop peu, il n'y a qu'à en prendre une plus grande dose le lendemain, ou le sur lendemain : car il faut tenir pour certain qu'en fait de purgatif adoucissant, il y en a peu qui vaille la manne.

9. Ongles livides.

Neuviéme difformité des ongles, annoncée cy-devant, pages 170. & 224.

L'ongle, par lui-même, n'est point coloré ; ce n'est qu'une corne transparente, qui laisse voir la couleur de ce qui est immédiatement placé dessous ; or ce qui est immédiatement sous l'ongle, est la chair accompagnée de ses vaisseaux ; ou bien quelque suc extravasé entre l'ongle & la chair. Ainsi, quand ce suc extravasé, ou bien cette chair sont d'une couleur, il faut nécessairement que la corne de l'ongle paroisse de la même couleur.

La beauté de l'ongle, en ce qui concerne la couleur, consiste dans le rose pâle ; toute autre couleur est défectueuse ; on voit des ongles blancs comme du papier ; d'autres, rouges comme du sang ; d'autres, couleur de cerise. Les ongles blancs ressemblent à ceux des moribons ; les rouges comme du sang ont quelque chose de rude ; ceux qui sont couleur de cerise, choquent moins, mais ils choquent ; il n'y a que le veritable couleur de chair, c'est-à-dire le rose pâle, qui plaise. Des doigts, qui sont beaux d'ailleurs, & dont les ongles paroissent de cette couleur, ont toute la perfection qu'ils peuvent avoir.

Les ongles sont couchés les uns très-serrément sur la chair ; les autres d'une maniere un peu plus lâche. Quand l'ongle comprime trop la chair, il paroît blanc ; quand il ne la presse pas assez, il paroît de la couleur naturelle de la chair de dessous, & quand il ne la presse que médiocrement, il paroît d'ordinaire un peu plus pâle que la chair, ce qui fait un beau rose pâle, supposé toutefois que la chair sur laquelle l'ongle est couché, soit d'un rouge vif, comme elle doit l'être.

Pour se convaincre de ce que je dis, il n'y a qu'à presser un peu le dessus de l'ongle ; il pâlira aussi-tôt s'il est rouge, & en cas qu'il soit blanc, il paroîtra encore plus blanc.. La raison en est qu'en pressant un peu l'ongle, on presse un peu la chair, & que la chair

un peu pressée devient blanche, à cause que cette pression fait retirer une partie du sang, qui remplissant les vaisseaux délicats & transparens de la chair, la faisoient paroître rouge.

Si au lieu de presser l'ongle par-dessus, on le presse par les côtés, à peu près comme on presse certaines tabatieres pour les ouvrir, l'ongle alors rougit dans toute la longueur de son milieu, & laisse voir une petite colomne rouge depuis ce haut jusqu'à la tache d'en bas, tandis que les côtés de l'ongle deviennent pâles & blancs. La cause de ce phénomene est qu'en pressant ainsi l'ongle par les côtés, ces côtés se rabattent davantage contre la chair, & que le dos de l'ongle, au contraire, s'élève plus en voûte ; ce qui fait que la chair est plus à l'aise entre les deux côtés de l'ongle, qu'elle ne l'est sous ces mêmes côtés ; d'où il doit arriver nécessairement, que la longueur du milieu de l'ongle paroisse rouge, & que les côtés au contraire pâlissent, puisque le dos de l'ongle pressant moins la chair de dessous, laisse plus de liberté aux petits vaisseaux de se remplir de sang, & que les côtés au contraire, pressant davantage la chair, contraignent par ce pressement, une partie du sang à se retirer.

Un coup sur l'ongle, cause quelquefois un si grand désordre par-dessous, que les racines qui tiennent l'ongle attaché à la chair, se rompent & se brisent ; ce qui oblige l'ongle à tomber peu de jours après. Mais quelquefois les racines demeurent dans leur entier, & il n'y a que quelques vaisseaux sanguins qui se rompent, par la violente compression du coup. Alors il se fait seulement un petit épanchement de sang entre la chair & l'ongle ; & ce sang épanché paroissant à travers l'ongle, le fait paraître livide, qui est la couleur des échymoses.

Cette lividité se dissipe quelquefois d'elle-même, ou à l'aide d'un peu d'eau-de-vie, dont on moüille un linge qu'on met sur l'ongle, & tout au tour du doigt.

Il arrive aussi quelquefois qu'elle persiste opiniâtrement. Le moyen de prévenir cet inconvénient, est de mettre sur l'ongle, & tout autour de l'extrémité du doigt, un linge enduit d'onguent fait avec la manne, l'huile d'olive & la cire, en cette maniere : Prenez une once de belle manne de Calabre, la plus nette, la plus blonde, & la plus transparente, qui se puisse trouver chez les Droquistes ; délayez-la dans un plat sur le feu, avec une once de cire blanche, & autant de bonne huile d'olive ; conservez cette mixtion dans une boëte, pour l'employer comme nous avons dit : Il ne faut renouveller l'onguent sur le doigt, que de trois en trois jours. Ce remede est souverain non seulement pour prévenir la lividité de l'ongle, mais même pour la dissiper.

On s'étonnera peut-être de voir entrer la manne dans la composition d'un onguent, mais elle a de grandes vertus en certains cas, appliquée à l'extérieur.

Nous avons parlé des principaux vices qui peuvent rendre la main difforme ; il y en a un cependant, qui, quoiqu'il n'apporte aucune difformité à cette partie, ne laisse pas de devoir trouver ici place. C'est celui où la main droite a la foiblesse de la gauche, & où la gauche dérobe la force de la droite ; ensorte que ceux en qui se rencontre ce défaut, & que pour cette raison, l'on nomme gauchers, se servent non seulement plus volontiers, mais beaucoup plus librement de la main gauche, que de la droite. Ce dérangement vient d'ordinaire, par la faute des Nourrices, dont quelques-unes portent toûjours sur le bras gauche, leurs enfans ; ensorte que ces enfans ainsi portés, n'ayant alors que le bras

gauche de libre, se servent de celui-là, & l'employent en toute occasion, ce qui leur rend la main de ce côté-là plus forte, & l'autre plus foible. Car le fréquent exercice de la main droite est l'unique cause de sa force pardessus la gauche. Mais s'il est vrai, objectera-t-on, que ce soit le surplus d'exercice auquel la main droite a été accoutumée, qui lui donne le surplus de force ; il s'ensuit que la jambe droite ne devroit point avoir plus de force que la gauche, ce qui est cependant contraire à l'expérience. Je réponds que si la jambe droite, quoiqu'elle n'ait pas été plus exercée que l'autre, est néanmoins plus forte, c'est que les esprits animaux déterminés par l'exercice surabondant de la main droite, à venir en plus grande quantité, vers le côté droit, refluënt sur toutes les parties du même côté, & par conséquent sur la jambe & sur le pied.

C'est un fait constant que dans ceux qui ont perdu le bras droit, cette perte est abondamment réparée par le surplus de force d'agilité, dont jouissent alors le bras & la main gauches. On voit nombre de manchots de la main droite, écrire, dessiner, & faire plusieurs autres ouvrages de la gauche avec la même perfection que s'ils se servoient de la droite. D'où peut provenir cette compensation ? que de ce que la partie qui supplée à l'autre, est plus exercée qu'elle n'étoit ?

Au reste, il ne faut pas se figurer que la cause qui rend les enfans gauchers, vienne toujours de ce que les Nourrices les portent trop souvent sur le côté gauche ; la coutume qu'on laisse prendre à quelques-uns d'eux, quand ils sont un peu grands, de se servir toujours de la main gauche pour la droite ; est une autre cause fort ordinaire du défaut dont il s'agit.

L'homme n'apporte pas en naissant, une plus grande disposition à se servir d'une main que de l'autre, & après la naissance il

conserve encore cette neutralité, ensorte que si l'on n'accoutume pas un enfant, à employer plus souvent la droite que la gauche, il sera ou ambidextre, ce qui n'est pas un défaut, ou gaucher, ce qui en est un.

Il sera ambidextre s'il n'exerce pas plus une main que l'autre ; & gaucher s'il exerce moins la droite que la gauche. Ainsi les peres & les meres doivent veiller à ce que leurs enfans n'employent gueres plus souvent la droite que l'autre. Il faut les accoutumer d'abord à ne rien présenter, à ne rien recevoir de la main gauche ; puis, quand ils sont un peu plus grands, & qu'ils commencent à joüer, prendre garde qu'ils n'agissent point trop de cette main ; un enfant, par exemple fera un château de cartes, il faut lui laisser la liberté de prendre & de poser ses cartes tantôt de la main gauche, tantôt de la droite : Il tirera un petit chariot, il faut lui laisser, tout de même la liberté de tirer ce chariot tantôt d'une main, tantôt de l'autre, & cela pour les raisons que nous avons dites ci-dessus.

Au reste, s'il est gaucher, on le corrigera par ce moyen, & s'il ne l'est pas le même moyen l'empêchera de le devenir.

Les Gouvernantes chargées du soin d'élever les enfans, les obligent sans cesse & en toute occasion, à agir de la main droite par préférence à la gauche. Cette action continuelle attire à cette main une plus grande quantité d'esprits ; le sang & les liqueurs y circulent par conséquent avec plus de liberté ; les sucs nourriciers s'y distribuënt avec plus d'abondance ; de-là on devient plus fort, plus agissant & plus adroit de cette partie, comme aussi de tout le côté droit, & on reste plus foible, moins agissant, & plus mal-à-droit du bras gauche, de la main gauche & tout le côté gauche. Inconvénient d'autant plus fâcheux, que s'il arrive une

blessure au bras droit, à la main droite, ou aux doigts de cette main, & qu'en conséquence on soit obligé de porter ce bras ou cette main en écharpe, alors il faut nécessairement se servir de la main gauche, qui se trouvant plus foible & plus mal-à-droite, devient comme inutile, & ne peut suppléer aisement aux fonctions de la main droite. Combien de personnes qui n'ont ni la force ni l'adresse d'ouvrir de la gauche, une porte, de couper du pain, de tenir un verre d'eau ou de vin ? ce qui certainement n'arriveroit pas, si on accoutumoit les enfans à être ambidextres, c'est-à-dire à se servir également de l'une & de l'autre main.

Il faut, comme nous avons dit, accoutumer les enfans à ne rien recevoir que de la main droite ; la civilité le demande ; mais il ne faut pas aller plus loin ; & quand ils ouvriront une porte, ou qu'ils couperont du pain avec la main gauche, pourvû qu'ils ne s'en fassent pas une habitude, où sera l'inconvenient ? ne sera-ce pas au contraire, un avantage ?

Voilà pour ce qui regarde les Bras & les mains, revenons à l'article que nous avons interrompu, page 163. sçavoir à celui des difformités des jambes & des pieds.

Suite de l'article que nous avons interrompu, page 163.

Bien des enfans ont les cuisses & les jambes courbes. Cette difformité procede souvent de ce qu'on fait marcher les enfans trop tôt, & avant que leurs jambes ayent acquis assez de fermeté pour pouvoir soutenir le poids du corps. Il y a des enfans en qui ces parties sont fortes plutôt, & d'autres en qui elles le sont plûtard. C'est aux peres & aux meres à y prendre garde avant que de laisser marcher leurs enfans seuls ; & sans être soutenus. Il faut sur-

tout éviter de faire faire aux filles, la révérence, avant qu'elles ayent atteint l'âge de cinq ans.

Quand un enfant commence à marcher, & que les jambes sont trop foibles pour le corps, on voit l'enfant qui cherche, lorsqu'il est debout, à appuyer ses genoüils, l'un contre l'autre, pour le soutenir. Il faut dès-lors l'empêcher de marcher, & le tenir assis le plus qu'il se peut, jusqu'à ce que ses jambes se soient fortifiées ; sinon elles cambreront peu à peu ; puis se courberont en arc ; & enfin deviendront contrefaites au point de ne pouvoir plus se redresser.

Le plutôt donc qu'on pourra empêcher l'enfant de marcher, lorsqu'on verra ses genoüils commencer, le moins du monde, à se pancher en dedans, ce sera le mieux, & si faute de cette précaution, la jambe est déjà courbée, il faudra appliquer le plus promptement qu'il pourra, une petite plaque de fer sur le côté creux de la jambe : puis on mettra une bande de linge sur la plaque, & sur l'endroit bossu de la jambe. On serrera tous les jours un peu plus cette bande, jusqu'à ce qu'elle comprime suffisamment l'endroit qui fait bosse ; & afin que cette compression ne blesse pas, on posera sur la portion du bandage qui sera sur l'endroit bossu de la jambe, une bonne compression. En un mot, il faut s'y prendre dans ce cas, pour redresser la jambe, comme on s'y prend pour redresser la tige courbe d'un jeune arbre.

Au reste, si la bosse qui fait la courbure de la jambe, étoit placée de maniere qu'il fallût poser la plaque de fer sur le gras de la jambe, il faudroit alors faire fabriquer une plaque qui fût un peu creuse à l'endroit qui répondroit à ce gras, parce que, sans cette précaution, le gras de la jambe étant trop comprimé, prendroit

une mauvaise tournure. Il n'y a rien en tout cela que de très-facile, & que les parens ne puissent exécuter eux-mêmes.

La plaque, comme nous avons dit, ne doit point être placée à nud sur la chair, il faut qu'il y ait quelque linge entre deux.

Si l'enfant est bien jeune, il n'est pas à propos de mettre sur la jambe, aucune graisse, ou autre chose de semblable pour ramollir l'os de la jambe, qui n'est déjà que trop tendre. C'est de quoi je ne sçaurois trop avertir ; mais si l'enfant est déjà grand, & que les os ayent pris leur consistance ; les graisses, les huiles émollientes & autres remedes de cette nature, conviendront.

La courbure des jambes vient souvent de ce que l'enfant est noüé ; quand elle vient de cette cause, on doit observer avec encore plus de soin, ce que nous venons de dire.

Souvent les jambes d'un enfant deviennent tortuës, à cause que la Nourrice en le portant entre ses bras, le tient toujours sur un même côté ; car il arrive delà que lui serrant toûjours les jambes de ce même côté, principalement à l'endroit du genoüil, elle contraint les jambes de l'enfant, à se courber nécessairement ; au lieu qu'en changeant souvent de côté, les jambes n'en peuvent recevoir aucun dommage.

La coûtume des Nourrices, de serrer plus qu'il ne convient, les jambes de l'enfant en l'emmaillotant, est encore une cause bien ordinaire des difformités qui arrivent à ces parties. On ne doit pas même attribuer à une autre cause qu'à celle-là, l'enfoncement que dans presque tous les squeletes on remarque à l'os de la jambe qui est proche la cheville du pied en déhors ; car cet os qui soûtient seul, l'effort du bandage vers la cheville donc il s'agit, & qui est plus mince que l'autre, doit nécessairement, lorsqu'on le

presse, plier considerablement en cet endroit, étant aussi tendre qu'il est dans l'enfant, & c'est ce qui ne manque point d'arriver, comme le squelete le fait voir.

Il y a des pieds forcement tournés en dehors ; & d'autres forcement tournés en dedans. Cette difformité, vient ou de naissance, ou d'accident. Quand c'est de naissance, il faut que la Nourrice essaye tous les jours en remuant l'enfant, de lui tourner doucement les pieds dans le sens naturel, & que pour cela elle observe ce que nous avons dit la-dessus quelques pages plus haut.

Comme les ligamens sont alors extrêmement tendres, ils obéïssent facilement à ce petit effort, pourvu qu'il doit souvent réitéré ; c'est aux parens à y avoir l'œil.

Si cette mauvaise tournure a été long-tems négligée, ou qu'elle vienne d'accident, & que la jeune personne soit déjà un peu grande, on pourra, à moins que le pied ne soit tout-à-fait estropié, & qu'il n'y ait plus de ressource, on pourra y remédier par les moyens suivans. 1. En recourant à des remedes capables de ramollir les ligamens, comme sont les fomentations avec les boüillons de tripes, les frictions avec l'huile de lis, les cataplâmes avec les feüilles & les racines de guimauve. 2. En essayant tous les jours avec la main, de ramener le pied dans sa situation naturelle. 3. En employant pour cette fin, de forts cartons, ou des atelles de bois, ou de petites platines de fer, qu'on a soin de serrer avec une bande. Cela vaut mieux que toutes les botines qu'on a coutume d'employer dans ces occasions.

Il y a une autre mauvaise tournure des pieds, fort différente de celle-là pour la cause ; c'est celle qui vient de la paresse à tourner les pieds en dehors, ou de l'affectation à les tourner trop en de-

dans. On voit des personnes qui se négligent si fort sur la maniere de porter les pieds, qu'encore qu'il ne tienne qu'à elles de les avoir en dehors, elles les ont toujours en dedans. On appelle ces gens-là des cagneux ; vice commun sur-tout dans le sexe, qui devroit cependant l'éviter avec plus de soin, rien ne donnant une idée plus dégoutante de la personne que cette négligence. D'autres affectent si fort de tourner les pieds en dehors, qu'ils se rendent ridicules par-là. Ce vice est ordinaire à bien des gens de Province.

Quant aux personnes qui par paresse, s'accoutument à porter les pieds en dedans, cette difformité leur devient à la longue, si naturelle, qu'on a presque autant de peine à les en corriger que si elle venoit d'accident, ou de naissance. C'est aux parens à prevenir le coup. Mais si malgré leurs soins & leurs avertissemens, ils voyent que la jeune personne se néglige trop là-dessus, il faut qu'ils fassent faire de ces marchepieds de bois, si en usage chez les Religieuses pour leurs jeunes Pensionnaires, dans lesquels il y a deux enfoncemens séparés, pour y mettre les pieds, & où ces deux enfoncemens sont creusés & figurés de maniere que chaque pied y étant engagé est nécessairement tourné en dehors. L'enfant se servira de ce marchepied toutes les fois qu'il sera assis. Mais il y a ici un inconvénient, c'est que lorsqu'il voudra marcher les pieds en dehors, il chancellera, & sera en risque de tomber. Ce qu'il faudra faire alors, c'est de le soutenir par-dessous les bras pour l'accoûtumer peu à peu à marcher comme il convient. Qu'on sacrifie tous les jours une demi heure à cet exercice, cela suffira, & encore on peut partager cette demi heure en deux quarts d'heure, pour ne pas fatiguer l'enfant.

Au surplus, quand un enfant, par une mauvaise habitude, tourne les pieds en dedans, voici un autre moyen pour l'en corriger, c'est de lui faire tourner les genoüils en dehors. Si-tôt qu'ils seront ainsi tournés, les pieds se tourneront de même.

On peut avoir les pieds en dehors sans y avoir les genoüils, on a toujours alors mauvaise contenance, & on n'est point bien sur ses pieds ; mais on ne sçauroit avoir les genoüils en dehors que les pieds n'y soient, & on est toujours alors bien planté.

Il y a des peres & des meres qui font porter à leurs enfans de petits sabots pour leur faire tourner les pieds du sens qu'il faut. Cette pratique n'est pas sans inconvénient, elle met à chaque pas l'enfant en danger de tomber, & de plus elle le fait marcher pesamment. Habitude dont on a bien de la peine à le défaire ensuite.

Les Nourrices, en enmaillotant leurs enfans, leur fixent ordinairement les pieds pointe contre pointe, au lieu de les leur fixer talon contre talon, comme elles pourroient néanmoins le faire très-aisément par le moyen d'un petit coussinet engagé entre les deux pieds de l'enfant, & figuré en forme de cœur, dont la pointe seroit mise entre les deux talons de l'enfant, & la base entre les deux extrémités de ses pieds. Si l'on avoit soin de faire observer par les Nourrices ce que je dis, on ne verroit pas tant de cagneux & de cagneuses.

L'art d'enmailloter les enfans, n'est pas une petite chose ; on l'a pû voir par ce qui a déjà été remarqué sur ce sujet en divers endroits de ce Livre. Mais cette matiere est si importante qu'elle mérite bien que nous en disions encore un mot, tant pour servir

de récapitulation à ce que nous en avons déjà dit, que de supplément à ce que nous pouvons avoir omis d'en dire.

La plûpart des enfans qui sont noüés, ne doivent ce triste état, qu'à la male-façon dont ils ont été enmaillotés, c'est-à-dire, au détestable usage établi parmi les Nourrices, de serrer & de garroter à force de bandes, de tendres enfans ; comme si c'étoient des ballots qu'elles eussent à envoyer dans quelque Païs bien éloigné.

Si la situation où se trouvent les membres d'un enfant, à chaque tour de bande, n'est pas directe, mais de travers, il en résulte des inconvéniens qui influent non-seulement sur la conformation du corps, mais sur la santé & sur la vie de l'enfant.

La position naturelle des épaules, des bras, & des mains d'un enfant qu'on remuë, c'est-à-dire qu'on enmaillote, celle des pieds, des jambes & des genouils, se dérange très-souvent, parce que l'enfant ne cesse de remuer & de fretiller, de sorte que quelque attention que les Nourrices ayent de bien placer & de bien contenir ces parties, il peut arriver & il n'arrive que trop souvent, que les pieds se trouvent l'un sur l'autre, de même que les jambes & les genoüils ; alors ces membres étant mal posés, on les serre, on les bande dans cette position, & on les garrote de maniere, que la grande compression que l'on fait sur des parties encore molles, tendres & délicates, dérange leur ordre & leur distribution, change leur figure & leur direction, empêche leur extension naturelle, & par là donne occasion à des difformités qu'on ne verroit point si on laissoit à la nature, la liberté de conduire & de diriger elle même son ouvrage sans peine & sans contrainte.

Une compression forte sur des parties susceptibles d'impression & d'accroissement, telles que sont les membres d'un enfant nouveau né, peut causer bien d'autres accidens. Des embarras dans les visceres, des obstructions dans les glandes, des engorgemens dans les vaisseaux, sont souvent les tristes suites de cette violente compression. Combien de poitrines foibles & d'estomachs débiles, parce que les vaisseaux qui distribuent les liqueurs dans ces visceres, sont privés de leur ressort, pour avoir été trop comprimez ?

Un autre point qui est bien à considerer ici, c'est que les nourrices sont très-paresseuses à remuer leurs enfans, à cause du nombre & de la longueur des bandes, dont elles se servent pour les enmailloter, ne leur étant pas possible de défaire ces bandes sans beaucoup de peine. Aussi voyons-nous que la plûpart d'entre elles ne remuënt les enfans que deux fois par jour, sçavoir le matin & le soir. Paresse qui est infiniment préjudiciable à ces pauvres enfans, qu'on laisse ainsi croupir dans la fange, au lieu de les laver souvent pour les tenir dans la propreté nécessaire à leur accroissement & à leur santé.

Voyez les petits des animaux tandis qu'ils sont sous la mere : voyez quels soins la nature apporte alors pour empêcher qu'ils ne touchent, même un seul moment, à ce qui s'échappe de leurs corps. N'y aura-t-il que l'homme, qui, dans cet état de foiblesse, sera tranquillement laissé en proye, je ne dis pas des heures, mais le plus souvent des journées entieres, à l'infection & à la pourriture ; Je ne finirois pas, s'il me falloit entrer dans le détail de toutes les fautes que l'on commet pour ce qui regarde le gouvernement des enfans au berceau. Revenons à l'article que nous avons interrompu au sujet des jambes & des pieds.

Si les pieds panchent plus d'un côté que de l'autre, il faut donner à l'enfant des souliers, qui, vers l'endroit où les pieds panchent, soient plus hauts de semelle & de talon ; cela les fera incliner du côté opposé.

Hors ces occasions il faut prendre garde que les souliers des enfans ne tournent. Si cependant ils ne tournoient qu'en dedans, il n'y auroit pas beaucoup de mal, parce que cette inégalité, pourvu qu'elle ne soit pas considerable, aide à porter en dehors, la pointe du pied, au lieu que lorsque les souliers tournent en dehors, ils font tourner la pointe de pied en dedans.

Au regard de ces personnes qui affectent trop de porter les pieds en dehors, dont nous avons parlé plus haut, ce sont des avertissemens, plutôt que des remedes qu'il leur faut.

Les enfans sont sujets à se faire des entorses, & une entorse négligée peut quelquefois rendre boëteux pour toujours. C'est pourquoi on ne sçauroit apporter trop de soin pour empêcher les enfans de trop courir, ou de sauter, car ce sont ordinairement là les causes de leurs entorses. Il faut donc, sitôt qu'un enfant, ou autre personne s'est fait une entorse, y remédier sans délai. Quelques-uns conseillent pour cela, 1. de mettre à l'instant le pied dans de l'eau froide, ce qui effectivement n'est pas à négliger, car d'eau froide fait retirer les ligamens qui ont été trop allongés par l'effort qu'ils ont souffert, & empêche la fluxion sur la partie. 2. D'appliquer sur l'entorse, après que le pied a été retiré de l'eau, un hareng salé bien broyé, ce qui achève la guérison, en résolvant ce qui pourroit s'être jetté d'humeur sur la partie. On peut aussi se servir du reméde suivant : Mettez un blanc d'œuf avec trois ou quatre goûtes d'huile rosat, plein un dé de poudre d'alun. Etendez cela sur une compresse que vous appliquerez sur

l'entorse, & que vous assujettirez avec une bande, que vous serrerez un peu fortement. Otez cet appareil au bout de deux jours, & le troisiéme fomentez la partie avec du vin chaud, où vous aurez jetté un peu de sel commun. Ayez ensuite une large compresse en quatre doubles, longue de demi-aulne, & trempée dans ce vin, appliquez-en le milieu sous la plante du pied, puis en amenez les deux bouts sur le cou du pied & les y faites croiser : ramenez ensuite sur les chevilles, ce qui restera de ces deux bouts, ensorte qu'ils embrassent tout le tour du pied. Prenez après cela une bande large de deux travers de doigts, & longue de deux aulnes posez-en un bout au côté opposé à l'entorse, puis conduisez-la sous le pied afin qu'elle le releve & le tienne dans une situation droite ; tournez-la ensuite de maniere autour du pied, que tous les tours que vous ferez, aillent se croiser sur le cou du pied, & finissez en lui faisant faire un tour circulaire au-dessus des chevilles.

Les fomentations dont nous venons de parler, doivent se réïterer de deux jours l'un, dans l'espace de dix à douze jours, après quoi il faut mettre sur l'endroit de l'entorse, un ciroine astringent, étendu sur un morceau de cuir, & l'assujettir par le moyen d'une bande moins longue & moins large que la précédente, mais avec laquelle on fait les mêmes tours, & dont on attache par un point d'aiguille, le dernier bout, pour n'ôter la bande que lorsque la personne malade s'en pourra passer.

Quand l'entorse a été grande, il arrive quelquefois, quoiqu'elle soit guérie, qu'on s'en ressent des années entieres, & que pendant tout ce temps-là, on ne peut marcher sans boëter un peu ; principalement lorsque le pied vient à poser sur quelque endroit inégal & panchant. On prendra donc extrémement garde, jusqu'à ce que

le pied soit bien affermi, de ne marcher que dans des endroits unis & commodes, faute de quoi l'on risque de se faire une nouvelle entorse, ou de marcher toujours en chancelant, & de mauvaise grâce.

Il est certains efforts de jambes, qui, quoique legers en apparence, peuvent les rendre paralytiques. Un enfant de six ans, qui jusqu'à cet âge là, n'avoit eu aucune incommodité, commença à se faire porter à califourchon sur les épaules d'un frere aîné qu'il avoit, lequel le mettoit tous le jours sur son col jambe deçà jambe delà, & le promenoit ainsi le plus long-temps qu'il pouvoit pour le divertir. Ce jeu ne fit d'abord aucun mal à l'enfant ; mais ayant un jour été réïteré comme à l'ordinaire, l'enfant se trouva tout d'un coup attaqué de paralysie aux deux jambes ; les parens lui firent aussitôt, les remédes qu'ils jugerent les plus convenables ; ils employerent les linimens, les onguents, les essences, les eaux minérales chaudes, les bains préparés avec les fourmis, & avec la lie de vin rouge, enfin ils vinrent à bout de guérir la jambe gauche ; mais ils ne purent guérir de même, la jambe droite, laquelle pendant huit ans, demeura paralytique, de maniere que le malade ne pouvoit nullement s'en servir ; ils ne se rebuterent point pendant tout ce temps-là, ils continuerent les mêmes remedes, & leur persévérance eut un tel succès, qu'elle mit le malade en état de marcher avec un bâton, état où il demeura jusqu'à l'âge de quarante ans, qu'il mourut d'une fiévre aiguë, en l'année 1733. mais dans cet état, il ne pouvoit marcher qu'en faisant faire à son pied droit un demi-cercle, à peu près comme si ce pied, qui étoit d'ailleurs très-flexible quoique paralytique, avoit été un pied artificiel.

M. Salzmann célébre Docteur en Médecine de Strasbourg, qui a été témoin de la chose, & qui rapporte cette histoire, prétend que la véritable cause du mal dont il s'agit, est la violente tension que les muscles des jambes avoient soufferte, lorsque l'enfant étoit porté sur les épaules de son frere les jambes pendantes, l'une d'un côté l'autre de l'autre ; & il ne doute nullement que le premier effet de cet effort n'ait été de rendre les jambes paralytiques, en relâchant les muscles. Pour faire entendre sa pensée, il se sert de la comparaison d'un arc, dont la corde trop tenduë se lâche à la fin, & perd sa force. Mais pourquoi la jambe gauche fut-elle guérie preferablement à la droite, quoiqu'on fit les mêmes remedes à l'une & à l'autre ? M. Salzmann en rend une raison qui pour n'être que conjecturale, n'en paroît pas moins naturelle : sçavoir, qu'il faut apparemment que la jambe droite, lorsqu'elle étoit suspenduë, souffrit plus d'effort que la gauche, (ce qui est très-aisé à concevoir) ou que les vaisseaux de cette jambe, eussent par eux-mêmes, plus de disposition à être comprimés ou obstrués ; ou bien que les remedes spiritueux appliqués sur les deux jambes, ayent trouvé dans la droite, des sucs nourriciers plus capables de se dissiper par la trop grande action de ces remedes que dans la gauche, étant certain que les topiques spiritueux, quand ils sont trop actifs, ne servent souvent qu'à augmenter les embarras, en dissipant les sucs les plus fins & les plus fluides, d'où il arrive qu'il ne reste alors dans la partie, que les sucs les plus grossiers, & par conséquent les moins propres à la nourrir & à la fortifier. M. Salzmann met l'eau de-vie au nombre des topiques spiritueux qu'on employa dans l'occasion dont il s'agit, & qu'il soupçonne avoir été capables de produire la dissipation dont il parle. Son observation en cela, est d'autant plus digne d'attention, qu'on abuse tous les jours de ce remede, qui,

comme on le remarque, avec raison, dans une these soutenuë aux Ecoles de Médecine de Paris le 7. d'Avril 1729. meriteroit souvent d'être plutôt appellée eau de mort, qu'eau de vie.

Quoiqu'il en soit, on voit par cette histoire combien il est important de prendre garde à ce qui peut arriver aux enfans, lorsqu'on les porte avec trop peu de précaution, soit sur les bras ou autrement, & qu'on fait violence à quelques parties de leurs corps. Qui auroit crû qu'un enfant fut devenu paralytique des deux jambes pour avoir été porté à califourchon sur les épaules ? C'est pourtant ce qui est arrivé à celui qui fait le sujet de cet article, & ce qu'on ne peut assurer qui ne puisse arriver à d'autres.

On nomme ainsi, du mot latin equus, qui signifie cheval, des pieds faits comme des pieds de cheval. On rapporte qu'il y a dans la mer noire, des isles, dont les habitans ont les pieds ainsi faits. Ces peuples sont appelles Hippopodes, d'un terme grec qui signifie pied chevalin.

J'ai connu un Médecin qui avoit naturellement les pieds de la sorte, & j'étois son ami intime ; une mort précipitée l'a enlevé : c'étoit un homme dont la tête compensoit bien l'imperfection de ses pieds.

On cache cette difformité par des souliers construits en dehors comme les souliers ordinaires, mais garnis en dedans, d'un morceau de liege, ou d'un peu de bourre, qui remplit l'endroit du soulier, que le pied trop court laisse vuide.

Quoique cette difformité s'apporte dès la naissance, elle n'est pas absolument incurable : on peut y remédier, sinon en tout, du moins en partie, en tirant fréquemment, mais doucement, les orteüils de l'enfant. Une nourrice, une mere un peu patientes & at-

tentives en peuvent venir à bout. Il y a outre cela, un petit bandage à faire aux deux pieds, duquel on peut tirer ici un grand secours, c'est d'envelopper chaque pied séparement avec une bande qui presse un peu, les côtés du pied, & oblige insensiblement le pied, à mesure qu'il croît, à s'allonger par la pointe.

Il ne suffit pas que les jambes & les pieds soyent exempts des défauts ausquels nous avons remarqué qu'ils sont sujets, si avec cela, on ne se tient d'une certaine maniere sur ses jambes & sur ses pieds. Trois remarques se présentent là-dessus.

1. Il y a des gens qui marchent en dandinant ; ce défaut, quand une mauvaise habitude, ou quelque accident n'en est pas la cause, procede d'une foiblesse de hanches. Les hanches servent à lier les extrémités inférieures avec le tronc ; en sorte que si ce lien est foible, il faut nécessairement boëtter des deux côtés ; ce qui fait le dandinement.

Plusieurs jeunes personnes sont attaquées de cette difformité, qui souvent leur reste toute la vie. La cause ordinaire d'une telle disgrace, vient des nourrices & des sévreuses, dont la plupart laissent imprudemment marcher leurs enfans seuls & sans aide, avant que les parties qui doivent soutenir le poids de leur corps, ayent acquis la fermeté nécessaire.

Quand la difformité tire son origine de-là, il faut, pour la corriger, avoir recours à des ceintures qui compriment tout le tour du ventre ; & qui soient bien garnies vers les hanches. Cette compression donne de l'assurance & de la force dans le marcher, en raffermissant les hanches ; mais pour les raffermir davantage, il faut, outre cela, les bassiner soir & matin, pendant plusieurs mois, avec une décoction de roses de Provins, d'écorce de gre-

nade boüillies dans de gros vin rouge. On met dans deux livres de vin de teinte, une poignée de roses de Provins, une once d'écorce de grenade, & la moitié d'un coing médiocre ; on fait boüillir le tout pendant l'espace d'environ un quart-d'heure ; ce reméde, s'il est pratiqué à temps, & avec persévérance, produit un grand effet.

2. D'autres ont une démarche lourde & pesante ; ce défaut vient ordinairement de ce qu'en faisant marcher les enfans avec soi, on ne se proportionne pas assez à leur allure.

Quand un enfant marche, ou avec sa nourrice, ou avec sa sévreuse, ou avec sa mere, &c. Il faut que cette nourrice, que cette sévreuse, que cette mere, ou autre personne qui le méne, marche très-doucement, & se garde bien d'aller plus vite que ne peut aller l'enfant sans se forcer. La chose est d'une extrême conséquence.

Les jambes, quand on marche, sont un compas plus ou moins ouvert : Or les jambes d'un enfant étant plus courtes que celles d'une personne faite, cet enfant qui veut prendre l'allure de ceux avec qui il va, & qui par malheur pour lui, s'en fait même une gloire, ouvre le compas de ses jambes au-delà de ce que leur courte mesure lui permet commodément de faire, ce qui l'accoutume à de grandes enjambées, & lui donne cette démarche lourde & pesante, qu'il conserve ensuite quand il est grand, à moins que de bonne heure on ne prenne d'extrémes soins pour lui en ôter l'habitude, ce qui est bien difficile.

Je ne dis rien du tort que peut faire d'ailleurs à la santé d'un enfant, cette précipitation avec laquelle on le fait marcher ; il ne faut quelquefois que cela pour l'essoufler au point de donner oc-

casion à quelque relâchement ou à quelque rupture de vaisseaux dans la poitrine.

Que d'enfans sont venus, les uns asthmatiques, les autres pulmoniques pour avoir été de cette sorte, peu ménagés dans leur démarche ! & que de meres ont besoin là dessus d'avis, soit pour elles-mêmes, soit pour les personnes à qui elles confient leurs enfans !

3. D'autres, soit qu'il s'agisse de marcher, ou d'être debout, ne peuvent se tenir sur leurs jambes, que de mauvaise grace ; cela suffit souvent pour qu'ils soient regardés dans le monde avec un certain mépris. On sçait ce que dit là-dessus la Bruyere : Qu'un sot ni n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se leve, ni n'est sur ses jambes, comme un home d'esprit.

Cette maxime de la Bruyère est souvent fausse, mais en général elle est conforme aux mœurs du temps, & il faut y avoir égard, si l'on veut être bien venu dans le monde ; je dis qu'elle est souvent fausse, parce qu'un sot, & un sot qui méritera d'autant plus d'être regardé comme tel, qu'il n'y aura rien en lui de cultivé que le corps, se présentera souvent de meilleure grace, & sera mieux planté sur ses pieds, qu'une personne d'esprit qui aura mis, avec tout le succès imaginable, sa principale étude à cultiver sa raison. Le célèbre Voiture avoit l'air niais, & étoit, dit-on, un des hommes le plus mal planté sur les pieds ; la Fontaine, si connu par ses Fables, n'avoit, tout de même, à ce qu'on raconte, ni grace ni façon dans la contenance : Despreaux, cet incomparable Poëte, n'entroit, ni ne sortoit, ni ne s'asseyoit, ni ne se levoit, ni n'étoit sur ses pieds, comme un homme d'esprit ; si par homme d'esprit, il faut entendre un homme qui a les belles attitudes. La Bruyere lui même dont il s'agit, & dont les caracteres

qu'il a donnés, marquent en lui, un génie si supérieur, étoit peut être, l'homme du monde, le moins pourvû du talent de se tenir avec grace sur ses jambes. La maxime de la Bruyere n'est donc pas sure ; peut-être même qu'il ne l'a avancée que comme fausse, dans un Livre qu'il n'a pas intitulé pour rien : Les Mœurs de ce siécle. Quoi qu'il en soit, ayez soin, peres & meres, de mettre en œuvre tous les moyens nécessaires pour que vos enfans, quand ils seront dans un certain âge, ni n'entrent, ni ne s'asseyent, ni ne se levent, ni ne soient sur leurs pieds, d'une maniere qui puisse nulle part, les faire passer pour des sots.

Inutilement par rapport à un certain monde, leur formerez-vous l'esprit ; si vous ne leur procurez, en même temps, ce qui, dans ce certain monde, pourra les empêcher d'être regardés avec mépris. Ayez donc soin qu'ils posent bien les pieds, soit en marchant, soit en s'asseyant, soit en se tenant debout, &c. mais faites leur comprendre que ce talent n'est rien sans les qualités de l'esprit, & qu'il y a des sots fieffés qui se tiennent à merveille, sur leurs jambes. Vous pouvez, avec ce correctif, travailler sans risque, à leur faire prendre les diverses attitudes qui conviennent dans les occasions.

Donnez-leur pour cela de bons Maîtres à danser, & n'y plaignez point la dépense. Je sçai qu'il y a des parens qui se font un scrupule de faire apprendre à danser à leurs enfans ; ce n'est point à de tels parens que je parle ici, ce n'est qu'à ceux qui sçavent que la danse, (j'entends la danse qui n'est point théâtrale,) est une chose indifférente, & je leur dis qu'il n'y a rien de plus propre que cet exercice, pour former le corps des jeunes personnes.

J'avoüe qu'il vaudroit infiniment mieux avoir mauvaise grace toute sa vie, que de recourir, pour éviter cet inconvénient, à des moyens dangereux pour les mœurs ; mais il seroit bien difficile de prouver que la danse soit de ce nombre. Quelques Auteurs se sont efforcés de le persuader, mais c'est sur des imaginations en l'air, & qui ne vont point au fait. De ce rang sont les raisons, (si tant est qu'on puisse les nommer ainsi) qui se trouvent étalées dans un Livre intitulé : Regles pour travailler utilement à l'éducation des enfans, où l'Auteur, pour engager les peres & les meres à ne point souffrir que leurs filles apprennent à danser, leur dit que dès qu'une fille, apprend à danser, elle est perduë ; sur quoi il cite l'exemple de la fille d'Herodiade, comme un trait qui doit inspirer aux filles une horreur invincible pour la danse. Il joint à cet exemple les raisons suivantes, dont les Lecteurs sensés jugeront.

« Pour apprendre à une fille à danser, dit-il, il faut qu'un Maître la prenne par la main, qu'il lui dresse le corps, qu'il lui donne des mouvemens, qu'il regle ses regards, qu'elle jette les yeux sur lui, qu'il l'anime, & lui donne les airs qu'elle doit avoir ; ce qui ne convient nullement à une fille qui a quelque pudeur, & ce qui n'est capable que de la faire rougir.

» Lorsqu'une fille a ce pernicieux talent, c'est pour elle une occasion d'en faire usage lorsqu'elle se trouve en compagnie, & qu'on la demande ; si elle le refuse, elle en est blâmée de tout le monde : on dit qu'elle ne sçait pas vivre, on s'en offense. Si elle porte la complaisance jusqu'à s'y engager avec des hommes, elle s'expose à un péril évident de se corrompre par les pensées & les désirs de son cœur, & souvent par des mouvemens secrets que Dieu voit, & qu'il condamne, & d'être aux autres une occasion de chute & de péché.

» Il est moralement impossible que cela n'arrive dans l'état de foiblesse & de corruption où nous sommes ; & rien ne l'excuse, s'engageant elle même volontairement dans le péril. »

Nôtre Auteur n'en demeure pas là ; son imagination le mène plus loin, comme on va voir.

« Des jeunes hommes, ajoûte-t-il, tels que sont les Maîtres à danser, portent la main sous le menton, sur les épaules & sur l'estomac d'une jeune fille pour lui apprendre à se redresser ; lui prennent la main pour la promener dans une salle au son du violon, lui touchent le pied pour lui marquer comme elle le doit tourner pour bien marcher, &c. Quoi de plus capable de perdre une fille ? »

Telles sont les raisons que cet Auteur allegue pour décrier la danse.

Il consent toutefois que les gens de qualité fassent apprendre à leurs enfans, soit garçons ou filles, à marcher de bonne grâce & à salüer ; mais il n'y consent qu'à condition qu'on se passera pour cela de l'art de la danse, qu'il appelle un Art diabolique dans toutes les circonstances. Il n'excepte rien.

Comment donc ces gens de qualité s'y prendront-ils ? Voici l'expédient qu'il leur propose là-dessus : « Un pere & une mere, dit-il, ou, en leur absence, un oncle, une tante, un frere, une sœur, une gouvernante, peuvent, sans avoir recours à des étrangers, instruire suffisamment les enfans sur ces choses, en sorte qu'ils se puissent tirer avec bienséance & avec honneur des occasions où une nécessité raisonnable les engage. »

Cet Auteur a l'imagination vive, comme on voit. Nous ne croyons pas que son discours ait besoin de réfutation.

Voilà pour ce qui regarde les difformités des extrêmités supérieures & inférieures ; il est temps que nous passions au quatriéme Livre, c'est-à-dire à ce qui concerne les difformités de la plus noble partie du corps, qui est la Tête.

Fin du premier Volume.

Vid. Thom. Bartholin. de Armillis Veterum.

Livre IV

Moyens de les prévenir & de les corriger.

La Tête pour rappeller ici ce que nous en avons dit au commencement de premier Livre, comprend exterieurement le Crâne, la Chevelure & le Visage. Le Crâne est la boëte du cerveau, la Chevelure est la couverture de cette boëte, & le Visage est l'assemblage des parties qui composent tout le devant de la tête. Ainsi nous avons ici à parler de trois sortes de difformités : Premierement de celles qui attaquent la Tête par rapport au Crâne ; secondement, de celles qui attaquent la Tête, par rapport à la Chevelure ; troisiémement de celles qui attaquent la tête par rapport au Visage.

La Tête, pour être bien faite par rapport au Crâne, doit être un peu ronde & horizontalement un peu longue, avoir par devant & par derriere, une médiocre avance, & être un peu plate par les côtés. C'est là sa figure naturelle : mais cette figure se corrompt

souvent par la maniere dont on gouverne les enfans. Il faut prendre garde aux bonnets qu'on leur donne, & aux bandes dont on leur serre la Tête. Si ces bonnets ou ces bandes la pressent trop par les côtés, elle s'allongera plus que de mesure, & deviendra, à peu près, comme celle de ces peuples qui, à cause de leur Tête démésurément longue, ont été nommés Macrocephales, du mot grec qui signifie longue tête. Si on serre trop cette partie non-seulement par les côtés, mais aussi en devant en arriere, elle s'élevera en pointe, & deviendra semblable à celle de ce Thersite si connu dans l'histoire, lequel avoit la Tête en pyramide.

La Tête de l'enfant, selon qu'elle est pressée en un sens ou en un autre prend telle ou telle figure. C'est de-là que procede la différence qui se trouve entre les différens peuples par rapport à la figure de leur tête. La plûpart des Flamands, par exemple, & des Parisiens, ont la tête longue, à cause de la coutume observée parmi eux, de laisser dormir les enfans, sur les tempes, & de les brider avec certains bonnets nommés béguins, qui leur pressent les deux côtés de la tête. Les Allemands au contraire, ont presque tous la tête large, à cause que les meres les couchent sur le dos dans le berceau, leur liant même les mains aux deux ailes du berceau, pour empêcher qu'ils ne tombent, ce qui les met hors d'état de situer leur tête autrement qu'en arriere. Les Moscovites ont la tête plate en devant, à cause que leurs meres ont soin de la leur presser en ce sens. Les peuples d'Anvers ont la tête ronde à cause de la compression égale qu'y font les nourrices. Les Bruxellois l'ont de même, pour une raison semblable ; les Génois ont le dessus de la tête fort élevé, à cause de la maniere dont on la leur enveloppe dès qu'ils sont nés.

La bonne méthode pour qu'un enfant ait la tête bien faite, c'est de ne la contraindre en rien, & de la laisser au gré de la nature. D'ailleurs en voulant ainsi obliger la tête à prendre une certaine figure, on gêne le cerveau, on risque d'en déranger les organes, ce qui peut avoir de mauvaises suites pour l'esprit. Le meilleur parti, pour le répéter encore, c'est de laisser à la tête la figure qu'elle a naturellement ; à moins que par quelque cas extraordinaire, elle n'en eût une difforme, auquel cas on y remédieroit par des bandes molles & souples, qui rameneroient, sans effort, la tête de l'enfant à sa figure légitime.

Au reste, on doit bien prendre garde à la maniere dont on peigne les enfans ; car faute de les peigner également & doucement, on peut quelquefois donner une mauvaise tournure à leur tête.

Il nous reste à dire un mot sur ce qui concerne la grosseur de la tête. Il y a des enfans qui ont la tête naturellement grosse, & d'autres qui l'ont naturellement très-petite ? Cette différence vient de l'effort plus ou moins grand que le sang qui remplit les vaisseaux du cerveau, fait pour s'étendre, tandis que l'enfant est au ventre de la mere, & que son crâne est extrêmement tendre.

Quand cet effort est grand, les vaisseaux dont le cerveau est parsemé, se gonflent davantage, ; ce gonflement oblige le crâne qui est la boëte du cerveau, & qui, au ventre de la mere, est très-susceptible d'extension, à prendre plus de diamettre ; à peu près comme on voit ces bouteilles de savon que font des enfans avec un tuyau de paille, prêter & s'étendre à proportion de la force avec laquelle l'air y est poussé par le chalumeau. Ainsi quand un enfant vient au monde avec une fort grosse tête, c'est ordinairement parce que les vaisseaux du cerveau ont souffert, par une im-

pulsion extraordinaire du sang, un effort considérable, qui a obligé le cetveau, & par conséquent le crâne qui en est la boëte, à prendre plus de dimension.

Cet effort que souffrent les vaisseaux du cerveau, & qui leur donne un plus grand diamettre, peut les rendre à la fin, flasques & lâches, ce qui fera qu'ils auront moins de ressort & d'action ; ensorte que les fonctions animales en seront plus lentes. Il peut par conséquent, arriver de-là, que certaines personnes ayant la tête extrémement grosse, auront par cette raison, l'esprit moins vif ; ce qui s'étant rencontré quelquefois, a peut être donné occasion au Proverbe, grosse tête peu de sens ; mais c'est un Proverbe très-fautif, & quantité d'exemples en font voir la fausseté ; nous nous contenterons de rapporter celui de Robert Grosse-tête, ancien Evêque de Lincoln, l'un des hommes le plus rempli d'esprit de jugement, & de science, lequel ne fut surnommé ainsi, qu'à cause de la grosseur extraordinaire de sa tête.

D'un autre côté, quand le sang fait trop peu d'effort il gonfle moins le cerveau de l'enfant, & par conséquent en élargit moins la boëte qui est le crâne, ce qui rend la tête petite ; mais comme cette petitesse vient du peu d'effort du sang, il arrive que la plûpart des petites têtes, sont incapables de fortes applications, & ne peuvent former que des pensées foibles & légéres. On appelle ordinairement, ces petites têtes, Têtes de linote.

Les femmes enceintes, qui, pendant leur grossesse, boivent beaucoup de vin, & vivent d'alimens d'une qualité trop chaude, rendent pendant ce temps là, le sang de leurs enfans trop actif ; ce qui, par la raison alléguée ci-dessus, peut leur procurer une grosse tête ; & celles qui ne boivent que de l'eau, & ne se nourrissent que d'alimens d'une qualité froide, rendent le sang de

leurs enfans plus lent, ce qui par la raison contraire, peut leur procurer une petite tête. Ainsi, à cet égard, on peut dire en quelque sorte, que les femmes grosses sont comme les Maîtresses de former la tête de leurs enfans. Il faut donc qu'elles évitent tous les alimens d'une qualité ou trop active, ou trop froide ; qu'elles se gardent en même tems, de toutes les passions qui peuvent trop agiter le sang, comme aussi d'une vie trop dépourvûë d'action ; moyennant cette conduite, leurs enfans n'auront la tête ni trop grosse ni trop petite ; à moins qu'il n'y ait des causes héréditaires accidentelles qui prévalent ; mais même dans ce cas, le régime que nous venons de conseiller, peut beaucoup diminuer la force de ces causes.

Nous finirons cet article par une réflexion générale sur la conformation de la tête pour ce qui dépend de la capacité du bassin dans les femmes grosses. Nous avons dit au commencement du Livre second, page 68. que l'élévation ou saillie des hanches ; aussi-bien que celle de la partie postérieure du ventre, ne servoit pas seulement à donner de la grâce à la taille des femmes, mais qu'elle leur étoit utile & même nécessaire dans les travaux de l'enfantement.

Nous ajouterons ici que cette élévation ou saillie, est encore très-nécessaire dans la grossesse pour l'accroissement de l'enfant, & pour sa formation parfaite, mais qu'elle l'est sur-tout par rapport à la tête ; parce que la tête étant une partie à laquelle la nature travaille avec le plus de soin ; (toutes les autres, ainsi qu'il seroit facile de le prouver, n'étant faites que pour celle-là), il s'ensuit que si une femme grosse n'a pas les hanches & la partie postérieure du ventre (qui est ce qui forme le bassin) assez élevées, ou qu'elle se serre trop le ventre, soit par des corsets, soit par des

ceintures, au lieu d'être véritablement enceinte, selon le sens originaire de ce mot, qui veut dire sans ceinture, il est difficile que la tête de son enfant soit bien conformée.

Je passe, suivant l'ordre que je me suis proposé, à ce qui concerne la chevelure.

On dit ordinairement d'une personne qui a une belle chevelure, qu'elle a une belle tête. Tout le monde ne sçauroit avoir cette belle tête ; mais il est peu de personnes qui avec quelques attentions, ne puissent, au moins, avoir la chevelure exempte de certains défauts frappans, tels que sont 1. la roüille des cheveux ; 2. la chute des cheveux ; 3. les cheveux ardents, 4. les cheveux fourchus.

La roüille des cheveux est une sorte de galle qui vient à la racine des cheveux, & qui les ronge à peu près, comme la roüille ronge le fer, ou comme une certaine humidité corrosive qui s'attache quelquefois au pied des plantes, ronge & mine ces mêmes plantes. Comparaison d'autant plus convenable, que les cheveux sont de véritables plantes qui croissent sur la tête, comme l'herbe croît sur un mur, ou dans un champ. Leur racine & leur tige, ont, par exemple, la même structure que la racine & la tige d'un chalumeau d'avoine ; on y voit la même cavité, les mêmes nœuds, le même jet ; on y observe la même manière de croître.

La roüille des cheveux, de laquelle il est question, vient ordinairement aux personnes qui n'ont pas soin de se peigner, ou de se brosser souvent ; elle tombe quelquefois par croûtes ou écailles semblables à du son ; quelquefois même elle entame par plaques, la peau de la tête.

Quand cette roüille est bien mordante, les cheveux se détachent par endroits, à peu près comme les poils d'un manchon qui a été long-tems enfermé, sans être secoüé.

Le moyen donc de prévenir ce mal, c'est le peigne, ou la brosse ; mais lorsque faute d'avoir été suffisamment peigné ou brossé, un enfant se trouve attaqué de la difformité dont il s'agit, il y a deux sortes de remedes à y faire ; l'un interne ; l'autre externe. L'interne est 1. de purger souvent l'enfant ; car cette roüille n'attaque jamais le dehors, sans infecter le dedans ; & alors la masse du sang infectée fournit continuellement à cette roüille, de quoi s'entretenir. La purgation doit se composer avec douze grains de Méchoacan, quatre grains de scammonée, un scrupule, c'est-à-dire vingt-quatre grains de crême de tartre ; le tout en poudre, & une once de syrop de fumeterre, dans un peu d'eau commune. On diminuë ou on augmente la dose selon l'âge de l'enfant. Il faut, outre cela, donner tous les matins à la jeune personne, pendant deux ou trois mois, un bouillon au veau, où l'on ait mis bien du cresson.

Le reméde externe est de couper d'abord les cheveux, puis de laver le dessus, & tout le tour de la tête avec une forte décoction de scrophulaire, d'absynthe, de sauge, de mélisse, & de nicotiane. L'on broye grossierement toutes ces herbes, puis on les fait cuire dans une suffisante quantité de vin rouge ; dedans cette décoction l'on trempe des linges qu'on applique un peu chauds sur la tête, après l'avoir auparavant bien lavée avec la même décoction aussi un peu chaude ; on laisse ces linges deux ou trois jours sans les renouveller ; après quoi on recommence comme auparavant. Tout cela doit être continué plusieurs semaines. J'avertis qu'il ne faut rien mettre sur la tête qui puisse faire rentrer l'humeur en

dedans ; cette imprudence pourroit causer la mort à l'enfant, ou le rendre aveugle

Quand la roüille des cheveux est bien invéterée, on ne la peut guérir qu'en enlevant la peau même où ils tiennent ; ce remede paroît violent ; mais il ne l'est point, pourvû qu'on s'y prenne bien. Voici ce que c'est.

On commence par couper les cheveux le plus près qu'il est possible ; puis on lave la tête avec de l'urine, renduë sur le moment, par la personne malade ; ce que l'on réïtere deux jours de suite, le plus de fois que l'on peut, laissant sur la tête pendant les deux jours, en y comprenant les nuits, un linge trempé de même urine.

Le troisiéme jour on applique sur la tête, un emplâtre fait avec deux gros de myrrhe en poudre, autant d'aloés aussi en poudre, & une suffisante quantité de poix & de térébenthine. On laisse cet emplâtre l'espace de trois jours, au bout desquels il se détache comme de lui-même, pour peu qu'on le tire, & il emporte avec lui, la peau de la tête ; cette peau se sépare d'autant plus aisément qu'elle est déjà presque toute rongée, & ne tient presque plus à rien. Quand l'emplâtre est enlevé, on lave la tête avec de l'urine de la personne malade, comme on a fait auparavant.

La chute des Cheveux, quand elle n'est pas causée par la roüille dont nous venons de parler, vient ordinairement de la trop grande largeur des cavités dans lesquelles ils sont plantés. C'est ce qui fait que la plûpart des vieillards sont chauves ; car à leur âge, les cavités qui emboëtent la racine des cheveux, aussi-bien que celle qui emboëtent les racines des dents, acquierent plus de diametre, ce qui est cause, par rapport aux dents, que

celles-ci étant trop au large dans les cavités où elles sont emboëtées, n'y peuvent plus tenir, & sont obligées ou d'en sortir, ou d'y vaciller, à peu près comme l'on voit des chevilles mises dans des trous trop larges, y vaciller ou en tomber. Il en est de même des cheveux ; sur quoi nous remarquerons qu'après certaines maladies, il arrive souvent qu'ils tombent, parce que ces maladies sont presque toutes accompagnées de sueurs abondantes, ou d'autres symptomes capables d'élargir les cavités qui emboëtent la racine des cheveux ; telle est, par exemple, la petite vérole. Cela posé, il est facile de voir qu'il n'y a pas ici de meilleur moyen pour empêcher les cheveux de tomber, que de recourir à des choses qui puissent raffermir les cavités où ils sont plantés. Or le moyen de le faire, c'est de laver de temps en temps, avec un peu de verjus, le dessus et les côtés de la tête. En Dannemarc on fait venir de longues queuës aux chevaux, en peignant leurs queüës avec des peignes trempés dans une décoction d'oignon, & en lavant ces queües dans la même décoction. Le jus d'oignon ne produit cet effet qu'en raffermissant les cavités dans lesquelles les crins sont naturellement emboëtés.

La couleur des cheveux vient de l'humeur dominante qui les nourrit. Quand c'est la partie rouge du sang, ils tirent sur le rouge, & sont ardens. Quand c'est une bile claire, ils sont blonds. Quand c'est une bile un peu foncée, ils sont noirs, ou châtains. Quand c'est la pituite, ils sont blancs.

Dans l'enfance, ils se nourrissent ordinairement une bile claire, ce qui fait que la plupart des enfans ont les cheveux blonds. Dans l'adolescence, ou à mesure qu'on en approche, ils se nourrissent d'une bile plus foncée ; il en est de même de l'âge

fait ; ce qui les rend plus bruns ; aussi voit-on que les enfans blonds ne sont pas long-temps sans brunir.

Dans la vieillesse, les cheveux tirent leur nourriture (au moins ordinairement ; car il y a quelques exceptions) de cette partie pituiteuse du sang, qui est appellée la partie blanche du sang, ou la lymphe ; car c'est là l'humeur dominante des vieillards, & c'est ce qui leur rend les cheveux blancs. Il ne faut pas niër cependant, que la cause suivante ne puisse concourir avec celle-là.

On remarque à la racine des cheveux, quand on en arrache quelques-uns, un suc gluant ; ce suc gluant est ce qui sert à les nourrir ; il est plus abondant aux personnes jeunes ; mais dans la suite de l'âge il se perd, & alors il peut arriver aux cheveux, faute de recevoir par leurs racines une nourriture suffisante, ce qui arrive aux moissons, qui blanchissent lorsque les racines ne fournissent plus à la tige, le suc accoûtumé.

Quelquefois les cheveux blanchissent par l'effet du chagrin, & on a vû de jeunes personnes blanchir tout d'un coup, par certains resserremens de cœur ; ce qui peut procéder de la même cause ; parce qu'un grand chagrin fait des épuisemens considerables, & consume par ce moyen, une bonne partie du suc nourricier des cheveux. D'ailleurs le chagrin quand il est profond, rappelle le sang au dedans, & ne laisse de nourriture aux cheveux, que la lymphe ou la pituite, ce qui est cause qu'on a vû quelquefois certaines gens blanchir en une heure par de violens chagrins ; les Histoires sont pleines d'exemples là-dessus.

On voit quelques jeunes personnes avoir des toupéts de cheveux blancs, tandis que tout le reste de leur chevelure, est de la couleur ordinaire à leur âge. Cela vient de ce que dans les en-

droits où sont ces toupéts, il se rencontre un plus grand nombre de vaisseaux lymphatiques ou pituiteux, lesquels répandent & distribuent la pituite dont ils sont pleins, tandis qu'aux autres endroits il y a plus de vaisseaux bilieux.

Au reste, il ne faut pas s'imaginer avec le vulgaire, que la bile soit une humeur malfaisante ; c'est un suc au contraire, qu'il est très-important de ménager. La bile est le baume du sang ; sans la bile, toute la masse des humeurs tomberoit en corruption. Il n'importe de quelle couleur soit cette bile, pourvû qu'elle ne dégenere point de sa qualité naturelle, & qu'elle ne soit ni trop liquide, ni trop épaisse, ni en trop grande ni en trop petite quantité. Après cela, qu'elle soit brune ou claire, jaune ou rousse, ou même tirant sur le noir, peu importe.

Il en est des differentes couleurs de la bile, comme des différentes couleurs de la peau. Les uns l'ont naturellement brune, les autres blanche, les autres bazanée, tout cela, sans que la santé en souffre.

On dit quelquefois, en parlant de certaines personnes d'une humeur triste & réveuse, que ce sont des personnes atrabilaires, c'est-à-dire dont la bile est noire ; mais l'Anatomie n'a point encore confirmé ce fait. On peut même avancer que les personnes dont la bile est plus brune sont d'un meilleur tempérament que les autres. C'est ce qui est cause que lorsqu'on choisit une nourrice, on préfere toûjours celle, qui a les cheveux bruns. Bien plus c'est un sentiment assez commun en Medecine, que le lait des vaches noires est plus sain que celui des autres. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer en discussion là-dessus. Il suffit de sçavoir que ce sont les différentes sortes d'humeurs, ou sanguines, ou bilieuses, ou pituiteuses, qui font les différentes couleurs des che-

veux. Nous ne devons pas oublier ici une remarque que fait le sçavant Spigelius, ce célebre Praticien de l'Université de Bâle, sçavoir que les personnes nées de peres très-âgés, blanchissent fort jeunes, tandis que celles qui sont nées de peres très-jeunes, blanchissent fort tard ; sur quoi il rapporte le fait suivant.

« Nous avons vû ici à Bâle, dit-il, deux Professeurs en Medecine, Felix Platerus, & Thomas Platerus, issus l'un & l'autre d'un même pere ; mais dont le premier, sçavoir Felix Platerus, étoit venu au monde, son père étant encore très-jeune, & l'autre, sçavoir Thomas Platerus, étoit né de même pere étant très-âgé. Felix parvint à une extrême vieillesse & ne blanchit point avant cet âge ; Thomas au contraire, plus jeune de quarante & tant d'années, que son frere, blanchit un grand nombre d'années avant son aîné. »

Cette observation confirme ce que nous avons dit de la cause qui rend les cheveux blancs par rapport à l'humeur dont ils sont nourris. Felix Platerus né d'un pere jeune & vigoureux, dont les sucs qui nourrissoient ses cheveux, n'étoient point cette lymphe & cette pituite qui nourrit ceux des vieillards, tint du caractere de son père ; au lieu que Thomas né du même pere alors extrêmement âgé, dont les sucs étoient cette lymphe & cette pituite, tint tout de même en cela du caractere de son pere par rapport à ce suc nourricier. Il ne faut point d'effort d'esprit pour se rendre à cette hypothese.

La couleur des cheveux est une chose qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible de changer. Quand ils sont blancs de vieillesse, l'on a coûtume de se servir d'un peigne de plomb, pour les brunir. Cet expédient ne corrige pas le fond de la couleur ; il ne fait que la déguiser pour quelque temps ; & à moins que de re-

courir sans cesse au plomb, elle revient toujours. Mais nôtre dessein dans ce Livre, n'étant que de parler des difformités qui surviennent dans l'enfance, ou dans la jeunesse, nous ne dirons rien de ce qui concerne la maniere de prévenir ou de corriger la blancheur des cheveux, qui survient dans la vieillesse.

Nous dirons seulement un mot de celle qui arrive à quelques jeunes personnes, Celle-là peut quelquefois se corriger, quoiqu'avec peine ; pourvû que venant avant le temps, comme elle fait, elle n'ait pas pour cause ce qui produisit la blancheur des cheveux de Thomas Platerus, dont nous venons de faire mention.

Quand les cheveux sont blancs dans la jeunesse, soit par toupéts ou autrement, il faut, pour leur rendre leur couleur naturelle, quoique la chose soit très difficile, les laver souvent avec une décoction de solanum, d'armoise, de persicaire, de chamœdris, de nicotiane, de verveine, de lavande, de thim, & de pouliot, ou avec une décoction de racine de cucurma, autrement dit souchet des Indes ; si ces décoctions ne changent pas absolument la couleur des cheveux, elles valent toûjours mieux que le peigne de plomb. Mais pour s'y bien prendre, il faut commencer d'abord par couper les cheveux le plus près de la peau que l'on peut, & laver alors la peau de la tête avec une des décoctions ci-dessus, afin que le remede pénetre plus à fond la racine des cheveux ; puis à mesure qu'ils croissent on a soin de les laver, ce qui se doit continuer nombre de semaines.

Les cheveux ardens viennent, comme nous l'avons remarqué, de ce qu'ils se nourrissent de la partie rouge du sang, plutôt que d'aucune autre humeur. La saignée est d'un grand secours dans cette occasion ; mais il faut prendre garde d'en abuser, & de la pousser trop loin. Les fréquentes lotions des cheveux sont encore

ici très-convenables. Ces lotions se doivent faire avec une forte décoction de renoüée, autrement dite traînasse ; herbe, dont nous avons parlé plusieurs fois ci-devant, laquelle croît par-tout sur les chemins à la campagne ; cette Herbe, par sa qualité astringente, modere la trop grande véhemence avec laquelle le sang se jette dans les tuyaux des cheveux, qui, transparens comme ils sont naturellement, laissent appercevoir la couleur de l'humeur dont ils sont remplis.

Il faut raisonner ici comme de ces sueurs rouges, dont on a tant d'exemples, & qu'on appelle à juste titre, sueurs de sang, parce qu'elles viennent effectivement de ce que les particules rouges du sang sont poussées jusqu'au de-là des pores de la peau, & s'arrêtent sur la superficie du corps. Ce seroit ici l'occasion de parler d'une maladie ordinaire aux Polonois, dans laquelle le sang sort par l'extrémité des cheveux ; mais nous ne le pourrions faire sans digression, & cette digression nous écarteroit.

Ce sont des cheveux fendus par le bout, & dont les fentes qui sont au nombre de deux ou trois pourroient être séparées par une main legère & adroite, en autant de filets égaux, depuis le bas jusqu'en haut. Cette fourchure vient d'un suc âcre & corrosif, fourni par la masse du sang, & arrêté dans l'extrêmité du cheveu.

Le moyen de prévenir & de corriger cette difformité, c'est 1. de raffraichir souvent avec des cizeaux, la pointe des cheveux ; 2. de délayer dans de l'eau, un peu de fiel de bœuf, & de les laver avec cette eau ; 3. de boire tous les jours, pendant quelques semaines, soit aux repas, soit hors des repas, de l'eau d'esquine, laquelle se prépare en mettant infuser à froid, dans deux livres d'eau commune, deux gros, ou environ, de cette racine, qu'on y laisse tremper quatre ou cinq heures, ou d'avantage si c'est en hyver ; après,

quoi on ôte la racine, pour boire de cette eau en la maniere que nous venons de dire, soit avec du vin, soit sans vin, & en guise d'eau ordinaire : elle est sans goût & très-souveraine pour émousser dans le sang, l'âcreté qu'il transmet aux cheveux.

Suivant la division que nous avons faite, nous parlerons ici du visage, premierement en général, par rapport à l'air & à la mine ; puis en détail par rapport aux différentes parties qui le composent, dont les unes sont tout-à-fait extérieures, comme le front, les sourcils, les paupieres, les yeux, le nez, les joües, les oreilles, les lévres, le menton & la peau ; les autres, moins apparentes, comme les gencives, les dents, & la langue.

L'agrément & le desagrément du visage, consistent moins dans la forme particuliere des traits, que dans l'air & la mine. On voit plusieurs personnes avoir un visage laid, & cependant une mine noble, agréable, & avenante ; d'autres, au contraire, avoir un beau visage, & une mine basse, desagréable, & rebutante.

L'air du visage dépend des sentimens de l'ame. Voulez-vous, peres & meres, que vos enfans ayent une mine noble, un air agréable & qui plaise ? inspirez-leur des sentimens nobles & humains. Ces sentimens se peindront sur leurs visages.

Les gens de néant, qui ne puisent d'ordinaire, dans l'éducation qu'ils reçoivent, que des sentimens bas & rampans, ont presque tous, la mine basse & rampante. Le visage prend, pour ainsi dire, les traits de l'ame, & s'y moule. Un Comedien pour joüer son rôle, s'imprime-t'il une passion de colere ? son visage alors de lui-même, un air de colere. Est-on touché de compassion à la vûë de quelque objet ? le visage, sans qu'on y pense, marque aussi-tôt la compassion secrette dont on est émeu. Il en est de même des

sentimens habituels de l'ame ; un enfant est élevé dans des maximes d'honneur, les traits de son visage se forment insensiblement là-dessus, & deviennent ensuite inéfaçables, pourvû que cette éducation continuë jusqu'au temps où les traits s'affermissent. Les sentimens passagers de l'ame, ne font sur le visage, qu'une impression passagere ; mais les sentimens habituels, tels que ceux qui se contractent, dans la bonne ou dans la mauvaise éducation, dans les bonnes ou dans les mauvaises habitudes, ceux-là, par des coups redoublés, impriment sur le visage, des caracteres si profonds, que ces caracteres ne s'effacent plus. C'est ce qui fait la bonne, ou la mauvaise physionomie. Une jeune personne sera colere de son naturel, on ne travaillera point à corriger en elle, cette passion ; le visage, à force de prendre les plis & les froncemens que la colere y cause, en conservera des traces qui ne disparoîtront jamais, & qui, sans que la personne soit actuellement en colere, marqueront son humeur emportée, ce qui fera un air rude. La réflexion a beau venir ensuite, on peut se faire violence, & se corriger, mais l'air rude & colere qu'on a contracté, reste toûjours, & on porte toute la vie, sur le visage, de quoi déplaire à tout le monde.

Ce que je dis de la passion de colere, se doit entendre de toutes les autres passions ; on s'accoûtumera par exemple, dès sa jeunesse, à des airs d'orgueil & de mépris pour la plûpart des personnes que l'on verra ; des parens ne veilleront pas à corriger d'abord ce défaut ; le visage prendra alors, peu à peu, des traits d'orgueil & de hauteur, & ces traits, à force de se renouveller & de se retracer tous les jours sur la peau du visage, s'y graveront de telle maniere, qu'on aura ensuite tout le reste de la vie, un air méprisant, qui est le plus choquant de tous les airs, & le plus capable d'attirer sur soi le mépris même qu'on a pour les autres.

Un enfant sera élevé d'une maniere triste, son visage prendra un air triste & déplaisant. Ainsi, peres & meres, qui voulez que vos enfans ayent un air gai, élevez-les d'une maniere qui les tienne gais ; mais prenez garde, aussi de leur, donner trop de liberté, & de souffrir qu'ils parlent & qu'ils agissent étourdiment. Une trop grande condescendance sur ce point, leur procureroit, pour le cours de leur vie, un air étourdi, quand même ils viendroient ensuite, à bout de se corriger.

On se plait quelquefois, à voir des enfans contrefaire les grimaces qu'ils voyent faire à certaines personnes ; c'est le vrai moyen qu'ils les fassent ensuite eux-mêmes sans s'en appercevoir ; la peau du visage à force de se froncer & de se sillonner d'une certaine façon, contracte des plis qui ne peuvent non plus s'effacer, que ceux qu'on a faits à du papier, lesquels ne disparoissent jamais si bien, que la marque n'y reste.

Il résulte de tout cela, que les parens sont comme les maîtres de la physionomie de leurs enfans, puisque cette physionomie dépend des sentimens de l'ame ; que les sentimens de l'âme dépendent de l'éducation, & que l'éducation dépend des parens. Un pere & une mere ne sçauroient rendre réguliers à un enfant, les traits de son visage, s'ils ne le sont pas. Mais ils peuvent former l'esprit & le cœur de cet enfant, & c'est en lui formant l'esprit & le cœur, qu'ils lui formeront l'air du visage.

Quand les enfans font ou disent quelque chose de bien, approuvez-les par quelque petit mot de loüange ; l'approbation leur éleve l'ame, & si l'on y veut prendre garde, on verra que leur visage lorsqu'on approuve ce qu'ils ont fait ou dit, prend des traits nobles. Mais sous ce prétexte n'allez pas donner à vos enfans, des louanges outrées. Ces louanges les rendroient fiers, peut-être

même insolens, & en conséquence imprimeroient sur leur visage, des traits de fierté & d'insolence qui les rendroient odieux dans la société. Ces reflexions suffisent pour exciter la vigilance des parens sur plusieurs autres point que je supprime.

En voilà assez pour ce qui concerne le visage en général, passons aux difformités de ses différentes partie.

Il y a, comme nous l'avons dit neuf parties très-apparentes dans le visage ; sçavoir le front, les sourcils, le nez, les paupieres, les yeux, les joües, les oreilles, les lévres & le menton, à quoi il faut ajoûter la peau qui crouvre le visage. Nous parlerons d'abord de ces parties ; puis nous viendrons à cetles qui sont moins apparentes, telles que les gencives, les dents & la langue.

Aux jeunes personnes, le front doit être uni & sans plis. Peres & meres, ayez soin d'inspirer de la douceur & de la joye à vos enfans, élevez-les dans la tranquilité ; ils auront le front uni & sans plis ; mais si vous les élevez tristement, si vous les rendez chagrins & rêveurs, leur front se plissera dès leurs premieres années ; car l'ennui & la tristesse font plisser le front. Mais enfin, soit qu'il y ait de votre faute, soit qu'il en ait pas, si vous voyez qu'ils ayent le front plissé, commencez toujours par leur inspirer une humeur gaye, puis ayez recours au moyen suivant pour effacer les traces des plis, & continuez ce moyen plusieurs mois, jusqu'à ce que les plis disparoissent entierement. Mettez-leur sur le front, une bande qui y reste jour & nuit. Cette bande, si elle serre un peu le front, le rendra uni, pourvû que l'on continuë longtemps, & qu'on ait soin d'entretenir l'enfant gai. Il faut prendre garde que la bande ne descende point trop sur les yeux, car cela pourroit lui faire contracter un regard sombre & pesant.

Bien des enfans ont le haut du front couvert de cheveux qui leur viennent jusques sur la racine du nez. On croit bien faire de raser ce surplus de cheveux ; mais le rasoir ne sert qu'à le faire croître davantage, & si fort que le haut du front, quand il a été rasé plusieurs fois, devient tout couleur d'ardoise. Un menton rasé qui paroît de cette couleur, sied très-bien à un homme ; mais cette pointe ardoisée du front, laquelle descend jusques sur le nez, ne sied ni aux hommes ni aux femmes ; comment donc s'y prendre pour empêcher la production de cheveux qui causent cette pointe ? c'est de frotter souvent l'endroit avec de l'esprit de sel dulcifié ; cet esprit de sel se trouve chez tous les Apotiquaires, & une once suffira pour long-temps. On en met une goûte avec un petit pinceau, puis on frotte légerement l'endroit avec un linge. Cela amortit la racine du cheveu, & au bout de quelques semaines, cette plante, je veux dire, le cheveu, (car, comme nous l'avons remarqué plus haut, c'est une véritable plante) cette plante dis-je, ne prenant plus de nourriture, se desséche faute d'aliment, & tombe.

Il vient quelquefois au-dessus du front, quoique le cas soit rare, une éminence, ou élévation longue dure, ronde & pointuë, qui ressemble à une corne. Cette difformité commence quelquefois dès l'âge de sept ans, comme celle d'un paysan dont parle Mezeray, & dont voici l'histoire dans les mêmes termes qu'il la raconte.

« Au Pays du Maine, en l'année 1599. il se trouva un paysan, nommé François Troüillu, âge de trente-cinq ans, qui avoit une corne à la tête, laquelle avoit percé dès l'âge de sept ans. Elle étoit faite à peu près comme celle d'un Bélier ; hormis que les rayes n'étoient pas spirales, mais droites, & qu'elle se rabatoit en de-

dans, comme pour rentrer dans le crâne… Il s'étoit retiré dans les bois, pour cacher cette difformité monstrueuse, & y travailloit aux Charbonnieres.

» Un jour que le Maréchal de Lavardin alloit à la chasse, ses gens l'ayant vu qui s'enfuyoit, coururent après, & comme il ne se découvroit point pour saluër leur Maître, ils lui arrachèrent son bonnet, & ainsi apperçurent cette corne. Le Maréchal l'envoya au Roi, qui le donna à quelqu'un pour gagner de l'argent, en le montrant au peuple ; ce pauvre homme eut tant de chagrin & d'ennui de se voir mené comme un ours, & sa difformité exposée en vûë à tout le monde, qu'il en mourut bien-tôt après. »

On trouve dans les Auteurs de Médecine plusieurs exemples d'excroissances qui ont du rapport à celle dont parle ici Mezeray. Ces excroissances sont formées de la substance même des cheveux. Car les cheveux ne sont autre chose que de la corne en fil. Lorsque le trou de la filiere, par lequel passe la matiere du cheveu, a un grand diametre, cette matiere qui se présente en un gros volume, se proportionne au passage qu'elle trouve & sort en gros volume ; ce qui fait la corne. Si au contraire, le trou de la filiere est étroit, la matiere en question sort en fil, de la même maniere qu'on voit l'argent, le cuivre & le fer, se réduire en fils aussi menus que l'on veut, selon le plus ou le moins de largeur des trous de la filiere par lesquels on les fait passer. C'est ainsi que se forme le fil d'archal, les cordes d'épinettes, les fils d'or & d'argent. Le cheveu est une plante, il est vrai ; mais cette plante ne laisse pas de prendre la figure de l'espace dans lequel elle entre. J'ai vu une grande & longue asperge qui, pour avoir cru à l'étroit, entre deux grosses pierres plates, étoit toute plate comme du carton ; elle avoit un poulce & plus de largeur.

Les ongles sont de la même matiere que les cheveux, ce n'est que la forme des trous de la filière par lesquels la matiere des ongles passe, qui leur fait prendre la forme plate qu'ils ont. Il en est de cela comme de l'asperge dont je viens de parler. Aussi a-t-on vû des gens avoir des cornes à certains doigts, au lieu d'ongles. On lit dans la Bibliothèque Anatomique du célèbre Médecin Manget. l'histoire d'une femme dont les ongles des pieds étoient en façon de corne de Bélier, & presque de la longueur de deux doigts. Il y est aussi fait mention d'une fille qui avoit aux orteüils, des cornes plus longues que les orteüils même d'où elles sortoient, lesquelles tomboient plusieurs fois l'année, & renaissoient au bout de huit ou dix jours. Mais ce qui fait bien voir que les cheveux ne sont que de la corne, c'est la qualité de la fumée qu'ils rendent quand on les brûle. Cette fumée a la même odeur que celle que rendent les ongles que l'on brûle, il n'y a point de différence. Le poil des bêtes à corne rend aussi sur le feu, la même odeur que les cornes.

Il s'agit à présent de voir comment le front peut être préservé des excroissances dont il s'agit, & par quel moyen, lorsqu'elles sont venuës, on peut y remédier. Si celle qui étoit sortie à la tête de ce paysan, dont parle Mezeray, n'avoit pas été d'abord négligée, comme il y a bien de l'apparence qu'elle le fut, veu la condition pauvre du sujet, peut-être n'auroit-elle pas eu de suite. Quoiqu'il en soit, voici comment cette difformité peut être prévénuë, dès qu'on a lieu de la soupçonner. Elle s'annonce d'abord par une petite grosseur qui fait soulever la peau, & qui resiste au toucher. Il faut, aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, recourir au moyen que nous avons proposé ci-dessus, pour empêcher les cheveux de croître trop sur le front ; qui est de frotter souvent l'endroit avec de l'esprit de sel ; mais si, nonobstant cette précaution, ou faute

de l'avoir prise, la corne pousse & vient à paroître, il faut alors se donner quelque patience, parce qu'il arrive souvent que ces sortes de cornes tombent peu après d'elles-mêmes. Lorsque cette chute survient, il faut profiter de l'occasion, & frotter promptement l'endroit, avec l'esprit de sel dont nous venons de parler. Il est difficile, si l'on réïtere fréquemment la chose, que la racine de la corne ne se desséche, & ne devienne par-là, hors d'état de repousser. Que si cette chute n'arrive pas, ce qui ne va gueres au-delà de deux mois, il ne faut pas laisser le temps à la corne de durcir davantage ; mais la frotter perpétuellement avec l'esprit de sel, tandis qu'elle est encore tendre.

La purgation est ici d'un grand secours. La plus souveraine qu'on puisse mettre en usage dans cette occasion, est le sel d'ebson, dont la moindre dose pour un enfant de huit à dix ans, est de demi-once dans un boüillon.

Les enfans sont sujets à se donner des coups au front, soit par des chutes ou autrement ; ces coups font des bosses qu'il ne faut jamais négliger, parce que quelquefois elles rendent le front inégal en s'y durcissant. Le moyen de prévenir ce mal, est d'appliquer sur la bosse encore récente, une petite plaque de plomb, ou un sol, puis de mettre une compresse d'eau-de-vie pardessus, serrer la compresse avec un bandeau, & la laisser deux ou trois jours sans y faire autre chose que de la moüiller par dehors avec beaucoup d'eau-de-vie, en sorte qu'elle en soit toute pénétrée. Je ne parle point ici des bourrelets qu'il faut mettre autour de la tête des enfans, chacun sçait cela ; mais une chose à quoi l'on ne prend pas assez garde, c'est que ces bourrelets sont souvent posés trop haut sur la tête ; ensorte que lorsque l'enfant vient à donner de la tête contre quelque chose de dur & d'aigu, comme

une corniche de table ou de cheminée, son bourrelet ne lui sert de rien pour le garantir. Je répéterai ici ce que j'ai déjà dit plus haut, sçavoir qu'il ne faut jamais gronder les enfans, quand ils se sont donné quelques coups ; ils sont assez punis par le mal qu'ils souffrent, & lorsque dans ces occasions vous les querellez, ou ce qui est bien pis, que vous les frappez, comme il arrive souvent, que faites-vous ? vous les obligez à se cacher de vous lorsque le même accident leur arrivera, & à faire quelquefois d'une bagatelle que ce seroit, un mal de conséquence faute de secours.

La seconde partie du visage, de laquelle il nous faut parler à présent, est le sourcil.

Quatorze conditions sont requises pour les sourcils.

1. Il faut qu'ils soient suffisamment garnis de poils.

2. Qu'ils ne soient néanmoins que médiocrement épais.

3. Qu'ils forment sur le front une ligne concave en manière d'arc, & dont la cavité fasse une petite voûte au-dessus des yeux, telle que la réprésente M. de Voiture dans cette Stance, où il dépeint les sourcils d'une jeune personne qu'il rencontra dans un Bal

Sur un front, blanc comme l'yvoire
Deux petits arcs de couleur noire

Etoient mignardement voutés,
D'où ce Dieu qui nous fait la guerre,
Foulant aux pieds nos libertés,
Triomphoit de toute la terre.

4. Il faut que la tête des sourcils soit plus garnie de poils, que la queuë.

5. Que l'entrecil soit absolument nud.

6. Que les poils ne rebroussent point, mais soient couchés de maniere, qu'ils tendent du nez vers les tempes, & non des tempes vers le nez.

7. Qu'ils soient courts & sans interruption.

8. Qu'aucun ne soit herissé & n'enjambe sur l'autre.

9. Qu'ils soient noirs ou chatains, & non ardens, ni roux.

10. Qu'ils fassent l'arc entier.

11. Que cet arc ne soit que médiocrement élevé.

12. Qu'il y ait de chaque côté un sourcil.

13. Qu'on n'en soit point absolument dénué.

14. Qu'il n'y en ait point deux l'un sur l'autre.

Nous avons dît, en premier lieu, que les sourcils doivent être suffisamment garnis de poils. S'ils le sont trop peu, il faut commencer par y passer le rasoir, en sorte qu'on n'y laisse pas le moindre duvet ; puis faire bouillir dans du vin blanc, de l'absynthe, de la bétoine, & de la sauge, pour fomenter avec cette décoction, plusieurs fois le jour, l'endroit rasé. Continuer un mois, ou au moins trois semaines ; après quoi passer de nouveau le rasoir, & oindre alors l'endroit avec les huiles de miel, de cire & d'œuf, mêlées ensemble ; réïterer cette onction pendant un mois, tous les soirs avant le coucher, & mettre sur le sourcil, un linge pour y retenir les huiles.

Nous avons dit, en second lieu, que les sourcils, ne doivent point être extrêmement épais. S'ils le sont trop, brûlez un chou, faites une lexive de sa cendre, & de cette lexive frottez souvent les sourcils de l'enfant ; l'huile de noix est encore fort efficace dans ce cas. On en met de temps en temps sur les sourcils.

Au reste, ne rasez jamais les sourcils quand ils sont trop épais, ce seroit le moyen de ses rendre encore plus épais. Tout ce qu'on peut faire, c'est de les éclaircir avec des ciseaux ; mais c'est un assujettissement que cela, la lexive de chou que nous venons de proposer, vaut mieux, aussi-bien que l'huile de noix.

Nous avons dit en troisiéme lieu, que les sourcils doivent former au dessus des yeux, une ligne concave, en manière d'arc. Lorsque cette perfection manque, il est difficile de la réparer, & le meilleur parti qu'il y ait à prendre là-dessus, c'est de se tenir comme l'on est.

Des sourcils un peu trop en ligne droite, ne sont-pas, après tout, un défaut si choquant, qu'on doive beaucoup s'en embarasser ; c'est une imperfection, mais non pas une difformité. On peut, absolument parlant, faire faire la voute aux sourcils, par le moyen du rasoir, pourvû qu'ils soyent extrêmement toufus ; mais c'est toujours à recommencer ; & d'ailleurs pour peu qu'on regarde de près une personne qui a ainsi les sourcils ajustés par le rasoir, la chose se reconnoît.

Nous avons dit, en quatriéme lieu, que la tête des sourcils doit être plus garnie que la queüe, quand cela ne se rencontre pas, il est aisé d'y remedier. C'est de raser l'endroit le plus près qu'il se peut ; le poil recroîtra, & quand il aura repoussé, il faut le raser de nouveau : il recroîtra encore, & alors il faudra recommencer ;

ce qui n'ira pas à une douzaine de fois, pourvû qu'on ait soin de frotter avec de l'huile d'œuf & de cire, l'endroit rasé.

Nous avons ajoûté, en cinquiéme lieu, que l'entre-deux des sourcils, autrement dit l'entrecil, doit être absolument nud ; car lorsqu'il ne l'est pas, c'est une difformité parmi nous ; je dis, parmi nous, parce qu'il y a des pays, où c'est au contraire une beauté, d'avoir ainsi les sourcils joints. Quelques Auteurs anciens parlent de ces sortes de sourcils, comme d'un agrément, & entre autres Petrone & Ovide ; ce dernier remarque que les Dames de son temps, recouroient à l'artifice, pour se procurer de tels sourcils. On en juge autrement parmi nous ; un Auteur moderne a écrit que les sourcils joints marquoient de la méchanceté ; un autre a dit que le Maréchal de Turenne avoit les sourcils gros & rassemblés, ce qui lui faisoit une physionomie malheureuse ; mais ces sortes de décisions sont sans fondement. Les sourcils joints, non-plus que les sourcils gros & rassemblés, n'annoncent ni mal ni bien, & tout ce qu'on en dit de mauvais, ne gît que dans l'imagination. Il y a des personnes qui ont les sourcils joints, & qui sont très-douces. Il y en a qui les ont gros & rassemblés, & qui sont très-heureuses ; M. de Turenne a eu un succès infini, dans toutes ses entreprises. Il est vrai qu'ayant grimpé sur une hauteur pour découvrir le camp ennemi, il fut tué malheureusement d'un coup de canon. Mais qu'est-ce que cette infortune peut avoir de commun avec les sourcils gros & rassemblés qu'il avoit & que l'on prétend qui lui faisoient une physionomie malheureuse ? Combien de Capitaines ; sans avoir de gros sourcils ont été enlevés par une mort triste ? ou ont été infortunés toute leur vie ? Je le répéte, les sourcils joints, non plus que les sourcils gros & rassemblés, n'annoncent ni bonne ni mauvaise fortune ; & quant aux sourcils joints, M. de Voiture se mocque avec raison, de l'in-

dication que Messieurs les Physionomistes en tirent. « Ne pensez pas, dit-il, dans une de ses Lettres à Mademoiselle Paulet, que je sois encore cette foible créature que vous avez vûë autrefois, je suis tout autre que vous ne sçauriez vous imaginer : Je suis cru de six grands doigts dans mon voyage. J'ai le visage plus long que je ne l'avois, les yeux noirs, la barbe noire, & selon que je me figure, qu'est fait le Baron de Ville-Neuve ; je lui ressemble plus à cette heure, qu'à M. de Serisay. Cette mine entre douce niaise, est passée en une autre toute contraire, & il ne m'est plus rien resté qui ne soit changé ; sinon que j'ai encore les sourcils joints, qui est la marque d'un fort méchant homme, » Voilà comme M. de Voiture raille Messieurs les Physionomistes au sujet des sourcils joints. Nous ajoûterons qu'Auguste les avoit ainsi, ce n'étoit cependant pas un méchant homme.

Au reste, il ne faut pas confondre les sourcils joints dont il s'agit, avec ces sourcils joints qui viennent de ce que l'on fronce le front, & qu'on approche, par ce moyen, les deux sourcils l'un contre l'autre. Dans ce dernier cas, si les sourcils sont joints, ce n'est pas que l'entrecil soit couvert de poil, comme les sourcils ; mais c'est qu'il est caché par les rides du front, lesquelles rapprochent les deux têtes des sourcils l'une contre l'autre comme chacun peut s'en convaincre en ridant le front devant un miroir. Or, alors la jonction des sourcils venant de ce que l'on fronce le front, & ce froncement étant ordinaire aux personnes reveuses & mélancoliques, il n'y a rien d'absurde à dire, en parlant de ces sortes de sourcils, qu'ils sont la marque, je ne dis pas d'un méchant homme, car c'est aller trop loin, mais d'un homme rêveur & mélancolique. Chacun même observer, s'il veut se consulter ladessus, que lorsqu'on est appliqué à quelque chose qui demande de la méditation, on a coutume de joindre les sourcils ; ce qui ne

se fait alors que parce qu'on plice la partie du front qui est entre les sourcils.

Quoiqu'il en soit, quand les sourcils sont si joints, faute d'entrecil, que leurs têtes se touchent indépendamment de toute ride du front, il n'y a pas de meilleur moyen pour y remédier, que celui que nous venons d'indiquer pour les sourcils trop épais, qui est de brûler un chou, d'en prendre la cendre, & de faire de cette cendre une lexive, dont on frotte l'entre-deux des sourcils ; évitant d'y passer le rasoir, pour la même raison alléguée au même endroit.

Nous avons dit, en sixiéme lieu, que les poils des sourcils doivent être couchés de maniere, qu'ils tendent du nez vers les tempes, & non des tempes vers le nez. Quand le contraire se trouve, on ne sçauroit tâcher trop-tôt de remedier à une telle difformité. Dès le moment qu'on s'apperçoit qu'un enfant a les sourcils ainsi tournés à contresens, il faut se mettre à y passer sans cesse les doigts, depuis le dessus du nez, jusques vers les tempes, & continuer tous les jours sans se lasser. Il faut aussi passer dans le même sens, une petite brosse legere, comme celles dont on se sert pour frotter les dents. Il n'y a pas d'autre moyen que celui-là ; il est aussi sûr qu'il est simple ; mais il demande une grande perseverance. Les racines des sourcils, & les cavités dans lesquelles ces racines tiennent, sont d'un tendre infini, jusqu'aux six ou sept premiers mois après la naissance. Ainsi il faut ménager ce tems-là ; elles obéiront sans beaucoup de peine au mouvement tant des doigts que de la petite brosse, & s'inclineront du sens que l'on voudra ; mais je le repete, il faut une grande persévérance, & ne pas abandonner ce soin à des nourrices.

Nous avons dit, en septiéme lieu, que les poils des sourcils doivent être courts ; & outre cela, sans interruption. Pour les rendre courts, lorsqu'ils sont trop longs, l'unique moyen est de retrancher avec des ciseaux, ce qui excède. Il n'y a pas d'autre expédient.

Quant à se qui concerne l'interruption, il faut, pour y remédier, raser de temps à autre, les endroits où ils manquent ; on ne l'aura pas fait dix à douze fois, qu'ils croîtront en suffisante quantité, & recouvriront les endroits nuds.

Nous avons dit, en huitiéme lieu, qu'aucun poil des sourcils, ne doit être hérissé & s'élever sur l'autre. Quand cela est, il faut raser tout le sourcil deux ou trois fois, & avoir soin, lorsqu'il est rasé, de passer souvent les doigts par dessus, depuis la tête du sourcil jusqu'à la queue, les poils en deviendront bien-tôt unis, sans qu'aucun se dresse sur l'autre.

Nous avons dit, en neuviéme lieu, que les sourcils doivent être noirs, ou châtains. La plus désagréable couleur dont ils puissent être, c'est la rouge, ou la rousse ; & la plus agréable, c'est la noire, ou tirant sur le noir. Pour la leur procurer, non pas radicalement, car la chose est impossible, mais seulement pour quelques jours, il faut allumer, environ un gros d'encens, & de mastic, en recevoir la fumée par le moyen d'une carte qu'on passe à plat au-dessus de la flamme, & avec cette fumée froter les sourcils ; prenant garde de toucher à la peau nuë, de peur de la noircir, ce qui ne s'en iroit pas aisément ; car ce noir est fort tenace.

Nous avons dit, en dixiéme lieu, qu'il faut que l'arc des sourcils soit entier ; c'est-à-dire qu'il atteigne depuis le dessus d'un côté du nez, jusqu'au près de la tempe. Quand cette perfection

manque, qu'il n'y a pas une distance suffisante entre la tête du sourcil, & la queuë, il faut absolument recourir au rasoir, & le passer sur l'endroit où le poil manque vers la tête du sourcil, & sur celui où il manque vers la queuë, réïtérer plusieurs fois à différens jours ; & quoiqu'il n'y ait rien à raser, puisqu'il n'y a pas de poil, ne pas laisser cependant de passer le rasoir, tout comme s'il y en avoit. Cette action du rasoir rappelle le suc nourricier du sourcil, ranime la racine des poils, & élargit la cavité trop étroite, où cette racine se trouve resserrée, laquelle cavité faute d'un diamètre suffisant, empêche la racine dont il s'agit de pousser, & l'étouffe. Ce que je dis, suppose que cette racine, existe véritablement ; car s'il n'y en a du tout point il ne faut pas s'attendre que le mouvement du rasoir en fasse naître aucune.

Nous avons dit, en onziéme lieu, que l'arc des sourcils ne doit être que médiocrement élevé quand il l'est trop, il donne un air hardi, qui ne sied pas à tout le monde, sur-tout-au sexe. Mais comment le réduire à la médiocrité ? la chose est difficile. Le rasoir sembleroit favorable à ce dessein ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il le soit. Car si l'on s'avise de raser quelque chose du haut du sourcil, on ôte à ce haut sa proportion, en le rendant plus mince que le reste, qui ne doit pas être plus épais que ce milieu ; si d'un autre côté, pour conserver cette proportion, l'on rend plus minces les parties latérales du sourcil, que fait-on ? L'on fait un sourcil tout nouveau qui n'a rien de naturel & dont l'artifice saute aux yeux. Ainsi le parti qu'il y a à prendre alors, est celui que tous avons conseillé ci-dessus, en parlant des sourcils trop droits, qui est de rester comme l'on est.

Il y a cependant ici un tempérament, & ce tempérament regarde principalement les personnes du sexe ; c'est que si les sour-

cils dont il s'agit, viennent à donner un air trop hardi ; on peut corriger cet air, en levant moins les yeux, en baissant un peu plus le front, sans néanmoins le rider, & en prenant certaines manieres modestes, qu'on est toujours maîtres de prendre, pour peu qu'on veüille faire attention sur soi-même.

Nous avons remarqué, en douziéme lieu, qu'une grande difformité pour ce qui concerne les sourcils, est de n'en avoir qu'un. Cette difformité, à moins qu'elle ne vienne de quelque brûlure ou de quelque autre accident (auquel cas il est impossible d'y remedier) ne peut avoir d'autre cause, qu'une des trois suivantes : La premiere, l'absence du germe employé par la nature, à la production du poil des sourcils ; la seconde le défaut de l'humeur qui doit servir à nourrir ce germe, & à le faire pousser, laquelle humeur ou manque totalement, ou n'est pas en une quantité suffisante ; la troisiéme, l'étrecissement, ou l'obstruction des passages par lesquels ce germe doit pousser sa tige qui est le poil.

Si c'est la premiere cause, sçavoir l'absence du germe d'où se produit le sourcil, on ne sçauroit y suppléer : si c'est la seconde, il peut y avoir du remede, pourvu que l'humeur dont il s'agit, ne manque pas absolument ; & si c'est la troisiéme, on peut y remedier aussi. Mais comment démêler laquelle de ces trois causes, doit être accusée ici ? la chose n'est pas possible. Mais ce qu'il y a à faire, c'est de ne point s'en embarasser, & de se conduire toûjours dans ce doute, comme si l'on étoit assuré que ce fût la seconde cause, ou la troisiéme, c'est-à-dire que ce manque de sourcil, dût être attribué à la disette de l'humeur nourriciere, ou au peu de capacité des tuyaux par lesquels les poils doivent sortir. Le pis qu'il puisse arriver alors, c'est que si le mal auquel on veut remedier, ne vient pas de la seconde ou de la troisiéme cause, on

travaillera en vain pour la corriger, & ce ne sera que peine perduë, au lieu que s'il en vient, on pourra réüssir.

Cela posé, il faut avoir soin de passer souvent le rasoir sur l'endroit où le sourcil manque, quoiqu'il ne s'y présente rien à raser, puis d'humecter cet endroit avec choses qui soient analogues à l'humeur dont la nature se sert pour humecter les parties du corps sujettes à avoir des poils. Pour peu que dans l'endroit où le sourcil manque, il reste de cette humeur, on la pourra augmenter par cet expédient, & en même tems assouplir & dilater les petits tuyaux, qui, à cause de leur étrecissement, ou de leur obstruction, refusent le passage aux poils.

Il s'agit à present de sçavoir quelle est la nature de l'humeur qui abreuve les parties du corps couvertes de poils ; telles, par exemple, que les aisselles, le dessus de la tête, les sourcils. Or cette humeur, à examiner celle qui nourrit les cheveux de la tête, & le poil des aisselles, est une humeur aqueuse, huileuse, un peu salée, & amere. Qu'elle soit aqueuse & huileuse, on le voit par l'humidité & par la graisse des calotes qui ont resté quelque temps sur la tête, & par celle des linges qui ont resté aussi quelque temps sous les aisselles. Qu'elle soit salée & amere, on le reconnoît par la saveur qu'elle a. Or, c'est cette humeur qui, dans tous les endroits où il y a des poils, nourrit ces poils, & les entretient suivant la longueur qui leur est fixée par la nature.

Ainsi, pour préparer quelque chose qui soit analogue à cette humeur, & avec quoi on puisse frotter l'endroit où le sourcil manque, il faut recourir à la composition suivante, qui se doit renouveller tous les jours pendant trois mois qu'on en doit user ; huile de miel, huile d'absynthe & huile d'amandes ameres, de chacune deux goûtes ; urine de la personne, trois goûtes ; mêler

le tout ensemble, & le faire tiédir ; puis en frotter l'endroit, plusieurs fois le jour, pendant trois mois & plus, jusqu'à ce que les poils du sourcil commencent à percer ; & quand ils perceront, continuer plus soigneusement encore, à frotter l'endroit avec la même composition, jusqu'à ce que le sourcil soit tout-à-fait éclos. Voilà ce qu'on peut faire de mieux.

La treiziéme difformité que nous avons remarquée en fait de sourcils, est de n'en avoir point du tout ; cette difformité est moindre que de n'en avoir qu'un : A peine ceux qui vous regardent, quand vous n'en avez point, s'en apperçoivent-ils ; & si c'est une difformité, elle frappe si peu, qu'elle ne vaut presque pas la peine qu'on songe à la corriger. Mais comme il vaudroit mieux cependant n'avoir point ce défaut, on peut essayer d'y remédier par le même moyen que nous venons de proposer, qui est de faire pour deux sourcils, ce que nous avons dit de faire pour un. C'est tout ce qui est à remarquer là-dessus.

Cette difformité, qui est la quatorziéme que nous avons remarquée pour ce qui regarde les sourcils, est très-difficile à corriger ; mais elle n'est pas incorrigible. Il faut examiner lequel de ces deux sourcils, mérite d'être conservé ; ou celui de dessus, ou celui de dessous, & quand on a pris son parti, voici comment on doit procéder. 1. Raser d'abord le sourcil superflus ; & à l'instant, avec un petit pinceau, mettre sur l'endroit rasé, un peu d'esprit de sel dulcifié ; prenant garde qu'il n'en tombe dans l'œil ; continuer l'application de cet esprit de sel, deux jours de suite, matin & soir ; puis le troisiéme jour, frotter l'endroit, avec de l'esprit de vin. Le quatrieme, recommencer comme auparavant, mais pour ce jour-là seulement ; y revenir huit jours ensuite, & demeurer en repos après, cela pendant quinze jours. Si au bout de ces quinze

jours ou environ, le sourcil repousse, réitérer la même manœuvre, c'est-à-dire, raser de nouveau, l'endroit, & procéder ainsi que dessus, pour recommencer encore, si le sourcil s'obstine à repousser.

Le plan que nous nous sommes fait, demande que nous venions à présent aux difformités qui concernent le nez, lesquelles sont : 1. le manque de nez, 2. le nez plat ou épaté, 3. le nez en pied de marmite, 4. le nez de travers, 5. le nez boutonné, 6. le nez polypeux, 7. le nez pointillé, 8. le nez trop gros, 9. le nez fendu, 10. le nez chevalin, 11. le tic du nez. Onze articles que nous allons passer en revûë.

C'est une grande difformité de n'avoir point de nez, ou de l'avoir si court, qu'il vaille presque autant n'en point avoir. Cette difformité est-elle réparable ? c'est ce qu'il nous faut examiner. Un Auteur moderne que je m'abstiens de nommer, définit le nez : Une excroissance de chair qui s'avance entre les deux yeux. Il seroit à souhaiter, comme nous l'avons dit ailleurs, & très-à souhaiter pour la consolation de ceux à qui cette partie manque, que tout le monde fût dans une telle pensée ; mais selon les apparences, ce ne sera pas encore sitôt, & en attendant, je crois toujours pouvoir avancer, comme je viens de faire, que c'est une grande difformité de n'avoir point de nez, ou de n'en avoir presque point.

Cette difformité peut être apportée de naissance, ou être l'effet d'un accident survenu ensuite. De quelque cause qu'elle procède, il y a des gens qui prétendent qu'elle peut se réparer & se réparer si avantageusement, qu'une personne sans nez, puisse s'en faire fabriquer un véritable, aussi long & aussi bien taillé qu'elle voudra, sans qu'on puisse s'appercevoir que ce soit l'effet de l'art.

D'autres soutiennent qu'on ne peut rétablir que les nez qui viennent d'être séparés dès le moment, & qui tiennent encore au visage par quelque bout. « Le nez, dit un célèbre Anatomiste, peut recevoir toutes sortes de playes ; mais celles qui requierent une plus prompte opération, c'est lorsque par quelque coup d'estramaçon, il est presque séparé du visage, & tombe sur la bouche. Il faut aussi-tôt, le remettre en sa place, & faire un point d'aiguille à sa partie supérieure & dans son milieu. Ce point d'aiguille s'accomplit avec une aiguille enfilée d'un fil ciré ; commençant à coudre de dehors en dedans, par la partie inférieure de la playe, laquelle partie on appuye avec le bout d'une canule courbée, afin que l'aiguille passe plus vîte : L'on continuë d'en faire autant à la partie supérieure, de dedans en dehors ; & on lie les deux bouts du fil sur une petite compresse, à la partie la plus haute du nez. On met des plumaceaux sur la playe, on les couvre de baume du Pérou, ou de celui d'Arcœus, & on fait tenir le tout par le moyen d'un emplâtre, d'une compresse, & d'une bande, prenant garde de tirer un des chefs de la bande, plus que l'autre, ce qui rendroit le nez tortu. »

Cette reprise de nez, de laquelle parle l'illustre Dionis, n'a rien de surprenant, vû que le nez dont il s'agit, tient encore, par une partie, à l'endroit d'où il a été séparé ; mais qu'un nez totalement coupé, en sorte qu'il ne tienne plus à rien, puisse reprendre vie, étant ainsi présenté à sa place ; c'est ce que le même Auteur regarde, avec raison, comme une fable. Il rapporte, à cette occasion l'Histoire suivante. « On raconte, dit-il, que des voleurs ayant la nuit, attaqué des passans, un de ces brigands reçut sur le nez, un coup qui lui abbatit entièrement cette partie, & qu'étant allé pour se faire panser, le Chirurgien demanda le bout de nez pour le recoudre ; que ses camarades sortirent aussi-tôt, & allèrent couper

le nez à un malheureux qu'ils rencontrerent en chemin, & qu'ayant apporté ce nez au Chirurgien, il en fit la suture, par le moyen de laquelle, cette partie fut antée, & prit sur ce qui restoit du nez du voleur, comme auroit fait une greffe à un arbre. »

Notre Auteur traite de chimere cette Histoire, & en rapporte une autre à laquelle il ne fait pas plus de grace.

« On raconte, ajoute-t-il, qu'un Chirurgien fit une incision au bras d'un homme qui venoit d'avoir le nez coupé, qu'il lui mit l'endroit saigneux du nez, dans l'incision ; que par un bandage il le tint quelque temps dans cet état ; & que le nez s'étant colé avec la chair du bras, l'Operateur coupa de cette chair autant qu'il en falloit pour figurer un nez, & que par cette opération il en substitua un à la place de celui qui avoit été perdu. Je crois, continue-t-il, ces Histoires apocrifes, & je les prends plutôt pour des contes inventés à plaisir que pour des faits véritables. »

Plusieurs Auteurs, du nombre desquels est le fameux Taliacot, ont fait mentions d'opérations semblables à celles dont se moque ici avec tant de raison, M. Dionis, & les ont débitées comme des faits certains ; mais si ce Chirurgien ennemi des fables, vivoit aujourd'hui, & qu'il eût connoissance de celle qui se lit dans un nouveau Traité d'Opérations de Chirurgie, où il est parlé d'un bout de nez arraché avec les dents, par un Soldat qui se battoit avec un autre ; puis jetté par ce Soldat dans un ruisseau plein de bouë, foulé ensuite aux pieds, par le même ; lavé & relavé après cela, par un Chirurgien, à une fontaine d'eau fraîche, comme on y auroit lavé un pied de veau prêt à mettre au pot, enfin appliqué en son ancienne place, par ce Chirurgien, y reprit si parfaitement, qu'au bout de trois ou quatre jours, à peine s'apperçut-on qu'il eut jamais été retranché. Si, dis-je, ce Chirurgien, ennemi des

fables, vivoit aujourd'hui, & qu'il eût connoissance de celle-ci, combien ne se recrieroit-il pas sur une fiction si puérile ? fiction cependant avancée par son inventeur, comme un fait dont il n'est pas permis de douter.

On lit dans l'Extrait du Journal d'Italie, de M. l'Abbé Nazari, contenant quelques Observations curieuses de Michel Leysere, que le nez venant d'être à coupé par le Bourreau, à un Criminel, puis posé dès le moment, au milieu d'un pain chaud, recousu sans délay en sa place, reprit parfaitement. Ce cas comme nous l'avons remarqué ailleurs, n'a rien que de naturel, & autant que celui qui se lit dans le nouveau Traité d'Operations de Chirurgie, que nous venons de citer, est comique, autant celui-ci paroit-il digne d'attention.

Mais, pour revenir à ce que nous avons remarqué de cette restitution de nez, par le moyen d'un morceau de chair, que l'on coupe au bras pour en former un nez, nous ne sçaurions nous empêcher de rapporter sur ce sujet les paroles d'un célèbre Auteur en Médecine, mais un peu trop crédule ; lequel prétend que l'operation dont il s'agit, est très-possible ; « Ce n'est point une fable, dit-il, qu'un nez qui aura été retranché, ou qui manquera naturellement, puisse être restitué par le moyen d'un nez que l'on coupera à quelque misérable, qui voudra bien se prêter à cette opération, ou bien par un morceau de chair que l'on retranchera du bras de la personne à qui le nez manquera. » L'Auteur cite, sur cela, Calentius, autrement nommé Calentio, celebre Poëte Latin, natif du Royaume de Naples, qui vivoit vers l'an 1480. lequel a écrit en ces termes, à un de ses amis, nommé Orpien.

« Mon cher Orpien, si vous voulez avoir un nez, accourez ici presentement, vous y verrez une merveille des plus

surprenantes ; c'est un Sicilien nommé Branca, homme inventif, qui a trouvé le secret de faire des nez qu'il construit avec de la chair qu'il coupe aux bras des personnes, ou avec des nez même qu'il ôte à des Esclaves qui veulent bien s'en priver pour de l'argent. Dès que j'ai eu connoissance de ce que je vous dis, je n'ai pû m'empêcher de vous l'écrire sur le champ, rien ne me paroissant plus digne de vous être mandé. Si vous venez, sçachez que vous vous en retournerez avec un des plus grands nez que vous puissiez souhaiter ; ne tardez donc pas, mais volez. »

Telle est la Lettre du Poëte Calentio à Orpien. Mais comme les fictions sont familieres aux Poëtes, n'en seroit-ce point ici une ? & n'auroit-on point pris pour une lettre sérieuse une plaisanterie ? On ne sçait d'ailleurs quel est cet Orpien, à qui la lettre est adressée, & il y a bien de l'apparence que tout ceci n'est qu'un jeu. La fin de la Lettre le donne assez à soupçonner, quand on y dit à Orpien, (qui, par plaisanterie, apparemment, est supposé n'avoir point de nez, ou en avoir un trop petit) que s'il veut venir pour s'en faire mettre un, il s'en retournera avec un des plus grands qu'il puisse souhaiter ; ce qui semble faire entendre qu'il s'en retournera avec un pied de nez, pour dire qu'il sera bien trompé dans son espérance.

Calentio, à ce que disent les Historiens, avoit beaucoup d'esprit, il s'étoit acquis par cet endroit, une grande réputation. Ainsi sa Lettre a tout l'air d'une raillerie qu'il a voulu faire du prétendu réparateur de nez, le sieur Branca Sicilien. Ce Poëte, de la maniere dont en parle l'Histoire, n'étoit pas homme à s'en laisser imposer, & on ne lui a jamais reproché d'autre vice qu'un trop grand penchant à l'amour, vice qui le rendit malheureux, & fut un obstacle à sa fortune, comme il le déclare lui-même par ces Vers,

qu'il ordonna en mourant, qu'ils fussent gravés sur son Tombeau, afin de détourner ceux qui les liroient, de se livrer comme lui, à une passion si nuisible tout ensemble & à la conscience & à la fortune.

Ingenium naturas dedit, fortuna Poëtæ
Defuit atque inopem vivere fecit amor.

C'est-à-dire, il eut du génie, mais il n'eut point de fortune ; la nature lui donna l'un, & l'amour lui ravit l'autre. Mais en voilà assez sur ce point ; passons aux autres difformités concernant les nez, desquelles nous venons de faire l'énumeration, page 57. tels que sont 1. les nez plats, 2. les nez en pied de marmite, 3. les nez de travers, 4. les nez boutonnez, 5. les nez polypeux, 6. le nez pointillés, 7. les nez trop gros, 8. les nez fendus, 9. les nez chevalin, 10. les tics du nez.

C'est une grande difformité parmi nous, qu'un nez plat & épaté, quoi qu'en certains Païs ce soit une beauté. Cette difformité vient souvent de la faute des nourrices, qui, en mouchant leurs enfans, leur appuyent trop le mouchoir sur le nez. Il faut leur essuyer legerement le nez en leur passant doucement le mouchoir d'une narine à l'autre, sans presque appuyer. Mais si nonobstant cette précaution, ou faute de l'avoir prise, il arrive que le nez de l'enfant ait la difformité dont il s'agit, il faut, pour la corriger, approcher souvent avec ses deux doigts, les deux ailes du nez l'une de l'autre, & recommencer tous les jours sans se lasser. Si l'enfant est bien jeune, ce soin pourra réüssir. Il y a des gens qui, dans cette occasion, veulent qu'on frotte les narines tant en dedans qu'en dehors avec des choses astringentes qui les resserrent ; mais c'est un mauvais moyen que celui-là, & capable en fronçant trop les membranes du nez, de faire à cette partie, deux torts

considerables, l'un de retenir les mucosités qui doivent s'en échapper, par le moucher, ce qui ne peut avoir que des suites facheuses, l'autre de détruire l'odorat. Il vaudroit bien mieux être un peu camus, que de cesser de l'être à ce prix.

Le nez retroussé en pied de marmite, est un défaut qui n'est pas plus facile à corriger que le précédent, & qui vient souvent comme celui-là, la faute des nourrices, lesquelles en mouchant leurs enfans, leur rebroussent le nez vers le front & à force de réïtérer, lui font prendre cette figure de pied de marmite, qui reste toute la vie, si l'on ne songe promptement à y mettre ordre. L'unique remede qu'on y puisse apporter, c'est pendant plusieurs mois, de passer & repasser toutes les heures du jour, un des doigts sur le dessus du nez de l'enfant, depuis le haut jusqu'en bas, & d'appuyer un peu fortement sur le bout. Il y a cependant ici un inconvénient, c'est qu'en appuyant sur ce bout, on oblige les narines déjà assez larges, à s'élargir encore davantage, ce qui est une autre difformité. Comment donc s'y prendre ? C'est d'empêcher alors cet écartement des narines, en les pressant un peu entre le doigt indice, & le poulce. Ceci est vétilleux, & demande une extrême patience ; mais quand on aime bien un enfant, rien ne coûte pour lui épargner quelque difformité.

Les nez de travers viennent, pour la plûpart, de la négligence des nourrices & des sévereuses, qui en mouchant leurs enfans, ou leur essuyant les yeux, leur poussent le nez plus d'un côcé que de l'autre. Lorsque le nez est ainsi de travers, il n'y a pas non plus, d'autre remède à cette difformité, que le secours des doigts ; mais il faut pour que ce secours réüssisse, que l'enfant soit très-jeune, faute de quoi toutes les tentatives seront inutiles, pour ne pas dire dangereuses ; car le secours dont il s'agit consistant à re-

pousser le nez, du côté opposé à celui d'où il paroît s'éloigner, il est visible que si tout le corps du nez n'obéït pas aisément, comme il obéït dans le temps de l'enfance, on court risque de meurtrir l'endroit que l'on pousse, ou de le rendre plus étroit qu'il ne faut, au lieu que lorsque tout le corps du nez obéït, ce qui arrive dans le temps de l'enfance, on ne court point ce risque ; parce qu'en poussant un côté du nez, l'autre céde en même temps.

Il vient souvent aux enfans, comme aux personnes faites, des bourgeons sur le nez ; il faut bien prendre garde alors, de rien faire qui puisse repousser au dedans, l'humeur de ces bourgeons ou boutons, il n'y faut mettre ni eau de plantain ni autre chose de rafraichissant ou d'astringent, mais seulement de la salive au sortir de la bouche, empêcher l'enfant d'y porter les doigts, & c'est tout. Mais si l'on chasse au dedans ces petites tumeurs, soit par des onguents ou autrement, elles disparoissent pour quelque temps, & renaissent ensuite de plus belle ; si tant est qu'elles renaissent ; car souvent elles disparoissent pour toujours, ce qui est un très-grand mal ; parce que cette disparition vient alors de ce que l'humeur, chassée au-dedans, se jette ou sur l'organe de l'odorat, ou sur celui du goût, & du parler, ou sur celui de la vûë, ou sur celui de l'oüie, ce qui peut rendre un enfant, ou insensible aux odeurs, & aux saveurs, ou bégue, ou aveugle, ou sourd, selon la quantité & la qualité de l'humeur repoussée.

Le nez polypeux est celui au dedans duquel il y a un polype ; ce polype est une excroissance qui quelquefois remplit tellement une narine, ou toutes les deux, que le nez ne peut admettre librement, souvent même en aucune maniere, l'air qui se présente aux

narines ; ce qui trouble la respiration, altere la voix, rend la parole difficile, & enfle considérablement le nez.

Pour guérir ce mal, il ne faut pas s'y prendre rudement, mais y aller avec beaucoup de douceur. Quelques-uns croyent qu'il n'y a qu'à couper & retrancher, mais c'est le moyen d'envenimer le polype au point de le faire dégénérer en cancer.

Ou le polype occupe toute la cavité du nez, ou il n'en occupe qu'une partie. Il y a du reméde dans l'un & dans l'autre cas ; mais plus difficilement dans le premier. Si la cavité du nez n'est pas toute remplie, il faut, pour tout reméde, se contenter d'y introduire un peu de boüillon tiéde fait avec le veau & les écrevisses. On aura une petite éponge imbibée de ce boüillon, on la pressera dans le creux de la main, & l'on tirera par le nez, le boüillon qu'elle rendra, ce qui se doit réïtérer plusieurs fois le jour pendant plusieurs semaines.

Quant au premier cas, qui est celui où cette excroissance occupe toute la capacité du lieu, il n'y a pas non plus, de meilleur reméde pour la détacher, que de l'humecter avec du boüillon au veau & aux écrévisses. Mais comment introduire ce boüillon lorsqu'il n'y a point d'espace pour le recevoir ? la chose paroît impossible, mais elle ne l'est pas. Il le faut introduire par le moyen d'une canule très-fine, que l'on pousse peu à peu, dans la narine ; cette canule se fait jour facilement, pourvû qu'on l'insinue entre le polype, & un des côtés de la narine auquel il est adhérant ; mais il faut le faire peu à peu, comme nous venons de dire, & sans rudesse. Quand elle est insinuée, on lance fortement, par le moyen d'une petite seryngue, le boüillon dans la canule, & on réïtere deux ou trois fois par jour, pendant un mois & plus, selon l'opiniâtreté du mal.

Ce qui ordinairement donne occasion au polype dont il s'agit, c'est de s'arracher avec l'ongle, certaines mucosités qui s'attachent au dedans des narines, & qui y forment des croûtes. Ces croutes sont quelquesfois si adhérantes, que lorsqu'on ne veut pas attendre qu'elles viennent à un certain point de maturité, & qu'elles tombent d'elles-mêmes, ce qui ne va gueres au-delà de six ou sept jours, on ne les peut enlever sans écorcher l'endroit auquel elles tiennent ; il ne faut souvent qu'une écorchure de cette sorte, pour produire un polype.

Il vient quelquefois dans le nez des jeunes personnes, comme des autres, de petits poils longs qui sortent hors des narines, comme ces petits poils ne sont pas gracieux à voir, il arrive souvent qu'au lieu de se les couper, on se les arrache pour avoir plutôt fait. Si l'on vouloit examiner de près, la cause occasionnelle de la plûpart des polypes du nez, on verroit qu'il y a peu de ces excroissances qui ne tirent de-là leur origine.

Il y a des nez tout pointillés de petits trous, comme des noyaux d'amandes. On croit ordinairement que ces petits trous sont des loges de vers ; & dans cette pensée, on a coutume de pincer entre deux ongles, ces endroits-là, pour en faire sortir les prétendus vers, lesquels ne sont qu'une crasse durcie. Ce pincement fait sortir effectivement cette crasse qui ressemble à de petits vers sans en être. Mais d'un autre côté il produit trois mauvais effets ; le premier de rougir le nez ; le second, de le grossir ; & le troisiéme, d'y faire quelquefois élever des tumeurs.

Le meilleur moyen d'effacer ces pointillures, c'est de mettre tout le long du nez, avec le doigt, ou avec un petit pinceau, un peu d'huile de muscade. Cette huile appliquée plusieurs fois le jour pendant quelques semaines, ramollit les petits paquets de crasse

engagés dans ces trous, & les fait sortir, lorsqu'on passe un petit linge sur le nez. Puis avec quelques goutes de vinaigre rosat, dont on frotte doucement le nez, on vient à bout de resserrer ces petites ouvertures, ensorte qu'il n'en paroît plus.

J'entends par un nez gros, un nez difforme en grosseur. Il y en a qui deviennent tels tout d'un coup ; D'autres qui le deviennent peu à peu, & d'autres qui sont héréditaires.

Quand un enfant vient au monde avec un nez excessivement gros, & que cette difformité n'est point héréditaire, on peut espérer qu'il guérira, pourvû toutefois que la mere pendant sa grossesse n'ait point été frappée de quelque objet qui ait eu cette difformité, comme certains masques, certains tableaux, certaines personnes ; car en ce cas, le mal est incurable. Si donc le pere & la mere de l'enfant, ont le nez bien conformé, & qu'outre cela, la mere n'ait point été frappée par la vûë de quelque objet tel que nous venons de dire, il y a lieu, je le répete, d'avoir bonne esperance ; d'autant plus que cette grosseur, se dissipe quelquefois, d'elle-même, au bout d'un certain temps, pendant lequel on peut patienter. Mais si la difformité persiste au-delà de six ou sept mois, il faut humecter le nez de l'enfant, avec du jus de pourpier & de laituë qui soit un peu chaud, & tout nouvellement exprimé, faire tirer par les narines, du jus de bette, & recommencer plusieurs fois le jour, pendant des mois entiers, en cas que la grosseur ne diminuë pas assez promptement ; mais si, après huit ou dix mois, elle s'obstine, il faut abandonner le tout à la nature ; car il n'est pas sans exemple, qu'un enfant ait eu jusqu'à deux ou trois ans, un nez difforme en grosseur, & que cette difformité soit passée ensuite avec l'âge.

Quelques-uns conseillent ici les saignées & les sudorifiques ; d'autres, les purgatifs, d'autres d'appliquer sur le nez, des linges passés à la flamme de l'encens & du mastic. Ces remedes ne produisent pas grand effet ; mais on les peut tenter pour n'avoir rien à se reprocher. Il n'y a que les saignées que je ne permettrois pas si l'enfant est bien jeune.

Quand aux nez excessivement gros, devenus tels tout d'un coup, sans cause manifeste, le cas est difficile à comprendre ; mais il n'est pas sans exemple ; on a vû des nez grossir si promptement qu'en peu d'heures ils sont devenus les uns deux fois, les autres trois fois plus gros qu'ils n'étoient auparavant.

Lorsque le nez grossit ainsi tout d'un coup à un enfant, sans cause manifeste, & que l'enfant, non plus que sa nourriture, n'a ni fiévre, ni autre maladie, ou l'enfant est alors à la mamelle, ou il est en sévrage, ou il a passé ce temps-là. Dans le premier cas il n'y a pas beaucoup à craindre, parce que cette grosseur ne vient que du regorgement d'un lait non digéré qui s'est jetté dans les tuyaux capillaires du nez, supposé, que la nourrice se porte bien d'ailleurs.

Il y a des enfans qui, par un regorgement de lait, ont les mammelles si gonflées, qu'il en sort du lait, quand on les presse un peu. Le proverbe trivial, si on lui tordoit le nez, il en sortiroit du lait, pour faire entendre que la personne dont on parle, est encore bien jeune, fait voir que ce n'est pas d'aujourd'hui, qu'on suppose qu'il se porte du lait dans le nez des enfans.

Quoiqu'il en soit, voyons quel remede on peut apporter à cet excessive grosseur de nez. Allons à la source. La grosseur dont il s'agit, vient d'un lait simplement indigeste, or le lait peut être tel

pour l'une des raisons suivantes, ou parce qu'il est donné en trop grande quantité à l'enfant, ou parce qu'il est mal conditionné de lui-même. Si c'est la premiere cause, il est facile d'y remedier, en donnant moins à tetter à l'enfant ; & si c'est la seconde, il faut, ou changer de nourrice & en prendre une qui ait le lait mieux conditionné, ou corriger son lait, soit par le régime, soit autrement. Quant au changement de nourrice, il n'y faut venir que lorsqu'il n'y a pas moyen de s'en dispenser ; car le moins qu'on peut changer de nourrices aux enfans, c'est le mieux.

Pour ce qui est de corriger le lait, comme son vice dans l'occasion présente, est d'être trop épais, il est aisé de remédier à cette épaisseur, 1. en faisant boire à la nourrice, beaucoup d'eau, & la réglant sur le vin, si elle en boit. 2. En empêchant qu'elle ne mange trop de pain, comme font quelques-unes. 3. En lui faisant manger beaucoup de potage bien trempé. 4. En lui donnant tous les jours, une ou deux prises d'orgeat bien clair, & non citronné. 5. En la purgeant de temps en temps, avec un peu de moëlle de casse dans un petit lait, si le ventre n'est pas libre.

Quant au second cas, c'est-à-dire si l'enfant est en sévrage, il y a moins d'esperance de guerison, mais il ne faut pas laisser de garder toûjours la même conduite que nous venons de marquer.

Pour ce qui est du troisiéme cas, sçavoir quand l'enfant est hors de sévrage, il faut tous les jours lui bassiner le nez avec du vin blanc de Champagne, dans lequel on ait fait boüillir de l'écorce de grenade, un morceau de coin & de l'alum, ce qui se doit préparer en la maniere suivante. On prendre une livre de vin blanc de Champagne, du plus fort & du plus petillant, la moitié d'un coin médiocre, coupé en trois ou quatre morceaux, & deux gros d'alum de roche ; on fera boüillir le tout une minute ou

deux ; puis on retirera le pot du feu ; on le bouchera bien, & on le laissera reposer environ une demi-heure ; après quoi on trempera un petit linge dans cette décoction encore tiéde, & on en bassinera le nez. On réïterera plusieurs fois par jour pendant nombre de mois.

Quand l'excessive grosseur du nez est venue peu à peu, dans le cours par exemple d'un an ou de deux, il n'y a point de remede à y faire ; il ne faut songer qu'à en empecher le progrès ; c'est tout ce qu'on peut espérer ; & pour cela on retranchera l'usage du vin, si la personne en boit, on la purgera souvent avec la manne, le senné, & les tamarins, dont on reglera la dose selon l'âge & le temperamment. Faire quelque chose de plus sera inutile.

Si la grosseur excessive du nez est l'effet d'une petite vérolle, & que cette petite vérolle soit passée depuis un an ou environ, il n'y a rien à y faire ; mais si la maladie n'est pas encore terminée, ou qu'il n'y ait gueres qu'un mois qu'elle le soit, le meilleur remede pour dissiper cette grosseur du nez, c'est de purger souvent la personne avec le syrop de chicorée, composé de rhubarbe, & celui de fleurs de pêcher, délayés ensemble dans de l'eau de fumeterre. Six gros de syrop de chicorée & demi once de syrop de fleurs de pêcher, suffisent pour un enfant de six ans ; on peut juger par-là des doses qui conviennent dans les autres âges.

Il arrive souvent aux personnes enrhumées du cerveau, qu'il leur distille par le nez, une sérosité âcre & mordante qui leur ronge le bord des narines, & les fait fendre vers leur extrémité. Cette fente passe quelquefois d'elle-même ; mais quelquefois aussi elle reste toute la vie, non à la vérité avec écorchure, mais cicatrisée de maniere, qu'on voit toûjours la trace de l'ancienne fente, ce qui est fort désagréable ; c'est pourquoi il est bon d'y remedier

promptement, en oignant sans délai, & plusieurs fois les narines avec d'excellent beurre frais, & un peu d'huile d'œuf, mêlés ensemble dans le creux de la main. Ce remede simple qu'il faut continuer plusieurs semaines, vaudra mieux que toutes les Pommades.

On appelle nez chevalin, un nez ouvert comme celui d'un cheval, ce qui est bien différent du nez simplement épaté. Quand un enfant vient au monde avec un tel nez, & qu'il tient en cela, de pere ou de mere, dont l'un ou l'autre l'a ainsi fait naturellement, la difformité est sans remède ; mais si elle n'est pas héréditaire, & que d'ailleurs on ne puisse soupçonner que la mere pendant sa grossesse, ait rien vû de semblable qui lui ait frappé la vûë, il y a de l'espérance, pourvû que dès les premiers jours, on songe à y remédier ; ce reméde consiste à presser doucement avec les doigts pendant plusieurs semaines, les narines de l'enfant, & de recommencer vingt & trente fois le jour sans se rebuter ; prenant garde en même temps, que lorsque l'enfant tette, son nez n'appuye trop contre la mammelle, ce qu'il est difficile d'éviter lorsqu'elle est trop grasse & trop charnuë ; c'est pourquoi dans cette occasion, il faut avoir soin de choisir une nourrice qui ait le sein petit, le mammellon pointu, & fort en avant.

Après avoir continué cette légere pression, non-seulement plusieurs semaines, mais même plusieurs mois, s'il le faut, on fera construire de petites lunettes de nez sans verre, proportionnées au nez de l'enfant, & on les lui fera porter tous les jours quelques heures ; en sorte qu'elles ne pressent pas trop le nez, & qu'elles ne gênent point la respiration ; ce qui se doit continuer des deux & des trois ans ; même davantage en cas que le nez n'obéïsse pas assez aisément. Si par ce moyen on ne vient pas à

bout de corriger absolument la difformité, on aura toujours le plaisir de la diminuer considérablement, & l'enfant en sera au moins quitte pour avoir le nez un peu épaté ; ce qui après tout, comme nous l'avons remarqué, est bien moins difforme que le nez chevalin.

Le nez est quelquefois attaqué d'un mouvement convulsif qui le fait mouvoir involontairement dans de certaines occasions. On appelle ce mouvement, Tic du nez. Le Cardinal Commendon en avoit un dont il lui étoit impossible de s'empêcher lorsqu'il rioit ou sourioit. D'autres éprouvent ce tic en se fâchant, en parlant avec chaleur, en regardant quelque chose avec attention. D'autres l'éprouvent en tout temps indifféremment.

Le tic du nez, lorsqu'il est invétéré, n'admet point de reméde, mais on le peut guérir quand il est récent. Le moyen pour cela, c'est toutes les fois qu'un enfant en est attaqué, de lui mettre promptement au nez & autour du nez, un petit inge trempé dans de l'eau fraîche, & de réitérer diverses fois. Il n'y a guéres de tics récens qui ne cédent à l'application de l'eau fraîche, en quelque partie du visage qu'il arrive.

Je ne me serois jamais avisé de mettre cet article avec les précédens, si je n'avois lu quelque part, que la délicatesse, ou la grossiereté d'esprit, se montre ouvertement dans le nez. C'est-à-dire, qu'il n'y a point ici à deviner, & que selon une certaine forme de nez, on connoît tout d'un coup, si la personne à qui il appartient, a l'esprit délicat, grossier ; mais quelle est cette forme de nez qui marque ouvertement qu'on a l'esprit grossier ? L'Auteur ne le dit point, & comme selon lui, la chose saute aux yeux, puis qu'il dit qu'elle se montre ouvertement, il a cru apparemment pour cette raison, ne devoir pas s'expliquer. Quoiqu'il en

soit, nous ne chercherons point par quel moyen, on peut déguiser, ou corriger cette malheureuse conformation de nez, qui annonce tout d'un coup, & d'une maniere si traitresse, qu'on a l'esprit grossier ; car nous ne sçavons point en quoi elle consiste. On dit ordinairement en parlant d'une personne qui a l'air spirituel, qu'elle a des yeux d'esprit ; mais on n'a point encore dit, que je sçache, qu'elle a un nez d'esprit. On dit, à la vérité, d'un homme fin & pénétrant, qu'il a bon nez, ce qui est une comparaison empruntée de la sagacité des chiens de chasse, qui ont l'odorat fin, & qui sentent le gibier de loin. On étend cette comparaison encore plus loin, on dit, par exemple, d'une jeune fille qui paroît aimer le monde, qu'elle n'a pas le nez tourné du côté du Couvent. Expression qui vient de ce que les chiens de chasse ont toujours le nez tourné du côté où ils sentent le gibier qu'ils guettent. Mais ces manieres de parler, & autres semblables, ne conduisent ni de près ni de loin, à croire que la délicatesse ou la grossiereté d'esprit, se montrent ouvertement dans le nez.

En voilà suffisamment sur l'article des difformités du nez ; passons aux autres parties du visage. Nous avons fait mention du front, des sourcils & du nez, viennent à présent les paupieres, les yeux, les jouës, les oreilles, les lévres, & le menton ; à quoi il faut ajoûter, comme nous avons dit, la partie commune & générale du visage qui est la peau qui le recouvre. Nous passerons ensuite, selon notre projet, aux gencives, aux dents & à la langue, qui sont les parties les moins apparentes du visage.

Les paupieres sont sujettes aussi à plusieurs difformités. J'en compte neuf entre autres ; la premiere, le rebroussement de la paupiere supérieure ; la seconde, le renversement de celle d'en bas ; la troisiéme, la chassie ; la quatriéme, le grain de grêle, pe-

tite tumeur dure entre les tuniques de la paupiere supérieure ; la cinquiéme, l'hydatide, tumeur molle à la même paupiere, & quelquefois, à l'inférieure ; la sixiéme, le grain d'orge, autrement dit orgelet, ou orguilleux ; la septiéme, le manque de cils ; la huitiéme, les cils trop courts, ou en trop petite quantité, la neuviéme, le hérissement des cils, contre l'œil.

Nous allons examiner ces neuf articles, dans le même ordre que nous venons de les détailler.

Il y a des personnes qui ont la paupiere supérieure tellement rebroussée vers le front, que lorsqu'elles veulent fermer l'œil, elles ne le peuvent qu'à demi, en sorte même qu'elles dorment l'œil ouvert, comme les liévres ; ce qui fait qu'on appelle cette difformité, œil de liévre. Elle vient, ou de naissance, par une mauvaise conformation, ou de l'habitude qu'on laisse prendre aux enfans lorsqu'ils sont au berceau, de regarder toujours en haut, ce qui, à force d'être renouvellé, leur fixe la paupiere vers le front, ensorte que cette paupiere, que sa nature a posée au-dessus de l'œil, comme une espéce de store, pour se hausser & se baisser selon la volonté, ne peut plus recouvrir l'œil, & demeure toujours rebroussée.

La même difformité peut venir encore ou d'une humeur âcre qui se jette sur les membranes musculeuses de la paupiere, & les fronce par son âcreté, ou bien d'une cicatrice survenuë après quelque ulcere de cette partie : Quatre cas différens dans deux desquels seulement, la difformité dont il s'agit, peut guérir, pourvû qu'elle ne soit pas trop ancienne. Ces deux cas sont 1. celui où le mal vient de la mordacité d'une humeur acre qui se jette sur la partie ; 2. celui où il vient d'habitude. Dans le premier cas, il faut employer des remedes internes, & des remedes externes. Les in-

ternes sont en grand nombre, il n'y en a pas un qui vaille ici, la confection d'hyacinthe. On en peut donner à la jeune personne pendant plusieurs jours, soir & matin, un demi-gros, ou un gros, soit seul, soit délayé dans un peu d'eau de pourpier distillée. Ce remede a cela de propre, qu'il adoucit considérablement l'acreté des sucs. Or dans l'occasion dont il s'agit, la principale vûë qu'on doit avoir, c'est d'adoucir la masse du sang, puisque le mal auquel on veut remedier, vient de l'acreté des sucs que fournit cette masse.

C'est une erreur populaire de croire que la confection d'hyacinthe échauffe ; elle ne renferme que des absorbans capables de calmer la chaleur étrangere, tels que sont, entre autres, les pierres précieuses dont cette confection est composée. Il est vrai qu'elle renferme aussi de la graine de kermes & de la myrrhe ; mais ce que ces drogues peuvent avoir d'échauffant, est tellement châtié par les autres ingrédiens, qu'elles ne peuvent faire sur les entrailles, la moindre impression de chaleur, & qu'elles ne servent qu'à empêcher le remede de peser sur l'estomac.

Au reste, comme dans cette composition il entre quelquefois du musc, & de l'ambre-gris, j'avertis q'il les faut retrancher, & qu'en demandant à un Apothicaire, de la confection d'hyacinthe, il la lui faut demander sans musc ni ambre.

Il y a dans certaines Pharmacopées, une confection d'hyacinthe, qu'on appelle réformée, où l'on a retranché & changé quantité de choses qui entrent dans la confection d'hyacinthe ordinaire ; ce n'est point cette confection d'hyacinthe prétenduë reformée, que je conseille ici ; il faut s'en tenir à l'ancienne qui vaut, sans comparaison, beaucoup mieux.

Quant aux remedes externes, autrement appellés topiques, il y en a plusieurs qu'on peut mettre ici en usage ; mais le meilleur de tous est de faire chauffer une compresse, de la moüiller d'eau rose, & de l'appliquer sur la paupiere ; il faut avoir soin de renouveller de temps en temps, la compresse, & de ne la point laisser sécher sur la partie.

Pour ce qui est du second cas, sçavoir celui où cette difformité vient de l'habitude contractée par l'enfant dans son berceau, de regarder toujours en haut, il n'y a autre chose à y faire, sinon de mettre et de laisser long-temps sur le front de l'enfant, un bandeau qui lui descende jusques sur la paupiere, & la lui couvre totalement, ensorte que l'enfant, pendant ce temps-là, ne puisse plus regarder en haut : bien entendu qu'avant que d'assujettir ce bandeau, il faut avoir soin de tirer doucement la paupiere en bas.

Quand les enfans sont un peu grands, ils ont coutume de se divertir à joüer au volant ; ce divertissement peut leur nuire, lorsqu'ils ont eu la paupiere supérieure ainsi rebroussée, ou qu'ils l'ont actuellement, le volant les oblige à lever sans cesse les yeux. On voit par-là le danger qu'il y a de les laisser alors, joüer long-temps à ce jeu.

Ce renversement de la paupiere inférieure est plus difforme que le rebroussement de la paupiere supérieure, duquel nous venons de parler. Il laisse voir la paupiere toute pendante, & elle ressemble alors à ces portieres de vieux coches par terre, lorsqu'elles sont abbatues.

Le mal dont il s'agit, pourvû qu'il ne soit point l'effet de quelque blessure à la paupiere, vient pour l'ordinaire, d'un trop grand relâchement de cette paupiere, produit par une humidité

surabondante qui l'abbreuve & qui lui ôte son mouvement & son ressort ; car quoiqu'on puisse la regarder comme immobile, en comparaison de l'autre, elle ne l'est pas absolument. Elle se meut en même tems que la supérieure ; toutes deux ont un même mouvement, un mouvement qui leur est commun ; j'entends, par exemple, que lorsque la supérieure se meut pour couvrir l'œil, ou pour le découvrir, l'inférieure en fait autant. A la vérité, le mouvement de celle-ci est moins sensible, mais il n'en est pas moins réel.

Pour s'en assurer, on n'a qu'à pincer avec le poulce & l'indice, la paupiere inférieure, pendant qu'on remue la supérieure, & l'on sera convaincu qu'elle se meut, & que son mouvement est le même. On n'a de plus, qu'à regarder de près & avec attention, les yeux de quelqu'un ; même les siens si l'on veut, dans un miroir ; on verra qu'en remuant la paupiere supérieure, l'inférieure remuë aussi. L'Anatomie au reste apprend que ce sont les mêmes muscles, les mêmes fibres qui exécutent les mouvemens dont il s'agit. Or ces muscles & ces fibres ne peuvent gouverner ici la paupiere inférieure, à cause de l'humidité surabondante qui la pénétre ; il s'ensuit que pour lui rendre son mouvement, la raffermir, & l'empêcher de tomber davantage, il faut d'abord recourir à des hydragogues, c'est-à-dire à des remedes qui évacuent les sérosités dominantes, & ensuite employer les astringens & les fortifians.

Pour remplir la premiere indication, on purgera de tems en tems avec la poudre cornachine, dont on proportionnera la dose à l'âge de la personne. Un demi gros dans un boüillion est la dose ordinaire ; mais aux enfans on la diminuë à proportion. Le vésicatoire à la nuque, conviendra aussi. Un petit morceau de racine

de Thymelœa est un très-bon vésicatoire dans cette occasion : il tire une très-grande quantité de sérosités, sans causer de douleur ; on le fait tenir à la nuque, par le moyen d'une petite bande, & on le retire lorsqu'il a produit une suffisante évacuation, sauf à recommencer quelques jours après s'il le faut.

Quant à la seconde indication qui est de recourir aux astringens & aux fortifians, on la remplira en moüillant souvent la paupiere avec de l'eau de plantain & de fenoüil, dans lesquelles on aura éteint un fer chaud, tout rouge.

La chassie est une maladie où il découle sans cesse des paupieres, une humeur qui en rougit les bords, & les colle l'un contre l'autre. Lorsqu'on examine ce mal de près, on voit que c'est une traînée de petits ulceres superficiels & presque imperceptibles, rangés tout le long du bord de chaque paupiere tant en dedans qu'en dehors. Ces petits ulceres sont difficiles à guérir quand on n'y apporte pas promptement remede. Ce remede c'est d'appliquer souvent sur les paupieres, des linges trempés dans une décoction de graines de lin, & de fenoüil, de fleurs de pas d'âne, de feüilles de mauve & de guimauve, à quoi on ajoute un peu de sucre de Saturne. Voici comment se doit faire cette décoction : Prenez une poignée de feüilles de mauve & de guimauve, demi-poignée de fleurs de pas d'âne, demi once de graines de lin, & trois gros de graines de fénoüil ; faites boüillir le tout dans une livre d'eau commune pendant un demi-quart d'heure ; puis le coulez par un linge, & dans la colature, jettez un demi-gros de sucre de Saturne. Au reste, il est bon de purger avec un peu de manne délayée chaudement dans de l'eau de fumeterre, & de scabieuse ; l'usage du thé ne doit pas être oublié.

Il se produit quelquefois, entre les membranes de la paupiere supérieure, une petite tumeur luisante, mobile, ronde, dure, & indolente, de la grosseur d'un pois, laquelle tient à une queuë extrêmement mince, & ressemble en quelque sorte, par sa figure, à un grain de grêle ; cette tumeur ne menace d'aucun danger, pourvu qu'on ne l'irrite point, par des remèdes faits mal-à-propos. On en voit même qui après avoir duré quelques années se dissipent sans remêdes. Il faut éviter dans le traitement de cette tumeur, toute application d'emplâtres, & n'avoir recours qu'à des fomentations en forme de vapeurs. Pour cela on fera cuire ensemble dans de l'eau commune, les herbes suivantes bien séches : Mélisse, basilic, origan, marjolaine, chardonbenit, de chacune une poignée ; on y ajoutera demi-poignée de bayes de laurier, & de geniévre, concassées, & cinq ou six pincées de caffé bien rôti, & bien pulvérisé. Quand le tout fumera bien, on en fera aller par le moyen d'un entonnoir, la fumée, à l'œuil malade, qu'on aura soin alors, de tenir bien clos.

Ce reméde doit être réïteré plusieurs fois le jour, & continué sans intermission d'aucun jour, jusqu'à guérison entiere. Mais il faut bien se garder de toucher rudement à la tumeur ; ce seroit le moyen de la rendre incurable.

L'Hydatide est une petite tumeur molle & indolente, à l'une ou à l'autre paupiere, mais plus ordinairement à la supérieure ; cette tumeur qui est ordinairement luisante, rouge, transparente, & qui empêche d'ouvrir l'œil, est causée par une humeur aqueuse, extravasée entre les membranes de la paupiere. Les enfans y sont fort sujets, & à moins qu'on ne prenne promptement soin d'y remédier, elle peut, d'indolente qu'elle est de sa nature, devenir très-douloureuse, & dégénérer en ulcere fistuleux, ou laisser sur

la paupiere, une cicatrice aussi difforme qu'incommode. Le remède à ce mal, est d'appliquer sur la paupiere, un cataplasme fait avec l'armoise, la scabieuse, la sauge, le fenoüil & l'aigremoine, cuits dans du vin blanc. Si après l'usage de ce cataplasme, la tumeur paroît disposée à suppuration, il en faut alors appliquer un autre, fait avec la mauve, la guimauve, les figues, la camomille, le saphran & la mie de pain, cuits dans du lait ; le continuer jusqu'à ce que la suppuration s'ensuive. Puis, avec le miel rosat, & un peu de tutic, consolider la paupiere.

C'est une petite tumeur enflammée, longue, immobile, de la figure d'un grain d'orge, laquelle vient au bord des paupieres dans les cils. Elle commence d'abord par une petite élévation rouge, qui grossit ensuite peu à peu, & excite de la démangeaison, & de l'ardeur ; puis au bout de quelques jours blanchit & suppure. Elle différe du grain de grêle, en ce que le grain de grêle est sans inflammation, ni douleur, qu'il n'est pas dans les cils, mais au milieu de la paupiere ; qu'il est mobile, dur, rond, luisant, & de la même couleur que la peau ; qu'il tient à une petite racine d'où il pend, & qu'il ne suppure point. Le grain d'orge est sans danger, pourvu qu'on n'y porte point trop souvent les doigts, & il guérit ordinairement de lui-même. Quelquefois il rentre pour un temps, & se remontre ensuite ; quelquefois même il durcit, & semble se refuser à la suppuration. Quand cela est, il faut prendre la moëlle d'une pomme cuite, & en appliquer un peu sur le mal, c'est le vrai moyen de faire venir l'orgelet à maturité. Lorsqu'il y est parvenu, ce qui se reconnoît à un petit point blanc qui paroît au milieu, à un des côtés, il n'y a qu'à presser légérement la tumeur, le pus en sortira, & elle sera guérie. Au reste, il faut bien se garder de mettre sur l'orgelet, rien de rafraichissant, ni d'astringent, on fe-

roit rentrer l'humeur au dedans, ce qui seroit dangereux pour l'œil.

Ce n'est pas une grande difformité d'avoir les paupieres dénuées de cils, mais cependant c'est une difformité. La cause la plus ordinaire de l'absence de ces poils dans les enfans, sont les larmes trop fréquentes qu'ils versent. Ces larmes sont caustiques, & rongent les racines des cils ; elles ont même quelquefois une si grande âcreté, qu'elles entament les joües. Ainsi, il ne faut pas s'étonner qu'elles puissent ronger les cils. Prenez garde à cela, peres & meres, ne laissez point trop pleurer vos enfans ; mais d'un autre côté s'ils retiennent trop leurs larmes, cette suppression peut leur causer la fistule lacrymale. D'ailleurs les larmes ne contribuent pas peu, à décharger le cerveau des enfans, ce qui leur sauve bien des maladies. C'est pour cette raison, qu'en certains Pays des Indes, où les enfans à la mammelle ne pleurent jamais d'eux-mêmes, on a toujours auprès de leur berceau, des orties prêtes, dont on les touche de temps en temps pour les faire pleurer. Les Philosophes du Pays disent que si un enfant pleure au moins une heure par jour, il devient plus grand, & vit plus long-temps, en quoi ils ont très-raison. Comment donc se conduire en cette rencontre ? c'est sur quoi il est difficile de donner une regle bien sûre. Il y a cependant ici un tempérament à prendre, qui est de ne laisser pleurer les enfans ni trop ni trop peu. S'ils pleurent trop, leurs cils tombent ; & s'ils pleurent trop peu, leur santé en souffre. On évite l'un & l'autre, en prénant le tempérament que je dis.

Quand les racines des cils sont absolument rongées, ils ne reviennent plus, quelque chose que l'on fasse. On a beau, quoiqu'on disent certains Empiriques, appliquer alors sur les paupieres, la

graisse d'ours, la moëlle de cerf, le miel, & autres remédes semblables qu'ils disent avoir éprouvés ; rien ne réüssit, c'est vouloir faire croître une plante lors qu'elle n'a ni racine, ni semence. Mais s'il reste encore quelques racines de cils, & que les ouvertures par lesquelles ces racines peuvent pousser leurs tiges, ne soient pas absolument effacées il y a de l'espérance, & l'on peut rappeller les cils, en frottant les tarses, c'est-à-dire les bords des paupieres, avec de la décoction de bétoine, de sauge, de l'avande, de mélisse, & d'origan, y ajoutant un peu de miel.

Les cils doivent être un peu longs, & bien garnis, sans quoi les paupieres, quelque belles qu'elles soient d'ailleurs, ont une grace de moins. Pour les faire croître lorsqu'ils sont trop courts, & les rendre plus touffus lorsqu'ils sont trop clairsemés, il n'y a qu'à oindre souvent les paupieres avec de l'huile de geniévre, & de l'huile d'ambre, mêlées ensemble. Ou bien prendre une trentaine de mouches ordinaires, les écraser, & avec un peu de thérébenthine dissoute par le moyen d'un jaune d'œuf, en faire un emplâtre qu'on appliquera sur la paupière. Cet emplâtre est excellent pour procurer la sortie des cils.

Ce hérissement n'est pas seulement difforme, mais il incommode l'œil considérablement, en le picotant sans cesse, & causant de l'inflammation. Le meilleur reméde qu'on y puisse apporter, c'est de couper avec des ciseaux bien déliés, et le plus près que l'on peut, ces cils recourbés ; puis, de frotter aussitôt l'endroit chaudement avec du suc de fleurs de pas d'âne, & avec du lait ; ce reméde soit être recommencé souvent.

Après les difformités des paupieres, l'ordre demande que nous parlions d'abord ici de celles des yeux ; sçavoir, 1. de l'œil louche ; 2. de l'œil enflammé ; 3. de l'œil égaré ; 4. de l'œil squameux ; 5.

de l'œil clignotant ; 6. de l'œil plus petit que l'autre ; 7. de l'œil hagard.

Les enfans sont louches, ou dès la naissance, ou seulement après la naissance. Quand c'est de naissance, la difformité n'est pas pour cela incurable, comme le croyent quelques Auteurs, à moins qu'elle ne soit héréditaire ; ce qui change bien le cas. Et comme l'enfant qui vient au monde, sans être louche, peut le devenir dans la suite, ainsi qu'il arrive si souvent, un enfant tout de même, qui naît avec cette difformité, peut en guérir. L'œil est une partie extrémement flexible dans cette occasion ; un rien peut rendre louche un enfant dès le ventre de la mere, & un rien peut ensuite, lui redresser l'œil ; mais il faut avoüer cependant, que la difformité dont il s'agit, est bien plus facile à guérir quand elle est contractée après la naissance ; elle procede presque toujours alors, de la faute des nourrices, qui couchent leurs enfans dans de faux jours, où la lumiere ne leur vient pas du sens qu'il faut ; au lieu qu'on doit les coucher de façon, qu'ils ayent la lumière soit du jour, soit de la chandelle, vis-à-vis eux. Il y a peu de peres & de meres qui ne sçachent cela ; mais ce n'est pas assez qu'ils le sçachent, s'ils n'y font attention. Or ils n'y en font presque jamais ; c'est pourquoi on ne sçauroit trop les réveiller là-dessus.

Une autre faute des nourrices, c'est lorsque pour appaiser leurs enfans qui crient, elles leur présentent tout contre leurs yeux, une poupée, un hochet, un chapelet, un colier, & autres choses semblables qu'elles font voltiger, & qu'ils ne peuvent regarder de si près sans loucher.

Quand le Strabisme (c'est le nom qu'on donne à cette maladie), est tout nouveau, on y remédie facilement ; & quand il est invétéré, il ne céde à aucun reméde ; mais invétéré ou non, il

faut toujours en entreprendre le traitement, parce qu'il y quelquefois des ressources dans la nature, qui ne peuvent être devinées par les plus experts.

La premiere chose à quoi il faut songer, c'est de ne laisser jamais les enfans regarder rien de trop près, ou trop de côté, ou qui soit situé trop directement au-dessus de leurs yeux.

Quelques-uns conseillent de donner à lire aux enfans louches, des écritures menues, ou de les faire travailler à des ouvrages fins, comme tapisseries à petits points, broderies délicates, découpures ; mais c'est de quoi il faut bien se garder ; ce seroit le moyen d'augmenter le mal.

Pour ce qui est de la lecture, le moins qu'on y peut appliquer les enfans louches, c'est le mieux. J'en ai vû qui apprenant à lire à trois ans & à quatre ans, devenoient encore plus louches, & dont on a redressé parfaitement la vûë, en discontinuant pendant ce temps-là de les faire lire. Qu'un enfant sçache lire un an ou deux plus tard qu'il ne feroit ; le mal n'est pas grand, & ce mal si c'en est un, est-il comparable avec celui dont on fait courir le risque à un enfant, qui est d'être louche toute sa vie ?

Le second moyen qu'on doit employer, c'est de faire pendant plusieurs jours, matin & soir, environ l'espace d'un quart d'heure chaque fois, contempler à l'enfant louche, ses propres yeux dans un miroir ; avec cette précaution que chaque œil, ne contemple que celui qui lui répond dans le miroir ; c'est-à-dire, que le droit ne regarde que le droit, & que le gauche ne regarde que de gauche. Ce petit assujettissement n'est pas grand chose ; l'on ne sçauroit exprimer cependant, combien il est efficace pour redresser la vûë. Il vaut mieux que toutes les besigcles ; pourvû toutes-

fois que la difformité ne soit pas héréditaire ; auquel cas, (je le répete) elle ne sçauroit guérir, de quelque maniere qu'on s'y prenne.

Si le Strabisme n'est pas considerable, on peut le négliger comme un défaut, qui, absolument parlant, ne mérite pas le nom de difformité. Il y a des louches qui ne déplaisent pas. On aimoit dans le Duc de Montmorency, son œil un peu tourné, & même aujourd'hui on voit des personnes à qui c'est une espéce d'agrement, d'avoir le regard comme il l'avoit ; on appelle cela avoir l'œil à la Montmorency. Mais il faut que la chose soit peu sensible ; car d'avoir la vûë tout-à-fait renversée, ne fut jamais un agrément. L'Histoire rapporte que dans le Paganisme, on consacroit les louches au service des Autels ; mais peut-être n'étoit-ce pas toutes sortes de Louches. Quoiqu'il en soit, le Strabisme lorsqu'il n'a rien de trop apparent, n'est pas une véritable difformité. Ovide aimoit les yeux un peu louches, & Venus, selon lui, les avoit tels.

On appelle cette maladie inflammation de l'œil, ou ophthalmie ; les enfans y sont plus sujets que les autres. Elle empêche d'ouvrir l'œil, & fait beaucoup de douleur quand on s'expose à la lumiere ; ce qui est cause qu'on est obligé alors de tenir sur les paupieres, un morceau de tafetas noir & verd, pour empêcher les rayons de la lumiere de frapper la vûe. Ce mal vient d'un sang extrêmement âcre qui picote les vaisseaux délicats de l'œil, les gonfle & les rougit ; ce qui cause en même tems une grande difformité.

Il y a deux sortes d'ophthalmies, l'une seche, l'autre humide. Dans cette derniere, l'œil pleure beaucoup, & dans l'autre il est sans écoulement de sérosités ; ce qui vient de ce que le sang qui

dans celle-là gonfle les vaisseaux de l'œil, est moins aqueux : mais dans l'une & dans l'autre le même traitement convient, qui est d'adoucir l'âcreté du sang, tant par des remedes internes que par des remedes externes.

Les remedes internes sont 1. d'évacuer d'abord par de douces purgations, les sels âcres du sang. Ces purgations doivent être fort simples. Un peu de casse dans du petit lait, suffit, ou un peu de manne dans du boüillon, avec des tumarinds. Mais elles doivent être réïterées de temps en temps. Il faut au reste, éviter ici tous les Emétiques.

Le lendemain de la premiere purgation, il est à propos d'ouvrir la veine du bras, & le surlendemain celle du pied, observant là-dessus, à l'égard du sexe, les regles générales.

2. Il faut faire boire au malade, des boüillons adoucissans, faits avec le veau, le poulet, les écrevisses, & la laituë, sans bœuf, ni mouton.

3. Il est nécessaire de s'abstenir absolument de vin, jusqu'à parfaite guérison.

Les remedes externes sont 1. de raser la tête. 2. de prendre la moitié d'un blanc d'œuf dur, dont on aura ôté le jaune, de le faire tremper pendant une demi-heure, dans de l'eau de fenoüil bien chaude, d'appliquer chaudement sur l'œil, le creux de cette moitié ; ce qui se doit faire deux ou trois fois par jour, & une fois seulement par nuit, à quelque moment de reveil, & cela durant l'espace d'une semaine ou de deux, selon l'obstination du mal.

Rien ne contribue plus à rendre aux enfans, l'œil égaré, que de leur faire regarder à la fois, une grande foule d'objets en mouve-

ment ; tels, par exemple, qu'une multitude d'hommes qui se suivent les uns les autres, ou un nombre considérable de gens qui dansent & qui sautent, comme il arrive souvent à la campagne, dans certaines réjoüissances, où les nourrices portent leurs enfans. Cette multiplicité d'objets sur aucun desquels ils n'ont pas le temps de reposer la vûë, la leur égare souvent, pour peu qu'ils y ayent de disposition, & fait qu'ils ne peuvent plus rien regarder que d'une manière égarée. Ce défaut croît ensuite avec l'âge, & c'est ce qui est cause qu'on voit tous les jours tant de gens qui vous parlant, & semblant avoir les yeux sur vous, ne vous regardent néanmoins pas. Ils ont la vûë ailleurs, & vous ne sçauriez dire où ils l'ont ; ce qui est une difformité d'autant plus facheuse, qu'une personne qui n'a pas la vûë arrêtée, passe pour l'ordinaire, quoique souvent à tort, pour n'avoir pas, non plus, l'esprit arrêté.

Ainsi prenez y garde, peres & meres, & ne souffrez jamais que les nourrices ou les sévreuses de vos enfans les portent ou les menent dans de grandes foules, comme processions, & autres concours de monde.

Une autre cause encore qui égare quelquefois la vûë des enfans, sont ces jouets qu'on leur donne, & qu'on appelle des chasses, où par le moyen d'une petite manivelle qu'ils tournent, ils voyent tout d'un coup paroître diverses figures qui se suivent les unes les autres, comme Liévres, Renards, Loups, avec un Chasseur en queuë qui semble les poursuivre ; ils regardent attentivement ces petites figures fugitives, & à force de les faire passer & repasser devant leurs yeux, ils se troublent la vûë. Voilà à quoi l'on ne prend pas garde ; & cependant il ne faut quelquefois que cela, pour rendre à certains enfans, la vûë égarée.

Il n'y a rien de petit dans l'éducation des enfans, & tant pour le corps que pour l'esprit, tout y est de conséquence.

Au reste, ce n'est pas toujours de regarder à la fois trop d'objets en mouvement, qui peut rendre la vûë d'un enfant égarée : cette difformité vient souvent aussi de tenir trop long-tems, & trop fréquemment la vûë panchée sur certains objets qui exhalent une odeur ennemie des yeux, comme 1. sur certaines couleurs fraichement broyées ; d'où vient que beaucoup de Peintres ont la vûë mal assurée ; 2. sur des cadavres ouverts ; d'où vient que plusieurs Anatomistes qui sont toujours occupés à disséquer, ont aussi la vûë mal assurée. Je dis plusieurs ; car tous les Anatomistes, non plus que tous les Peintres, ne contractent pas ce défaut, & il y en a plusieurs des uns & des autres qui ont la vûë très-posée, ce qui est dû à la bonne constitution de leurs yeux. Mais toujours la chose est vraye en général, & je connois, entre autres, un jeune Anatomiste, qui, pour s'être appliqué dès ses tendres années, à faire des dissections, & avoir toujours eu alors, comme il les a encore aujourd'hui, les yeux frappés d'une odeur cadavéreuse, est devenu un exemple de ce que j'avance ici ; sans parler du teint blême & livide que cette odeur de cadavre lui a procurée. Peres & meres ; dont les enfans embrassent certaines professions qui peuvent quelquefois nuire aux yeux, prenez bien garde s'ils ont la vûë propre à s'en accommoder, & se ne les exposer pas témérairement à l'avoir difforme toute leur vie.

La plupart des enfans quand ils boivent, égarent leurs yeux de tous côtés, au lieu de regarder dans le gobelet où ils boivent, ce qui à la longue, lorsqu'on leur en laisse contracter l'habitude, leur égare la vûë. Le plus sûr moyen de les corriger là-dessus ; lorsque les avertissemens sont inutiles, c'est de glisser adroitement un

petit morceau de liége dans leur gobelet, lorsqu'on leur présente à boire, & qu'ils ont les yeux ailleurs. Dès qu'ils sentent ce liége à leurs lévres, ils regardent dans leur gobelet, & on ôte alors le liége ; puis s'ils recommencent à regarder ailleurs en beuvant, on recommence tout de même à leur mettre le liége, en sorte qu'à la fin, ils sont obligés pour boire, de baisser les yeux en beuvant, ce qui leur assure la vûë.

L'œil squameux, ainsi appellé du mot latin squama, qui signifie écaille, est une difformité produite par de petites pellicules dures & écailleuses, formées entre la paupiere, & le globe de l'œil, lesquelles ou empêchent absolument la vision ; ou du moins la troublent considérablement, & dans l'un & l'autre cas, font faire à l'œil diverses contorsions.

Quand la squamie est traitée selon l'art, & qu'elle l'est à temps, il arrive quelquefois que les petites écailles dont il s'agit, tombent de l'œil comme des parcelles de son.

Une grande lumiere qui heurte les yeux jusqu'à les ébloüir extraordinairement, & à les ébranler dans leurs parties les plus intimes, est souvent la cause de cette maladie. Outre plusieurs exemples, qu'on en pourroit rapporter, on en a un bien remarquable dans la personne de saint Paul, sur les yeux duquel comme l'on sçait, se formerent de ces petites pellicules en forme d'écailles, après qu'il eut été frappé de l'éclat de lumiere qui le renversa par terre. Ces écailles l'empêcherent de voir le jour, & il ne recouvra la vüë qu'après qu'elles furent tombées. Ceux qui voyagent parmi les neiges, sont obligés de porter des lunettes d'un verre particulier, pour défendre leurs yeux contre le grand éclat de la neige, & les préserver de ces écailles qui ôtent l'usage de la vûë, lesquelles, lorsqu'elles sont invétérées, s'incorporent

tellement avec l'œil, qu'il faut toute l'industrie de l'art pour les enlever.

Il y a des nourrices qui ne font pas difficulté d'exposer leurs enfans à toutes sortes de lumieres indifféremment, & à celle même du plus grand Soleil, sous prétexte que ce n'est que pour quelques momens, comme en traversant un jardin, une cour, &c. mais il ne faut quelquefois qu'un de ces momens pour donner lieu aux écailles dont il s'agit, si tant est qu'on en soit quitte pour cela ; car en certains cas, un simple rayon de Soleil, dardé fortement sur les yeux d'un enfant, peut l'éblouir au point de lui faire perdre tout-à-fait la vûë.

Une autre précaution nécessaire, c'est de ne jamais souffrir que les enfans soient à contre jour, lorsque le jour est trop grand ; mais de mettre un léger rideau entre eux & l'endroit d'où leur vient la lumiere ; ou bien de les tourner de façon qu'ils ayent le jour au dos, ou de côté.

Quand les enfans apprennent à lire ou à écrire, c'est une imprudence assez ordinaire à leurs Maîtres & à leurs Maîtresses, de les faire lire & écrire à contre jour ; il n'en faut pas d'avantage, en certaines circonstances, pour leur rendre les yeux squameux, & leur renverser tout-à-fait la vûë.

Que dire ici de ces Maîtres, & de ces Maîtresses qui ont assez peu de génie pour les laisser même lire & écrire au Soleil ? En général, il ne faut jamais, quand on applique fortement ses yeux, les avoir à l'opposite de la lumiere ; on voit souvent de jeunes Demoiselles travailler en tapisserie, ou coudre à contre-jour ; leurs meres quelquefois, leur en donnent l'exemple, exemple pernicieux, & contre lequel on ne sçauroit trop déclamer.

Comme les Graveurs travaillent à contre-jour, la plûpart d'entre eux ont quelque chose d'alteré dans la vûë, malgré le soin qu'ils se donnent de mettre devant leurs fenêtres, certains papiers, pour rompre la trop grande lumiere. On peut juger par-là des précautions qu'il faut apporter pour ménager la vûë des enfans, par rapport aux contre-jours.

Lorsque nonobstant toutes les précautions, ou faute d'en avoir pris, il arrive qu'un enfant a les yeux squameux, qu'est-il à propos de faire pour le guérir ? Il ne faut pas s'attendre que les écailles de ses yeux tombent miraculeusement comme firent celles de saint Paul. On doit recourir aux moyens naturels, dont un des meilleurs est le suivant. Ayez un gros de tutie préparée, un demi-gros de diaphorétique mineral, six grains de verd de gris, trois grains de camphre, & demi-gros de sucre candi blanc ; le tout bien réduit en poudre, mêlez cette poudre avec deux onces d'excellent beurre frais, lavé trois ou quatre fois dans de bon vin blanc. Puis détachez de cette mixtion la valeur d'un pois, dont vous oindrez les paupieres, & ferez entrer une partie dans les yeux ; recommencez deux ou trois fois par jour, & continuez plus ou moins de semaines, selon l'opiniatreté du mal.

Il ne faut jamais, quand un enfant s'éveille, l'exposer tout d'un coup au grand jour, cela le fait clignoter violemment ; & lorsqu'on ne veut point se gêner pour le ménager là-dessus, son clignotement à force de recommencer tous les jours, tourne en habitude, & l'enfant clignote ensuite toute la vie, comme si quelque grain de poussiere, ou quelque brin de paille venoit de lui entrer dans l'œil, ce qui est très-difforme. On voit tous les jours de ces gens-là, & si on vouloit les interroger, on apprendroit de la plûpart, qu'ils ne sont devenus tels que par la cause que nous disons.

Ce clignotement outré & habituel, quand il est ancien, ne se guérit pas aisément ; mais quelque mal aisée qu'en soit la guérison, elle n'est pas absolument impossible ; & voici un remede bien simple pour en venir à bout, s'il y a de la ressource ; c'est d'appliquer sur les paupieres, & autour des paupieres, un petit linge trempé dans du jus de pourpier ; ce qu'il faut réïtérer plusieurs fois le jour, pendant des mois entiers.

Le clignotement n'est pas le seul mal qu'il y ait à craindre en exposant ainsi un enfant à la grande lumiere dès le moment qu'il s'éveille, & qu'on le tire de l'obscurité de son berceau ; on court risque de lui affoiblir considérablement la vûë, & souvent même de la lui faire perdre. Du temps de Charles-Quint, le Rois de Tunis fut aveuglé par la réverbération d'un bassin luisant qui lui fut mis devant les yeux ; Démocrite s'aveugla lui-même, par le brillant d'un bouclier. Théophile le Protaspataire raporte que Denys Tyran de Siracuse, aveugloit certains criminels en les tenant dans un cachot où l'on n'appercevoit pas la moindre lumiere, & en les faisant ensuite exposer tout d'un coup au plus grand jour, après qu'ils avoient été un très-long-temps enfermés dans les plus épaisses ténebres.

Il y a des personnes qui ont un œil si petit, qu'on diroit presque qu'elles n'ont qu'un œil ; c'est ce qui a fait donner le nom de Monopie à cette difformité, et appeler tout de même, du nom de Monope, celui en qui elle se trouve : expressions imitées du grec, dont la premiere signifie œil unique, & la seconde, qui n'a qu'un œil. Ceux & celles qui naturellement n'en ont qu'un, ou pour parler plus juste, qu'on suppose n'en avoir qu'un, on les nomme aussi Monocules, terme grec qui signifie pareillement qui n'a reçu de la nature qu'un œil. On les nomme encore Arimaspes,

du nom d'anciens Peuples de Scythie, que quelques Auteurs ont écrit fabuleusement n'avoir qu'un œil, & l'avoir au milieu du front. Mais quoi que cette unité d'œil, soit une fiction, & qu'entre les animaux qui voyent, il n'y en ait point à qui la nature n'ait donné qu'un œil, on n'a pas laissé d'appeller ces Peuples Arimaspes, terme qui en langue Scythique, veut dire, qui n'a qu'un œil, Ari dans cette langue, signifiant seul, & Maspe signifiant œil.

Ce qui a donné occasion à la fable dont il s'agit, est, que les Scythes en question, passoient toute leur vie à tirer de l'arc, & que comme pour bien tirer de l'arc, on ferme un œil, tandis que l'autre est ouvert, ils s'étoient si fort habitués à ne se servir que d'un œil, que l'autre, à force d'être tenu si souvent fermé, ne paroissoit presque plus. Ils s'accoûtumoient à cet exercice, dès l'enfance ensorte qu'il n'y avoit chez eux jeune ni vieux quin'eût un œil plus petit que l'autre. On voit par-là combien il est facile de devenir Arimaspe. Les enfans s'amusent souvent à regarder les moucherons, & autres petits insectes, dans des microscopes ; il faut pour cela, qu'ils ferment un œil, & qu'ils reviennent fréquemment à la charge, les voilà dans le cas des Arimaspes.

Quand les enfans sont un peu grands, on leur donne, si ce sont des garçons, des cannes à lorgnettes. Or pour se servir de ces lorgnettes, il faut, tout de même, qu'ils ferment un œil, & s'ils recommencent souvent, les voilà encore dans le cas des Arimaspes. Ce n'est pas tout, on leur donne bientôt des lunettes d'approche, pour se divertir pendant les vacances, & autres temps de loisir. Ces lunettes ne sont de nul usage, si pour les employer, on ne ferme un œil ; autre cas semblable à celui des Arimaspes. Comment après cela veut-on qu'un enfant, qui aura de la disposition à la Monopie, ne devienne pas Monope, ou ce qui est la

même chose, Arimaspe, dans le sens que nous l'entendons ? Mais comment sçavoir si un enfant a de la disposition à la Monopie ? La chose est difficile ; c'est pourquoi dans ce doute, il vaut mieux prendre le parti le plus sûr, qui est de faire en sorte qu'avant un certain âge, il ne connoisse ni microscopes, ni lorgnettes, ni lunettes d'approche.

Cette difformité est ordinairement l'effet d'une mauvaise éducation. On laisse prendre à un enfant, la coutume de regarder avec colere, ceux qui le contredisent, & qui ne se soumettent pas à tout ce qu'il demande ; il n'en faut pas davantage pour lui rendre l'œil hagard. Une gouvernante sage combattra l'humeur emportée & hautaine d'un enfant, une mere peu prudente lui passera tout. L'enfant qui se verra soutenu s'en prévaudra : Il deviendra encore plus emporté, plus hautain, plus féroce. Il regardera tout le monde avec un air altier, & jusqu'à sa mere même.

Voilà ce qui gâte ordinairement les enfans, & leur rend les yeux hagards. Défaut que rarement l'âge corrige, & que souvent il augmente.

L'œil hagard a je ne sçai quoi de furieux & de menaçant. Ce qui a fait dire à Boileau dans son Lutrin, en parlant de l'Orlogere irritée contre son mari, & aussi boüillante, de colere, que cette femme que décrit Plaute dans la Comédie de Casine, & que cette autre qu'il décrit dans la Comédie du Phantôme.

Elle tremble, & sur lui roulant des yeux hagards,
Quelque-tems sans parler laisse errer ses regards,
Mais enfin sa douleur se faisant un passage,
Elle éclate en ces mots, que lui dicte la rage, &c.

Puis, dans le même Poëme, en faisant parler le Marguillier Sydrac à ceux qui ont peur du hibou caché dans le Lutrin.

Croyez-moi, mes enfans, je vous parle à bon titre,
J'ai, moi seul, autrefois, plaidé tout un Chapître,
Et le Barreau n'a point de monstres si hagards,
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.

Enfin, les yeux hagards sont tout l'opposé des yeux doux, & c'est en ce sens que Desmarets a dit dans ses Visionnaires.

Doncques rigoureuse Cassandre,
Tes yeux, entre doux & hagards,
Par l'optique de tes regards,
Me vont pulvériser en cendre.

Quels remedes, au reste, peuvent corriger les yeux hagards dans les personnes qui ont passé un certain âge ? Il n'y en a point. C'est pourquoi il est d'une grande importance de s'y prendre de bonne heure pour empêcher les enfans de contracter une telle difformité.

Premierement, peres & meres, ne leur donnez que des nourrices qui ayent le regard doux ; secondement, quand ils sont un peu grands, & qu'ils commencent à comprendre ce qu'on leur dit, ne souffrez pas qu'ils regardent personne avec des yeux de colere ; troisiémement, ne les reprenez jamais avec emportement ; car ils imiteront, en tout, vos mauvaises manieres ; quatriémement, ne permettez pas qu'ils fassent rien qui choque le bon naturel : Ils seront souvent portez à s'éloigner de ce bon naturel, par l'exemple de certains domestiques, qui tueront, de sang froid, un chien, un chat, un oiseau, &c. Chassez ces domestiques, & que vos enfans ne les voyent jamais ; cinquié-

mement, empêchez qu'on ne leur persuade que les bêtes ne sentent rien. Cette doctrine est toute propre à rendre les enfans cruels ; ils tueront tranquillement un moineau, un serin, &c. ce qui peut aller loin, & à force de se faire un naturel féroce, ils en contracteront jusqu'à la physionomie, qui sera d'avoir les yeux hagards.

Il est dit de Caïn dans la Genese, qu'après son meurtre, Dieu lui imprima une marque pour empêcher que ceux qui le rencontreroient, ne le tuassent ; plusieurs prétendent que cette marque consistoit dans un air affreux qui faisoit fuir tout le monde, ensorte que personne n'osoit aborder Caïn. Cet air affreux étoit, à ce à ce qu'on croit, ce qu'on entend par les yeux hagards, dont le seul aspect ne se peut qu'à peine soutenir, comme le témoigne Boileau, dans ces vers que nous venons de citer.

Et le Barreau n'a point de monstres si hagards,
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.

Bien des gens appellent les yeux hagards, des yeux à la Caïne ; autre motif, peres & meres, qui doit vous engager à apporter tous vos soins, pour garantir vos enfans d'avoir de tels yeux. Mais que faut-il faire à une jeune personne qui les a tels ? C'est de lui représenter combien cette difformité est choquante ; de l'engager par-là à régler sa vûë dans un miroir. A force d'y travailler elle en pourra venir à bout ; pourvu toutefois qu'elle sçache se commander, & qu'elle réprime son humeur pétulante ; car il est difficile qu'une personne grave & posée ait les yeux hagards.

Au reste, quand on les a ainsi, il faut absolument s'abstenir de vin, pour peu qu'on en boive ; à plus forte raison le doit-on faire lorsque l'on en boit beaucoup. Il faut éviter, outre cela, tous les

alimens capables d'enflammer le sang, & n'user que de ceux qui peuvent l'adoucir.

Mais en voilà assez sur le sujet des yeux, venons aux Joües.

Les joües doivent être unies, médiocrement rondes & pleines, & d'égale grosseur. C'est un défaut 1. de les avoir plattes, 2. de les avoir creuses, 3. de les avoir remplies de boutons, & d'éleveures, 4. de les avoir boursouflées, 5. de ne les avoir pas d'égale grosseur. Nous allons traiter par ordre ces cinq articles.

Rien ne contribue plus aux deux premiers défauts, qu'une bouche où il manque quelques grosses dents ; ainsi l'on ne sçauroit trop ménager ces dents-là aux jeunes personnes par rapport aux joües. Ceci concerne les enfans déjà un peu grands. Mais une faute considérable que l'on commet journellement quand ils sont encore bien petits, & qui leur gâte extrêmement le visage, c'est de permettre qu'ils soient baisées par toutes sortes de personnes, rien n'est plus capable de leur applatir les joües, & outre cela d'y causer des boutons, & d'autres difformités semblables.

Vous souffrez tranquilement, peres & meres, que les premiers venus appliquent leurs lévres souvent très-mal propres, sur les joues tendres & délicates de vos enfans. C'est une grande imprudence de vôtre part, & qui est cause ordinairement, que leur visage devient plein de galles, de dartres, & d'autres malpropretés dangereuses. Empêchez donc qu'on ne baise si librement vos enfans, & lorsque par ces baisers, ou par d'autres causes, leur visage aura contracté les malpropretés que nous venons de dire, gardez-vous d'employer aucun reméde qui puisse renvoyer au dedans, l'humeur qui les produit. Prenez plutôt le parti de ne rien faire, que de faire quelque chose de mal-à-propos ; un peu de petit lait

tiede est tout ce que la prudence permet alors d'appliquer sur les joües.

Voilà pour ce qui regarde les joües dartreuses, boutonnées, &c. Venons aux joües boursouflées.

On laisse quelquefois prendre à un enfant la coutume d'enfler les joües, comme s'il s'agissoit de soufler sur un charbon, pour l'allumer. Cette habitude tourne souvent en nature, & devient alors d'autant plus choquante, qu'elle donne un air rude & colere ; car naturellement, lorsqu'on se met en colere, on enfle les joües. Cela s'est fait, de tout temps ; & Horace parlant de certaines gens qui mériteroient, selon, lui, que Jupiter se mît en colere contre eux, ne dit autre chose, pour exprimer sa pensée, sinon qu'ils mériteroient que Jupiter enflât ses joues contre eux.

Il ne faut pas, au reste, confondre ici les joües enflées de vent, avec les joufluës ; ces dernieres sont un effet d'embonpoint, & n'ont rien de désagréable : on dit tous les jours, un gros jouflu, une grosse joufluë, sans exprimer par-là aucune difformité ; au lieu que lorsqu'on dit de quelqu'un qui s'enfle sans cesse les joües avec le soufle de sa bouche, que c'est un boursouflé, on fait entendre un véritable défaut.

Il est surprenant au reste, que ce défaut n'étant qu'une habitude, si peu de gens s'en corrigent ; mais c'est que passé un certain âge, l'habitude devient une seconde nature.

Il y a des enfans qui naissent avec une joue plus grosse que l'autre. Cette difformité se dissipe quelquefois d'elle-même ; mais quelquefois aussi, elle dure toute la vie, si l'on ne songe promptement à y remédier ; le moyen de le faire, c'est sitôt que l'enfant est né, de lui étuver la joüe avec du vin chaud, dans lequel ayent

boüilli des feuïlles de chardon benit, puis d'y appliquer une compresse trempée dans le même vin, & renouveller ce topique de quatre en quatre heures pendant quelques jours ; il faut avoir soin en même tems de frotter légerement la joüe avec les doigts, pour dissiper l'humeur qui l'abreuve, laquelle n'est ordinairement qu'une simple sérosité. Mais cette sérosité toute simple qu'elle est, peut prendre de la consistance par le repos : & l'on prévient cet accident par la fomentation ci-dessus, aidée du mouvement des doigts que l'on passe & repasse doucement sur la joüë de l'enfant.

Les oreilles, les lèvres, le menton, & la peau du visage, sont les autres parties extérieures de la face, desquelles il nous reste à parler, avant que de venir à ce qui concerne les gencives, les dents & la langue, qui sont moins extérieures.

Les oreilles sont un grand ornement de la tête quand elles sont bien faites ; comme de ne pas excéder une certaine grandeur ; d'être bien plaquées, bien ourlées, & d'avoir tous ces petits tours & replis vermeils, qui en composent le vestibule.

Les grandes oreilles ne se peuvent corriger, & quand on les a telles, le meilleur parti à prendre, c'est de les cacher, ou du moins de ne les pas découvrir entierement, ce qui est bien facile. Il se trouve cependant tous les jours, de jeunes filles qui, ayant les oreilles presque aussi larges que la paulme de la main, se coëffent en belle oreille, ce qui est d'une difformité horrible. D'autres ont les oreilles écartées, comme des aîles de moulin à vent, & ne laissent pas tout de même, de se coëffer en arriere, ce qui est d'une difformité encore plus grande. On est à plaindre d'avoir des défauts qu'on ne puisse cacher ; mais d'en étaler que l'on peut dé-

rober à la vûë, & de les étaler comme des perfections, c'est être encore plus à plaindre.

On ne sçauroit apporter trop de soin pour rendre les oreilles d'un enfant, bien plaquées. On voit quelquefois, des nourrices, des sévreuses, & qui plus est, des meres, qui en coëffant un enfant, lui laissent toujours échapper l'oreille en dehors, au lieu de l'assujettir sous le bonnet ; cette oreille, à force d'être ainsi abandonnée à elle-même, se recourbe en bas, & semblable à un camelot qui a pris son plis, elle ne revient jamais. Un sçavant Anatomiste remarque que les oreilles, qui n'ont pas été contraintes par des bandes pendant la jeunesse, sont naturellement courbées en devant. Aureste, il faut que l'oreille, pour être bien plaquée, soit comme colée contre la tête, & qu'elle y joigne si fort qu'on ne puisse, sans l'écarter, mettre le plus mince papier entre elle & la tête.

Oh a, dans quelques Pensions, & quelques Colleges, la mauvaise coûtume, pour punir les enfans, de leur tirer les oreilles. Peres & meres qui avez des enfans dans de telles Pensions, ou de tels Colleges, ne les y laissez que le moins qu'il est possible. Il ne faut pas avoir tiré bien des fois les oreilles à un enfant, pour qu'elles deviennent grosses, longues & pendantes ; car ces parties, comme nous le verrons dans un moment, ont une grande disposition à s'étendre. Encore n'est-ce pas là tout le mal qui en est à craindre ; la dureté de l'oüie, & quelquefois même la surdité, peuvent être l'effet de ce tirement d'oreilles.

Ce n'est pas assez que les oreilles soient bien plaquées, bien ourlées, & qu'elles ayent tous les petits tours & replis dont nous venons de parler. Il faut, outre cela, qu'elles soient très-unies de peau, tant en devant qu'en arriere, & qu'on n'y apperçoive pas le

moindre poil. On doit, tant pour leur conserver cette perfection si elles l'ont, que pour la leur procurer, si elles ne l'ont pas, les laver tous les matins, assiduëment, avec un peu d'eau & de vinaigre ; & si l'on y apperçoit quelques poils, les couper ; je dis les couper, & non, les arracher ; parce qu'en les arrachant on les rend plus épais.

Je reviens aux oreilles grosses & pendantes, pour avertir qu'on ne doit donner de lourds pendants d'oreilles aux jeunes personnes, que le plus tard que l'on peut, de crainte de leur allonger les oreilles. Il est parlé d'un Roy des Indes, qui a pour sa garde un noble corps de troupes, dont les principaux Officiers ont les oreilles si grandes, qu'elles leur descendent sur les épaules ; ce qui vient de ce que dès leur naissance, on a soin de les leur percer, & d'y insinuer des pendants lourds qui les tirent en bas. On lit aussi que les Naïres, ou Nobles de la côte de Malabar, destinés par leur naissance, à porter les armes, se distinguent de même des autres Indiens, par ces oreilles longues & pendantes qu'ils se procurent à dessein, en les tirant. Ils se font reconnoître à cette marque.

Parmi les femmes du Royaume d'Aracan, les plus longues oreilles sont les plus belles, & pour se les rendre bien longues, elles se les font traverser avec certains rouleaux de parchemin que l'on grossit de temps en temps, & qui sont construits de maniere qu'ils font pendre le bout de l'oreille, jusques sur l'épaule. On voit par-là combien les oreilles ont de disposition à s'étendre.

Les difformités des Lévres, dont nous allons parler, sont 1. le Bec de Liévre, 2. l'Inversion, 3. la Gersure, 4. l'excessive Grosseur, 5. les Lévres béantes.

Le Bec de Liévre dont il s'agit ici, est un vice de conformation dans lequel l'une des deux lévres, mais plus souvent la supérieure, se trouve fenduë perpendiculairement dans le milieu, comme celle du lievre. M. Dionis dans son excellent Cours d'Operations de Chirurgie, raconte que la femme d'un Officier du Roy, étant accouchée à Versailles dans le grand Commun, (où lui, M. Dionis, demeuroit alors) l'envoya chercher aussi-tôt, pour voir son enfant qui étoit né avec un bec de liévre ; Qu'il lui demanda si pendant sa grossesse, elle avoit regardé, avec attention, quelque lievre, & qu'elle lui répondit, que dans le commencement on lui en avoit fait présent d'un qu'on pendit à sa fenêtre, & qu'elle eut quelque tems, la vûë attachée sur ce lièvre.

Zuinger & plusieurs autres Auteurs de Médecine, sont tous de même, de ce sentiment, que la difformité en question vient ordinairement de l'imagination de la mere. Quoiqu'il en soit, il s'agit de sçavoir quelle conduite il faut tenir à l'égard d'un enfant qui vient au monde avec un bec de lievre. Presque tous les Médecins s'accordent à dire qu'il en faut venir à l'opération Chirurgique, qui est de couper avec des ciseaux les deux bords de la division l'un après l'autre, puis de les recoudre avec plusieurs points d'aiguille. Mais cette opération peut devenir mortelle à l'enfant, si on la lui fait trop tôt après la naissance. On doit attendre qu'il ait atteint l'âge de cinq à six ans, & encore bien examiner alors si les deux bords du bec de lievre ne sont point trop distans l'un de l'autre, pour pouvoir être raprochés facilement ; car en ce cas il ne faut pas souffrir qu'aucun Chirurgien en entreprenne la réünion. C'est de quoi on ne sçauroit trop vous avertir, peres & meres.

Quant à l'âge, il y a des Chirurgiens qui n'y regardent pas de si près, & qui croyent qu'un enfant peut souffrir cette opération dès l'âge le plus tendre ; mais pour un à qui elle réüssira, il y en aura cent à qui elle sera malheureuse, soit par la mort qu'elle leur causera, soit par son inutilité & la difformité extrême qui s'en suivra ; M. Rabouhuise, Chirurgien Hollandois dit l'avoir toûjours faite avec succès, à des enfans, dès leurs plus tendres années. Mais c'est un point sur lequel on ne sçauroit trop suspendre son jugement. M. Dionis, en parlant de cette Dame dont nous ayons fait mention ci-dessus, laquelle l'envoya quérir pour un enfant dont elle venoit d'accoucher, lequel avoit un bec de lievre, avertit qu'il remit à faire l'opération jusqu'à ce que l'enfant eût quatre ou cinq ans, âge auquel cet enfant ne parvint pas, étant mort à trois ans. Puis il ajoute qu'il la pratiqua sur un autre enfant de Versailles qu'il avoit fait attendre jusqu'à ce même âge, & qui guérit parfaitement, ne lui étant resté qu'une legere cicatrice très-peu difforme. C'est à vous, peres & meres, à prendre là dessus vos mesures.

L'Inversion des lévres consiste en un renversement du dedans des lèvres en dehors ; quand un enfant naît avec cette difformité, il ne faut point s'en inquieter d'abord ; parce que souvent la nature la répare d'elle-même au bout de quelques jours. Tout ce qu'on peut faire en attendant, c'est de fomenter de temps en temps, la lévre avec un peu de vin chaud, en la repoussant doucement dans sa place. Puis, si la nature ne fait rien, c'est d'appliquer à la nuque un petit morceau de racine de thymeléa, & de l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait tiré une certaine quantité de sérosité, dont l'abondance & l'âcreté est la cause ordinaire de ce renversement.

Les lévres sont recouvertes d'une peau extrêmement mince, qui, dans les jeunes personnes, se gerse, se fronce, & se fend aisément au froid ; sur-tout au vent de bise. Une chaleur excessive d'entrailles desséche aussi quelquefois cette même peau, & la fait éclater de maniere qu'elle se partage en petites lames comme des parcelles de son. Il arrive encore très-souvent qu'ayant touché des choses malpropres, & se portant aussi-tôt les doigts à la bouche, on se fait gerser & élever la peau des lévres. Mais quand on a touché certaines choses vénimeuses, on n'en est pas quite pour une générale gersure ou élevûre ; un Auteur moderne parle d'une servante, qui, pour s'être porté la main à la bouche peu après avoir touché une salamandre qu'elle rencontra dans du fumier, eut les lèvres enflées d'une maniere énorme.

Boire après des personnes mal-propres, ou qui ont l'haleine forte, fait aussi très-souvent élever la peau des lévres, & y cause des boutons.

Le remede à la gersure des lévres quand elle est simple, & à la galle des lévres, c'est de les frotter avec la pommade suivante, dont on trouve la description dans plusieurs Pharmacopées, & qui est la meilleure de toutes celles que l'on peut choisir en cette occasion : Prendre trois onces de graisse de roignon de veau, faire fondre cette graisse sur un petit feu, puis la couler, & ensuite laver dans plusieurs eaux. Cela étant fait, la remettre sur un très-petit feu, avec autant de cire blanche, deux onces d'huile d'amandes douces, tirée par expression, demi-once de blanc de baleine, & un petit morceau de racine d'orcanette bien écrasée, laisser fondre doucement le tout, jusqu'à ce que la racine d'orcanette ait communiqué la rougeur, & le bien remuer ; après quoi

retirer la pommade, & la mettre dans un petit pot de fayence bien propre.

Cette pommade ne sert de rien quand on a les lévres enflées ou galeuses pour y avoir porté les doigts après avoir touché quelque chose de vénimeux, ou pour avoir beu après des personnes d'une haleine forte, ou qui ont mal aux lévres. L'esprit de vin, ou l'eau thériacale dont on frotte les lévres, est alors le meilleur remede.

Une chose qui fait beaucoup de tort aux lévres des enfans, & à quoi l'on ne prend pas garde, ce sont les chifflets qu'on leur donne. Toutes sortes de personnes chifflent dans ces chifflets, & il n'y a pas dans une maison, un domestique galleux qui n'y applique ses lévres. L'enfant porte à la bouche ces chifflets, qui quelquefois sont encore pleins de la salive des domestiques malpropres qui y ont chifflé. Jugez de ce qui en doit arriver.

Il y a des personnes qui ont mal aux lévres par une cause qu'on ne s'est pas non plus jusqu'ici avisé de soupçonner, & qui est cependant très-commune. On a coutume, lorsqu'on se met à écrire avec une plume nouvellement taillée, de porter à la bouche le bec de la plume pour le moüiller, & lui faire prendre par ce moyen, plus facilement l'encre. A moins qu'on n'ait taillé soi-même la plume, ou qu'elle ne l'ait été par une personne qu'on sçache certainement être très-saine, il faut bien se garder de la porter ainsi aux lévres, parce que ceux qui taillent les plumes, ne manquent jamais de les porter eux-mêmes à leur bouche pour les essayer ; après quoi ils les secoüent, mais d'une maniere à y laisser toujours un peu de leur salive ; or ce peu de salive, en quelque petite quantité qu'il soit, & quoique desséché depuis, est un levain, qui, si la personne mal aux lévres, & qu'elle soit attaquée de

quelque maladie contagieuse, peut faire beaucoup de tort aux lévres tendres & délicates d'une jeune personne qui portera ces plumes à sa bouche.

Il y a des fiévres dans lesqu'elles il vient des galles aux lévres, ce qui est l'annonce d'une parfaite guérison ; ces galles ne demandent aucun reméde ; il les faut laisser & n'y point toucher, elles s'en vont avec la fiévre.

On prétend que les grosses lévres marquent peu de génie. Ce signe néanmoins est bien équivoque. Il y a des personnes qui, avec de grosses lévres, ont beaucoup d'esprit, & d'autres, qui avec de petites lévres bien mignones ont très-peu de génie. Mais comme, en général, les grosses levres ne préviennent pas favorablement, & que l'on ne sçauroit corriger les préjugés publics, les peres & les meres qui ont des enfans en qui se trouve ce défaut, ne doivent pas négliger d'y chercher des remédes. Il n'y en a point passé un certain âge. Mais dans l'enfance & dans la grande jeunesse, il y en a quelquefois. Qui sont-ils ? Ce sont les hydragogues, c'est-à-dire les remedes qui purgent les sérosités. Ces remedes sont, ou internes ou externes ; les internes sont entre autres, la poudre cornachine, & le sel d'ebson ; les externes sont les masticatoires. On ne sçauroit trop recommander ici la poudre cornachine & le sel d'ebson pour les jeunes personnes. On les purge de mois en mois avec la poudre de cornachine, délayée dans un boüillon, & de quinze en quinze jours avec le sel d'ebson, délayé de la même maniere. Quant aux masticatoires, il les faut employer tous les jours sans interruption, & n'en point choisir d'autres que le mastic en larmes ; on en mâche une médiocre quantité tous les matins à jeun. La racine de pyrethre doit être

évitée ici avec grand soin, elle décharge les eaux, mais elle brûle la bouche, & desséche trop.

Pour ce qui est des vésicatoires, le meilleur dans cette occasion, c'est la racine de thimelæa appliquée vers les oreilles ; les grosses lévres ne procédent que d'une sérosité surabondante qui les abbreuve. Ainsi il n'y a pas de meilleur expédient pour en diminuer l'excessive grosseur, que d'évacuer la sérosité superfluë, mais il faut s'y prendre de bonne heure ; car passé l'enfance & la premiere jeunesse, il n'est plus temps.

Je ne dis rien du régime de vivre ; l'on comprend assez, qu'il doit être desséchant, & qu'ainsi il faut éviter tous les alimens capables de produire un sang trop séreux, tels que sont les salades, la grande quantité de fruits, &c. la biére, le cidre.

Dans la Guinée, les filles qui veulent paroître belles, employent plusieurs artifices pour se grossir les lévres. Mais dans ces pays-ci, on est d'un autre goût. De grosses lévres à un homme sont désagréables, mais à une femme c'est une difformité des plus grandes. Au reste, si après avoir tenté les remédes ci-dessus, on voit qu'ils ne suffisent pas, il faut appliquer sur la tête, des sachées de sauge, de marjolaine, de romarin, & de fleurs de camomille, en poudre, & les y laisser plusieurs jours, excepté les nuits, de crainte qu'ils n'entêtent par une odeur trop forte.

Il y a des gens qui par habitude, ont continuellement les lévres ouvertes ; comme ce Prince, qui, étant un jour à sa chasse par une grosse pluye, se plaignoit à ses Officiers, qu'il lui pleuvoit dans la bouche, & qui s'attira pour réponse, qu'il n'avoit qu'à la fermer. Avis qu'il eut bien de la peine à suivre, tant il avoit contracté l'habitude du contraire. Les enfans ont sans cesse les

doigts dans la bouche, & la tiennent presque toujours ouverte, ce qui fait que la coutume s'en contracte de bonne heure ; ensorte qu'il n'est pas étonnant que dans la suite ils la conservent, si des parens ne sont vigilans à la prévenir. Au reste, l'habitude n'est pas toujours ici à accuser, souvent le caractere des personnes contribuë beaucoup à la difformité dont nous parlons. Il est certaines gens à qui la seule vûë des objets qui les environnent, fait ouvrir la bouche, comme si c'étoit la première fois de leur vie, qu'ils vissent quelque chose. Gens stupides en qui l'on ne remarque, pour ainsi dire, que la premiere apprehension de l'ame, ils ont toujours les lévres écartées, & ne peuvent non plus, se corriger de cette difformité, que de leur imbécillité qui en est la cause.

Il est triste de voir (comme il n'arrive que trop souvent) des personnes d'ailleurs raisonnables & judicieuses, ressembler à gens de cette espece, par le seul effet d'une habitude que des parens négligens leur auront laissé contracter. C'est pourquoi l'on ne sçauroit trop recommander aux peres & aux meres, d'être vigilans sur ce point, & de ne jamais souffrir que leurs enfans s'accoûtument ainsi à écarter les lévres, & à ressembler à des imbécilles. Il faut cependant avoüer que ni l'habitude ni l'imbécillité, comme nous venons de l'observer, ne sont pas toûjours la cause d'un tel défaut. Il y en a une autre très-commune et fort naturelle que voici.

Pour que la respiration se fasse librement & parfaitement, il faut que l'air entre & sorte continuellement par les narines. On sçait la communication de ces parties avec la bouche pour le passage de l'air qui va aux poûmons. Il arrive souvent que les sinus, les grandes, ou les vaisseaux excrétoires du nez, s'obstruent, &

s'engorgent de maniere que l'air ne peut entre par le nez dans la bouche pour suivre les routes qui conduisent aux poûmons. Ce passage étant fermé ou bouché par des embarras, ou si l'on veut, par quelque défaut de conformation, il faut alors que tout l'air nécessaire à la respiration entre par la bouche ; & comme nécessairement & sans cesse il faut respirer, il faut aussi dans le cas dont il s'agit, ouvrir nécessairement la bouche, & la tenir nuit & jour continuellement dans cette situation, pour recevoir une plus grande quantité d'air. C'est ce qui fait que l'on contracte, sans qu'on puisse s'en dispenser, la difformité d'ouvrir perpétuellement les lévres & la bouche, & d'avoir par conséquent la bouche béante. Un autre effet fâcheux de cet embarras, c'est qu'on est presque toujours obligé de parler du nez. Si quelque défaut de conformation empêche l'air d'entrer, & de pénétrer par le nez dans la bouche, & qu'il s'ensuive une nécessité de tenir les lévres écartées, & la bouche ouverte, pour recevoir plus d'air, cette difformité, aussi-bien que celle de parler du nez, laquelle vient ordinairement de la même cause, est incurable ; mais lorsqu'elle dépend de quelques obstructions dans les sinus, dans les glandes, ou dans les vaisseaux excrétoires du nez, en sorte que cet embarras est un obstacle à l'entrée libre de l'air, alors il y a des remédes. Ce sont ceux qui amollissent, qui relâchent, qui ouvrent, qui fondent. De ce nombre est le lait de vache mêlé avec du suc de bette, de mauve, de pariétaire, de mercuriale, d'argentine & de cresson. On introduit ce lait dans le nez le plus avant que l'on peut, & tout chaud, ou bien l'on fait cuire ces herbes dans du beurre frais, & l'on met de ce beurre dans le fond du nez.

Les obstructions dont nous parlons, sont le plus souvent des humeurs extrémement épaisses ; mais quelquefois aussi, ce sont des pierres produites dans le nez. Ces pierres nazales, ainsi ap-

pellées du mot latin nasus, qui signifie nez, ne passent, pas chacune la grosseur d'un petit pois, & sont enveloppées d'une membrane qui se rompt quelquefois d'elle-même, & laisse échapper alors la pierre qu'elle contient, ensorte qu'on est tout étonné de moucher des pierres ; mais il est rare que cette membrane se rompe ainsi d'elle-même ; le plus sûr est de ne pas s'y attendre & de chercher les moyens de la rompre doucement & sans violence ; je dis sans violence, car comme elle est fort adhérente à l'organe, il est à craindre qu'en la voulant déchirer, on ne fasse quelque déchirement à l'organe même, ce qui est à éviter. Comment donc s'y prendre ? C'est d'introduire dans le nez une petite barbe de plume, & de l'y agiter légérement. Cette légere agitation produit un chatoüillement qui ébranle la pierre avec son enveloppe ; & cet ébranlement, pourvû qu'on ne s'impatiente point, & qu'on recommence plusieurs fois, dans le cours de quelque semaines, ce qui se doit faire principalement les matins, donne occasion à la pierre de rompre peu à peu, la membrane où elle est enveloppée, & de sortir, si tant est qu'elle n'entraîne pas en même tems avec elle, son enveloppe.

La pierre, ou si l'on veut, les pierres étant dehors, car quelquefois il en sort plusieurs ensemble, il faut tirer par le nez, quelques goûtes de vin rouge, dans lequel on ait faut boüillir du miel rosat, de l'essence de myrrhe, avec des feüilles de mille-pertuis, & cela pour consolider la partie, en cas qu'elle ait un peu souffert par ce détachement, qu'il ne faut au reste jamais procurer par des sternutatoires, c'est de quoi on ne sçauroit trop se garder.

Mais comment connoître si ce sont des pierres qui causent les obstructions dont il s'agit, ou si ce sont seulement des humeurs ? La chose est difficile ; mais que ce soit des pierres ou non, il n'y a

nul danger à tenter le remede de la plume, ainsi il faut toûjours l'essayer.

Il y a des mentons fort mal conformés naturellement. Ce n'est ni pour prévenir ni pour corriger ces mauvaises conformations, (ce qui seroit impossible) que je mets ici cet article, mais uniquement par rapport à certains vices qu'on remarque quelquefois dans cette partie, indépendamment de toute mauvaise conformation naturelle. Je réduis ces vices à trois : Le premier regarde les femmes, qui ont de la barbe comme des hommes ; le second, les hommes qui en sont dépourvûs comme des femmes ; & le troisiéme, c'est un mouvement involontaire qui fait aller le menton de divers côtés.

Il est plus facile à la femme barbuë, de déguiser sa difformité, qu'à l'homme sans barbe de déguiser la sienne. Celui-ci à beau rejetter sur le rasoir, ce qui lui manque, on ne voit jamais en lui, ce menton ardoisé et pointillé que le rasoir laisse toûjours, au lieu que la femme, en enlevant adroitement les poils de sa barbe, peut, absolument parlant, déguiser, comme nous l'avons dit, sa difformité ; quoiqu'après tout on ne laisse par d'appercevoir un peu la trace des poils enlevés.

Quant aux hommes, si le défaut de barbe vient de la constitution particuliere de la personne, en sorte qu'il n'y ait dans le menton aucun germe de barbe, ce défaut ne sçauroit être réparé par aucun remede ; mais s'il vient d'accident, pourvû que ce ne soit pas de brûlure, ou d'autre cause semblable qui ait absolument anéanti la racine des poils, on peut y remédier. Je suppose, par exemple, qu'il y ait dans la peau du menton d'un jeune homme, une obstruction considérable, ou un étrécissement de vaisseaux, qui empêche la barbe de se faire jour, il faut alors frot-

ter le menton avec choses qui puissent lever ces obstructions, & assouplir ces vaisseaux ; ce qui pourra s'obtenir en appliquant toutes les nuits, sur le menton, pendant quelques mois, un peu de racine de mauve & de raifort, broyés ensemble avec une médiocre quantité de sel commun & de graisse de porc, puis bassinant la partie chaque lendemain au matin, avec du vin chaud.

Quant aux femmes, comme elles ne peuvent, non, plus que les hommes, avoir de la barbe, sans en avoir en même temps le germe, il est facile de voir que le vrai moyen de corriger en elles cette superfluité, c'est de détruire entierement le germe en question, ou d'empêcher du moins, qu'il ne pousse ; ensorte qu'on ne soit point obligé de recourir sans cesse aux ciseaux ou aux pincettes ; mais l'un & l'autre est fort difficile. Si cependant quelque chose y peut servir, c'est, après avoir tiré les poils avec des pincettes, de frotter sur le champ, avec de l'esprit de sel dulcifié, les cavités qu'ils ont laissées, & pour cela d'en frotter tout le menton. Cet esprit de sel fait l'un ou l'autre des deux effets suivans, & quelquefois l'un & l'autre tout ensemble ; sçavoir de brûler les racines des poils, & de resserrer tellement les filieres par lesquelles ils passent, que quand même ces racines ne seroient pas brûlées, elles ne pourroient plus pousser, faute, d'issuë.

La troisiéme difformité du menton, de laquelle nous avons à parler, est un mouvement involontaire qui le fait aller de divers côtés. Ce mouvement est l'effet d'une mauvaise habitude qu'on a prise de faire avec la machoire certaines grimaces. On a vû la femme d'un Laboureur, laquelle se plaisant à voir ruminer ses bœufs, avoit tellement contracté le mouvement qu'ils faisoient en ruminant, que sa machoire inférieure alloit continuellement de droit à gauche, & de gauche à droite.

Cet exemple fait voir de quelle importance il est de regler les mouvemens de la machoire. Cette femme eut beau faire son possible pour arrêter ce mouvement, quand il fut une fois contracté : elle n'en put venir à bout. Il est d'autres personnes dont la machoire inférieure va sans cesse de bas en haut, & de haut en bas, comme quand on mange. Quels remedes trouver à ces sortes de difformités ? Je n'en sçache aucun, si ce n'est de fréquens avertissemens : & encore n'oserois-je assurer que ces avertissemens, loin de contribuer à corriger les défauts dont il s'agit, ne puissent contribuer quelquefois à les rendre pires ; ou n'en fasse substituer à la place, quelque autre encore plus difforme. La personne avertie fait des efforts pour arrêter le mouvement dont on la reprend. Ce tic qui est tourné en nature, fait les siens pour revenir, & ce combat produit souvent une grimace qui fait peur.

Il n'en est pas du tic de la machoire, comme de ceux qui consistent dans un simple froncement de la peau du visage, lequel froncement se peut corriger à force de soins, & même quelquefois avec un peu d'eau froide dont on moüille l'endroit ; mais pour le tic de la machoire, c'est une dépravation de mouvement dans laquelle il s'agit de réprimer les efforts de plusieurs muscles ausquels il est comme impossible de résister.

La peau du visage est sujette à plusieurs difformités qu'il est tems que nous examinions, après avoir examiné, comme nous venons de faire, celles du front, des sourcils, des paupieres, des yeux, du nez, des oreilles, des joües, des lévres, & du menton.

Les plus considérables qui ont coûtume d'attaquer la peau du visage, viennent de la petite vérole, & c'est par celles-là que nous commencerons.

La plupart des difformités qui arrivent à la peau du visage en conséquence de la petite vérole, viennent plutôt de la faute de ceux qui traitent cette maladie, que de la petite vérole même.

L'on veut empêcher la petite vérole de grossir la peau, d'y laisser des fosses, & des cicatrices ; & l'on employe souvent pour cela, des moyens plus propres à procurer qu'à détourner ce qu'on veut prévenir. Quelques-uns, lorsque les grains de la petite vérole commencent à paroître, y appliquent de l'huile de raves, d'autres de l'huile d'amandes douces ; d'autres de l'huile de noix. Il en est d'autres qui allument du lard piqué au bout d'une grande fourchette de fer, en reçoivent dans de l'eau rose, les goutes enflammées, & après avoir lavé plusieurs fois ces goutes, dans de nouvelle eau rose, jusqu'à ce que le tout soit devenu bien blanc, étendent de cette graisse sur le visage. D'autres choisissent le lard le plus récent, le coupent en tranches, & appliquent ces tranches sur la peau ; mais toutes ces graisses servent plutôt à boucher les pores qu'à les ouvrir ; aussi rendent-elles la peau du visage très-épaisse, & très-grossiere. Ce qu'on peut faire ici de mieux, c'est de prendre de la chair de mouton bien dégraissée, de la faire boüillir jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement cuite, puis de tremper une éponge dans ce boüillon, & de la promener doucement sur le visage, ayant soin de recommencer plusieurs fois par jour, jusqu'à ce que les grains de la petite vérole soient parvenus à une maturité entiere ; ce qui va à peu de jours. Trois onces de chair de mouton suffisent pour une livre d'eau. Je ne dis rien ici de l'attention qu'il faut apporter pour empêcher que les malades, quelques démangeaisons qu'ils sentent, ne portent leurs doigts au visage, & n'en enlévent les croûtes qui commencent à s'y former. Chacun sçait combien il est dangereux pour de tels malades, de se satisfaire là-dessus.

Que dire ici de l'erreur de ceux qui s'imaginent bien ménager la peau du visage en coupant, ou en piquant les grains de la petite vérole, lorsqu'ils les voyent blanchir par le pus qui y est enfermé ? Ceux qui tiennent cette conduite, se figurent qu'ils empêchent par-là le pus de ronger le fond de la peau ; ce que ce pus, disent-ils, ne manqueroit pas de faire si on le laissoit séjourner. Mais c'est un fait constant, que les creux de la petite vérole ne sont jamais plus profonds que lorsque les boutons dont il s'agit, ont été ouverts, soit avec des ciseaux, soit avec une aiguille, soit avec les ongles ; & la raison en est facile à comprendre ; car lorsqu'on ouvre ces boutons, & que l'on donne jour à la matiere qu'ils renferment, on introduit l'air à la place : cet air ainsi introduit, séche & endurcit tout d'un coup, la cavité tendre dans laquelle il entre. Ce desséchement & cet endurcissement empêchent la chair de dessous de se reproduire, & de venir remplir le creux que la petite vérole a causé ; au lieu qu'en ne faisant point d'ouverture, & laissant ainsi au pus, le tems de se sécher peu à peu de lui-même, la chair dont il s'agit, se conserve molle & tendre, & a le loisir de croître insensiblement, jusqu'à l'entier desséchement du pus, & de remplir, par ce moyen, les cavités de la petite vérole, ensorte que lorsque les croûtes ou galles sont tombées, on ne voit aucune inégalité sur la peau ; mais seulement des taches rouges, qui disparoissent peu de semaines après, sans qu'on y fasse rien, sur tout si c'est en esté.

Au reste, un excellent moyen pour garantir le visage d'être marqué de la petite vérole c'est de le tenir clos ; si cette partie, qu'on laisse alors exposée à l'air, comme dans les autres temps, quoique ce ne soit qu'à celui de la chambre ou du lit, étoit tenuë cachée, elle ne seroit pas plus sujette aux disgraces de la petite vérole, que le reste du corps, qui, à cause qu'il est toujours cou-

vert, n'est presque jamais marqué. Or pour tenir le visage clos, il faut avoir soin de le couvrir de quelque étofe un peu forte, taillée en forme de coëffe, & dont les deux bords de devant ne soient éloignés l'un de l'autre, que de l'espace qu'il faut pour laisser la respiration libre. Il n'importe au reste, de quelle couleur soit cette couverture, non plus que celles du lit. Je fais cette remarque, parce qu'il se trouve tous ses jours des gens qui s'imaginent qu'il ne faut employer dans la petite vérole que des couvertures rouges, mais c'est une erreur. Ce qui a donné lieu à cette imagination, est qu'anciennement c'étoit la coûtume des ouvriers en couverture, de n'en faire aucune un peu épaisse, qui ne fut de couleur rouge : Quant aux couvertures minces ils les faisoient d'autres couleurs. C'est ce qu'on peut voir par plusieurs couvertures de l'ancien temps. Or, comme les rouges, à cause de leur tissu plus épais & mieux fourni, étoient plus chaudes que les autres, les Médecins, pour cette raison, ordonnoient celles-là dans la petite vérole, préférablement aux autres. Voilà tout le mystere. Si après cela ceux qui prétendent que dans la couleur rouge réside une vertu spécifique pour défendre le visage contre la petite vérole, veulent persister dans leur sentiment, il est inutile de les contrarier là-dessus, leur erreur n'ayant rien de dangereux. La remarque que je viens de faire a été faite il y a longtems, par le célébre Dicmerbroech, comme on le peut voir par les propres paroles de cet Auteur citées ici.

On répondra peut-être que la seule vûë du rouge suffit pour exciter la sortie de la petite vérole, & empêcher que le visage n'en soit marqué ; mais cette pensée n'est pas une moindre erreur. La vûë du rouge étant plus capable de blesser les yeux & de troubler le cerveau, que d'exciter le moins du monde, la sortie de l'humeur dont il s'agit.

Mais en voilà assez pour ce qui concerne le traitement extérieur de la petite vérole. Ce seroit ici le lieu de dire un mot, de la maniere dont elle est traitée d'ordinaire par rapport au dedans. Je remarquerai seulement là-dessus, que les cordiaux échaufans & brûlans que l'on a coûtume de donner à la plûpart des enfans dans cette occasion sont plus propres à rendre âcre & mordante, l'humeur de la petite vérole, qu'à l'adoucir, & ne peuvent par conséquent que faire un grand tort à la peau du visage, si tant est que ce soit là le plus grand mal qu'on en ait à craindre, la mort étant souvent l'effet de ces potions enflammées.

Je passe aux difformités du visage, indépendantes de la petite vérole, telles que sont entre autres, 1. le visage couperosé, 2. les taches de rousseur, 3. les envies, 4. le teint livide ; 5. les pâles couleurs, 6. le teint gros, 7. le teint luisant, 8. le teint flétri & ridé.

Cette difformité consiste en rougeurs de visage accompagnées de boutons enflammés. On prétend qu'elle est causée par une intempérie chaude du foye. Cette opinion, vraye ou fausse, lui a fait donner le nom de chaleur de foye. On l'appelle aussi goute rose, parce que les pustules dont elle couvre le visage, ressemblent en quelque sorte, par leur couleur, au fruit du rosier sauvage.

Quoiqu'il en soit, ce mal est produit par un sang âcre & épais, qui gonfle & qui ronge les petits vaisseaux dont la peau du visage est parsemée. Pour débarasser ces vaisseaux, il faut adoucir & détremper la masse du sang. On en viendra à bout par l'usage du cerfeüil & des écrevisses dans des boüillons. Ces boüillons seront faits avec un peu de veau & de mouton, sans bœuf. On en prendra trois fois par jour, l'un à l'heure du lever, le second deux heures après, & le troisiéme une heure avant le souper qui doit être fort leger. On mettra de temps en temps sur le visage, de l'eau où aura

trempé à froid, pendant la nuit, un peu de pimprenelle. Une demi-poignée de cette herbe sur deux livres d'eau, suffit. Il faut mettre l'eau un peu tiede sur le visage, mais jamais chaude.

Si la personne beuvoit du vin avant que de devenir couperosée, il faut lui en interdire l'usage, & si quand elle l'est devenuë elle n'en beuvoit point du tout, il faut le lui conseiller, mais modéré. Il y a pour cela de fortes raisons qu'il seroit trop long d'expliquer ici.

Les teints blancs & délicats sont sujets à de petites taches rousses, qui ressemblent par leur couleur & par leur figure, à de petites lentilles. Les personnes blondes en sont plus attaquées que les autres ; la chaleur du Soleil en est la cause ordinaire, c'est pourquoi il faut prendre garde d'y exposer les enfans. Une jeune personne qui, par quelque occasion que ce soit, est obligée d'aller au Soleil, doit toûjours avoir sur le visage un masque ciré, & aux mains des gands cirés ; car les taches de rousseur viennent aussi très-souvent aux mains & aux bras. On ne manque pas de gens qui se vantent d'avoir des secrets particuliers pour ôter les taches de rousseur. Leurs prétendus secrets consistent à appliquer sur le visage, des eaux corrosives qui le font peler, & qui, après cela, le laissent comme il étoit auparavant ; ce qui ne doit pas étonner, car il ne faut pas croire que ces taches ayent pour siége la surpeau. C'est à la peau même qu'elles sont attachées ; mais comme cette surpeau est transparente, & qu'elle laisse appercevoir les taches qui sont dessous, on s'imagine aisément que c'est à la surpeau qu'il faut s'en prendre, qu'il n'y a qu'à l'enlever pour les ôter, en quoi l'on se trompe fort. Il n'est point nécessaire de remedes si violens pour dissiper les taches de rousseur. Tout ce qui est capable de résoudre l'humeur épaissie qui fait ces taches, est

propre à les dissiper ; car elles ne viennent que d'une humeur arrêtée dans les petits vaisseaux de la peau ; mais où trouver ce remede capaple de produire un tel effet ? Il n'est point si rare. L'esprit de vin seul, mêlé avec un peu d'huile de Ben, & appliqué tous les soirs sur le visage, par le moyen d'un petit pinceau, est ce remede : Trois ou quatre goutes de l'un & de l'autre suffisent pour chaque fois. Mais il y a une circonstance à observer, laquelle est un peu gênante, c'est qu'il faut, pendant plusieurs semaines, si c'est en esté, s'emprisonner dans la maison les fenêtres fermées durant le jour lorsqu'il y a du Soleil, & ne les ouvrir que lorsque le Soleil est passé ; sans quoi tous les remedes du monde seront inutiles. Au reste, comme il n'est gueres possible, quand on se porte bien, de se tenir si long-tems enfermé, & que d'ailleurs il y a des devoirs de Religion qui obligent absolument de sortir ; le parti qu'il y a à prendre alors, c'est de sortir de grand matin, & puis de revenir chez soi avant que la chaleur du jour commence. Si l'on ne veut pas s'assujettir à tant de contrainte, il n'y a qu'à rester comme l'on est. Des taches de rousseur, après tout, ne sont pas une si grande difformité. D'ailleurs il arrive souvent qu'elles se dissipent d'elles-mêmes sans que l'on s'en mette en peine, surtout dans ces pays ci. Si l'on prend le parti de sortir de grand matin, il ne faut pas laisser de se tenir le visage bien caché de ses coëffes ; je dis de ses coëffes, car on juge bien que c'est uniquement pour le sexe que je parle ici.

Les envies, ainsi appellées, parce qu'on les attribue à diverses envies que les meres ont euës pendant leurs grossesses, sont des marques bizarres que l'on apporte en naissant, & qui se trouvent les unes sur le visage, les autres sur d'autres parties du corps indifféremment. Il y a des enfans qui viennent au monde avec des réprésentations de cerises, de fraises, de meures, &c. d'autres

avec des taches de vin, des taches de lait, &c. soit sur le visage ou ailleurs ; & tout cela par un effet de la forte imagination des meres qui étant enceintes, ont souhaité ardemment d'avoir certaines choses qu'elles n'ont pû obtenir sur le moment, & qu'elles se sont représentées d'autant plus vivement, qu'elles n'ont pû contenter leur envie.

Pour ce qui est des taches de vin, des taches de lait, & d'autres taches, il est absolument impossible de les ôter, & quiconque promet de le faire, en impose. Il faut, pour qu'une envie soit capable d'être enlevée, qu'elle tienne à une queuë qu'on puisse serrer avec un fil ; & encore faut-il que cette queuë soit fort deliée, sans quoi il ne faut pas s'aviser toucher. Mais si elle est menuë, on prendra une soye cirée, qu'on noüera d'abord d'un nœud, autour de la queue, en serrant médiocrement, puis le lendemain on fera un second tour plus serré ; le jour d'après, encore un autre tour qu'on serrera d'avantage, & assez pour ôter à la cerise, à la fraise, à la meure, &c. toute communication de nourriture avec le reste du corps. Alors la cerise, la fraise ou la meure, selon ce que ce sera, tombera desséchée ; & il ne se fera à l'endroit de la séparation qu'une petite galle, qu'il faudra laisser chéoir d'elle-même.

Voilà toute l'opération. Mais & ne faut s'aviser que le moins qu'on peut, d'y employer le fer. Si l'envie passionnée qu'aura une femme enceinte pour certaines choses qu'elle ne pourra obtenir sur le champ, est quelquefois capable de causer des difformités à l'enfant qu'elle porte dans son sein ; la vûë d'un objet qu'elle regardera avec répugnance, ou avec horreur, en est encore plus capable. On n'en a que trop d'exemples ; & plût à Dieu que cette considération pût engager ceux qui ont le pouvoir en main à empêcher tant d'éstropiés de rôder dans les Eglises, & de s'y donner

spectacle. Mais ce n'est pas de ce genre de difformités que je me suis proposé de parler dans cet article, où je n'ai eu en vûë que celles qui portent, à juste titre, le nom d'envies.

Quand le teint est naturellement brun, jaune, livide, noirâtre, il n'y a point de remede qui puisse le changer radicalement. Tout ce qu'y peuvent faire alors les jeunes personnes du sexe, c'est de recourir à des remèdes palliatifs, non pas néanmoins au blanc & au rouge dont elles se servent ordinairement, & qui leur gâte le teint : mais à des choses plus innocentes, telles que sont entre autres, un peu de lait d'ânesse, mis sur le virage, & un peu d'eau de talc appliquée de même. On prend du lait d'ânesse tout fraîchement trait ; on en moüille un petit linge le soit en se couchant, & l'on passe aussi-tôt ce linge sur le visage ; puis le lendemain matin on essuye doucement le visage.

Quant à l'eau de talc, on en fait le même usage ; mais comment se prépare-t-elle ? le voici. Ayez du talc de venise qui soit bien molasse, écailleux, pesant, graisseux, tirant sur le verdâtre, un peu transparent, & se séparant par petites lames. Rapez-le avec une peau de chien de mer ; & passez par un tamis bien fin, la poudre que cette peau de chien aura détachée. Quand elle sera passée, prenez quatre blancs d'œufs durs, coupez-les par la moitié, puis remplissez le creux de chacun avec votre poudre ; après quoi mettez le tout dans un vaisseau de verre ou de fayance bien propre ; posez ce vaisseau à la cave sans le boucher, & l'y laissez jusqu'à ce que votre poudre se réduise d'elle-même en eau. Cette eau s'appelle Eau de Talc. Conservez-la précieusement pour vous en mettre sur le visage tous les soirs en vous couchant ; je dis, tous les soirs en cous couchant, car il ne faut point vous en servir le matin.

Il se fait une autre eau de talc, qui n'a pas moins de vertu que celle-là, pour l'embélissement du teint, & dont la préparation n'est gueres moins facile. On prend une douzaine de limaçons à coquille, autrement dits domi-portes, parce qu'ils portent leurs maisons avec eux ; on les met dans une terrine avec trois onces de poudre de talc faite en la maniere ci-dessus. On les laisse dans cette terrine jusqu'à ce qu'ils ayent dévoré la poudre, ou la plus grande partie ; puis on les distille. L'eau qu'on en tire par cette distillation, s'employe au même usage. Il n'y a rien à craindre de tels remédes ; ils entretiennent la peau du visage fraîche, & lui donnent de la blancheur, au lieu que le blanc & le rouge dont se masquent tant de personnes du sexe minent la peau & produisent tous les mauvais effets dont parle la Bruyere, quand il dit, que si les femmes veulent seulement être belles à leurs propres yeux, elles peuvent, dans la maniere de s'embellir, suivre leur goût ; mais que si c'est aux hommes qu'elles désirent de plaire, si c'est pour eux qu'elles se fardent & qu'elles s'enluminent, il leur déclare qu'il a recueilli les voix, & leur prononce, de la part de tous les hommes, ou du moins de la plus grande partie, que le blanc & le rouge les rend affreuses & dégoutantes, que le rouge seul les vieillit & les déguise ; qu'ils haissent autant à les voir avec de la céruse sur le visage, qu'avec de fausses dents en la bouche, & des boules de cire dans les mâchoires ; qu'ils protestent tous contre l'artifice donc elles usent pour se rendre laides ; qu'il semble que Dieu ait réservé aux hommes, ce dernier & infaillible moyen de les guérir des femmes ; enfin que si elles étoient telles naturellement, qu'elles le deviennent par artifice ; c'est-à-dire qu'elles perdissent en un moment, toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé & aussi plombé, qu'elles se le font

par le rouge & par la peinture dont elles se fardent, elles seroient inconsolables.

Ce que remarque M. la Bruyere est de tous les temps, & de tous les pays, & sans nous jetter là-dessus dans un grand nombre d'exemples, nous nous contenterons de celui des Chinoises. Le fard est en usage chez elles, de temps immémorial. Il releve d'abord leur blancheur naturelle, & leur donne du coloris ; mais leur gâte ensuite tellement le teint, que, selon des Rélations du pays, il est rare de voir une Chinoise, qui, à cause de ce fard, ne soit pas ridée dès sa jeunesse. Les femmes de ce pays-ci sont dans le même cas. Cette peinture au reste, qu'elles employent d'abord sans besoin & seulement pour se rehausser un peu l'éclat du teint, leur devient dans la suite en quelque façon nécessaire, pour dérober à la vûë les désordres qu'elle a causés sur la peau, en la desséchant, & la rongeant presque jusqu'aux os ; ensorte qu'on peut dire que le fard fait lui-même son portrait au naturel dans les vers suivans, où il s'explique ainsi par la plume d'un de nos Poëtes.

Par tout où l'on m'employe, on me cache avec soin,
Le grand jour m'est un peu contraire,
Si je sers d'abord sans besoin,
Je me rends bientôt necessaire.
Tant que je suis caché, bien souvent mon emploi,
M'attire des cajoleries.
Mais je surprends des flatteries,
Qui ne s'adressent point à moi.
Je sers en apparence, & je fais mille maux,

Je suis d'un fâcheux voisinage.
Et je ronge enfin jusqu'aux os,

Ceux que je flatte davantage.

Que de jolies personnes pourvûës naturellement d'un beau teint, se le défigurent ainsi par le fard !

Un Auteur moderne écrit que pour conserver la peau du visage toûjours belle, il faut en empêcher la transpiration, par des remedes appliqués dessus, qui ayent cette vertu ; mais cet Auteur se trompe. Tout ce qui empêche le visage de transpirer, ne sert au contraire, qu'à y produire des boutons, des bouffissures, & autres difformités. C'est pour cette raison, que le visage est toujours l'endroit de tout le corps, le plus maltraité de la petite verole, parce qu'étant plus exposé à l'air froid qui en empêche la libre transpiration, l'humeur qui fait la maladie est retenue sous la peau.

« Les femmes, dit cet Auteur, auroient le visage toujours jeune, si elles pouvoient y conserver le gonflement de la jeunesse, lequel produit le blanc par la tension de la peau, & le rouge par la plénitude des vaisseaux sanguins. Les couleurs appliquées, & toutes sortes de fards, ne sont qu'une vaine réprésentation de ce qui devroit être… »

Le moyen d'y mettre de la réalité, selon le même Auteur, c'est d'empêcher la transpiration du visage, moyennant, quoi, selon lui, « il s'y fera dans les petits vaisseaux, une heureuse obstruction de lymphe & de sang, & la peau se tiendra plus tendre ; voilà le blanc & le rouge, & point de rides ; or l'huile empêche la transpiration, il ne faut que s'en frotter le visage, ou n'y appliquer que des drogues dont l'huile soit la base, & non pas des plâtres qui en se séchant, le rident encore. »

L'Auteur de ce discours a raison de défendre qu'on mette des plâtres sur le teint ; mais de recommander, comme il fait, d'empêcher la transpiration du visage, c'est un avis dangereux.

On lit dans l'Histoire de l'Empire des Chérifs, que Nuclei Ismael, Roy de Tafilét, avoit un teint tout différent selon la passion qui le dominoit ; la joye le lui rendoit blanc, & le moindre mouvement de colere le lui rendoit tout noir. Je sçai de jeunes personnes du sexe, à qui la même chose arrive qu'à ce Roy. Ainsi le meilleur conseil que j'aye à leur donner & à leurs semblables, c'est de ne jamais se mettre en colere. Je ne sçache pas de meilleur reméde que celui-là pour leur conserver le teint blanc lorsqu'elles l'ont tel ; mais ce reméde n'est pas facile à toutes, & en général, on peut dire de la plupart d'entre elles, ce qui est dit de la nation des Poëtes, sçavoir qu'il faut peu de chose pour les irriter. Genus irritabile vatum.

On blanchit les fleurs de Jacynthe bleuës, en les passant à la fumée du souphre ; elles deviennent par ce moyen, tout aussi blanches que si elles l'étoient naturellement.

Cette expérience que chacun peut faire, sembleroit persuader, qu'on pourroit par le même artifice, rendre blanc le teint brun ; mais ce n'est pas une chose à essayer, si ce n'est à l'égard des mains, qui, pour le remarquer en passant, se blanchissent de même, à la fumée du souphre, mais à l'égard du visage, il y auroit trop à craindre pour les yeux & pour la poitrine, sans parler des jouës & des lévres, dont le vermeil pâliroit ; car tout pâlit à la fumée de ce minéral, & il y a des gens qui, pour contrefaire les malades, se parfument le visage avec la fumée du souphre, comme d'autres pour le même dessein, se le parfument avec la fumée du Cumin.

Le teint blême, autrement dit, Pâles couleurs, à quoi sont si sujettes les personnes du sexe, vient ordinairement ou d'Hémorrhoïdes internes, douloureuses, & tenduës, qui n'ont pas leur cours, ou de regles supprimées. Quand c'est de la première cause, il faut introduire dans le siége, le plus doucement & le plus avant qu'il se peut, du beurre extrêmement frais, réïtérer plusieurs fois pendant deux ou trois jours, & au bout de ce terme, au lieu de beurre, mettre de la litharge ; avoir pour cela d'un Apotiquaire ou Epicier, pour dix ou douze sols de litharge d'or bien pulvérisée, en remplir une cuillere d'argent, & y jetter deux ou trois goutes d'excellente huile d'olive, plus ou moins, pour donner à la litharge, une consistance qui ne soit ni trop épaisse ni trop liquide, puis en introduire dans le siége, le plus avant qu'il se pourra, & mettre ensuite tout auprès en dehors, un linge qui en soit couvert, continuer quelques jours, & prendre tous les matins, en se levant, aussi-bien que tous les soirs en se couchant, une petite écuellée de lait de vache, tout tiede. Les hémorrhoïdes dures & tenduës comme une pomme d'api, se flétriront comme une vieille pomme de rénette, & ne feront plus de douleur ; le teint reprendra alors, sa couleur naturelle. On peut employer aussi, pour le même dessein, ce que nous avons proposé contre les Hémorrhoïdes, pag. 70. & 71. Liv. 2.

Si les pâles couleurs viennent de la seconde cause, il faut avoir recours à des boüillons faits avec le veau, la racine de chicorée amère, & les écrevisses. S'en tenir là sans employer autre chose. La plûpart des remedes qu'on met en usage pour procurer aux jeunes personnes, l'évacuation dont il s'agit, sont des remedes brûlans, tels que la sabine, l'écorce de bigarrade, l'absynthe, & autres semblables, qui, au lieu d'assouplir & de dilater les vaisseaux, les crêpent, les froncent, les resserrent en les picotant. Il

est vrai que ces remedes poussent ; mais en poussant ils diminuent le diamêtre des conduits, en sorte que ces conduits, faute de prêter, ne peuvent donner issuë au sang qui se présente avec effort, ce qui fait une contrariété très-préjudiciable ; le sang est poussé, les vaisseaux par où il doit s'échapper, sont rétrécis ; que doit-il arriver de ce combat ? Meres qui avez des filles qui commencent à être dans l'âge convenable à cette évacuation, gardez-vous bien de rien précipiter, aidez la nature par des remedes qui détrempent les humeurs trop épaisses, & qui assouplissent les vaisseaux trop tendus, vous agirez alors de concert avec la nature, & la nature agira de concert avec vous : seul moyen de vaincre le mal. On ne commande à la nature qu'en lui obéïssant.

Rien ne grossit plus le teint, que le grand air & le grand vent, surtout en esté. Chacun sçait cela ; mais une chose à quoi l'on ne prend pas garde, c'est que la sueur le grossit extrêmement. Elle dilate les pores du visage, & cette dilatation de pores, rend nécessairement la peau du visage grossiere. C'est à quoi doivent faire grande attention les jeunes personnes du sexe qui sont hors du commun. La grossiereté de teint qui vient simplement du grand air, se corrige aisément quand elle n'est pas ancienne ; un peu d'oxycrat appliqué sur le visage suffit pour cela. Mais celle qui vient de cette largeur de pores causée par la sueur, ne se corrige pas avec la même facilité.

Quand je parle ici de sueur, je n'entends pas une sueur passagere, & momentanée, mais une sueur longue, & fréquente ; surtout lorsque dans le temps qu'elle tient, l'on a recours à l'éventail pour se rafraîchir. Je ne sçaurois dire combien le vent de l'éventail, & la sueur, lorsque l'un & l'autre se rencontrent ensemble,

rendent rude & grossiere la peau d'un beau visage. Un seul esté suffit pour faire alors bien du dégât sur un jeune teint.

Il y a des femmes qui se ratissent le visage avec des morceaux de verre. Elles prennent pour cela, de ces globes de verre que vendent les Fayanciers aux Etameurs ; elles les cassent, & avec les éclats elles se frottent le front, le nez, les joues, le menton, croyant par là se rendre la peau du visage bien fine ; mais elles la rendent encore plus grosse & plus dure, parce qu'à la fin, elles se la racornissent. Il se trouve de jeunes filles qui se voyant faire ce manége à leurs mères, les veulent imiter, & par-là se gâtent le teint, pour le reste de leurs jours.

Il ne faut jamais passer rien de rude sur le visage ; quand on le veut décrasser, le meilleur moyen qu'on puisse employer pour cela, après l'avoir lavé avec un peu d'eau de son, qui ne soit ni froide ni chaude, c'est de le frotter doucement avec le dedans d'un bonnet de toile, qu'on ait tenu sur ses cheveux pendant quelques nuits, ce moyen est excellent pour entretenir la finesse du teint.

Le teint, pour être beau, ne doit point reluire ; il doit ressembler à cette fleur qu'on remarque sur certains fruits qui n'ont point encore été touchés. On dit, la fleur d'un teint, mais on ne dit point le lustre d'un teint, c'est qu'il ne faut pas qu'un teint soit lustré. Le lis est blanc ; il ne reluit pas, quoiqu'on dise l'éclat du lis. La neigne est blanche, elle n'est point reluisante, quoiqu'on dise l'éclat de la neige. Les roses, avec tout leur éclat, ne sont point luisantes. On dit d'un beau teint, un teint de rose & de lis, sans prétendre pour cela, qu'il soit luisant. On dit, tout de même, la neige d'un teint, sans supposer qu'il reluise.

Mille fleurs fraîchement écloses,
Les lis, les œillets & les roses,
Couvroient la neige de son teint,

dit M. de Voiture. L'albâtre ne reluit point ; elle est d'elle-même, d'un blanc mat, & quand nos Poëtes disent un Sein d'Albâtre, ils ne prétendent point faire entendre par-là, un Sein luisant.

Enfin une belle peau ne reluit point, quoique par sa blancheur, elle ait de l'éclat. Un visage luisant est celui d'une poupée du Palais. Il faut donc éviter d'avoir le teint luisant, & pour cela se garder de faire comme ces Grisettes, qui ne manquent point, tous les matins, de se frotter & refrotter le visage avec du boüillon, jusqu'à ce qu'elles se soient rendu le nez, les joues, & tout le minois luisant comme un miroir. On les reconnoît par-tout, ces Grisettes, & dans les ruës & dans les promenades.

En général, il ne faut point trop frotter le visage, sinon on lui ôte sa fleur, qui, à force d'être souvent enlevée, ne se reproduit plus.

Il n'est pas étonnant de voir aux personnes âgées, un teint flétri. Mais il en est de jeunes qui ne sont pas exemptes de cette difformité, ce qui leur vient, (lorsque le fard n'y a point de part) d'une chaleur d'entrailles qui leur desséche la peau du visage & la leur flétrit. Pour prévenir ou pour corriger cette difformité, il faut observer les regles suivantes.

1. Se priver de thé & de caffé, à moins qu'ils ne soient au lait ; éviter tous ragoûts, toutes viandes poivrées & trop salées, toutes sortes d'épiceries, le vin pur, tous vins de liqueurs, soit factices ou naturels, tous ratafiats, tous vins de Champagne, toutes suc-

creries, & autres choses semblables, qui en allumant le sang, desséchent la peau, & la froncent. 2. Se mettre au lait d'ânesse ou de vache, manger beaucoup de potage, où il y ait force chicorée ou laituë ; boire dans la journée, quelques verres d'orgeade ; 3. Choisir une habitation qui ne soit point dans un air trop sec, & en cas qu'on ne le puisse faire, avoir soin de corriger tous les jours, l'air de la chambre (si c'est en esté) par quantité de feuilles de vigne toutes fraîches, qu'on jette & qu'on disperse sur le plancher ; 4. Ne point trop veiller, ne point trop chanter, ne point laisser tomber de la poudre sur son visage, en se poudrant ; 5. Si c'est en hyver, ne point trop s'approcher du feu, ne le regarder jamais directement ; & quand on a le visage tourné de ce côté-là, tenir toûjours devant soi, un écran ; 6. Pendant la rigueur de cette saison, ne s'exposer jamais au grand froid sans avoir le visage caché, & quand on rentre chez soi, ne point s'approcher trop promptement du feu ; 7. Recourir à des frictions douces de tout le corps, pour conserver ou pour procurer au sang une libre circulation. Car lorsque le sang circule avec liberté, que son cours n'est ni trop lent ni trop rapide, & que par conséquent les sucs nourriciers qui se distribuent aux parties, ne s'y arrêtent ni trop ni trop peu, le teint est toujours frais, pourvû que les sucs nourriciers dont je parle, soient bien conditionnés, ce qu'on obtient en observant un bon régime de vivre.

En suivant les regles ci-dessus, on peut prévenir, ou corriger la flétrissure du teint ; mais pendant la jeunesse seulement ; car de se figurer qu'il y ait des secrets pour en garantir la vieillesse, c'est une puérilité. Je me souviens, à ce sujet, de ce que j'ai rapporté dans le Journal des Sçavans, touchant une prétenduë eau de beauté. On ne sera peut-être pas fâché que j'insere ici cet article au lieu d'y renvoyer. La prétenduë eau de beauté dont il s'agit, est

annoncée par un Mémoire imprimé à Paris chez la veuve Mergé ruë saint Jacques au Coq, où il se débite. On y célébre les chimériques vertus d'une eau composée, dit-on, de simples des plus rares & des plus exquis que la nature ait produits, laquelle étant mise sur le visage, y répare tous les débris de la vieillesse ; cette eau, ajoute-t-on, qui a été inconnue jusqu'aujourd'hui, dans toute la France, nourrit la peau, & lui donne un éclat de blancheur parfaite, conserve la délicatesse des traits, réanime toutes les couleurs, & répand sur les teints les plus secs, un air de fraîcheur aussi naturel, que celui qui fait le sang le plus pur, dans le corps le plus sain. On peut, sans lui rien prêter, ajoute-t-on encore, faire voir par cent exemples, que les personnes qui en usent, ne s'apperçoivent point que le nombre des années puisse flétrir & diminuer en elles, la fraîcheur de leur teint, & celle de la gorge, puisqu'elle en ôte toutes les rides.

Après plusieurs autres éloges que je passe, l'Auteur du Mémoire assûre que tout ce qu'il dit de cette eau, a été vérifié par diverses épreuves, en présence de M. le premier Médecin, qui, de son côté certifie connoître la véritable composition de cette eau, après en avoir fait, dit-il, les épreuves stipulées dans le Mémoire. Il témoigne, de plus, que c'est en conséquence de toutes ces épreuves, qu'il consent que l'eau en question, soit distribuée, & il ajoute que c'est pour le bien public qu'il y consent. Il est difficile, après cela, de trouver un reméde plus authentiquement approuvé. Aussi, l'Auteur du Mémoire, ne pouvant, pour son intérêt, rendre trop publique, une approbation si avantageuse, ne manque pas de la rapporter, ce qu'il fait en la maniere suivante.

« Toutes ces épreuves ont été vérifiées par-devant M. le premier Médecin. Je crois que tout le monde connoît assez les quali-

tés de ce digne Docteur ; c'est pourquoi j'ai fait mettre au bas de mon Mémoire, son Approbation que voici. »

« Nous soussignez, Conseiller ordinaire du Roy, en tous ses Conseils d'Etat & privés, premier Médecin de Sa Majesté, Surintendant général des Eaux, Bains, & Fontaines Minérales & Médecinales de France, Salut. Sur les témoignages de beaucoup de personnes de mérite, des bons effets de l'Eau dite de Beauté, composée par le sieur Lambert, pour ôter les boutons, rougeurs, tenir toûjours le teint très-uni, & blanchir la peau, garantir & empêcher d'être marqué de la petite vérole, nous consentons que ledit Sieur, pour le bien public, la vende & distribuë, en connoissant la véritable composition, après en avoir fait toutes les épreuves stipulées dans ledit Mémoire qu'il donne au Public ; En foi de quoi nous avons signé ces présentes, que nous avons fait contresigner par notre Sécretaire ordinaire, & à icelle fait apposer le cachet de nos Armes. Fait à Paris au Château des Thuilleries, le Roy y étant, ce deuxiéme jour de Février mil sept cens vingt-deux. Signé, Dodart. Par M. le premier Médecin du Roy la Salle. »

Si cette prétenduë eau, qui, selon les promesses du Mémoire, empêche que le nombre des années, ne flétrisse le teint, & ne cause des rides, avoit été découverte du temps d'Horace, ce Poëte auroit, sans doute, épargné à la postérité, ces tristes vers :

Heu fugaces, Posthume, Posthume,
Labuntur anni, nec pietas moram
Rugis, & instanti senectæ
Adferet, indomitæque morti,

puisqu'il prétend faire entendre par-là, que d'empêcher les rides de la vieillesse, est une chose aussi impossible, que de se soustraire à l'empire de la mort.

Il est dit dans l'Histoire du Pérou, par Pierre Chieza, qu'il y a en Amérique une fontaine, qui ôte aux vieillards, toutes les marques de vieillesse ; mais comme la prétenduë vertu de cette fontaine, n'est appuyée du témoignage d'aucun médecin, ou d'autre personne qui assure par quelque certificat, que la chose soit véritable, on a toute liberté de la révoquer en doute.

Au Nord de Napoli, de Romanie, dans la Morée, en Grece, étoit autrefois, à ce que rapportent quelques Auteurs, la célébre fontaine de Canathe ; dans laquelle, selon Pausanias, Junon qui alloit s'y baigner tous les ans, trouvoit le moyen de réparer les bréches que le temps faisoit à sa beauté ; mais cette fontaine qui étoit, peut-être, la fameuse fontaine de Jouvence, si chantée par certains Auteurs, n'est plus aujourd'hui, si tant est qu'elle ait jamais été.

On lit dans les Décades du nouveau Monde, par Pierre Martyr, nommé Anglertus, l'histoire d'un vieillard, qui, pour se procurer, sinon la vigueur, du moins l'apparence de la jeunesse, se baignoit dans une certaine fontaine, par le moyen de laquelle il vint si bien à bout de paroître jeune, que l'air frais de son visage, lui attira les empressemens d'une femme fort aimable, qui le choisit pour mari ; mais outre que cette fontaine n'a peut-être jamais existé, non plus que celle de Junon, toûjours n'a-t-elle pas à présent plus de réalité que l'autre. Ainsi les personnes qui voudront paroître jeunes, independamment des années, feront bien d'avoir recours à l'eau de beauté qu'on leur offre ; si elle est telle qu'on la vante.

Il est fait mention dans Huon de Bourdeaux, d'une herbe appellée l'herbe de Jouvence, laquelle, porte de petites graines, dont le suc a la propriété, dit-on, de rendre aux femmes qui sont sur le retour, le teint aussi frais & aussi uni que dans la premiere jeunesse. Cette herbe est apparemment du nombre de celles que l'Auteur dit avoir si heureusement trouvées, & dont, s'il faut l'en croire, il compose sa chimere, je veux dire son eau de beauté.

C'est assez nous arrêter à cet article concernant la puérile imagination de pouvoir empêcher les rides & les flétrissures de la vieillesse : Je reviens à l'avis que j'ai donné ci-devant, pag. 183. touchant les frictions du corps, ausquelles on peut recourir, pour conserver ou pour procurer au sang, une certaine aisance dans sa circulation, & favoriser par ce moyen, la fraîcheur du teint, & je dis que les frictions douces contribuant, comme elles font, à cette libre circulation, ne peuvent être que très-favorables au teint ; car lorsque le sang circule bien, c'est-à-dire ni trop lentement, ni avec trop de précipitation, ne trouvant dans son cours, aucun empêchement à cette médiocrité, soit de la part des humeurs, soit de la part des vaisseaux, le teint s'en ressent toûjours, & on ne sçauroit alors l'avoir mauvais. Le teint annonce la bonne ou la mauvaise santé ; & cette bonne ou mauvaise santé dépend de la maniere facile ou difficile avec laquelle le sang fait son chemin ; or les frictions modérées du corps, lorsqu'elles sont faites avec des linges doux, contribuent infiniment à faire circuler le sang comme il doit circuler, & par conséquent à rafraîchir le teint. Aussi, quand on voit à quelque personne, un teint frais, on juge d'abord qu'elle se porte bien. Tout le monde forme ce jugement ; & M. Despreux, par rapport à cela, s'explique d'une maniere fort juste, lorsque dans sa Satyre dixiéme, parlant de ce Directeur qui,

nonobstant la fraîcheur de son teint, veut passer pour malade, il dit :

Bon ! vers nous à propos, je le voye qui s'avance.
Qu'il paroît bien nourri ! quel vermillon ! quel teint !
Le Printemps dans sa fleur, sur son visage est peint,
Cependant à l'entendre, il se soutient à peine,
Il eut encore hier, la fiévre & la migraine,
Et sans les prompts secours qu'on eut soin d'apporter,
Il seroit sur son lit, peut-être à tremblotter.

Les frictions douces produisent toujours d'excellens effets sur le sang, soit en facilitant le cours, du cœur aux extrémités, ou des extrémités au cœur ; soit en modérant & retardant ce cours s'il est trop impétueux, qu'il empêche le corps de prendre la nourriture qui lui est nécessaire ; car lorsque le sang circule avec trop de rapidité, ses sucs nourriciers n'ont pas le temps de s'arrêter aux parties, & le corps tombe dans le desséchement, ce qui est bien contraire à la fraîcheur du teint ; Prosper Alpin rapporte sur cela, que les Dames d'Egypte, qui sont toutes fort curieuses de leur teint, ont grand soin de recourir à des frictions douces pour s'empêcher de maigrir.

Il y a trois sortes de frictions ; une rude, une douce & une moyenne. La friction rude, principalement quand elle se fait tout d'un coup, met en mouvement des humeurs grossieres avant qu'elles soient ramolies, les poussant dans des vaisseaux outre mesure, leur fait perdre leur ressort, donne par-là occasion à des dépôts & à des engagemens, & empêchant la libre circulation du sang, nuit considérablement à la beauté du teint, laquelle ne sçauroit subsister lorsque le sang circule avec peine. Deux précautions sont nécessaires quand on employe les frictions ; la pre-

mier, de n'y point recourir que les premieres voyes ne soient dégagées, c'est-à-dire, que l'estomac & les intestins ne soient suffisamment désemplis ; la seconde, lorsque la friction est faite, de vêtir aussitôt quelque camisole, ou quelque corset un peu juste, parce quel lorsqu'on est un peu serré, le sang circule plus aisément.

Bien des Dames, pour se procurer un teint frais, employent le secours des lavemens. Ce secours n'est pas inutile quand il est ménagé ; mais la plûpart en abusent, & à force de s'en servir, se rendent le teint pâle, livide & blaffard, ce qui est bien différent du beau teint. L'évacuation modérée des intestins contribuë à la libre circulation du sang, de laquelle dépend la fraîcheur du teint, ainsi que nous l'avons remarqué ; mais quand cette évacuation est excessive, & sur-tout qu'elle, procéde de la trop grande quantité de lavemens ; la peau du visage devient blême & livide, ce qui fait le teint blaffard. La raison de cela est que lorsqu'on prend trop de lavemens, on ne laisse pas le temps aux intestins, d'achever la séparation des sucs nourriciers d'avec les excrémenteux, & on entraîne ensemble les uns & les autres ; en sorte que dérobant au sang une grande quantité de ces sucs nourriciers que les intestins y envoyeroient par ses vaisseaux lactés, il faut nécessairement que cette défraudation, s'il m'est permis de me servir de ce terme, paroisse sur le visage, où se porte d'abord une portion considérable de ce qu'il y a de mieux travaillé dans le sang.

Après avoir parlé, comme je viens de faire, des parties du visage, les plus apparentes, il me reste, pour remplir mon plan, à parler de celles qui ne se présentent que lorsqu'on ouvre la bouche, telles que sont les gencives, les dents, & la langue : c'est par où je finirai cette Orthopédie.

Des gencives bien rouges, bien fermes, bien unies, ni trop épaisses, ni trop minces, & bien jointes contre les dents, sont d'une grande beauté, pourvû que le reste, je veux dire ce qui concerne les dents qu'elles enchassent & dont nous parlerons dans un moment s'y rapporte.

Les gencives difformes sont entre autres, 1. les gencives livides, 2. les gencives en bourlets, 3. les gencives décharnées, 4. les gencives pâles, 5. les gencives flasques, 6. les gencives raboteuses, 7. les gencives enflammées, 8. les gencives avec excroissances.

La lividité des gencives vient ordinairement d'un sang qui y croupit, faute de circulation. Le moyen de prévenir & de corriger ce vice, c'est de les frotter assiduement tous les matins, avec un linge un peu rude, & de les piquer, de temps en temps, mais légérement, avec la pointe d'un cure-dent d'or ou d'yvoire, & non de plume. Quand je dis de les piquer légérement, j'entends cependant qu'on en fasse sortir un peu de sang ; car il faut cela, sinon le frotement du linge n'aura pas assez de force pour rappeller la circulation dans la partie.

Au reste, en piquant la gencive pour la faire saigner, il faut éviter de la piquer dans l'endroit où elle se joint à la dent ; mais la piquer seulement dans le milieu de sa largeur, à quelque distance de la dent, sans quoi on risqueroit de déchausser la dent, mais en prenant la précaution que je dis, il n'y a rien à craindre.

Quelques saignées du bras ne sont pas à négliger ici, & peut-être même du pied, pour les personnes du sexe, en observant dans ce cas certaines conditions par rapport aux Regles. Les médecines douces conviennent encore.

Au reste, je me crois obligé d'avertir en général, (comme l'a fait, long-temps avant moi, un sçavant Auteur) que l'usage des poireaux nuit beaucoup aux gencives ; chose à quoi l'on doit bien prendre garde pour les jeunes filles élevées dans les Couvents, où la soupe qu'on leur donne, n'est presque jamais qu'aux poireaux. Je suis sûr que les Dames Religieuses ne me sçauront pas mauvais gré de cet avis, & qu'elles se feront un plaisir d'en profiter tant pour elles que pour leurs Pensionnaires. Mais puisque nous en sommes sur la qualité des poireaux, nous remarquerons par occasion, qu'ils nuisent aussi aux vûës foibles, & causent des nuits fâcheuses par les songes inquiets qu'ils excitent ordinairement, c'est le sentiment du grand Schroder, & & ce sentiment est fondé sur l'expérience, soit dit en passant.

Il y a des gencives bossuës & relevées, comme des especes de plottes, ou de bourlets. Vous diriez, en les voyant, qu'elles sont faites pour y planter des épingles. Ces sortes de gencives sont très-difformes par elles-mêmes, mais elles causent une seconde difformité qui n'est pas moins grande, c'est qu'elles poussent les lévres en dehors, comme s'il y avoit derrière ces lévres, quelque croute de pain d'engagée, un autre inconvénient se joint à celui-là, elles nuisent à la liberté de la parole, & empêchent l'articulation d'un certain nombre de mots, tels que ceux, par exemple qu'on ne peut bien prononcer, qu'en reculant les lévres ; en sorte que les mots dont l'articulation demande qu'on avance les lévres, comme volonté, vouloir, vous, velours, & autres de cette nature, sont les seuls qu'on prononce alors facilement.

Ce bourlét des gencives provient d'un suc nourricier trop abondant qui les remplit, il faut, pour y remédier, les frotter souvent avec quelque chose d'astringent & de répercussif, qui

puisse donner à leurs fibres, un ressort capable de repousser en dedans le surplus de cette humeur nourriciere qui se présente, & de lui opposer en quelque sorte, une digue. Entre toutes les choses astringentes qu'on peut employer ici, la meilleure est la renouée autrement dite centinode, ou trainasse, dont nous avons déjà parlé plus haut, tant de fois.

On prend une pincée de cette herbe, on la broye avec les doigts dans le creux de la main, & on en frotte la gencive plusieurs fois le jour, principalement le matin dès qu'on est levé. Mais il faut continuer des mois entiers, & ne point se lasser ; la gencive au bout d'un temps, reviendra à son volume naturel, & ne fera plus le bourlét.

Voici un défaut bien opposé à celui-là, c'est la gencive décharnée, celle dont nous venons de parler, reçoit trop de nourriture, & celle-ci n'en reçoit pas assez, comme nous allons voir.

Les gencives décharnées ne le sont que par l'une des deux causes suivantes, ou parce que les sucs alimenteux qui s'y portent, ne sont pas en assez grande quantité pour les nourrir, ou parce que les fibres des gencives ont trop de roideur pour obéïr au mouvement des sucs qui se présentent, & leur permettre de s'introduire dans la substance de la gencive. Ainsi voilà deux causes dont on a l'une ou l'autre à combattre ; sçavoir, la disette du suc nourricier, & la résistance des vaisseaux ; pour ce qui est de la disette du suc nourricier ; il n'y a pas de reméde ; mais pour la résistance des vaisseaux, on peut les assouplir par des moyens opposés à ceux dont il est fait mention dans l'article précédent, sçavoir par des émolliens tels que les racines de mauve, & de guimauve, tenuës long-temps dans la bouche, & mâchées ; ou les tablettes de mauve & de guimauve, dont on a coûtume de se servir

pour la toux ; lesquelles ne remédiant à la toux, que par le relâchement qu'elles procurent aux vaisseaux, sont ici par conséquent, très-convenables pour donner aux fibres des gencives, la souplesse dont ces fibres manquent. Mais ces remedes demandent une grande perséverance ; car de croire qu'en ne les employant que de temps en temps, on en aura quelque succès, c'est se tromper. Passons aux gencives pâles.

Les gencives, ne sont pâles que parce qu'il s'y porte trop peu de sang, le moyen d'y rappeller le sang pour les rendre rouges, c'est de les frotter tous les matins pendant plusieurs semaines, avec un peu de moutarde, ou avec une petite feüille de roquette.

Une des perfections qui contribuent le plus à la beauté des gencives, c'est d'être fermes & bien tenduës. Une gencive qui paroît flasque & molasse, dès qu'on vient à ouvrir la bouche, présente quelque chose de fort désagréable, & même de dégoutant. Le moyen de les raffermir, c'est de les laver tous les matins, & à l'issuë de chaque repas, avec un peu d'eau & de verjus mêlés ensemble ; il faut que l'eau soit ferrée, & qu'il y en ait deux fois plus que de verjus : pour la ferrer, il n'y a qu'à y éteindre deux ou trois fois un morceau de fer rouge.

Il y a des gencives dont on diroit que la peau seroit toute semée de petits grains de millet, tant elle paroît raboteuse & grenuë. Ce sont de petits boutons très-menus, formés sous la peau, lesquels à force de séjourner, deviennent aussi durs que des grains de millet. Il faut de puissans résolutifs pour fondre ces boutons. Il n'y a gueres que la racine de pyrethre qui en puisse bien venir à bout ; il en faut mettre un peu entre la gencive & la lévre, mais réïtérer souvent, & l'y laisser peu de temps chaque fois. Un petit morceau de crystal minéral mis au même endroit,

est encore fort bon pour résoudre ces petits grains ; il est à propos en même temps, de frotter avec le doigt, la gencive.

Comme la racine de pyrethre est fort brûlante, il faut, après s'en être servi, se rincer aussi-tôt la bouche avec de l'eau & du vin.

La plûpart des enfans qui ont les gencives rongées & scorbutiques, ne les ont ainsi, qu'à cause des sucreries qu'ils mangent ; il ne faudroit jamais donner aux enfans aucunes confitures ni séches, ni en pâte, ni liquides ; il ne faudroit pas même qu'ils connussent les dragées. Despreaux dit,

Que de tout mets sucrés, secs, en pâte ou liquides,
Les estomacs dévôts toûjours furent avides.

On peut dire la même chose de l'estomac des enfans. Les confitures sont ce qu'il y a de plus succulent pour eux. Mais il ne faut point consulter sur cela leur goût. Cependant que fait-on ? On leur accorde ces friandises pour récompense, lorsqu'on est content d'eux. Bien plus, quelque personne que ce soit qui vienne rendre visite dans une maison où il y a des enfans, n'y vient que chargé de confitures pour les leur distribuer. Ce ne seroit pas faire sa cour aux peres & aux meres, que d'en agir autrement. On accable ainsi les enfans, de succreries ; c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus capable de leur ronger les gencives, de leur déchausser les dents, & de leur gâter la bouche. Il ne faut pas s'étonner après cela, que tant de gens ayent les gencives rongées ; mais quel reméde y a-t-il à cette difformité ? Il est difficile d'y en trouver d'infaillible, cependant il ne faut point se décourager.

L'eau de chaux avec l'esprit de cochléaria ; partie égale de l'un & de l'autre, produit ici de bons effets. J'en dis autant de l'es-

sence d'aloés & de myrrhe, aussi partie égale des deux ; on frotte tous les jours la gencive deux ou trois fois, avec l'un ou l'autre de ces mêlanges, & l'on continuë des mois entiers. Cela néanmoins ne suffit pas, si l'on ne songe à adoucir la masse du sang ; & je ne sçache point ici de meilleur moyen pour en venir à bout, que de se mettre au lait de vache, après s'y être préparé par les remédes généraux, tels que quelques purgatifs, & quelques saignées ; bien-entendu au reste, qu'on renoncera à toutes succreries, aussi-bien qu'à toutes viandes poivrées & épicées, s'interdisant, en même temps, tous les vins piquants, & tout ce qui est capable de rendre le sang âcre.

L'inflammation des gencives, consiste en une enflure ardente & douloureuse, qui se communique jusqu'aux joües, & les fait grossir outre mesure. Cette inflammation ne vient que d'obstructions causées par un froid qu'on a souffert à la tête. Ainsi il n'y a que des remédes désobstruans & un peu chauds, qui la puissent guérir, ces remédes sont 1. de se laver fréquemment la bouche tous les matins avec de l'eau où l'on ait fait boüillir des feüilles de mélisse ; 2. d'avoir soin, tous les soirs, de tenir long-temps dans la bouche, deux ou trois cuillers de lait de vache tout chaud, où ayent boüilli des jujubes ; 3. d'appliquer après sur la joüe un oignon cuit, de l'y appliquer tout chaud, & de l'y laisser jusqu'au lendemain matin ; continuer plusieurs jours jusqu'à guérison.

Il vient souvent aux jeunes personnes, des excroissances sur les gencives, ces excroissances sont molles, indolentes, & tiennent à un petit pédicule comme une fraise. Le mal n'est nullement dangereux ; mais il cause une grande difformité : Il fait avancer les lévres d'une maniere fort désagréable, & empêche, comme les gencives en bourlets, de parler facilement. Il n'y a

pour y remédier, qu'à serrer fortement avec un fil de soye, le pédicule où tient l'excroissance, & laisser ce fil pendant trois jours, en le serrant un peu plus chaque jour, elle tombe alors d'elle-même, faute de nourriture. Puis, quand elle est tombée, on met sur l'endroit ou elle tenoit, un peu d'esprit de vitriol, ou de souphre ; après quoi on lave l'endroit avec de l'eau de plantain un peu tiede.

Il ne nous reste plus, pour finir ce quatriéme & dernier Livre de nôtre Orthopédie, qu'à venir à l'article des dents & à celui de la langue, comme nous allons faire.

Les dents, pour avoir leur perfection entiere, demandent de grandes attentions. Il faut, pour la leur procurer, s'y prendre dès qu'elles commencent à pousser aux enfans, & se souvenir que s'il se présente alors quelque obstacle à leur sortie, & qu'on n'ait pas soin de la faciliter, il ne faut pas espérer que ni les dents devancieres, ni les dents secondaires ausquelles elles préparent la place, soient jamais belles. Mais comment faciliter cette sortie, en-sorte que ces dents devancieres puissent éclore aisément ? C'est de quoi nous allons proposer les moyens.

Les dents devancieres, comme nous l'avons remarqué ailleurs, & qu'il est à propos de le répéter ici, ont peine à pousser, ou parce que le suc nourricier dont elles ont besoin pour prendre leur prompt accroissement, & diviser, sans lenteur, la gencive qu'elles doivent percer, ne leur est pas porté avec assez de force, ou parce que le corps de la dent est d'une consistance trop molle, pour pouvoir faire aisément cette division ; ou enfin, parce que les fibres des gencives étant trop flasques, & prêtant plus qu'il ne faut, s'étendent par l'effort de la dent, au lieu de se rompre. Ces trois causes concourent quelquefois ensemble ; quelquefois il n'y

en a que deux, & quelquefois il ne s'en trouve qu'une. Mais soit qu'il n'y en ait qu'une, ou qu'il y en ait plusieurs, il résulte toûjours de-là, un tiraillement des gencives, qui doit exciter des douleurs cruelles aux enfans, & qui prolonge quelquefois leur supplice des semaines entieres ; ce qui réduit un enfant à passer les jours & les nuits sans repos. Ces douleurs accompagnées de veilles, empêchent le lait qu'ils succent de se digerer ; ce lait non digéré se tourne en sérosités piquantes qui agacent les intestins, excitent des tranchées accompagnées de cours de ventre, & causent même quelquefois, des convulsions par l'irritation violente qui se fait dans le genre nerveux. Le peu de suc nourricier qui se produit, & qui devroit entrer dans les vaisseaux lactés, est dérobé par le cours de ventre, & le corps frustré de nourriture, tombe dans un desséchement, ou que la mort suit de près, ou qui met les dents hors d'état d'acquerir la force nécessaire pour sortir sans peine ; or dans ce dernier cas, il est difficile qu'elles puissent parvenir à être bien formées, bien arrangées, & d'une belle venuë ; elles préparent cependant la place à celles qui doivent leur succeder ; & c'est de cette place bien préparée que dépend l'arrangement des dents secondaires qui doivent rester toute la vie.

Ce que je dis de la cause qui nuit à la sortie des dents devancieres, est un peu différent de ce qu'on entend dire d'ordinaire là-dessus aux Gardes, aux Sages-femmes & aux Nourrices, qui croyent que pour faciliter l'issuë des dents, il faut toûjours recourir à des émolliens, & qui employent dans ce dessein, la cervelle de liévre, le sang de crête de coq, & autres choses aussi bizarres, s'imaginant que cette cervelle & ce sang, appliqués sur les gencives, les ramollissent.

C’est une chose certaine que les émolliens, à moins que les gencives ne soient attaquées d’inflammation, ne peuvent que 1. que relâcher l’action des petits rameaux d’arteres qui portent la nourriture aux dents, 2. empêcher ces mêmes dents de se durcir au point qu’il faut pour devenir perçantes, 3. relâcher les fibres déjà trop lâches des gencives, & retarder par ces trois effets, dont un seul suffit pour faire beaucoup de tort, la sortie même qu’on a intention de procurer. Loin donc qu’il faille toûjours recourir à des émolliens pour faciliter la sortie des dents, il faut au contraire, selon le principe mécanique & certain que je viens de poser, recourir ordinairement à des moyens qui puissent 1. augmenter l’action des petites arteres qui portent la nourriture aux dents, 2. mettre la gencive plus en état de se casser, ensorte qu’au premier heurt, ou choc de la dent, elle soit comme obligée de se rompre ; semblable en cela à un fil bien tendu, qui casse facilement au moindre effort, & qui résiste au contraire à plusieurs coups redoublés, même plus violens, s’il est lâche.

Loin donc d’ici, toutes les cervelles de liévre, ou de quelque autre animal que ce soit ; loin les huiles d’amandes douces & autres remédes émolliens, qui donnant d’ordinaire, de la flaccidité aux fibres élastiques de la gencive, les rendent moins propres à se casser, & à faire jour à la dent ; en sorte que ces fibres ne faisant que s’étendre d’avantage, au lieu de rompre, souffrent par cette extension continuelle, un tiraillement d’autant plus douloureux, & plus périlleux, qu’il est moins capable de causer aucune division.

Que faut-il donc faire en telle rencontre ? il faut doucement frotter avec les doigts, les gencives de l’enfant ; ce frottement produit trois bons effets : 1. il rappelle le ressort des fibres trop

lâches ; il les roidit & les rend cassantes ; 2. il presse la gencive contre le trenchant du corps dur qui s'éleve en dessous, & par ce moyen il la met dans la nécessité de se diviser en peu de temps ; 3. il engourdit le sentiment de la partie, & diminuë par conséquent, la douleur ; c'est pour cette raison que les hochets qu'on donne aux enfans, & dont ils se frottent sans cesse les gencives, réüssissent si bien ; soit que ces hochets soient garnis d'un chrystal, d'une dent de loup, ou d'autre chose de semblable. C'est pour la même raison, comme l'observe si judicieusement un sçavant Anatomiste, que les dents de la mâchoire supérieure, sont d'ordinaire, plus hâtives que celles de la mâchoire inférieure ; les gencives supérieures étant plus exposées au frottement du mammelon qui est succé par l'enfant. En effet il est constant que lorsque l'enfant succe quelque chose, la mâchoire d'en haut est plus frottée que l'autre par le corps qu'il succe ; & si on veut l'essayer en mettant le petit doigt dans la bouche, & le succant ensuite, comme les enfans ont coûtume de succer le mammelon de leurs nourrices, c'est-à-dire en faisant aller alternativement & insensiblement, de droite à gauche, & de gauche à droite, la mâchoire d'en-bas, on verra que le doigt posera simplement sur la gencive inférieure, & que le mouvement insensible, mais réel de droite à gauche, & de gauche à droite, dont se mouvra cette mâchoire, fera aller aussi en ces divers sens, contre la gencive supérieure, le corps que l'on succera.

La nature parle ici toute seule ; Les enfans dont les dents ont peine à éclore, se portent d'eux-mêmes, les doigts aux gencives ; ils se les frottent sans cesse, ils tâchent de mordre le tétton de leurs nourrices ; les petits des animaux qui tettent, ne cherchent non plus, lorsque leurs dents commencent à pousser, qu'à mordre des choses qui ayent quelque résistance ; c'est la leçon de

la nature ; il n'y a qu'à suivre cette leçon, & si la cervelle de liévre, le sang de crête de coq, & autres remédes aussi peu convenables, ont paru réüssir en quelques occasions, c'est qu'on a attribué à ces prétendus remédes, ce qui étoit le pur effet du frottement.

Hippocrate fait sur la sortie des dents, trois remarques importantes, qui déposent en faveur du principe que j'establis : La premiere, c'est que les dents des enfans poussent plus aisément en hyver qu'en esté ; la seconde, que généralement parlant, elles poussent plus facilement aux enfans qui sont médiocrement maigres, qu'à ceux qui sont fort gras ; la troisiéme, qu'elles poussent aussi plus aisément à ceux qui ont le ventre libre. Remarques dont l'application à nôtre principe est facile à faire, toutes les fibres du corps étant comme l'on sçait, moins flasques en hyver, les corps maigres les ayant aussi moins molasses, & la liberté du ventre enlevant des sérosités qui ne pourroient que rendre ces fibres trop lâches.

Ce que je dis des fibres, je le dis des os même ; car on sçait que les os sont plus cassans en hyver, & par conséquent plus durs. Il suit de-là qu'en hyver plus de causes concourent à faire éclorre facilement les dents. Premiérement, les arteres ont plus de force, & ainsi portent avec plus de vitesse aux dents qui sont encore cachées dans leurs alvéoles, le suc nourricier qui les doit faire croître ; secondement, le corps de la dent est plus dur, & par conséquent plus incisif ; troisiémement, les fibres des gencives sont moins lâches, & par conséquent plus faciles à être percées par la pointe des dents.

Lors donc qu'il s'agit d'une solution de continuité par incision, comme dans la sortie des dents qui doivent inciser, & couper les gencives, ce n'est pas à des émolliens qu'il faut recourir pour fa-

voriser cette solution, ou division : Un Chirurgien qui veut faire une incision sur la peau, ne cherche pas à relâcher l'endroit de la peau qu'il veut couper, il le rend au contraire, le plus tendu qu'il lui est possible.

Les émolliens, comme nous l'avons déjà dit, ne conviennent dans la sortie des dents, que lorsqu'il y a inflammation aux gencives ; inflammation au reste, qui ne survient alors, qu'à cause de la trop grande facilité que les fibres des gencives ont euë d'abord à prester ; facilité qui donne lieu au tiraillement long & douloureux dont j'ai parlé, & par conséquent à la fluxion & à l'inflammation ; ensorte que pour prévenir une telle inflammation, il faut recourir, dès les premiers commencemens, aux frictions de la gencive. Les frictions sont cause que la dent se nourrit plus vîte, parce qu'elles y appellent le suc nourricier, en agitant les petits vaisseaux qui le portent ; elles procurent en même temps, & de la fermeté à la dent, & de la roideur aux fibres de la gencive : ensorte que la dent ne peut être que plus hâtive, en devenant plus capable de se faire jour, & en rencontrant aussi des fibres plus disposées à se rompre au moindre choc ; mais lorsque faute de ces secours, ou nonobstant ces secours même, l'inflammation arrive, il faut nécessairement employer les émolliens ; ils sont alors aussi convenables, que hors de ce cas, ils sont dangereux.

Frotter avec les doigts, les gencives des enfans, quand les dents commencent à leur pousser, n'est pas le seul moyen que l'on puisse employer pour aider ces mêmes dents à sortir ; il en est d'autres qui sont aussi d'un grand secours dans cette occasion ; c'est de passer souvent sur les gencives, le tuyau d'une plume à écrire, le gros bout d'un cure-dent d'or, la tige blanche d'une asperge cuite, la côte d'une grosse feüille de laituë. Je ne

dois pas oublier d'avertir ici, qu'une bonne précaution à prendre pour disposer les enfans à pousser leurs dents avec facilité, c'est quand on leur choisit des nourrices, de préférer celles dont le lait est d'une nature plus active, & plus chaude ; & cela pour trois raisons, la premiere, parce qu'un lait de cette qualité se distribuant plus vite, fait croître aussi les dents avec plus de promptitude ; ensorte qu'elles demeurent moins de temps cachées dans les gencives, & les percent plutôt ; la seconde, parce que la nourriture qui vient d'un tel lait, est plus propre à donner de la fermeté à la dent, & par conséquent à la rendre capable d'ouvrir plûtôt la gencive ; la troisiéme, parce qu'à raison de cette même nourriture, dont les gencives se partagent aussi, les fibres de ces mêmes gencives, doivent être moins lâches.

Cette attention est encore plus nécessaire pour ce qui regarde les filles, celles-ci ayant les gencives plus flasques, les dents moins solides, les fibres plus lâches, & en même temps un sang dont les particules nourricieres se distribuent avec plus de lenteur au corps de la dent. Aussi remarque-t-on que les dents poussent d'ordinaire plus promptement aux garçons, qu'aux filles, observation qui confirme bien le principe que nous avons posé.

Ce que je viens de dire de la qualité que doit avoir le lait, pour hâter la sortie trop lente des dents, n'est pas une remarque nouvelle, elle a été faite il y a long-temps, par un ancien Philosophe dans son Histoire des Animaux, où il observe que quand le lait des nourrices est d'une qualité chaude, les dents poussent plus vîte aux enfans ; expérience qui est encore une grande confirmation de nôtre principe.

On voit un grand nombre de familles où la plûpart des enfans meurent aux dents. Si dans ces familles on avoit soin d'observer, pour le choix des nourrices, ce que nous venons de recommander, ce malheur seroit moins fréquent.

Après s'être donné tous les soins nécessaires pour choisir un lait tel que je viens de dire, il faut encore prendre garde que la nourrice ne mene une vie trop sédentaire ; car alors son lait pourroit dégénerer, & perdre de l'activité qu'il doit avoir. Pour prévenir ce danger, il est bon que la nourrice fasse un exercice modéré, au lieu de demeurer presque toûjours assise, comme il arrive à la plûpart des nourrices qui sont dans les maisons de qualité. Cet exercice doit principalement consister dans quelque travail qui oblige les bras à se mouvoir, comme de frotter des meubles, de balayer des chambres, &c. Qu'on me pardonne ce détail, il y faut entrer. Un tel exercice fait que le sang va avec plus d'activité aux mammelles, & que le lait qu'il y depose, se cuit mieux : C'est le sentiment du docte Varanda, qui a judicieusement écrit sur la maniere dont il convient de gouverner les nouvelles accouchées, les enfans nouveaux nés & les nourrices : Sentiment que l'expérience confirme, & qu'il seroit à souhaiter que l'on suivît exactement.

Un autre moyen qu'il est à propos de joindre à celui-là, pour donner plus d'action au lait d'une nourrice, lorsque l'enfant est bien malade des dents, c'est la friction générale de tout le corps de la nourrice. Cette friction se doit faire le matin, avec des linges un peu rudes. Il en est du lait dont il s'agit, comme du lait des animaux ; celui d'ânesse, celui de chevre, celui de vache, sont beaucoup plus sains lorsque ces animaux ont été brossés. Leur lait pese moins alors sur l'estomac des malades, & est moins sujet

à s'y figer. Le goût même en est différent, & si différent, comme l'observe Vanhelmont, par rapport à l'ânesse, qu'on peut connoître par-là, si l'ânesse a été brossée ou non. Voyez ce que nous avons dit ci-dessus des vertus de la friction, p. 179. & 181 en parlant du teint.

J'ajouterai, pour finir cet article, que les gencives des enfans étant d'une tissure très-lâche, comme sont aussi dans cet âge, toutes les autres parties de leur corps (ce qui leur cause un grand nombre de maladies qui ne guérissent qu'à mesure qu'ils avancent en âge, c'est-à-dire, à mesure que ces parties acquierent plus de fermeté.) Il arrive que les sérosités qui s'insinuent dans les gencives, n'en sont pas chassées assez promptement, & y séjournent par conséquent, plus qu'il ne faut pour faire place aux autres sucs qui abordent ; ce qui oblige les gencives ; spongieuses comme elles sont, à s'abbreuver encore davantage, & après s'être relâchées considérablement ; à contracter, par la sérosité abondante qu'elles reçoivent plus que jamais, une épaisseur qui éloigne de la dent, la superficie extérieure des gencives, & l'empêche par ce moyen, d'être percée aussi-tôt qu'il conviendroit ; ce qui prolonge l'Odaxisme, c'est-à-dire le sentiment de morsure que produit dans la gencive, la dent qui la perce ; car c'est ce que signifie le mot grec Odaxismos, d'où est tiré celui d'Odaxisme.

Il faut donc tenir pour maxime générale, que lorsque les dents ont peine à sortir, il n'est point question de ramollir les gencives, & que le meilleur moyen qu'on puisse employer alors pour favoriser cette sortie, c'est la simple friction. Loin donc d'ici, encore un coup, la cervelle de liévre, le sang de crête de coq, & autres remédes aussi absurdes, que quelques personnes veulent qu'on ap-

plique sur les gencives des enfans, pour aider leurs dents à pousser.

En voilà suffisamment pour ce qui concerne les dents devancieres, ou dents de lait ; je passe à celles qui leur succedent. Comme il n'en vient plus d'autres après ces secondes, on ne sçauroit trop les ménager. Nous en allons donner les moyens.

On commet bien des fautes qui nuisent aux dents secondaires ; ces fautes sont, entre autres.

1. De s'exposer à souffrir du froid à la tête, soit en se promenant au serain, soit en se frisant & se papillottant en plein air, comme font tant de jeunes personnes ; soit en dormant la tête trop peu garnie, soit en demeurant trop long-temps vis-à-vis quelque porte, ou quelque fenêtre à demi ouverte ; tout cela attire des fluxions sur les dents, & les fait périr.

2. De ne pas se garnir assez les bras & les jambes ; ces parties ayant un rapport essentiel avec les dents, ensorte, (ce qu'on ne s'imagineroit pas) que de souffrir du froid aux bras & aux jambes, faute de les vêtir assez, n'est pas moins nuisible aux dents, que d'en souffrir à la tête, faute de la tenir assez couverte. Cet avis est, sur-tout, nécessaire aux jeunes personnes du sexe, qui se piquent la plûpart, d'avoir les bras menus & les jambes fines, & qui pour cette raison, se les garnissent le moins qu'elles peuvent ; de quoi elles sont d'autant plus soigneuses, qu'il est ordinaire au sexe d'avoir les jambes un peu grosses.

3. De ne pas se brosser assez souvent la tête ; négligence qui empêche cette partie, de transpirer suffisamment, & qui laisse aller sur les dents, une humeur superfluë qui ne manque jamais, ou de les carier, ou de les ébranler, ou de les noircir.

4. De souffrir dans la bouche des choses trop chaudes, soit alimens solides, soit alimens liquides, qui brûlent les racines des dents, comme du caffé trop chaud, de la soupe trop chaude, &c. ou d'y souffrir des choses d'une qualité caustique, qui brûlent encore davantage les racines des dents, telles que sont ces liqueurs ardentes qu'on a coûtume de mettre dans la bouche lorsqu'on a mal aux dents, & dont l'effet est toûjours d'augmenter le mal.

5. De se nétoyer les dents avec un cure-dent de plume ; rien n'étant plus capable de les déchausser & d'en enlever l'émail, comme nous le verrons dans un moment ; c'est ce qui est cause que l'Auteur des Billets en vers, en envoyant un cure-dent d'or, un cure-dent d'argent, & un bouquet de Bisnague, à une Demoiselle qui avoit de très-belles dents, & qui se les nétoyoit avec une plume, lui écrit ce billet.

Les Dents veulent pour leur bien,
Or, argent, Bisnague ou rien.

6. De boire force caffé ; sur quoi on peut lire les doctes Remarques du sçavant Anglois Wainewright, touchant les choses non-naturelles, lequel après avoir avancé, conformément à l'expérience, que le caffé convient aux personnes grasses, chargées de phlegmes & d'humidités ; mais qu'il est contraire aux gens secs, & qu'en leur desséchant le sang, il produit des palpitations de cœur, des tremblemens de mains, des syncopes, des accès d'asthme & de vapeurs, ajoute qu'un autre de ses mauvais effets, est de rendre les dents noires.

Ce que dit du caffé, par rapport aux dents, ce Docteur Anglois, se peut dire aussi du chocolat, dont le grand usage ne les nourrit pas moins.

7. De manger beaucoup de confitures. Le succre par sa viscosité, s'attache aux dents & les corrode ; car quelque douceur qu'il paroisse avoir, il renferme un sel corrosif fort dangereux aux dents. On remarque même que la plûpart des Confituriers ont les dents gâtées ; ce qui vient de la vapeur qui s'élève de leurs confitures lorsqu'ils les travaillent, laquelle s'introduit dans leur bouche, & affecte leurs dents. Je dis la même chose des pains d'épice qu'on a coûtume de prodiguer aux enfans. Rien n'est plus dommageable aux dents que cette composition, & de cent enfans qui ont les dents mauvaises, il y en a plus de la moitié, qui ne les ont telles que par le pain d'épice, & les succreries qu'on leur prodigue.

8. De mâcher des choses trop dures ; ou de casser avec les dents, des noyaux, des noix, &c. ce qui écrase les racines des dents, & les détruit.

9. De mordre à même, dans des pommes d'apis, dans des fruits verds, & autres choses capables, comme celles-là, de couper les gencives ; la seule pomme d'apis morduë à plein, suffit pour cela.

10. De manger des viandes coriasses, soit grasses ou maigres, qui laissent des filéts entre les dents, comme font la morue, la merluë, à moins qu'elles ne soient bien tendres. Ces filets sont autant de couteaux plians, qui coupent la chair des gencives, & la séparent d'avec les dents.

11. De manger des ragoûts composés de ciboules, d'ail, & autres assaisonnemens forts & piquans. On remarque que dans le Poitou, dans la Xaintonge, & l'Angoumois, où l'usage de l'ail est

fort fréquent, les habitans ne conservent pas long-temps leurs dents.

12. De se faire limer les dents, quelque légere que soit la lime ; ou de les frotter avec des poudres de corail, & d'autres choses propres à en ronger l'émail ; car, dès qu'une partie de cet émail est usée, & que par conséquent l'os qui est dessous, vient à être exposé à l'air, il faut que la dent périsse. Il en est de l'os de la dent comme de tous les autres os du corps ; il ne peut être découvert sans se carier ; il arrive quelquefois que cet os semble découvert, & ne l'est pas ; parce qu'il y resté encore une petite couche d'émail, laquelle étant assez mince pour être transparente, laisse paroître la couleur jaune de l'os, comme si effectivement il étoit nud, quoiqu'il ne le soit pas. Cette petite couche, quelque mince qu'elle soit, suffit pour conserver l'os qui est dessous.

13. De négliger de se laver la bouche après les repas, sur-tout si on y a mangé de la crême, ou autre laitage, & si on y a mangé des pruneaux, & des succreries. Quant au lait, lorsqu'on en use souvent, il laisse entre les dents, un suc acide qui les mine peu à peu, & les fait carier ; il en est de même des pruneaux & des succreries.

14. De mettre sur le visage, les drogues que certaines femmes y mettent pour paroître plus belles, & qui les enlaidissent si fort. Il se détache de ces drogues, des particules subtiles qui gagnent jusqu'aux gencives, & aux dents, & les corrompent absolument sans qu'il y ait de ressource. Aussi est-il rare de voir des femmes fardées qui ayent de belles dents. Il y a plus, c'est que la plûpart des femmes fardées ont l'haleine mauvaise. Elles n'en croient rien, parce qu'elles ne se sentent pas elles-mêmes ; & lorsqu'elles voyent leurs semblables exhaler à chaque mot qu'elles disent,

une mauvaise haleine, elles regardent ce défaut, comme particulier aux personnes en qui elles l'apperçoivent. Chacune de son côté en fait autant ; & se donne bien de garde d'en accuser jamais le fard.

Il en est de même des mauvaises dents ; mais on trouve moyen de cacher cette difformité par des dents postiches, & quand elle est ainsi cachée, les femmes se persuadent n'en être point atteintes, ou si elles ne peuvent se tromper à ce point, elles mettent toûjours le fard à couvert, il n'est, à les entendre, coupable de rien.

Nous avons dit ci-dessus, page 221. que les cures-dents de plumes déchaussoient les dents, & en enlevoient l'émail, nous n'avons rien avancé en cela d'étonnant : Le tuyau de plume dont on fait des cure-dents, est d'une substance fort dure, ce qui est cause qu'il a beaucoup de ressort, comme on le voit en courbant la pointe du cure-dent ; car elle se redresse avec force, dès qu'on la laisse en liberté, & se redresse comme feroit une lame d'acier battuë ; or ce tuyau taillé en cure-dent, est effectivement comme une lame d'acier bien platte, dont les côtés seroient coupans, & il ratisse par ses deux côtés, l'émail de la dent, & à force d'y passer & repasser à tous les repas, il enlève enfin cet émail.

Qu'on y prenne garde, on verra que les dents ne commencent presque jamais à se carier que par les côtés, c'est-à-dire par les endroits où le cure-dent de plume passe & repasse.

L'or & l'argent ne sont point d'une substance si dure, & quand ils sont formés en cure-dents, ils n'ont point ce coupant qu'on remarque dans les cure-dents de plume. J'en dis autant des Bisnagues dont nous venons de parler page 221. elles n'ont rien de

trenchant, & dont le frottement puisse user l'émail des dents ; elles exhalent outre cela, un baume fin & léger qui fait du bien aux gencives & à toute la bouche, comme le remarque Valentini, dans l'Histoire reformée qu'il a donnée des Simples.

Le Lentisque est encore très-bon pour faire des cure-dents ; il empêche par une qualité astringente & fortifiante qui lui est commune avec les Bisnagues, la pourriture des gencives, & les raffermit d'une maniere extraordinaire, ce qui a sans doute déterminé Martial à dire qu'en fait de cure-dents, le Lentisque est à préférer, & que ce n'est qu'à son défaut, ou au défaut de quelques branchages semblables, qu'on peut employer la plume.

Ce n'est pas assez d'éviter les choses qui peuvent nuire aux dents, & que nous avons détaillées dans l'article ci-dessus ; il faut encore recourir à des moyens propres par eux-mêmes, à les conserver & à les embellir. Ces moyens sont de se rinser les dents tous les matins avec de l'eau gypsée, c'est à-dire où l'on ait fait tremper du plâtre, ou avec de l'eau de limaille de fer, ou avec de l'eau de suye de cheminée. L'eau gypsée, ainsi appellée du mot latin gypsum, qui signifie plâtre, se prépare ainsi.

On prend quatre onces de bon plâtre bien réduit en poudre ; on met ce plâtre dans une livre d'eau, on l'y laisse cinq ou six heures, puis on verse l'eau doucement dans un vaisseau bien propre, pour s'en rinser les dents. On la renouvelle quand elle est finie. Le même plâtre ne peut servir qu'une fois.

L'eau de limaille de fer ne demande pas une plus difficile préparation. On laisse tremper pendant vingt-quatre heures un quarteron de cette limaille dans une livre d'eau, puis on verse, tout de même, l'eau dans un vaisseau à part, & quand elle est fi-

nie, on en prépare d'autre qu'on jette sur la même limaille ; car à la différence du plâtre, elle peut servir autant de fois que l'on veut.

L'eau de suye de cheminée se prépare autrement : On prend une once de suye de la plus luisante, & à une cheminée où n'ait été brûlé que du bois neuf, on la partage en plusieurs morceaux, & on l'agite pendant quelques minutes, avec un blanc d'œuf, dans une livre d'eau, puis on laisse reposer le tout une nuit ou environ, après quoi on verse l'eau doucement dans un vaisseau à part, pour s'en rinser la bouche ; la même suye ne sert qu'une fois. Il ne faut point employer ces eaux ensemble, mais s'en tenir à l'une des trois ; & les faire un peu tiédir pour s'en servir. Elles ont une grande vertu pour entretenir la beauté de la bouche.

Un peu d'esprit de sel dulcifié, mêlé dans un verre d'eau commune, est un prompt moyen pour blanchir les dents, lorsqu'on les en frotte avec un linge ; mais aussi-tôt après, il faut les laver avec de l'eau de mauve ou guimauve ; sans quoi elles jaunissent ensuite, & outre cela deviennent cassantes ; mais en les lavant avec l'eau que je dis, qui n'est qu'une légère décoction de racine de mauve, ou guimauve, on prévient cet inconvénient, & on a de très-belles dents. La dose de l'esprit de sel ne doit pas passer deux goûtes. Au reste il n'y faut recourir que très-rarement.

Mâcher quelquefois du mastic, est encore un bon moyen de conserver les dents & de les embellir. On en a un exemple dans les habitans de l'Isle de Chio, d'où le mastic tire son origine, lesquels en mâchent soir & matin, & ont tous de très-belles dents, nonobstant l'air de la mer.

Se laver souvent la tête, dissipe une sérosité qui se jetteroit sur les dents. La production des cheveux, & la transpiration en deviennent plus abondantes, ce qui soulage considérablement les gencives, & fait par conséquent un grand bien aux dents ; mais il faut se faire raser dans un lieu clos, & sitôt qu'on est rasé, avoir soin de se bien couvrir la tête.

Quand les dents branlent, on les affermit avec un gros de racine de bistorte, un gros & demi de roses rouges, un gros de balaustes, de deux scrupules d'alun brûlé, le tout réduit en poudre, & infusé dans un peu de vin blanc, l'espace d'environ cinq ou six heures, on se frotte les gencives avec un linge trempé dans cette infusion, un peu tiéde.

Lorsqu'une dent est creuse, il est faut remplir le vuide avec de la cire toute simple, sans recourir ni aux feüilles de plomb, ni aux feüilles d'argent, comme l'on fait ordinairement ; la seule cire vaut mieux pour défendre le creux de la dent, contre l'entrée de l'air.

La premiere fois que l'on sent de la douleur à une dent, l'on doit compter que cette dent, quelque belle, & bien conditionnée qu'elle puisse être à l'extérieur, ne durera pas long-temps, si l'on ne songe dès le moment à la préserver du danger qui la menace. Ce préservatif est le bain des pieds dans de l'eau chaude ; moyennant cette précaution dont il faut user diverses fois, jusqu'à ce que la douleur soit entierement dissipée, & qu'il faut même réïterer de temps en temps lorsqu'elle est passée, on garantit non seulement la dent malade, mais les autres ; pourvû qu'on ne fasse d'ailleurs aucune des fautes qui peuvent leur nuire, & dont nous avons suffisamment parlé ci-devant.

Il y a des personnes qui ont les dents naturellement noires. L'esprit de sel, de tous les autres moyens que nous avons marqués cy-dessus pour conserver, ou pour rendre les dents blanches, sont alors absolument inutiles. La blancheur dont il s'agit, fait un grand ornement de la bouche, pourvû que ce soit une blancheur de perle, ou de lait. Les chiens ont les dents blanches, & ce n'est pas ainsi qu'on les doit avoir pour les avoir belles. Mais y a-t-il des moyens pour leur procurer ce blanc de lait, ou ce blanc de perle ? Je n'en sçache aucun. Il y en a seulement pour le leur conserver quand elles l'ont, & pour le leur rendre, quand il s'est perdu par quelque mucosité amassée sur les dents ; ces moyens sont ceux que nous avons indiqués ci-dessus.

La noirceur des dents quand elle est naturelle, fait ce qu'on appelle bouche de jais, ou bouche noire, on a beau les laver, les frotter, la bouche est toûjours noire, & c'est de celle-là que parle Martial dans son Epigramme à Zoïle, quand il lui dit. Ayant, comme tu as, les cheveux rouges, la bouche noire, les pieds bots, les yeux de travers, c'est grande merveille si tu vaux quelque chose.

En faisant mention des sourcils joints, p. 47. 48. & 49. j'ai rapporté le sentiment des Physionomistes qui prétendent que de tel sourcils sont une marque de méchanceté, & j'ai traité d'erreur ridicule ce sentiment ; je dis ici la même chose, de la pensée de Martial, qui veut faire croire qu'avec des cheveux rouges, une bouche noire, des pieds bots, & des yeux de travers, il n'est pas possible de valoir quelque chose. Les défauts du corps sont au contraire, souvent compensés d'ailleurs, & abondamment. On remarque, par exemple, que les bossus ont la plûpart beaucoup

d'esprit. Si l'on veut parcourir les autres difformités du corps, on trouvera que cette compensation n'est pas particulière aux bossus. Du reste, combien tous les jours, voit-on de gens faits à peindre, qui sont stupides, mauvais, & sans aucun mérite ?

Nous ne croyons pas devoir finir cet article des dents, sans dire un mot de ce qui concerne la maniere de les remplacer, quand elles sont mauvaises, qu'elles déparent la bouche, ou qu'elles manquent.

Les dents qui paroissent au-devant de la bouche, & qu'on nomme incisives, ont cela de particulier, qu'à la machoire d'enhaut, elles sont plus longues & plus larges, qu'à celle d'en bas, & que directement sous le nez, elles le sont encore davantage. Sur quoi j'avertis que si l'on n'a pas soin de faire observer cette circonstance, quand on veut remplacer ces sortes de dents, l'artifice peut facilement se découvrir ; or c'est un inconvénient qu'il faut éviter, on ne se fait pas mettre des dents, pour que la chose se reconnoisse : & ce que rapportent quelques Auteurs qui écrivent que dans l'Isle de Java, les hommes & les femmes se sont arracher tout exprès les dents, pour en mettre d'or ou d'argent à la place, paroît une fable assez mal imaginée.

L'on parle d'un moyen de remplacer des dents, par des dents naturelles, tout comme l'on remplace une plante par une autre qu'on enleve de terre, & que l'on substitue dans le lieu de la premiere. Mais il n'en est pas ici des dents comme des plantes ; quoique les unes & les autres croissent & végetent de la même maniere, & meritent en cela le nom commun de plantes. On enfouit en terre, une jeune tige fraîchement arrachée. Cette tige, quoique dépoüillée de sa racine, comme il arrive souvent alors, reprend en peu de temps. Mais il n'en va pas ainsi de la dent ; il y

faut bien d'autres façons ; & si ces façons ne rendent pas impraticable la transplantation dont il s'agit, elles la rendent, du moins, si difficile, qu'elles ne doivent gueres donner envie à personne d'en faire l'expérience sur soi-même. C'est de quoi on pourra juger par l'exposé suivant.

1. Pour mettre une dent naturelle en la place d'une autre, qui ne sçauroit être conservée, car ce n'est que dans ce cas, sans doute, qu'on peut proposer l'opération, il faut arracher dès le moment, dans une bouche étrangere, la dent qu'on veut substituer, & la choisir bonne, saine, de la même longueur, de la même grosseur, de la même largeur, & de la même espece, que celle que l'on veut remplacer.

2. Cette parfaite ressemblance ne se trouve presque jamais que dans les dents incisives.

3. Il faut que le nerf de la dent, & ce qui peut rester de sa racine, soient bien vifs.

4. Que la personne dans la bouche de qui l'on prend la dent à transplanter, soit une jeune personne de douze à quinze ans, extrémement saine, & de même sexe que celle sur qui on veut faire la transplantation.

5. Il faut commencer par arracher la mauvaise dent, & dès l'instant qu'on l'a ôtée, arracher à l'autre personne, la dent saine, puis sans délai, l'insinuer dans la place de la mauvaise.

6. La dent étant placée, la lier aux dents voisines avec un fil d'or de ducat.

7. La laisser en cet état, trente jours au moins, & pendant ce temps-là, ne point essayer de s'en servir pour manger. Quelques-

uns prétendent que les dents ainsi transplantées, durent très long-temps, & il se trouve même des Opérateurs qui assurent en avoir remises depuis plus de trente ans, lesquelles tiennent encore. Mais si les arbres transplantés ne réüssissent pas tous, que ne doit-on pas craindre ici en mettant une dent, quoique très-saine, dans un lieu d'où l'on vient d'en tirer une mauvaise, qui peut avoir laissé en sa place, un levain capable de détruire tout le principe de vie que peut renfermer celle-là ? Encore si avant que d'inserer la bonne dent, on avoit le temps de bien laver l'endroit où on la veut mettre, pourroit-il y avoir quelque espérance, mais on n'a point ce temps-là : il faut, si l'on veut réüssir, la transplanter dès qu'on a arraché la mauvaise, & ne pas différer d'un moment.

Dans une si constante incertitude du succès, comment pouvoir se résoudre à demeurer des trente jours dans une gêne aussi grande que celle où il faut alors demeurer ? De plus, n'y a-t-il pas de la cruauté à faire arracher ainsi de la bouche d'un jeune homme, ou d'une jeune fille de douze à quinze ans, des dents bien saines, & des plus apparentes ? je dis des plus apparentes ; car, comme nous l'avons remarqué, cette opération ne se peut bien faire que sur les dents incisives, qui sont celles qui paroissent le plus.

Il est temps de passer au dernier article que nous nous sommes proposé dans cette Orthopédie, c'est-à-dire, à ce qui concerne la langue & la voix, par rapport au parler.

Selon notre plan, il nous reste, pour terminer cette Orthopédie, à examiner quelques-uns des principaux vices qui concernent l'organe de la langue & de la voix par rapport au parler. Ces vices sont entre autres, le mutisme, l'extinction de voix,

une voix de femme dans un homme, & une voix d'homme dans une femme, le bégayement, le bredoüillement, la difficulté de prononcer certaines lettres & certaines syllabes, la parole entrecoupée, ou courte haleine, c'est de quoi nous allons traiter.

De tous les défauts du corps, il n'en est gueres de plus affligeant que celui qui nous empêche d'exprimer nos pensées par la parole, & qui ne nous laisse d'autre ressource pour y suppléer, que la triste nécessité des grimaces. Nous venons tous au monde muets ; mais ce n'est pas de ce mutisme qu'il s'agit ici. Le mutisme proprement dit, & dont je parle, ne respecte pas même l'âge le plus propre à l'articulation des sons, & où l'on aie plus de besoin du secours de la parole. Il peut procéder de différentes causes ; ces causes sont, entre autres, ou une mauvaise conformation de la langue, ou une paralysie de cet organe, ou une grande humidité de cette même partie, ou une blessure, quoique legere, en quelque membre, ou un sang engorgé sous la langue, ou une surdité naturelle. Six causes que nous allons examiner, & ausquelles il en faut ajoûter une septiéme, qui est le filet de la langue ou trop court ou trop gros, dont nous parlerons dans l'article du Bégayement & du Brédoüillement.

Quand le mutisme vient d'une mauvaise conformation de la langue, il n'y a point de remede. Mais comment découvrir cette mauvaise conformation, lorsqu'elle n'est sensible ni aux yeux ni au toucher, & qu'elle est absolument interne ? car c'est de celle-là que j'entends parler. La chose est impossible. Le parti à prendre là-dessus, c'est d'agir comme si le mal venoit d'une des deux causes que nous allons rapporter, & que nous venons d'alléguer, lesquelles ne sont pas absolument invincibles, & dont les re-

médes sont d'ailleurs innocens, sçavoir d'une paralysie, ou d'une trop grande humidité de la langue.

Si le mutisme procède d'une paralysie de la langue, il peut guérir, pourvû que cette paralysie ne soit pas au dernier dégré ; mais il faut toûjours tenter les secours de la Médecine, quoique sans sçavoir si c'est paralysie ou non, car on ne risque rien en cela. Et en cas que ce soit paralysie, sans être certain non plus, si cette paralysie est au dernier dégré, ou non.

Les remèdes donc il s'agit dans cette occasion, sont 1. le suc de feüilles de vigne récemment exprimé, & pris en boisson. 2. D'extrêmes efforts pour parler. Voici là-dessus quelques exemples dont il est important d'avoir connoissance : Le premier est d'un enfant de sept ans, devenu muet par une paralysie de la langue, après une fiévre maligne ; lequel ayant essuyé inutilement tous les remédes de la Médecine, guérit en cinq ou six jours, par le seul suc de feüilles de vigne, dont il but tous les jours deux onces avec un peu de sucre.

L'autre exemple est d'un paysan qui ayant extrêmement soif, après avoir soutenu un rude travail, dans un violent jour d'esté, fut boire de l'eau très-froide, & devint muét sur le champ, le froid de cette eau lui ayant causé une paralysie à la langue. Il passa une année entiere dans ce déplorable état, n'espérant plus de guérison. Mais un jour, comme il portoit sur ses épaules un pesant fardeau, une partie de ce fardeau, composé, de plusieurs pieces détachées, lui tomba sur une jambe, & la lui cassa. La douleur que sentit le blessé, lui fit faire à l'instant, un effort extraordinaire pour appeller du secours ; cet effort violent excita une si grande secousse dans les muscles de la langue, qu'ils reprirent leur action, & que le muét recouvra sur le champ, l'usage de la parole.

C'est par un effort plus violent, & dans une occasion qui en étoit, sans doute, bien plus digne, que le jeune Atys si célébre dans l'Histoire, lequel étoit muét, mais muét de naissance, ce qui est bien plus à considérer, commença de parler. Il crut voir le moment que le Roy Crœsus son pere, alloit recevoir sur la tête un coup de cimeterre ; l'émotion que lui causa ce terrible spectacle, lui rétablit tout-d'un-coup la langue & le fit s'écrier sur le champ, par un effort aussi extrême que naturel : Arrête, Soldat, ne porte pas la main sur mon pere. Depuis ce moment, il continua toûjours de parler.

L'occasion ne nous permet pas de taire ici une singularité bien digne de remarque, qui est qu'un frere de ce Prince, avoit, à ce qu'assure l'Histoire, commencé à parler dès le berceau. Quoiqu'il en soit de cette singularité, que nous ne rapportons qu'en passant, voici, en fait de mutisme guéri par un effort de langue, un exemple aussi curieux que récent.

M. de Trésarius aujourd'hui vivant, Ecuyer, fils de M. de Casa-Major, Seigneur de Gestas, a été Muét jusqu'à l'âge de 23. ans, qu'il a recouvert la parole, ainsi qu'on va voir. Ses parens ayant connu dès son enfance, qu'il avoit l'usage de l'oüie, donnerent tous leurs soins pour lui faire apprendre à lire, & à écrire, afin de le dédommager, autant qu'il leur étoit possible, de la privation de la parole. Le succès répondit à leur attente. Cet enfant parvint, sans beaucoup de peine, à connoître l'usage des lettres. Il apprit même à les former, & peu après on lui enseigna l'Arithmetique : C'étoit lui qui faisoit tous les comptes de la maison ; il resta dans cet état, jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, comme nous l'avons remarqué, il fut examiné par plusieurs Médecins & Chirurgiens, & on lui donna quelques coups de ciseaux, poux couper des filéts,

qu'on croyoit lui brider la langue, mais cela fut inutile. Il aimoit la chasse passionnément ; ses chiens accoûtumés à ses signes, & à des sons informes, le suivoient, & lui obéïssoient. Mais après qu'il eut recouvert l'usage de la parole, voulant en appeller un qu'il aimoit par dessus les autres, ce chien, bien loin de venir, comme à son ordinaire, caresser son maître, s'enfuit, fut se cacher, & continua ce manege trois ou quatre jours, au bout desquels il revint à son maître. Le 16. Avril 1716. nôtre Chasseur proposa par ces signes, à une personne qui étoit avec lui, d'aller à l'affut du liévre. L'heure de cette chasse approchoit, & ils partirent tous deux ensemble. Quand ils furent sur le lieu, M. de Trésarius plaça la personne dans un poste, & avançant un peu plus loin, en choisit un autre pour soi ; peu de temps après s'être placé, il fit un violent effort pour prononcer quelques paroles ; ce fut le seize du même mois, vers l'entrée de la nuit. A cet effort il sentit tout d'un coup sa langue se délier, & il articula quelques paroles, puis il prit son fusil, courut à la personne dont nous venons de faire mention, & lui parla ; cette personne effrayée de l'entendre parler, crut d'abord que c'étoit un spectre, & tout tremblant s'en retourna avec lui, dans la maison de M. Casa-major Seigneur de Gestas, où étoit toute la famille, laquelle ne fut pas moins transportée de joye que saisie d'étonnement, d'un changement si étrange. M. de Trésarius depuis ce moment a toûjours parlé. Il ne parla pas d'abord aussi facilement qu'il fait aujourd'hui, quelques mots l'embarassoient, & sur-tout la prononciation des I, mais insensiblement il a acquis l'aisance avec l'usage, & à présent que nous sommes en l'année 1741. peu de mots l'arrêtent. Le même jour que sa langue se délia, on lui présenta un Livre, & il sçut lire.

Une trop grande humidité de la langue, sans que la paralysie s'en mêle, peut aussi rendre muét. Quand le mal procéde de cette cause dans les enfans, il guérit quelquefois de lui-même par le desséchement que le progrès de l'âge a coûtume de produire. On en a un exemple bien authentique dans la personne de Maximilien fils de l'Empereur Frédéric III. Ce jeune Prince demeura jusqu'à l'âge de neuf ans, sans pouvoir parler, & au bout de ce terme, qui est le temps, où les humidités de l'enfance commencent à se dissiper, sa langue se débarrassa si fort, qu'il parla sans aucune peine, & qu'il devint même dans la suite très-éloquent. Ainsi lorsqu'on voit des enfans demeurer muéts quelques années, il ne faut point pour cela desesperer de leur guérison ; & sans attendre que la nature agisse d'elle-même, comme elle le fait en certaines rencontres, il est toûjours à propos d'employer les remédes.

Si l'on voit, par exemple, qu'un enfant soit d'une complexion extrêmement phlegmatique & pituiteuse, on ne sçauroit agir que très-prudemment de le purger quelquefois avec un peu de poudre cornachine, & autres remèdes propres à évacuer les sérosités. On peut aussi lui faire boire, de temps, en temps, un peu de vin, pourvû qu'il soit bien trempé ; je dis un peu, car en fait de vin, ce n'est que dans des occasions très-pressantes qu'on en doit donner aux enfans.

Il arrive quelquefois que le mutisme qui vient de la cause précédente, est périodique, en sorte qu'il prend par accès. On lit dans le Recueil des plus importantes Observations de Médecine, faites en Angleterre, en Allemagne, en Dannemarck & autres lieux, lesquelles ont été rassemblées par Théophile Bonet ; qu'un jeune homme, après avoir été muét pendant quelques années, recouvra de lui-même l'usage de la langue, mais de maniere qu'il

ne parloit que depuis midi jusqu'à une heure ; après lequel temps il redevenoit comme auparavant.

Il y a des muéts qui ne le sont que pendant deux, trois ou quatre jours, les uns plus, les autres moins, se portant bien d'ailleurs, après quoi ils recouvrent la parole, puis la reperdent pour la recouvrer de nouveau, & la reperdre de même, à intervalles réglés.

Ce genre de mutisme est rare ; celui sur-tout de ce jeune homme qui ne pouvoit parler que depuis midi jusqu'à une heure, est des plus singuliers. Il y a toute apparence cependant, que ce mal ne quittoit ainsi dans le milieu du jour, que parce que c'est le temps où le Soleil dissipe une grande partie des humidités du corps. Mais pourquoi la force du Soleil ne produit-elle pas un semblable effet à l'égard des autres muéts lorsque leur maladie vient tout de même, d'humidités ? C'est une question à laquelle je n'entreprendrai point de répondre, quoique ce ne fût peut-être pas une chose absolument impossible ; mon dessein n'est point ici de soutenir these. Je remarquerai en général, que tout mutisme qui vient d'une surabondance d'humidités, demande des remédes desséchans. Un célébre Médecin de la Ville d'Ulm, rapporte dans un excellent Traité qu'il a donné de la vertu des remédes tirés des poisons, qu'un de ses amis voyageant en France, se trouva attaqué d'une maladie qui lui ôta l'usage de la parole ; que comme il ne pouvoit s'exprimer, & qu'il faisoit signe qu'on lui donnât du tabac, on lui en mit aussi-tôt dans les narines, & qu'en même temps il rendit par le nez une grande quantité d'eau, & parla.

Il y a des cas où une legere piqueure est capable d'ôter l'usage de la parole ; on s'enfoncera, par m'égarde, dans le poulce de

l'une ou de l'autre main, la pointe d'une épingle, d'une aiguille, ou de quelque autre chose de piquant. Il n'en faut pas davantage en certaines occasions, pour rendre absolument muét. Quelque extraordinaire que le cas paroisse, on en a des exemple.

Un jeune homme en dépeçant de la viande dans un repas, rencontra sous sa main, un os pointu, qui lui fit une petite piqueure au poulce de la main droite. Il sentit dès le moment, un embarras à la langue, & devint muét en même temps, sans s'appercevoir d'aucune autre incommodité. La piqueure étoit semblable à celle qu'auroit pû faire une fine aiguille : Il en sortit deux à trois goutes de sang, & peu après elle se referma. Le malade ne pouvant s'expliquer de vive voix, écrivit qu'il lui sembloit qu'on lui serroit la langue avec un fil. Il la tiroit cependant avec facilité hors de la bouche, & elle paroissoit molle & humide. On lui fit avaler sur le champ, un scrupule d'hiere simple, & le même poids de pilules cochées, ce qui lâcha considérablement le ventre. On lui appliqua ensuite, des cornets aux épaules avec scarifications, & au col une ventouse ; puis on fit une saignée sous la langue, d'où il sortit peu de sang. Ces prompts remèdes réüssirent si bien, que le muét qui étoit Allemand, commença aussi-tôt à prononcer ces deux mots Wel & ja, sans pouvoir articuler aucune autre parole. On réïtéra les mêmes pilules purgatives, qui firent encore une grande évacuation. Puis le malade se frotta la langue avec une composition de trois gros de vieille Thériaque, de deux gros de Mithridat, de demi-once de syrop de Stoechas, & d'autant d'Oxymel Scyllitique, il en prit aussi intérieurement. Cela fait, il se lava la langue avec du jus de sauge récemment exprimé, & mêlé avec un peu de moutarde. Non content de ces secours, on oignit le col, le menton, & la tête du malade, avec des huiles de Costus, de Castor, & de vers de terre, mêlées ensemble. On appli-

qua sur la piqueure du pouce, quoiqu'elle fût déjà consolidée, un peu de sauge broyée. Enfin on fit souvent laver la bouche du malade, avec de la décoction de sauge & de moutarde, & boire de la bierre où l'on avoit fait infuser de la sauge & du romarin. Ces remédes eurent un succès si heureux, qu'au bout de cinq jours, le muét recouvra la parole, sans qu'il lui restât la moindre difficulté de prononciation.

Quand le Mutisme a pour cause un engorgement de vaisseaux sous la langue, le plus sûr moyen de rétablir la parole, c'est la saignée de la langue. Forestus parle d'un Muét qui le devint sans en avoir eu d'autre annonce qu'une douleur au gosier. Ce sçavant Médecin fut appellé, & ayant tâté l'artere au malade, il trouva le pouls assez bien conditionné. Il examina la langue, dont les vaisseaux lui parurent engorgés. Il ordonna aussi-tôt, qu'on fît venir un Chirurgien pour ouvrir les veines sous la langue, & après cette ordonnance, il se retira. Le Chirurgien étant arrivé, & s'étant fois en devoir de faire la saignée en demeura là, & s'en alla sans l'exécuter, disant qu'il ne trouvoit point de veines sous la langue. Le Médecin qui revint peu après, pour sçavoir ce qui s'étoit passé, fut fort surpris d'entendre dire, que le Chirurgien n'avoit point trouvé de veine sous la langue. Il le mande de nouveau, & lui dit, Monsieur, les veines que vous n'avez pas trouvées sous la langue, ne laissent pas d'y être ; cherchez bien & les ouvrez promptement en ma présence. La chose fut exécutée sur le champ ; & à peine six ou sept goutes de sang furent-elles sorties, qu'à la vûë de tous les assistans, le malade recouvra la parole.

Le même Forestus parle de deux autres Muéts devenus tels par l'engorgement des veines linguales, lesquels guérirent, l'un tout-d'un-coup par la saignée de ces veines, & l'autre peu après.

Il s'agit dans ce dernier cas d'une jeune femme de vingt ans, à qui un Apotiquaire avoit fait prendre imprudemment du lait de vache mélé avec des graines de plantain en poudre, pour la guérir d'une dyssenterie qu'elle avoit. La dyssenterie s'arrêta par l'usage de ce remède ; mais il prit à la malade, un saignement de nez qui dura dix jours. Elle fut ensuite subitement attaquée d'un catarrhe au gosier & devint muette sur le champ. Forestus traita la malade, & après avoir tenté divers remèdes, du nombre desquels furent les ventouses, il fit faire la saignée de la langue, & au bout de quelques jours la Muette fut guérie, à l'aide d'un cataplasme résolutif mis autour du gosier.

Pour guérir le mutisme provenant de surdité, il faut auparavant guérir la surdité. En effet, comme on ne parle que par imitation, quelle apparence que n'ayant jamais oüi prononcer aucune parole, on en puisse prononcer quelqu'une ? Or la surdité de naissance, (car c'est de celle-là dont nous parlons) est incurable, & par conséquent le mutisme qui en provient, le doit être. Quelques-uns cependant, prétendent qu'on peut faire parler des Muéts qui sont sourds naturellement, lorsqu'ils ont d'ailleurs, les organes de la parole bien conformés ; mais c'est un secrét qui semble n'être que de pure curiosité. On peut bien, par un artifice singulier, faire articuler certaines syllabes à des Muéts & Sourds de naissance ; mais ce ne sera jamais d'une maniere qui puisse les lier de commerce avec les autres hommes. Ammannus dans son Traité du Sourd parlant, enseigne l'art de faire parler ces sortes de Sourds ; mais cet art demande tant de peine & de travail de la part des maîtres, qu'il ne paroît presque pas praticable. L'ingénieux Walligius d'Angleterre est inventeur de cet art, & le Médecin Ammannus ci-dessus cité, natif de Flandres & célèbre Praticien d'Amsterdam, l'a mis en pratique après l'avoir considé-

rablement perfectionné. Mais, pour le répéter encore, c'est une invention plus admirable qu'utile ; quelque éloge qu'en fasse d'ailleurs, le docte Zuinger, Médecin de l'Université de Bâles, lequel avance que cet illustre Flamand, en se servant de la méthode dont il s'agit, a fait parler commodément plusieurs Sourds de naissance. Ce mot de commodément me rappelle la leçon suivante de l'un de nos plus judicieux Critiques.

Jamais à vos Lecteurs n'offrez rien d'incroyable,
Le vray peut quelquefois n'être pas vraysemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas,
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

Mais à ce mot de commodément près, il ne faut pas regarder comme absurde en tout, ce que vient d'avancer le docte Zuinger. Un témoin-digne de foy, s'il en fut jamais, (c'est l'illustre M. Winslow, Docteur célébre de la Faculté de Médecine de Paris) m'a assuré avoir vû à Arlem, la fille d'un riche Marchand, sourde de naissance, laquelle instruite par le même M. Ammannus, Médecin d'Amsterdam, répondoit à la plûpart des questions qu'on lui faisoit, pourvû qu'elle vît le mouvement des lèvres de ceux qui lui parloient. M. Winslow m'a de plus assuré s'être entretenu avec cette fille, & m'a ajoûté que comme un jour il l'interrogeoit sans avoir le visage tourné vers elle, elle ne répondit rien, parce qu'elle n'avoit pû examiner le mouvement qu'il faisoit de ses lévres.

On voit par-là que cet art de faire parler des Sourds de naissance, ne sçauroit être de grand usage dans la société ; & que le mot de commodément dont s'est servi M. Zuinger, est un peu trop fort.

Après avoir traité du Mutisme, l'ordre demande que nous venions à présent, comme nous nous le sommes proposé ci-devant pag. 238. à ce qui concerne 1. l'extinction de voix, 2. la parole de femme dans un homme, & la parole d'homme dans une femme, 3. le bégayement, le bredouillement, la difficulté de prononcer certaines lettres & certaines syllabes ; 4. la parole entrecoupée, ou courte haleine.

Il ne faut pas confondre l'extinction de voix, avec le mutisme dont nous venons de faire mention. Dans le mutisme, on ne peut parler, & dans l'extinction de voix on ne le peut faire qu'à voix basse, ce qui est une difformité bien différente. La cause de ce mal assez fréquent parmi les jeunes personnes, & qui, quand il est négligé, dure quelquefois toute la vie, consiste dans un humeur âcre, visqueuse & tenace, qui se collant contre l'organe, de la voix & aux environs, empêche par cette interposition, les libres vibrations & ondulations de l'air, dans lesquelles git toute la mécanique du son.

Ce qui arrive à une flutte ou à un sifflet, qui, lorsque leur embouchure est enduite de quelque mucosité, ne forment plus qu'un bruit sourd, est une image de ce qui se passe en nous, lorsqu'il nous survient une extinction de voix.

Cette cause immédiate suppose plusieurs causes éloignées, dont une foule suffit quelquefois pour lui donner lieu ; telles sont 1. la respiration d'un air, ou trop froid, ou trop rempli de poussiere, ou trop mêlé de fumées de lampes & de chandelles ; 2. des alimens trop visqueux, trop âcres, & trop salés, comme poissons salés, fromages salés, & autres semblables ; 3. de grands efforts de voix dans un lieu trop exposé à l'air ; 4. une grande frayeur.

Al'égard de ce dernier point, on lit dans les Observations Médicinales de Paul Spindler, qu'une Dame de qualité s'étant trouvée dans une Forteresse surprise de nuit par les Ennemis, fut saisie d'une telle frayeur, qu'elle en perdit la voix, sans avoir jamais pû la recouvrer. Mais ce fait n'a rien de surprenant. On dit ordinairement d'une personne enroüée, qu'elle a vû le loup, pour dire qu'elle a eu quelque grande peur ; & nombre d'exemples confirment tous les jours l'extrême pouvoir de la frayeur pour étouffer la voix.

La cause immédiate du mal dont il s'agit, étant, comme nous venons de le remarquer, une humeur acre, visqueuse & tenace, collée contre l'organe de la voix, il est facile de juger que ce qu'on doit avoir en vûë pour guérir un tel mal, c'est de recourir à des remédes qui puissent adoucir cette humeur, & outre cela, la rendre coulante, de visqueuse & tenace qu'elle est. Or c'est à quoi sont propres les remédes suivans.

1. Brûler du sarment, & en mettre la cendre dans un linge autour du col. Ce qui se doit continuer plusieurs jours & plusieurs nuits de suite.

2. Prendre une petite poignée de graines de citroüille, pelées & séchées ; autant de graines de concombre, préparées de même ; quatre gros de terre sigillée ; deux onces de racine de mauve fraîchement tirées de terre, puis séchées au four, & quatre onces de sucre candi rouge, réduire le tout en poudre, & en mettre de temps en temps quelques pincées dans la bouche.

3. Composer de petites pastilles comme s'ensuit, & en faire fondre quelques-unes sur la langue.

Mucilage de gomme Adragant, préparé avec l'eau rose, deux onces. Bol-armen, six gros. Racine de grande consoude en poudre, quatre gros. Sucre candi rouge, une quantité suffisante.

Le sucre candi rouge qui entre dans ces deux composés, étant fait, comme il l'est toûjours, avec la moscouade rouge, est beaucoup meilleur pour la poitrine, quoiqu'en disent quelques Pharmaciens, que le sucre candi blanc, celui-ci étant fait avec le sucre blanc rafiné.

4. Boire souvent de la ptisanne faite avec l'orge & la reglisse, sans chien-dent ; & tous les matins un petit boüillon au veau où l'on ait fait dissoudre un gros de blanc de baleine.

5. Se gargariser tous les jours, deux ou trois fois les matins, avec du syrop de meures, battu dans un verre d'eau tiede, ou bien avec du syrop d'érysimum, battu de même. La dose de l'un & de l'autre, est d'une cuiller à caffè.

6. Ne jamais souffrir de froid, sur-tout à la tête & à la poitrine.

7. Se baigner souvent les pieds dans de l'eau médiocrement chaude.

Il y a des femmes qui ont une parole d'homme, & des hommes qui ont une parole de femme ; comme il y a des femmes barbuës, & des hommes sans barbe. Ce sont de grandes difformités que celles-là ; mais la moindre n'est pas qu'un homme ait la parole d'une femme, & une femme celle d'un homme. Il est sur-tout très-mortifiant pour une jeune fille, de parler d'une voix d'homme, & on en voit un grand nombre qui ont ce sujet de mortification.

L'organe de la voix dans les femmes, est d'un diametre beaucoup moindre que dans les hommes, ce qui fait qu'elles l'ont plus claire & plus déliée ; car il en est de cet organe comme d'un tuyau d'orgue, plus le diametre en est petit ou ample, & plus le son qui en échappe, est mince ou gros.

La grosse voix vient donc de l'ampleur du larynx, qui est l'organe de la voix, & la petite, du peu de capacité de cet organe. Il résulte delà, que, pour corriger la voix d'une femme qui l'a trop grosse, & celle d'un homme qui l'a trop grêle, il faut chercher des moyens qui puissent contribuer à diminuer ou à augmenter, selon les cas, le calibre de cet organe. Les moyens qui peuvent contribuer à le diminuer, sont les suivans.

1. Porter toutes les nuits autour du col, un sachet de toile, rempli de morceaux de liege, qui ayent trempé deux ou trois jours dans de l'eau ferrée.

2. Ne boire jamais chaud, mais le plus frais qu'il se peut, sans glace néanmoins.

3. Boire souvent de la limonade, ou de l'eau de verjus, ou de l'eau de groseille, mais à petite gorgée, & lentement.

4. Se gargariser tous les matins, avec de l'eau & du verjus, moitié d'un & d'autre.

5. Mettre dans ses boüillons force pourpier, & en manger aussi beaucoup en salade.

6. S'interdire absolument le caffé & le chocolat, le vin pur quel qu'il soit, & tous les vins de liqueur.

7. Eviter les grandes courses à pied.

8. Fuir toute colere & tout emportement.

9. Ne jamais écouter chanter aucune personne qui ait la voix extrêmement grosse.

Voilà pour ce qui concerne les jeunes personnes du sexe qui ont une voix d'homme.

Quant aux jeunes hommes qui ont une voix de femme, voici ce qu'il est à propos qu'ils observent.

1. s'exercer souvent à chanter la basse. Il faut un grand creux de voix pour la basse, & à force de s'accoûtumer à cette partie, on peut réüssir à grossir sa voix pour toûjours.

2. Prononcer souvent, sur-tout les matins dès qu'on est levé, les deux syslabes A & O, mais les prononcer le plus qu'il se peut, du fond de la gorge.

3. Mettre sa bouche à l'entrée d'un tonneau, ouvert par en haut, & le faire retentir de sa voix, en la grossissant le plus qu'il est possible.

4. Suspendre avec une ficelle à un doigt de la main, soit de la droite, soit de la gauche, une médiocre pincette à feu ; mettre le bout de ce doigt contre le trou de l'oreille du même côté, & l'y appuyer fortement, en sorte que l'oreille soit bien bouchée ; puis heurter contre un coffre ou autre chose de semblable, les deux extrémités de la pincette ainsi suspenduë, & ajuster sa voix au gros bruit que la pincette portera alors à l'oreille.

Ce dernier moyen n'est pas un des moins efficaces ; mais il demande, aussi-bien que les autres, qui viennent d'être proposés, une grane persévérance, & une grande jeunesse.

Ces vices de Langue peuvent avoir, comme le Mutisme, différentes causes ; ces causes sont entre autres, 1. une langue mal conformée naturellement, telle, par exemple, qu'une langue trop courte, ou trop longue, une langue trop massive, une langue trop grêle ; 2. le filet de la langue trop court ou trop gros ; 3. une trop abondante humidité de la langue ; 4. une mauvaise habitude, comme une trop grande précipitation à parler.

La premiere cause ne se peut corriger ; & quand un enfant a ainsi la langue mal conformée naturellement, il est inutile de lui faire des remédes. S'il bredoüille, il bredoüillera toûjours ; s'il bégaye, il bégayera toûjours ; & s'il a de la peine prononcer certaines syllabes, il en aura toûjours.

La seconde cause qui est le filet de la langue trop court ou trop gros, n'est pas incurable.

La troisiéme, qui consiste en une trop grande abondance d'humidités qui abbreuvent la langue, ne l'est pas non plus.

La quatriéme, qui procéde d'une trop grande précipitation à parler, est plus difficile à corriger.

Quand le vice de prononciation vient de ce que le filet de la langue est trop court, ou trop gros, le reméde qu'on y doit apporter, est facile. Mais il faut auparavant, bien examiner si le filet a ce défaut ; & pour s'en éclaircir, il faut voir si l'enfant ne peut avancer la langue hors de la bouche. S'il ne le peut, il n'y a pas à douter que le filet, ou par sa briéveté, ou par sa grosseur, ne soit la cause du mal. En ce cas on ne doit pas hésiter à le couper.

On voit souvent des enfans qui bégayent, parce que leur langue, à cause du filet ou trop court ou trop gros, ne peut se

mouvoir avec aisance. Les parens doivent alors le faire couper par quelque personne entenduë. Je dis entenduë, car il faut éviter en le coupant, de piquer les Ramules qui sont deux petites veines sous la langue, & pour cela il est mieux de recourir à un bon Chirurgien. On a cependant peu de chose à craindre quand une de ces veines est ouverte, & qu'on s'en apperçoit ; parce qu'il est aisé d'arrêter le sang en tenant le doigt sur l'ouverture pendant quelque temps ; mais si on n'y rémédioit pas, & sur-tout que le filet eût été coupé à un enfant encore à la mammelle, comme il est nécessaire de le couper lorsque l'enfant, faute d'avoir le filet assez long ou assez délié, ne sçauroit tetter, le mal peut devenir considérable ; & en voici un triste exemple rapporté par le célébre M. Dionis, dans son Cours d'Opération de Chirurgie.

« Un fameux Chirurgien de Paris, coupa le filet à un enfant qui avoit été attendu avec impatience, & reçu avec une extrême joye, comme un riche héritier. Mais cette consolation ne dura gueres ; l'enfant n'ayant pas long-temps joüi de la lumière, parce que le Chirurgien qui ne croyoit pas avoir ouvert une de ces Ramules, en lui coupant le filet, ce qu'il avoit pourtant fait, s'en alla aussitôt qu'il eut vû tetter l'enfant avec facilité ; & la Nourrice ayant remis cet enfant dans son berceau, après qu'elle l'eut suffisamment allaité, il continua de mouvoir les lévres, comme s'il avoit tetté encore. A quoi l'on ne fit pas d'attention, vû qu'il y a quantité d'enfans qui font ce mouvement par habitude en dormant. C'étoit néanmoins le sang qui sortoit de la veine, & qu'il avaloit à mesure qu'il le sentoit dans la bouche ; la sortie de ce sang étant encore excitée par le succement que fit l'enfant jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de sang dans les vaisseaux, & on ne s'en apperçut que par la pâleur & la foiblesse de l'enfant, qui peu de temps après mourut.

» On l'ouvrit, & on trouva qu'il avoit avalé tout son sang, dont son estomac étoit rempli. »

Voilà une observation bien digne de remarque, & qui doit rendre les parens extrêmement attentifs quand ils font couper le filet à leurs enfans. Ce filet ou trop court ou trop gros, peut aussi être la cause du mutisme, & quand un enfant à l'âge de deux ans, ne donne aucun signe de pouvoir parler, il ne faut pas manquer d'examiner le filet, & d'en venir à l'opération si l'on voit qu'il gêne la langue, mais d'y venir avec les précautions nécessaires par rapport aux Ramules.

Une trop grande humidité de la langue & des organes d'où celui-ci dépend, peut produire, (le Mutisme à part), les mêmes effets qu'une langue naturellement trop courte, ou trop grosse ; ou que le filet trop court ou trop gros, & causer le bredouillement, le bégayement, la difficulté de prononcer certaines lettres & certaines syllabes, comme, entre autres, par rapport à ce dernier, de grasséïer, ainsi que l'on fait en prononçant, par exemple, Ze au lieu de Je ; Caze au lieu de Cage ; Pizon au lieu de Pigeon ; Zupiter au lieu de Jupiter ; Gos au lieu de Gros, Gand au lieu de Grand ; Sat au lieu de Chat ; Boüyon au lieu de Boüillon, Grenouye au lieu de Grenoüille, Citrouye au lieu de Citrouille, Andouye au lieu d'Andouille, Papiyon, Paviyon, Vermiyon, Aiguyon, Batayon, au lieu de Papillon, Pavillon, Vermillon, Aiguillon, Bataillon.

Un Musicien qui avoit de grands talens, fut introduit auprès de Louis XIV. Ce Prince le fit chanter, & en parut d'abord très-satisfait. Le Musicien encouragé, entonna aussi-tôt avec emphase, les mots suivans. Zupiter armé de tonnerre, &c. Mais ce grasseïe-

ment gâta tout, & le Roy ne voulut plus entendre parler du Musicien.

Il y a une autre difficulté de prononcer certaines lettres, laquelle vient d'une cause approchante de celle qui sert le grasseïement. Elle consiste à substituer des L à la place des R, comme de dire Tliangle, Tlicher, Flapper, Flizer, Flizon, &c. pour Triangle, Tricher, Frapper, Frizer, Frizon, &c.

On voit des personnes qui ne peuvent prononcer ni les R, ni les L, le fameux Botaniste, Gaspard Bauhin, étoit de ce nombre.

Ceux qui parlent gras, peuvent rectifier leur prononciation, par le moyen de petits cailloux mis dans la bouche, en s'efforçant en même tems, de bien prononcer.

Ceux qui bégayent, peuvent se servir du même moyen. Demosthene qui bégayoit, vint à bout par-là, de se corriger, & on a vû des Acteurs qui ayant ce défaut, s'en sont défait par le même expédient.

Le bégayement consiste à prononcer plusieurs fois de suite, au lieu d'une, la même syllabe, soit au commencement, soit au milieu des mots ; à dire, par exemple, Mon-Mon-Mon, Monsieur ; Mada-da, da, da, dame. Il y a des Bégues qui sont obligés de répéter dix à douze fois un même mot, avant que de passer à un autre, & puis en prononcent quelques-uns tout de suite, & sans hésiter : Pour dire, par exemple, je dois partir demain pour la campagne, ils diront, je, je, je, dois, dois, dois, dois, dois partir demain pour la campagne ; & ils parleront ainsi en faisant plusieurs grimaces, ou contorsions de bouche ; car c'est l'ordinaire du bégayement, de ne point aller sans grimaces.

Dans le bredoüillement on entasse plusieurs syllabes ensemble, sans leur donner le temps de s'arranger chacune à leur place ; Ces deux vices de prononciation, viennent quelquefois d'une trop grande précipitation de l'esprit, & quelquefois aussi d'un embarras dans l'organe de la langue. Mais de quelque cause qu'ils viennent, à moins que la langue ne soit mal conformée naturellement, on les peut vaincre, en gagnant sur soi de prononcer doucement chaque syllabe, comme si l'on comptoit les heures d'une horloge qui sonneroit lentement. A force de recommencer la tentative, on acquiert la facilité de prononcer comme il faut, toutes sortes de mots ; ce qui est si vrai que la plûpart des personnes qui bégayent ou qui bredoüillent dans la conversation, cessent de le faire dans les occasions où ils sont obligés de s'écouter parler. Feu M. de Bellestre célébre Médecin de la Faculté de Paris, mort depuis peu d'années, bégayoit dans le discours familier, parce qu'il se pressoit trop de dire ce qu'il vouloit ; mais quand il parloit en public, ce qu'il faisoit quelquefois, alors comme il considéroit plus attentivement ce qu'il prononçoit, il ne bégayoit plus.

Voici un détail de plusieurs vices de prononciation, assez familiers à quelques enfans. On en voit qui ne sçauroient prononcer les x ; comme dans ces mots, sexe, fixe, ixe, mais qui disent sesque, fisque, isque : les étoiles fisques, le sesque féminin, la lettre isque, &c.

Le moyen de corriger dans un enfant ce défaut, qui, passé un certain âge, ne peut plus se corriger, c'est de s'y prendre en la manière que nous allons dire. Vous voyez un enfant qui prononce ces mots, sexe, ixe, fixe, comme s'il y avoit sesque, isque, fisque, donnez-lui à prononcer ceux-ci : Il est bien sec ce bois, il brûlera

bien ; le mot Hic est un mot latin qui se dit quelquefois en françois, comme c'est là le Hic. L'enfant ne prononcera pas, il est bien sesque ce bois, mais de lui-même, & sans qu'on le lui dise, il prononcera, il est bien sec ce bois. Il prononcera tout de même, le mot Hic se dit quelquefois en françois, & non le mot Hisque se dit. Faites-lui recommencer souvent la prononciation de ces mots ; puis, quand il aura pris l'habitude de prononcer, il est bien sec ce bois. Hic se dit quelquefois en françois, donnez-lui à lire le mot sexe écrit ainsi, sec ce, le sec ce féminin, le sec ce masculin. Donnez-lui tout de même à lire la lettre X, écrite ainsi ic ce. Il y a dans l'Alphabet une lettre qui se nomme ic ce, il y a des jours fic ces pour certaines Fêtes, vous verrez l'enfant perdre absolument sa vicieuse prononciation, & prononcer sexe, comme si l'on écrivoit sec ce, prononcer la lettre x, comme si l'on écrivoit la lettre ic ce, & prononcer tout de même, fixe, comme si l'on écrivoit fic ce.

Une autre prononciation mauvaise assez ordinaire encore à quelques enfans, c'est 1. celle du T, pour le C, & pour le D, comme tapabe pour capable, tabane pour cabane, tabinet pour cabinet, temander pour demander, timanche pour dimanche, Tieu au lieu de Dieu. 2. Celle du P, au lieu du B, comme cela est pon, au lieu de cela est bon ; cela est pien, au lieu de cela est bien ; 3. celle du C, au lieu du G devant la lettre A, comme cateau, pour gateau, cager, pour gager, cageure, pour gageure, cambade, pour gambade.

J'ai vû autrefois étant au College, un de mes camarades, à qui l'on avoit tellement laissé prendre l'habitude de prononcer l'F pour l'V, & de prononcer le P pour le B, quoiqu'il ne fût point étranger, qu'il disoit toûjours, je fois pour je vois, je fas, pour je vas, je fiens, pour je viens, ponté pour bonté, pattre pour battre, il disoit même che pour {{|sc}je}, comme che crois, pour je crois.

De quelques causes que puissent venir tous les vices de prononciation ci-dessus, pourvû qu'ils ne procèdent pas d'une mauvaise conformation de la langue, il n'y a rien de mieux, pour les corriger dans un enfant, que de se donner la peine de prononcer en sa présence, avec une extrême lenteur, les mots qu'il prononce mal, & d'employer à cela, des mois entiers s'il en est besoin. Mais il faut, à mesure que vous les prononcez devant lui, les lui faire prononcer après vous, afin qu'il vous imite.

Si vous voyez qu'il n'ait pas la langue assez libre, donnez-lui à prononcer des mots difficiles, fabriquez-en même, s'il le faut, & l'aidez à les articuler. Faites-lui de cela un divertissement, & y attachez quelque récompense.

Quand il sera avec d'autres enfans de son âge, proposez-leur ces mots difficiles, & que celui qui, en les prononçant, manquera en quelque chose, donne des gages, & subisse une pénitence pour les r'avoir. Vous viendrez bien-tôt à bout par-là, de délier la langue de votre enfant, parce que cet exercice le divertira. Le mot de vicissitude est un très-bon mot à faire prononcer vingt & trente fois de suite à un enfant : Il dira d'abord vissitude, parce qu'il se pressera trop ; mais faites-lui dire ce mot posément plusieurs fois de suite, il le prononcera à la fin, sans difficulté & couramment.

C'est un jeu familier parmi les enfans, de s'essayer, à l'envi les uns des autres, à prononcer distinctement ces bizarres mots : Quatre cocques d'œufs, contre quatre cocques d'œufs ; profitez de l'occasion. Faites prononcer plusieurs fois à l'enfant, ces mêmes mots, & autres semblables, difficiles à articuler. Prononcez-les avec lui, & faites semblant quelquefois de broncher ; il vous reprendra alors, & se piquant de mieux prononcer que vous,

il fera ses efforts pour vous montrer qu'il prononce mieux. C'en sera assez, pour lui dégager la langue.

Il faut sçavoir ici se rendre enfant avec les enfans, & se souvenir qu'en bien des occasions, c'est l'être plus qu'eux, que d'avoir honte de descendre jusqu'à eux.

Au reste nous remarquerons que comme d'ordinaire, les enfans se pressent de parler avant que d'avoir une idée bien claire de ce qu'ils veulent dire, il arrive souvent que faute de cette idée claire, ils ont de la peine à trouver leurs mots, & que cette peine paroît sur leur visage ; ce qui est une difformité. Ainsi, on ne sçauroit, de quelque côté que l'on considere la chose, instruire trop-tôt les jeunes gens à penser ayant que de parler. Dès qu'ils en auront pris l'habitude, ils s'exprimeront facilement, & sans grimaces ; car c'est une maxime incontestable que celle-ci, prononcée par un grand Maître.

» Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
» Et les mots pour le dire arrivent aisément.

La parole entrecoupée, ou courte haleine, dont nous nous sommes ci-dessus engagé de parler, est une difformité qui fait presque autant souffrir ceux qui n'en sont que témoins, que ceux qui en sont attaqués. Il est des personnes qui ne peuvent vous dire quatre paroles sans les entrecouper, pour reprendre leur souffle. Vous partagez leur peine en les voyant, & il vous semble que vous contractiez leur propre mal. Cette triste difformité, lorsqu'elle ne vient pas ou d'une mauvaise conformation soit de la poitrine, soit des poumons, ou d'accidens, ou comme il n'arrive que trop de fois, de ce qu'on aura été emmaillotté trop serré, ou qu'on aura porté, soit des corsets, soit des corps piqués trop

étroits, procede assez souvent de la mauvaise maniere dont quelques nourrices couvrent le berceau des enfans lorsqu'ils y sont couchés. Elles étendent sur ce berceau, une grande couverture qu'elles ont soin de faite joindre exactement & à droite & à gauche, & vers les pieds & vers la tête ; en sorte que cette couverture ne laissant aucun jour, l'air que l'enfant respire à chaque moment, n'est renouvellé par aucun autre, & que le même qui sort de sa poitrine par l'expiration, y rentre aussi-tôt au moment de l'inspiration. Cet air, dès qu'il est sorti, est un air excrementeux, qui a besoin d'être purifié par le mélange d'un autre air ; & à force de rentrer ainsi tant de fois tout impur dans la poitrine de l'enfant, sans qu'aucun air nouveau s'y mêle, il devient encore plus excrementeux, & par ce moyen, surcharge tellement les poumons, que l'enfant, au lieu de respirer avec aisance, ne fait plus que haleter ; ce qui à la fin, se tourne en courte haleine, & devient une difformité pour toute sa vie, qui ne sçauroit alors être bien longue.

Les grandes personnes même doivent éviter de dormir dans des lits dont les rideaux soient extrêmement joints, ni d'être long-temps dans les cabinets trop étroits & trop clos, sans quoi leur poitrine s'affoiblit. Que ne doit-on pas craindre, à plus forte raison, pour des enfans, que l'on réduit, faute de renouveller l'air de leur berceau, à respirer leur propre haleine ?

Une autre cause de la courte haleine de quelques enfans, est l'imprudence de certaines meres & de certaines gouvernantes qui, quand ils sont un peu grands, leur font réciter avec précipitation divers discours, que fort mal à propos, elles les obligent d'apprendre par cœur. Elles croyent faire des merveilles, par exemple, de leur donner pour devoir, à réciter une foule de fables

& d'histoires : Si l'enfant hésite le moins du monde, en les disant, on le reprend aussi-tôt, & sans lui donner le temps de respirer, on lui suggere le mot qu'on croit qu'il oublie ; l'enfant alors se presse, & cette précipitation, à force de recommencer tous les jours, lui cause une courte haleine.

Récitez-nous, dit-on à un enfant, la fable du Corbeau & du Renard : L'enfant la récite ; & quand il l'a finie, on lui demande celle de la Fourmi & de la Cigale ; il ne l'a pas plûtôt expédiée, qu'on exige encore de lui, celle de la Grenouille qui veut se rendre aussi grosse que le Bœuf ; puis, celle du Loup & de l'Agneau. On ne lui laisse point de repos, qu'il n'en ait ainsi débité de suite un grand nombre ; & chaque jour, on lui en fait tant dire & redire, que ses poumons n'y peuvent plus tenir. Vient-il compagnie dans le logis ? on appelle l'enfant, & il faut que cette compagnie aux dépens du pauvre enfant, soit régalée au moins ; (mais quel régal) de cinq ou six fables ; & encore ces fables, les lui fait-on prononcer avec un geste & un ton capables de détruire toutes les dispositions naturelles qu'il pourroit avoir à s'énoncer comme il convient. Il ne faut jamais contraindre les enfans à rien apprendre & à rien réciter par cœur. Racontez-leur vous-même les choses que vous trouvez à propos qu'ils sçachent ; mais les leur racontez comme par maniere d'acquit, & sans leur faire une obligation de vous écouter ; ou plûtôt racontez les en leur présence à quelque personne qui soit là-dessus d'intelligence avec vous. Ils vous écouteront alors avec plus d'attention, que si vous leur addressiez la parole ; & sans qu'ils y songent, leur mémoire se remplira de ce que vous direz ; en sorte que d'eux-mêmes, ils vous le raconteront, mais le raconteront d'un air aisé & naturel, qui ne mettra à aucune épreuve leur poitrine.

Une autre imprudence dont on accompagne souvent celle d'obliger ainsi les enfans à apprendre par cœur, & à réciter coup sur coup un si grand nombre de fables & d'histoires, c'est de charger tout de même leur mémoire d'un nombre excessif de prieres, qu'on leur fait pareillement accumuler sans relache les unes sur les autres. En voici un exemple récent qui s'offre trop à propos, pour que je doive le passer sous silence.

Une jeune Demoiselle qui paroissoit être de condition, & qui avoit sa Gouvernante à côté d'elle, assistoit il y a quelques semaines à la Messe dans une Eglise, où je me trouvai par hazard auprès d'elle. L'enfant les yeux baissés qu'elle levoit de loin à loin, pour voir si la Gouvernante la regardoit, ne cessoit de réciter par cœur & à voix basse, mais bien articulée, prieres sur prieres. L'une n'étoit pas plûtôt finie qu'elle en recommençoit une autre, puis une autre, & toûjours ainsi, sans fermer la bouche un moment. La Gouvernante qui n'en faisoit pas de même, & qui avoit la sienne bien close, regardoit d'un air d'approbation sa pupille qui s'époumonoit. Celle-ci encouragée par cette approbation redoubloit de plus en plus ses oraisons & se tuoit. Une Dame de qualité, qui, par le même hazard que moi étoit présente à ce spectacle, & qui en ressentoit beaucoup de peine, donna quelques petites touches de son éventail sur la bouche de l'enfant pour l'avertir de la fermer ; mais la petite enfant continuant toûjours, je ne pus m'abstenir de dire à la Gouvernante, qu'une telle dévotion n'alloit pas moins qu'à rendre l'enfant pulmonique, & à lui causer une courte haleine ; qu'encore étoit-ce le moindre mal qu'on en dût appréhender ; mais ni les petits coups d'éventail donnés par la Dame, ni mes paroles ne servirent de rien. L'enfant très-jolie d'ailleurs & très-aimable de sa personne, avoit le visage extrêmement pâle & bouffi, ce qui m'obligea d'ajoûter à la Gouvernante,

que cette pâleur & cette bouffissure pouvoient bien être un effet de la dévotion singuliere dont je venois de voir un échantillon ; mais ce discours ne servit pas plus que le précédent. Et la Messe finie, je laissai là & la Pupille & la Gouvernante, de qui ni la Dame ni moi, ne pûmes tirer aucune parole.

Ce que sur la fin du troisiéme Livre, nous avons dit du tort que peut faire à la respiration des enfans, la vîtesse avec laquelle on les fait quelquefois marcher, a beaucoup de rapport à ce que nous disons ici de ce qu'on doit craindre de la précipitation avec laquelle on leur fait réciter un nombre excessif de fables, d'histoires & de prieres, dont on accable quelquefois leur mémoire ; car la vîtesse à marcher, quand elle revient souvent, n'est pas moins contraire à leur poitrine, que la précipitation continuelle des récits dont il s'agit. Virgile parlant du fils d'Enée, dit que cet enfant qu'Enée (fuyant de Troyes, & portant Anchise sur ses épaules) menoit par la main, suivoit son père à pas inégaux. Cette réflexion de Virgile, s'accorde parfaitement avec ce que nous avons observé plus haut, sur la maniere de marcher des enfans, sçavoir, que le compas de leurs jambes étant plus court, ils sont obligés de se forcer, quand il s'agit de suivre ceux qui, les menant par la main, ne veulent pas marcher à pas d'enfans ; en sorte que cet effort met souvent leur respiration à bout, & produit à la fin en eux, la difformité affligeante dont nous parlons, sçavoir la parole entrecoupée ou courte haleine.

Virgile qui observe si exactement en tout les bienséances, se seroit bien gardé de représenter Ascanius suivant à pas inégaux son père Enée, si c'eût été dans une occasion, où le pere eût eu la liberté de se proportionner aux pas de son fils. Mais que dire de la célérité outrée avec laquelle tant de meres & de gouvernantes,

sans y être contraintes par aucune nécessité, font marcher les enfans qu'elles conduisent par la main ? Ne s'imagineroit-ton pas qu'elles ont à les sauver de quelque grand péril, & qu'elles se trouvent dans un cas pareil à celui où Virgile, (soit par fiction ou autrement) suppose ici Enée ? c'est cependant de plein gré qu'elles les essouflent de la sorte. Que penser d'un tel procédé ? & qu'il coute cher à ces pauvres victimes.

Theatr. Praxeos Med. Authore Theodore Zuingero. Anta. & Bot. in Acad. Basil. Profess. Tom. 2. p. 389.

Lentiscum meliùs, sed si tibi frondea cuspis
defuerit, dentes penna levare potest.

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine læsus,
Rem magnam præstas, Zoile, si bonus es.

Ce M. de Trésarius fils de M. de Casa-Major Seigneur de Gestas, qui a été si long-temps muét de naissance, est de la Province de Bearn, & du Diocese d'Oleron. Cette famille a donné au Roy plusieurs Officiers Il y en a actuellement au service de Sa Majesté. Elle est fort connue même dans la Maison du Roy, y ayant eu de ces Messieurs qui y ont servi long-temps.

Foresti observat. Lib. xiv. Observ. xxxiii.

Dextræ se parvus Julius
Implicuit, sequiturque patrem non passibus æquit.

Conclusion

Nous n'avons pû nous dispenser dans cette Orthopédie, de déclamer souvent contre la nation des Nourrices ; parce que la plûpart d'entre elles sont cause d'un grand nombre de difformités qui surviennent aux enfans par rapport au corps. Mais il seroit à souhaiter que par rapport à l'esprit elles ne leur en causassent pas de plus fâcheuses, & que leur imprudence ne les portât pas jusqu'à nuire aux mœurs de ces pauvres enfans, en leur faisant succer avec le lait, comme elles le font tous les jours une inclination perverse, qu'on peut mettre au rang des plus grandes difformités de l'homme, pour ce qui regarde les qualités du cœur, je veux dire l'inclination à se venger & à mentir. Un enfant vient-il de tomber ? la nourrice aussi-tôt, comme si elle se faisoit un devoir de profiter de cette occasion pour lui donner une leçon de vengeance, se met à menacer & à frapper, avec la plus grande apparence de colere qu'elle peut pour mieux tromper l'enfant, l'endroit sur lequel il est tombé. Vient-il de se heurter contre son coffre, contre une chaise ? on menace & on frappe tout de même le coffre ou la chaise contre quoi il s'est heurté. A-t-il fait quelque chose de mal qui puisse, n'importe comment, être rejetté sur quelqu'un du logis ? le mensonge est alors tout prêt : On inspire à l'enfant d'accuser, soit par parole, soit par signe, selon son âge, la personne dont il s'agit, & même si le subtil génie de la nourric le juge à propos, le chien ou le chat de la maison.

Voilà comme on vient à bout d'apprendre aux enfans, dès leurs premieres années, disons mieux, dès leurs premiers jours, & pour ainsi dire dès les premieres heures de leur vie la vengeance & le mensonge. Aussi voyez-les au sortir de cette premiere école ; voyez le progrès qu'ils ont déjà fait dans l'un & dans

l'autre de ces deux vices ; voyez comme ils sont vindicatifs & menteurs. Mais en même temps considerez les peines inoüies qu'il faut se donner, dans la suite, pour leur faire aimer la vérité, & pour les rendre doux, patiens & généreux, car la patience qu'il s'agit ici de leur inspirer, & qui doit influer sur toute leur vie, est une patience noble, qui consiste à s'abstenir de se venger quand on le peut, ce qui est le pur effet de la générosité. Mais insensiblement je m'écarte ; il n'importe, on me pardonnera bien encore en faveur de l'occasion cet autre écart.

Lorsque l'enfant parvenu à un certain âge, pourra s'instruire par la lecture, profitez de cet avantage pour effacer en lui, s'il est possible, ces premières impressions. Faites-lui voir à l'égard du mensonge, ce qui se lit dans l'Ecclesiastique, sçavoir que le mensonge habite assiduëment dans la bouche de ceux qui n'ont point reçu d'éducation, que c'est l'opprobre, que c'est la honte de l'homme : Et tout de même, ce qui se lit dans un ancien Philosophe : Que c'est le vice des esclaves & des gens de néant. Puis à l'égard de la vengeance, ce que dit un célèbre Poëte de l'Antiquité : Qu'il n'y a que les esprits foibles & les petits esprits, qui trouvent du plaisir à se venger.

Vous le corrigerez plus par la lecture qu'il fera lui-même de ces trois maximes, dans quelques traductions que vous lui présenterez, que par toutes les leçons & tous les sermons que vous pourriez lui faire.

Une réflexion pour laquelle je demande encore grâce, c'est qu'ordinairement les nourrices gâtent l'esprit des enfans par les peurs ridicules qu'elles leur font. Il ne faut jamais effrayer sur rien les enfans. Ces frayeurs qui leur affoiblissent l'esprit, leur sont aussi très-dangereuses pour le corps, & parmi un grand

nombre d'enfans attaqués du formidable mal caduc, il n'y en a presque point qui ne soient redevables de cette horrible maladie à des peurs qui leur ont été faites dès l'enfance ; & sans parler des Loups garous, des Revenans, des Sorciers & de cent autres sujets semblables, dont on les entretient tous les jours mal-à-propos, & dont on s'entretient en leur présence, (ce qui n'est pas moins imprudent) que n'aurois-je point à dire de la crainte qu'on leur inspire du tonnerre ? crainte qui les gouverne ensuite toute leur vie, & qui leur fait faire mille extravagances ; ce qui se remarque surtout parmi les personnes du sexe. Un pauvre enfant voit sa nourrice, sa sévreuse, sa gouvernante, & quelquefois sa mère même, s'aller cacher dès qu'elles entendent tonner. Quelle impression fâcheuse cela ne fait-il point sur son timide esprit.

On doit, pour préserver les enfans, ou pour les guérir de cette dangereuse crainte, leur répéter souvent, mais sans affectation, premierement, que le tonnerre est favorable aux biens de la terre, & fait venir des fruits en abondance, comme raisins, pommes, &c. car outre que c'est une vérité (les années où il tonne beaucoup étant plus abondantes que les autres) on doit prendre les enfans par leur foible.

Il faut leur dire en second lieu, que si tant de personnes se mettent en prieres quand il tonne, & si l'on sonne alors les cloches des Eglises, on le fait pour remercier Dieu du bien qu'il nous accorde.

Ayez soin, outre cela, qu'ils n'aprennent jamais que le tonnerre soit tombé quelque part ; & éloignez d'eux toutes les histoires que des domestiques & autres personnes pourroient imprudemment leur faire là-dessus.

Telle est la conduite qu'en ces occasions il convient de tenir avec les enfans, au lieu de les livrer à ces peurs horribles qui nuisent tout ensemble à leur esprit & à leur corps.

S'il m'étoit permis de venir ici à certans détails plus convenables dans la conversation que sur le papier, que d'exemple je rapporterois des funestes effets qu'éprouvent tous les jours un grand nombre d'enfans, par tant de terreurs & de craintes cruelles où on les expose si inconsidéremment.

Je me bornerai à conclure de tout ce que j'ai dit des nourrices, soit dans le cours de ce Livre, soit dans ce dernier article, qu'elles font aux enfans & par conséquent au genre humain, (ce que l'on ne considére pas) un tort considérable & pour le corps et pour l'esprit, & pour les mœurs, trois maux essentiels, difficiles à corriger, principalement les deux derniers, mais qu'un peu de vigilance de la part des peres & des meres, je veux dire un peu de soin de leur côté, à veiller tant sur les nourrices que sur les sévreuses et les gouvernantes ausquelles ils confient leurs enfans, pourroient aisément prévenir.

Fin du second Volume.

Semper & infirmi est animi, exiguique voluptas
Ultio... Juv. Sat. 13.

Privilège

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, l'Orthopédie, ou l'Art de prévenir, & de corriger dans les Enfans, les diformités du corps, &c, par M. Andry, Lecteur &

Professeur en Médecine au College Royal, Docteur-Regent, & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de l'Université de Paris. Je crois que les Connoisseurs ne trouveront pas cet Ouvrage moins utile que nouveau, pour ce qui regarde la maniere d'élever les Enfans par rapport au corps, & même en bien des occasions, par rapport à l'esprit ; & je juge qu'il est peu de Peres & de Meres de familles, de Gouverneurs & de Gouvernantes, qui ne puissent avoir besoin de la Lecture d'un tel Livre. A Paris, ce 8. Février 1740

CASAMAJOR.

Louis, par la grace de Dieu, Roy de France et de Navarre ; A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre cher & bien amé le sieur Andry nôtre Conseiller, Lecteur et Professeur en Médecine en nôtre College Royal de France, Docteur Regent, & ancien Doyen de la Faculté de Médecine à Paris, & Censeur Royal des Livres ; nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer un Manuscrit de sa composition ; qui a pour titre : L'Orthopédie ou l'Art de prévenir, & de corriger dans les Enfans, les difformités du corps, par ledit Sieur Andry, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet, de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele, sous le contre-Scel des présentes. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant, & reconnoissant son zele, ses recherches & ses applications qu'il Nous témoigne avoir pour procurer au Public un Ouvrage nouveau pour l'utilité et l'éducation

des Enfans, en lui donnant les moyens de Nous les continuer, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus specifié, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre, & débiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéïssance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'Impression de cet Ouvrage sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixieme Avril mil sept cent vingt-cinq, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de nôtre très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, Com-

mandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliothèque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre-dit très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr ledit Sieur Exposant, ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel est nôtre Plaisir. Donné à Compiegne le douziéme jour d'Août, l'an de grace mil sept cent quarante, & de nôtre Regne le vingt-cinquiéme. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré.

Registré sur le Registre dix, de même que la Cession ci-dessous de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 415 fol. 404. conformément aux Arrêts. Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 15. d'Octobre 1740.

SAUGRAIN, Syndic.

Je soussigné, céde & transporte pour toûjours, le présent Privilege aux Sieurs Lambert & Durand, Libraires à Paris, pour en joüir en mon lieu & place, suivant les conditions faites entre nous. A Paris ce 15. Octobre 1740.

ANDRY.

Thèse

La piece qui suit, est la traduction d'une These latine que j'ai fait soutenir deux fois aux Ecoles de Médecine de Paris, touchant l'excellence de l'exercice pour la conservation de la santé. Elle a été soutenue la premiere fois, le 4. Mars 1723. par M. le Thieullier, alors Bachelier en Médecine, & aujourd'hui Docteur et Praticien célébre ; la seconde, le 23. Mars 1741. par M... aussi Bachelier. La premiere Edition qui en a été faite par M. le Thieullier en 1723 est correcte ; mais le seconde qu'en a faite M... en 1741. l'est si peu, que je suis obligé de la desavouer ; ce dernier Editeur sur lequel je m'étois reposé, n'ayant pû moi-même veiller à l'Edition, parce que j'étois malade, y a laissé un si grand nombre de fautes de latinité, que le langage n'en est pas tolerable. Je déclare donc qu'il n'y a que la premiere Edition, & cette troisiéme qu'on verra ici, qui soient conformes à l'original que j'ai donné.

Au reste, comme c'est une These qui a beaucoup de rapport avec la matiere que je traite dans l'Orthopédie, j'ai crû que je pouvoir la joindre à ce traité, en la traduisant, & renvoyant le latin à la fin de la traduction.

De tous les moyens propres à éloigner, & même à guérir un grand nombre d'infirmités, ausquelles le corps humain est sujet, il n'en est point qui ne le cede à l'exercice. Il réveille la chaleur naturelle, il dissipe les humeurs superflues, corrige les mauvaises, donne de l'agilité aux muscles, fortifie les nerfs & les jointures, ouvre les pores, & favorise la transpiration : avantages qui doivent nécessairement procurer de la force à tout le corps, faciliter les fonctions des sens, entretenir la respiration libre, conserver les mouvemens reguliers du cœur, aider aux organes de la digestion à dissoudre les alimens, à les assimiler, & à chasser ce qui en reste d'inutile.

Le grand repos suspend l'action des esprits animaux, qui sont les principaux auteurs du mouvement, & il engourdit les nerfs. Alors le sang ne peut être poussé jusqu'aux extrémités des arteres ; les obstructions s'accumulent, & bien-tôt ce précieux liquide intercepté dans son cours, par les obstacles qu'il rencontre, n'a de force que ce qui lui en faut, pour tenir quelque temps une vie languissante, où sa mort ne trouve presque plus rien à détruire ; au lieu que par l'exercice modéré, il se fait une distribution de la chaleur naturelle à toutes les parties du corps, comme il paroît d'abord par la couleur vermeille que prend le visage, En un mot, on ne doit attendre du défaut d'exercice, qu'un amas d'humeurs croupissantes, dont les effets ordinaires sont des Catherres, des Rhumatismes, des Paralysies des Gravelles, des Goutes & autres maladies semblables.

Les secours qui se tirent de l'exercice pour l'entretien de la santé, sont, dans toutes leurs circonstances, infiniment au dessus ce ceux qui se tirent des médicamens ; les médicamens sont rebutans, & l'exercice est agréable ; l'effet de ceux-là est incertain,

& l'effet de l'exercice est toûjours immanquable ; ceux-là n'agissent pour l'ordinaire, que sur les parties fluides ; & encore, avant qu'ils aient pénétré jusques dans le sang, ils subissent tant d'altérations, que lorsqu'ils y arrivent, ils ont perdu presque toute leur vertu. Mais l'exercice porte son action tant sur les parties solides que sur les fluides, & agit immédiatement sur les unes & sur les autres. L'exercice, outre cela, est un secours toûjours prêt, & qu'on a, pour ainsi dire, sous sa main, toutes les fois que l'on veut ; de plus, ses effets salutaires s'étendent presque à tout : Est-il question, par exemple, de rendre une grossesse heureuse, & de faire qu'elle soit suivie d'un accouchement facile ? Qu'y a-t-il de plus efficace pour ce dessein, qu'une douce promenade ? Faut-il procurer le sommeil à un enfant qui a peine à dormir, ou appaiser des tranchées qui le tourmentent ? quel moyen plus prompt & plus infaillible en cette occasion, que de le bercer ? Cette sorte de mouvement est même si sain de sa nature, qu'il convient dans toutes sortes d'âge, pour la guérison de plusieurs maladies ; témoin ce qui se pratique en quelques Pays où l'on ne connoît pas d'expédient plus sûr pour faciliter la circulation du sang, & rétablir promptement ceux qui relevent de maladies longues & dangereuses, que de les bercer dans des lits suspendus en l'air, que l'on fait mouvoir à reprises reglées, en deçà & en delà. S'agit-il d'arrêter dans un enfant qui se nouë, le progrès de la chartre, ou de prévenir absolument ce mal, il n'y a pas de conduite plus sure pour venir à bout de l'un & de l'autre, que d'agiter l'enfant par le moyen d'une espece d'escarpolette, dans laquelle on lui engage le corps, à l'aide d'un cordon plat qui lui embrasse la poitrine, lui passe sous les aisselles, & venant en même temps tourner sous le menton, lui soutient la tête : On balance l'enfant de côté & d'autre dans cette machine, & alors la pesanteur de son corps

suspendu, oblige les ligamens à se relâcher & à s'allonger ; mais ce qui contribue encore à cet allongement, c'est la joye que ressentent quelques enfans, de se voir ainsi bercés : cette joye leur fait faire des mouvemens extraordinaires, qui sont d'un grand secours pour leur dégager l'épine, les bras & les jambes ; car tous les muscles en ce temps-là sont en action.

Veut-on renouveller la vigueur dans un corps robuste, diminuer le volume des humeurs qui surabondent, aider la coction de celles qui sont crues, rappeller l'appetit perdu ? l'exercice de la chasse convient. Est-il besoin de donner du ressort aux fibres trop lâches de l'estomac, d'affermir l'épine, de fortifier les extrémités supérieures & inférieures ? on en trouve un moyen aisé dans l'exercice du cheval, & dans celui de la danse ; ce dernier particulièrement donne de la flexibilité aux cuisses, aux jambes & aux pieds, & rend tout le corps agile & dispos. Il inspire, outre cela, de la gayeté, & produit dans toute la personne une contenance qui plaît ; mais quand je parle de danses, je n'entends parler que de celles qui sont licites, & non de ces danses plus dignes de bateleurs que d'honnêtes gens.

A-t-on en vûë de rendre le corps encore plus vigoureux, de fortifier les visceres, d'extenuer une complexion trop réplette ? l'exercice de la Paulme, du Mail, du Balon, du Floret, est alors convenable. La Paulme agite tout le corps ; le Mail a cela d'avantageux, qu'étant inséparable de la promenade, il n'est pas seulement bon pour l'affermissement des bras, des jambes & de pieds, mais encore pour procurer à tout l'habitude du corps une grande mobilité. Le Balon contraignant de courir avec légéreté & la tête levée, rend aussi le corps extrêmement souple & droit. Pour ce qui est du Fleuret, il est peu d'exercice qui contribue plus à l'ac-

croissement & à l'aggrandissement de toutes les parties, sur-tout des bras & des jambes. Le jeu de Quilles est encore à propos, comme il demande qu'on se courbe sans cesse, & qu'on tourne les bras en divers sens, il ne peut qu'être très-favorable.

Voulez-vous fortifier le bras droit & les bouts des pieds, qu'y a-t-il de plus propre à ce dessein que le Billard ?

Tous ces exercices & autres que nous passons, ont une grande vertu pour prévenir bien des infirmités, & pour donner de la vigueur. Il ne faut pas oublier ici les exercices que sont obligés de faire les gens de la campagne & certains ouvriers ; comme de foüir la terre, de labourer, de porter des fardeaux, de ramer, &c. Si les Paysans sont si forts & si infatigables, s'ils ne sçavent ce que c'est que la goute, ni tant d'autres infirmités qui obsedent les maisons des Grands, c'est à leurs travaux journaliers qu'ils doivent ce privilege.

Ce qui montre bien le pouvoir de l'exercice, c'est l'avantage de la main droite sur la gauche. D'où vient en effet qu'elle est supérieure en force, si non de ce qu'elle a été accoutumée à de plus grands exercices ? Mais si la main droite, objectera-t-on, tenoit du sur-plus d'exercice auquel elle a été accoutumée, le sur-plus de force dont elle joüit, il s'ensuivroit que l'œil droit & la jambe droite ne devroient pas avoir plus de force que l'œil gauche & la jambe gauche ; ce qui est cependant contraire à l'expérience. Je réponds que si l'œil droit & la jambe droite, sans avoir éprouvé plus d'exercice, ont néanmoins plus de force, que l'œil gauche & la jambe gauche, c'est que les esprits animaux déterminés par l'exercice surabondant de la main droite à venir en plus grande quantité vers le côté droit, refluent sur toutes les parties de ce même côté, & par conséquent sur l'œil & sur la jambe. Il y a des

peuples chez lesquels les enfans sont élevés à se servir de la main gauche, comme ils sont élevés à se servir ailleurs de la droite, & les nourrices ne souffrent pas qu'ils prennent d'une autre main que de la gauche la plûpart choses qu'on leur présente. Or ces peuples ont la main droite beaucoup plus foible que la gauche, qui est celle dont ils se servent pour écrire, pour porter leurs armes, pour travailler, en un mot pour toutes les choses auxquelles nous employons la droite, qu'en langage de leur Pays ils appellent d'un nom qui veut dire la foible main.

C'est un fait connu, que dans ceux qui ont perdu le bras droit, cette perte est abondamment réparée par le sur-plus de force & d'agilité dont joüissent alors le bras & la main gauches. On voit nombre de ces manchots écrire, dessiner, coudre, & faire plusieurs autres ouvrages de la main gauche avec la derniere perfection : Or d'où peut provenir cette compensation, que de ce que la partie qui supplée à l'autre, est plus exercée qu'elle n'étoit ? Ceux qui, à cause de quelque fracture, d'une luxation, d'une inflammation, &c. demeurent long-temps sans agir, ne manquent point de contracter un engourdissement qu'ils ont beaucoup de peine à vaincre, quand ils veulent se remettre à leurs premieres occupations. On en voit qui pour avoir tenu pendant un trop grand nombre de jours, le bras plié sur la poitrine, de peur qu'une saignée ne vînt à se r'ouvrir, ne peuvent plus étendre le bras quand il s'agit de s'en servir.

On a l'exemple d'une infinité de gens qui menant une vie sédentaire, étoient sujets à toutes sortes d'infirmités, & qui ensuite obligés par des procès inattendus, à se donner du mouvement, à visiter leurs Avocats, à solliciter leurs Juges, ont acquis une santé

que tous les régimes & tous les rémédes du monde n'avoient pû leur obtenir.

Il entre tous les jours dans les Hôpitaux, au service des malades, un grand nombre de filles délicates, qu'on ne croiroit jamais à l'épreuve du moindre travail, lesquelles cependant acquierent dans peu, par les fatigues qu'elles sont contraintes d'essuyer, un tempéramment si fort, qu'on auroit peine à se persuader que ce fussent les mêmes personnes.

La plûpart des Médecins jouïssent d'une excellente santé ; on ne la sçauroit attribuer à aucun réméde qu'ils fassent ; ils n'ont pas le temps d'en faire. Les régles même qu'ils prescrivent aux autres pour le régime, sont par eux violées, ne leur étant presque jamais permis de prendre aux heures nécessaires, le repos que demande la digestion. A quoi donc attribuer leur santé, qu'à l'exercice qu'ils font continuellement, allant & venant sans cesse, montant, descendant, & étant toûjours en action. C'est à cet exercice, sans doute, que les Médecins, qui dans les dernieres pestes de Marseille, d'Aix, de Toulon, de Marvejols & de la Canourgue, se sont livrés avec tant de courage au traitement des pestiferés, doivent le bonheur qu'ils ont eu d'échapper à un mal si terrible, & qui pardonne si peu.

L'exercice, outre une infinité d'avantages qu'il renferme, a encore celui de distraire l'esprit de l'application qu'on donneroit au danger que l'on court dans un temps de contagion, & diminuant par ce moyen, la crainte, dont le propre est de concentrer le sang & les esprits, il devient un des meilleurs préservatifs de la peste. En effet, les corpuscules pestilentiels ne trouvent jamais les pores de la peau & les autres voyes du corps, plus en état de les recevoir, que dans le cas de la concentration dont nous parlons ; d'où

il suit que ce qui empêche cette concentration, & entretient le mouvement de dedans en dehors, qui pendant la santé, se fait à toute heure du jour & de la nuit, est le plus grand obstacle que la maladie dont il s'agit, puisse trouver pour s'introduire. Or l'exercice produit cet effet, tant par l'éloignement de la crainte, que par l'action du corps.

Les Eaux Minérales que l'on boit pour la guérison de tant de maladies, ne réüssissent qu'à l'aide de l'exercice dont on accompagne leur usage ; cet exercice est la promenade, & on en tire de si grands secours en cette rencontre, qu'il y a souvent lieu de douter si cette promenade n'est point la principale cause, pour ne pas dire l'unique de la guérison qu'on attribue à ces Eaux.

La promenade dont nous parlons, est un exercice moderé, composé du mouvement alternatif des jambes & des pieds, par lequel on se transporte doucement & par recréation d'un lieu à un autre. A ce mouvement contribuent les articles des cuisses, conjointement avec ceux des jarrets, des talons & des orteüils ; ce qui le rend un des plus propres à mouvoir généralement tout le corps ; ces sortes de parties ne pouvant être agitées, que presque toutes les autres ne s'en ressentent : d'où il arrive que la promenade ne favorise pas seulement les fonctions des extrêmités, mais qu'elle aide à cracher, qu'elle fortifie l'estomac, qu'elle empêche les alimens de s'y aigrir, qu'elle détourne les eaux qui ont coûtume d'accabler la tête, qu'elle détache le sable des reins, qu'elle affermit les membres tremblans, qu'elle dissipe les ventosités, qu'elle éclaircit les yeux & dégage le cerveau. Enfin la promenade est d'autant plus salutaire, qu'elle est propre à tout âge, à tout sexe, & à toutes sortes de temperamens. S'il est cependant quelque âge auquel elle puisse être plus utile, c'est aux enfans &

aux vieillards. Dans les vieillards la chaleur naturelle qui décline, seroit en risque de s'éteindre tout-à-fait par l'amas de la pituite qui les surcharge, si quelque exercice doux, tel que celui de la promenade, ne dissipoit en eux une partie de cette pituite. Dans les enfans, la chaleur naturelle qui ne fait que de naître, & qui est par conséquent encore foible, ne résisteroit pas non plus long-temps à l'abondance des sérosités, si l'on ne songeoit à dissiper ces sérosités par le même secours, qui est le plus proportionné à la foiblesse de leur âge. C'est faute d'évacuer par un exercice suffisant cette pituite dominante, que tant d'enfans sont sujets les uns aux écroüelles, les autres à l'épilepsie, &c. Il faut donc que les parens ayent soin de laisser beaucoup promener leurs enfans, & lorsque ces enfans sont parvenus à un certain âge, de les laisser aller à la chasse, & de les faire souvent monter à cheval, de peur que les sucs destinés par la nature à l'accroissement de leurs corps, ne se corrompent par le repos.

Un des meilleurs exercices que les enfans de condition puissent choisir pour leur santé, c'est celui de la Course, de la Lutte, des Ballets, des Carrousels. Quant aux enfans qui ne sont pas encore propres à des exercices si forts, on doit leur faire joindre de temps en temps à celui de la promenade, les petits jeux de leur âge, tels que la Cligne-musette, le Cloche-pied, le Colin-maillard, le Volant, la Toupie, le Sabot, &c. Le Sabot qu'il font tourner à coups de foüet redoublés, rend les cuisses & les bras flexibles. La Toupie produit le même effet, mais avec moins d'effort. Le Volant oblige le corps à se mouvoir de tous les sens, ce qui ne sert pas peu à le dégourdir.

Il y a certains jeux néanmoins que nous ne sçaurions approuver, & qui peuvent nuire à la santé des enfans : De ce genre sont

tous ceux qui consistent à tourner soit autour d'une table, d'un arbre ou d'autre chose semblable, soit autour de soi. De tels mouvemens dans cet âge tendre étant capables de déranger les organes du cerveau, de causer des vertiges, de troubler la vûë. On peut mettre aussi de ce rang les escarpolettes, lorsque les enfans ont de la disposition à égarer les yeux.

On objectera contre ce que nous venons d'avancer en faveur de l'exercice ; 1. qu'il se voit tous les jours une infinité de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui vivent renfermées dans des Cloîtres ; & qui ne laissent pas, nonobstant cette vie sédentaire de joüir d'une santé parfaite ; 2. que le repos est le préservatif de plusieurs maladies ; témoin, entre autres, les pleurésies qui ne viennent que de s'être exercé ; 3. que le travail mine le corps, ce que le repos ne fait pas.

Quant à la premiere objection je réponds, 1. Que les personnes cloîtrées trouvent dans leurs Monastéres des jardins propres à l'exercice de la promenade, & qu'il y a même plusieurs de ces Ordres cloîtrés, qui ont la liberté de sortir certains jours pour aller s'expacier en pleine campagne, tels sont en quelques Provinces les Chartreux ; 2. Que dans les Cloîtres on passe son loisir à divers amusemens qui ne servent pas peu à exercer le corps ; les Chartreux, par exemple, outre le soin qu'ils se donnent de cultiver chacun de petits jardins qui sont dans l'enclos de leurs cellules, travaillent à plusieurs ouvrages de la main, qui en les récréant, les exercent, comme sont divers ouvrages de tour & de ménuiserie. 3. Que le Chœur qui fait l'occupation journaliere des Cloîtres, est un exercice qui vaut seul tous les autres ; le chant met en action tous les muscles de la bouche & des parties voisines, & à cause de la fréquente contraction qui se fait alors dans

ses parties, il arrive que la filtration des liqueurs & leur circulation s'opere plus parfaitement. Le mouvement de la voix influe jusques dans les endroits les plus intimes du corps, il met en action tous les esprits animaux, non seulement pour ce qui concerne le dehors, comme font les frictions, mais pour ce qui concerne les visceres les plus éloignés, c'est la raison pourquoi les personnes cloîtrées, quoiqu'elles ne paroissent pas faire beaucoup d'exercice, ne laissent pas de se bien porter ; cet exercice de la voix suppléant à celui qu'elles ne peuvent faire ; les esprits animaux poussés par la voix, s'insinuent plus facilement dans les tuyaux des fibres & des nerfs ; l'air agité par les organes vocaux, frappe plus fortement tout le sistême de l'œconomie animale. De-là vient la fermentation légitime des humeurs, de-là leur fluïdité, de-là l'évacuation de la matière transpirable, évacuation que tous les rémédes diaphorétiques ont bien de la peine à opérer. Enfin l'action de la voix & de la parole a tant de vertu pour exercer le corps, qu'on ne pourroit pas nier que ce ne fût peut-être pour cela, que les femmes ont moins besoin d'exercice que les hommes, celles-ci étant plus sujettes à parler, en quoi la nature est admirable.

Nombre de Prédicateurs & d'Avocats doivent leur santé au grand exercice qu'ils font de leur voix. Ils se déchargent par là, d'un surcroît d'humeurs qui les accableroient. Les cris même que les enfans ont coûtume de pousser, sont de puissans moyens que la nature employe pour faire croître plus facilement & plus promptement leur petit corps ; ces cris servant à faire aller les sucs nourriciers dans les vaisseaux les plus reculés, ce qui oblige nécessairement les parties à se développer. Nous pouvons citer sur cela l'exemple des indiens, qui, au rapport de Christien Warlitz dans son Livre intitulé : Scrutinium Lacrymarum, font tenir

toûjours auprès du berceau de leurs enfans, des orties prêtes, dont on les touche de temps en temps, pour les faire crier, parce qu'ils ne crient presque jamais d'eux-mêmes. Ces Peuples n'alleguent point d'autre raison de cette conduite, si non que c'est pour procurer à leurs enfans une meilleure santé & une plus longue vie.

Asclepiade & Erasistrate ont osé condamner toutes sortes d'exercices, comme nuisibles à la santé, & ont regardé le repos comme le plus sûr moyen de vivre longtemps ; mais ils se sont en cela considérablement trompés. Le repos a véritablement ses avantages, il répare les esprits dissipés, & délasse le corps fatigué, il sert à la guérison d'un grand nombre de maladies ; mais que sous ce prétexte il faille s'abstenir de tout exercice ; c'est une grande erreur. Il est plus facile de faire excès de repos que d'exercice : & si l'on dit que la pleurésie vient pour s'être trop exercé, l'expérience montre au contraire, que c'est moins à l'exercice, qu'au subit repos qu'est dûë cette maladie. Qu'on ne nous oppose point que le travail mine le corps ; car il en est de nos corps comme du fer, qui s'use étant employé ; mais que la rouille use bien davantage. Qu'on se souvienne que l'abus du repos est beaucoup plus dangereux que celui de l'exercice. Jamais l'exercice n'a rendu les membres perclus, & le repos produit tous les jours cet effet en une infinité d'occasions. Il y a dans l'espace où s'articulent les extrémités des os, une humeur épaisse & glissante, appellée l'Humeur articulaire, laquelle sert au mouvement des articles : Quand cette humeur vient à être ou trop abondante ou trop visqueuse, elle est plûtôt un obstacle qu'une aide au mouvement dont il s'agit : La partie devient lourde alors, pesante & sans action. Quelquefois même cette viscosité est telle, qu'elle va jusqu'à la concrétion, ce qui cause alors de grandes douleurs ; or

cette abondance & cette épaisseur sont les effets ordinaires du grand repos.

Rien donc n'est plus avantageux pour la santé, que l'exercice modéré ; mais il faut que cet exercice qui doit être proportionné à l'âge, au tempéramment & au sexe, soit placé en certain temps, & ne passe pas une certaine mesure : Quant au temps, il est à propos 1. de ne s'exercer que le moins qu'il se peut au sortir du repas, 2. d'avoir soin que les évacuations ordinaires que demandent les intestins & la vessie soient faites, 3. de se promener en Eté avant que le Soleil soit monté sur l'horison, & un peu après qu'il est couché ; en Automne & au Printemps, environ deux heures après le lever du Soleil, & quand il se couche ; en Hyver sur l'heure de midi.

Quelques Auteurs conseillent de s'abstenir d'exercice le premier de May & le dernier de Septembre & d'Avril, comme de chose très-contraire à la santé : Ce principe n'est pas moins opposé à la saine raison, que celui de l'Ecole de Salerne, de ne point manger de chair d'oye ou de canard ces jours-là ; de ne point, non plus, se faire saigner ces mêmes jours, & de fuir en de tels temps l'un & l'autre, comme on fuiroit une hydre, c'est le terme du précepte. On peut consulter sur cela le docte Lommius, qui dans l'Epître Dédicatoire de son Commentaire sur Celse, ne fait pas difficulté de dire qu'il y a peu de Livres plus remplis d'ignorance, que l'Ouvrage intitulé : L'Ecole de Salerne.

Deux femmes nommées Trotusa & Rebeca-Guarna, passent pour s'être signalées dans cette prétenduë Ecole, & y avoir même enfanté plusieurs Livres de Médecine : Il est plus convenable d'attribuer à ces Docteurs femelles l'Ouvrage en question, intitu-

lé, l'Ecole de Salerne, que de l'imputer à des hommes un peu éclairés.

Pour ce qui est de la mesure, ou durée de l'exercice, la régle générale qu'il faut suivre en cela, c'est d'interrompre l'exercice, non tout-d'un-coup, mais peu à peu, & par degré, lorsqu'on voit que les vaisseaux commencent à se gonfler, que la respiration devient moins libre, que la rougeur du visage augmente considérablement, que la peau est suante, & que l'on sent de la lassitude.

Tout le monde ne peut pas suivre cette régle ; tels sont ceux qui gagnant leur vie à la sueur de leur front, sont contraints de travailler sans cesse. Ces gens-là cependant ne laissent pas de se soutenir au milieu de leurs travaux continuels, & leur santé s'en trouve même si peu altérée, que lorsque quelques-uns d'eux se voyant parvenus à meilleure fortune, veulent mener une vie plus tranquile, ils ne manquent point d'être attaqués de diverses infirmités, dont ils ne peuvent se délivrer parfaitement, qu'en se remettant à leur premiere vie. Admirons cela la Providence divine, qui, en condamnant l'homme au travail en punition de son péché, l'a condamné à une peine, dont il retire d'ailleurs de si grands avantages.

Au reste, ce n'est pas à l'homme seulement que l'exercice est bon, tous les animaux en ont besoin, sans excepter ceux même qui sont les plus lents, & les plus endormis de leur nature, tels que les limaçons & les loirs. Il n'est pas jusqu'aux vegetaux qui puissent se passer absolument d'exercice. Cet exercice consiste dans l'agitation que le vent donne à leurs branches & à leurs feüilles, agitation qui empêche la seve de se rallentir dans son cours, & qui l'aide à circuler. La plus basse violette, comme le plus haut chêne, aime cette agitation des vents.

An præcipua valetudinis tutela Exercitatio ?

In iis omnibus quæ ad bonam integramque corporis constitutionem tuendam, plurimosque ejusdem languores præcavendos ac propulsandos conferre maximè valent, primum sibi locum vendicat exercitatio. Est enim hæc caloris innati suscitatrix, exuperantium humoruro castigatrix, corruptorum emendatrix, agilitatis ac promptitudinis artuum parens legitima, nervis ac juncturis roborandis idoneum auxilium, nec non præstantissima apertionis pororum ac meatuum causa : unde fit ut singulæ corporis partes firmentur, instaurentur, omnium sensuum munera obeantur alacriùs ; liberior evadat aëris inspiratio & exspiratio, cordis vigor ac robur conservetur, partes quoque nutritioni inservientes alimenta meliùs concoquant assimilent ; eorumque residuum citiùs eliminent.

Segnities corpus hebetat ; ob nimiam enim, & diuturnam quietem spiritus animales motuum opifices situm ferè contrahunt, ac nervosum genus torporem quendam induit. Sanguis intereà non ritè progreditur usque ad extremos & minimos arteriarum ramulos, sed obstructiones fiunt, & cruor ab infarciente materiâ interclusus, ab ejusdem compedibus se se expedire vix potest. Nativus denique calor quasi sepultus jacet, quem è contra moderatus corporis motus diffundit in omnes partes, unde corporis habitus, suffuso colore, floridus apparet post exercitium. In desidiosis, lentorum humorum apparatus aggeritur, Rumatismos, Apoplexias, Paralyses, Calculos, Arthritides, aliosque quos hîc recensere longum foret, morbos miserè procreans, in quibus omnigena se prodit Catarrhorum cohors.

Ad valetudinis tutelam, nec tot, nec tanta speres à medicamentis, quot & quanta ab exercitio : Hoc gratum & jucundum, in-

grata illa ; hoc efficacissimum, illa dubii eventus ; hoc partes cùm solidas, tùm fluidas immediatè juvat ; illa in fluidas dumtaxat vim suam ut plurimùm exerunt, & antequàm ad sanguinem pervenerint, ita immutantur, ut vim illam magnâ ex parte amittant.

Exercitatio prætere ubique præsto est, nihilque ferè est adjumenti & præsidii, quod ab eâ expectare sanitas non possit ; vis felicem partum prægnanti conciliare ? Quid in hunc finem paulò validiori ambulatione utiliùs ; dummodò mediis gestationis mensibus instituatur ? Vis infanti somnum accersere, ejusque consuetos dolores lenire ? Quid efficacius quàm ipsius agitatio in cunis ? Quin & adultis eadem quoque est quibusdam in regionibus lectulorum pensilium ratio ; qui, blando suo motu, debitum sanguinis circuitum restituunt, iisque qui à diuturnis morbis convalescunt, apprimè conveniunt. Vis rachitidem præcavere, quin & curare ? Quid aptius excogiutum est, quàm infantem, certis quibusdam fasciis caput & pectus circum-amplexantibus, ac infrà axillas & mentum religatis, perque ansulas binas, alteram à dextro latere, à sinistro alteram dispositas, brachiotum exitum sinentibus, iisque ad laquearia longiori fune, seu duplici, seu quadruplici connexis, suspensum tenere, multiplicique itu & reditu, leniter librare ? Hâc namque oscillatione identidem repetitâ relaxantur & distenduntur teneri corporis ligamenta, cui operi adimplendo non mediocriter conducunt varii illi motus quos, præ gaudio, edit infans, dum sic agitante exultat. His enim membrorum subsultibus, spina, brachia & crura in longum porrigi coguntur. Vis in robustis adultorum corporibus nativum calorem excitare, luxuriantes succos minuere, crudorum humorum coctionem adjuvare, conditiora reddere cibaria ? Id insigniter præstat venatio & aucupium. Vis stomachi languentis tonum firmare, caput & truncum dirigere, extremosque artus ? Id præstat Equitatio &

saltatio. Hæc certè crura & pedes roborat, redditque flexiliora. Utile profectò ac gratùm exercitii genus ; corpus agile & promptum efficit, mentem exhilarat, vividum colorem conciliat, vultum & reliquum corporis habitum ad decentem & concinnam speciem efformat ; verùm illas tantum saltationes choreasque commendamus, quæ licitæ sunt, non eas quæ fines honestatis transiliunt, circulatoribusque potiùs, quam hominibus liberali ingenio natis, conveniunt. Vis corpus ad validiores labores sustinendos habile reddere, vitales actiones roborare, habitumque crassum & obesum extenuare ? Id præstat sive majoris, sive minoris pilæ ludus ; præstat & pilæ-mallæus ; qui postremus cùm adjunctam habeat ambulationem, non solùm firmandis brachiis, dorso & cruribus aptissimus est, sed & totius corporis mobilitati procurandæ : Præstat & folliculus, sive pilæ inanis ludus tum majoris quæ ex corio, tum minoris, quæ ex Scroto taurino, aëris intrusione inflato, conficitur ; quâ exercitatione crura non solum brachiaque potissimùm, sed currendo tota corporis moles roboratur : Præstat insigniter Hoplomachia, seu digladiatio quæ fit instrumentis ferreis, ensis speciem referentibus, sed obtusis, bovinâque lanugine in acumine vestitis ; præstat & trunculorum ludus propter scilicet celerem incessum, brachii utriusque agitationem, & variam in varias partes corporis complicationem ; præstat etiam globulorum sive curtorum, ut dicitur, sive longorum lusus, hoc tamen discrimine, quod longorum, robustiores lusores juvet. Vis humerum brachiumque dextrum, atque pedum summos digitos obfirmare ? Id præstat ludus tudicularis.

Harum aliarumve id genus exercitationum maxima certè vis est ad innumeras ægritudines avertendas, corporique vires addendas. Nec verò hîc prætereunda exercitia fortiora quæ rusticorum sunt & plebeiorum, ut fodere, remigare, arare, vites putare,

onera portare, quibus laboribus abundè demonstratur quanta sit exercitii vis & præstantia. Rustici enim si duros habent nervos, lacertos fortes, nec arthritidi aliisque morbis divitum domos obsidentibus obnoxii sunt, id facit labor diuturnus, ne dicam improbus.

Quantæ sint exercitii dotes probat insuper dexteræ manûs præstantia. Huic enim unde robur quo valet, nisi a frequentiori & fortiori cui assuefacta est exercitio ? Neque dicas pedem oculumve dextrum, sinistris tamen fortiores, licet non majori exercitio gaudeant, palàm ostendere dextræ manus robur à frequentiori é validiori quod experta est exercitio, nullatenus oriri : Pes enim dexter, oculusque dexter, manûs dexteræ privilegio fruantur, necesse est ; propterea quod qui in dextrum latus magnâ copiâ feruntur spiritus, ad dextræ manûs officia fortiora obeunda, in cæteras etiam ejusdem lateris partes præ suâ luxurie fluant, oportet, indeque vis major his partibus accedat. Gentes sunt quibus mos est sinistram manum ab infantiâ exercere, ut cæteris gentibus dextram ; nutricesque hos apud populos, cavere ne recens nati alterâ quàm sinistrâ accipiant quæ offeruntur, cæteraque faciant quæ apud nos dextrâ fieri solent ; hos autem apud populos sinistra est fortior dextrâ, quam ideò imbellem manum vocant.

Quibus brachium dextrum amputatum est, sinistrum fortius evadit, quàm erat anteà, iique sinistrâ manu scribunt, pingunt, suunt, dexterrimè ; quæ vis & dexteritas non nisi frequentiori quo tunc movetur pars, exercitio, referri debet accepta. Attende prætereà ad inertiam illam quam contrahunt, nimio quiete partes, cùm ob morbi cujusdam, ut fracturæ, luxationis, inflammationis curationem, ab omni motu per plures dies abstinent ;

postquàm enim diu quieverunt, vix pristini motus libertatem recuperare possunt. Quidam inani metu perculsi, ne post plures dies à phlebotomiâ celebratâ, sanguis erumpat è venâ, brachium per plures hebdomadas reclinatum tenent, hi cùm tandem illud educere tentant, haud valent.

Quantum valetudini tuendæ conducat exercitatio, magis ut assequamur, in illos homines oculos conjiciamus, qui desidem vitam dum agerent, sine lite, ullove negotio, suis reditibus, placide viventes, tunc melancholici, decolores, & innumeris ægritudinibus obnoxii erant ; at ex quo litibus pro rerum suarum defensione occupantur, Judices & Patronos invisunt, Forum frequentant, integrâ tandem valetudine potiuntur.

Sunt enim delicatulæ virgines, quæ in valentioribus Nosocomiorum laboribus, quibus quotidie exercentur, fortem & robustam valetudinem acquirunt, ut singularem inde omnibus pariant admirationem.

Attende etiam quàm prosperâ valetudine utantur plerique Medici, euntes atque redeuntes, ascendentes & descendentes, ac semper itantes. In eos præcipuè animum converte, qui ægrorum peste infectorum curationi operam navarunt, nullis laboribus parcendo : cui tandem Prophylactico à tanti mali insidiis suam evasionem deberi putas, nisi exercitio, cum summâ tamen animi fortitudine, conjuncto ? Hujus rei testes sint nuperæ pestis Massiliensis, Aquensis, Telonensis, Mariologiensis, Canonicensis, oppugnatores Medici. Ea est prætereà exercitii vis, ut mentem à periculi imagine avertendo, formidinem minuat, qui transpirationis adeoque vitæ est intensissimus ; Medicis verò hanc formidinem eò magis minuit, quod apprimè callent in eos crudeliùs sævire pestem, qui animi motibus, ac imprimis terrori imperare

nesciunt, ut pote ab errore vulgi longe distantes, existimantis pestem iis inevitabilem qui peste infectos, aut eorum vestes, aliaque similia tetigerint.

Salubrem denique exercitii vim fateare, quæ optatos aquarum mineralium effectus tantopere promovet, ut ambiguum relinquatur num exercitationi potiùs ; quàm his aquis referri debeat accepta tot ab ægris sanitas. Constat enim nullius ut plurimum esse adjumenti, quin & sæpe numero noxias evadere has aquas, nisi ambulatione adjuventur.

Est autem ambulatio quam mox nominavimus, exercitium moderatum ex crurum motu & quiete compositum, cui inserviunt femoris, poplitis, tali & digitorum ad pedem pertinentium articuli, adeoque corpori salubriter exercendo maximè congruum, cùm hæ partes moveri sine totius corporis agitatione non possint ; unde fit, ut non solùm inferiores partes juvet, sed & thoracem expurget, ventriculum roboret, contenta in eo alimenta ne acescant impediat, distillationes capitis amoveat, flatus omnes discutiat, arenulas è renibus disturbet, trementia membra firmet, cerebrum levet : Exercitatio certè omni sexui, naturæ, & ætati conveniens, præcipuè tamen pueris & senibus aptissima : namque senes, ob declinantem calorem, & pueri ob nimis recentem, vitiosis humorum cruditatibus scatent, quas nisi per poros cutis, aut alias à naturâ institutas vias, eliminet exercitatio quædam his ætatibus conveniens, certè multorum morborum præda fiunt, quales sunt imprimis apud pueros, scrophulæ, & epilepsiæ quas non nisi lentescentis pituitæ fœtus esse frequens experientia docet. Moneantur ergo parentes, ut natos ambulationibus exerceri curent ; & si fortuna finat, venationibus & equitationibus, ne, qui

in corporis incrementum abire debent succi, vertantur in succos pravos.

Omnium autem utilissima juvenibus nobilibus exercitatio, arma subinde capescere, equum informare, ac ritè agitare ; in arenam cursoriam descendere, pugnas ludicras instituere, & alia exercitia ad armorum tractationcm spectantia, ut congruis exercitationibus bonam corporis valetudini nem adipiscantur, eam servent adeptam, alacrioresque inde ac aptiores ad omnes bellorum labores perferendos evadant, cùm occasio se dederit.

Pueros verò infantes quibus ob ætatis teneritudinem, exercitia duriora non competunt, sinantur ludis puerilibus cum aliis pueris indulgere. Hi certè ludi pueriles ad mollia membra efformanda, & omnium viscerum atque artuum explicationem promovendam, aptissimi sunt.

Ludorum puerilium delectus tamen est habendus, quidam enim vertiginem inducunt, cerebrum turbant, visui officiunt, ut v. g. in gyrum verti, quod pueris familiare, item funibus de ligno arboreve altrinsecùs religatis in altum jactari. At sinas pueros apodidrascintâ, ascoliasmo, myindâ, trocho, turbine, glande pennatâ, aliisque quibusdam ludis delectari, quin etiam in arundine longâ equitare, tympanum lareri appensum pulsare.

Turbo quem sub torto verbere volitantem pueri magno in gyro exercent, crura & brachia flexilia efficit ; idem sed lenius præstat trochus, quem circumrotulo funiculo illi projiciunt ut diutiùs apice ferreo quo acuitur, vertatur in gyrum. Glandis pennatæ lusu, corpus quandoque varias in partes flecti cogitur, quod membrorum solertiæ & agilitati, torpidisque humoribus, si qui adsint, suscitandis, non mediocriter conducit.

Singulis itaque ætatibus ad sanitatem tuendam, refocillandamve confert exerceri : neque ad eximias exercitacionis dotes verbis elevandas, objicias quamplures viros, virginesque intra Monasteriorum claustra vitam degentes, nihilominùs bene valere, & ad plures annos vitam producere, licet ab omniferè exercitio abstineant. Præterquàm enim quod in plerisque Monasteriis horti sunt ubi licet ambulare, quibusdamque Monachorum ordinibus statuti sunt dies, quibus per rura exspatiari fas est, omnes fere qui in Monasteriis conclusi vivunt, operibus quibusdam student corpori exercendo idoneis, ut v. g. Carthusiani, quorum singuli hortulos habent quos colunt, multis prætereà artibus operam navant, ut arti tornatili, minuto-lignariæ, viminis in corbulas & canistra effingendi & contexendi, aliisque id genus. At, quod prætermitti non debet, magna apud Monachos exercititio est chorus. Cantu si quidem mirè moventur musculi oris, partiumque adjacentium, & ob frequentem quam subeunt hæ partes contractionem, liquorum transcolatio, expressio, & circuitus faciliùs absolvuntur ; deincepsque liquida omnia vel remotissima celeriùs ad motum cientur. Quin & librorum lectio quæ altiori voce fit, & omnis loquela paululùm elata, inter optima exercitationum genera recenseri debet. Voce agitantur spiritus non leviter, nec in superficie corporis, ut frictione fit quæ tamen sanitati tuendæ adeò confert, sed velut in ipso fronte, in ipsis visceribus : id cauæ est cur Monachi conclusi & claustrales Virgines, quamvis non multo uti videantur exercitio, vitam tamen salubrem ducunt, diu scilicet noctuque vocem exercentes in canendis Deo precibus, hoc vocis exercitio corporis motum pensantes. Certè spiritus à voce impulsi, nervorum, fibrillarumque tubulos faciliùs subeunt, & aër ab organorum vocalium impulsu commotus, ferit & spirituum & humorum & membranarum systema ; hinc debita in humoribus

fermentatio & exaltatio ; hinc fluiditatis conservatio, & transpirationis promotio, quæ omnia remediorum diaphoreticorum ope obtineri nequidem possunt.

Tantò denique est vocis & loquelæ in exercendo corpore præstantia, ut id fortassè causæ sit, cur fœminæ non tanto aliàs exercitio indigeant, quanto indigent viri, quoniam scilicet sunt illæ viris loquaciores. Quâ in re providam naturam mirere. Salubris quoque est declamatio, neque dicisatis potest, quantum Concionatoribus quibusdam & Causidicis prosit ad bonam valetudinem. Quin vociferationes & ploratus infantum multum conferunt ad cerebri excrementa repurganda, totiusque corporis incrementum adjuvandum ; neque hîc Indorum mos prætereundus, qui, quoniam infantes nunquam ferè apud eos lacrymantur & plorant, urticis quandoque tenella corpora pungunt ut clamitent, ejulent, vociferentur ; cujus instituti causam cuilibet sciscitanti non aliam produnt, quàm natorum suorum valetudinem & longævitatem procurandam.

Omnem exercitationis usum tanquam inutilem sanitati servandæ, quin & exitiosam damnare ausi sunt Asclepiades & Erasistratus, quietem vero tanquam præcipuum valetudinis tutamen commendare ; at certè hâc in re sunt non mediocriter hallucinati : sua quidem laus est quieti, spiritus reficit, membra labore nimio fessa levat, & ad plurimosum morborum curationem necesseria est ; at ideò semper esse quiescendum qui assereret, magno in errore versaretur. Longè facilior quietis quàm laboris excessus ; atque si pleuritides exercitio contrahi dicuntur, has tamen non tam exercitio quàm subitæ quieti tribuendas esse testatur experientia : minimè verò opponas exercitio corpus conteri, id quidem verum est, at corpus humanum uti ferrum esse memi-

neris, hoc ei exerceas conteritur, si non exerceas, rubigine inficitur, & absumitur. Eâdem ratione homines exercitio videmus conteri, si verò non exerceantur, inertiâ ac torpore plus detrimenti patiuntur quam si exercerentur. Cujus detrimenti levior noxa articulorum impotentia est ad motum. Nec mirum id esse ipsa vel magis obvia sensibus anatomia demonstrat : in spatio quo ossium extrema sibi articulantur, humor continetur albicans, tenax & glutinosus, articulorum humor vulgò dictus, ex aperris abscessibus circà articulos obortis effluere solitus, & ad motum partis quam lubricat, ita necessarius, ut Chirurgi quidam ignari purulentam materiam hanc esse existimantes, & summo studio vacuantes, una cum humore motum parti adimunt ; humor autem hîc si præter naturam se habeat motum articuli lædit, maxime si sit vel copiosior quàm par est, vel viscidior, vel concretionem quandam adeptus, unde tunc in parte gravitas, torpor, quin & aliquando sævus dolor & cruciatus exoritur. At nihil magis huit exuperantiæ vicisditati, concretioni præternaturali favet, quàm nimia quies, adeoque nihil est quod articulorum lubricitati & mobilitati adversetur magis.

Præcipua igitur est sanitatis tutela exercitatio, modò pro variâ ætatis, indolis, & sexûs ratione temperetur, huicque accedat temporum opportunitas, nec-non congrua ipsius-met exercitii mensura, quæ duo postrema, ut de reliquis taceamus, ritè habentur. 1°. Si quantum ad tempus attinet, corpus non exerceatur nisi exonerata priùs alvo & visicâ, neque statim à pastu. 2°. Si æstate exercitatio fiat in solis exortu, & post occasum ; vere & automno, duabus circiter horis ab orto sole ; hyeme circà meridiem.

Quidam sunt qui ab exercitationibus jubent abstinere primâ die Maii, & postrema Septembris, item postrema Septembris &

Aprilis, prout tunc maximè nocuis, quod præceptum sanæ menti non minùs adversatur, quàm illud Scholæ nescio cujus, Salernitanæ, nunquam verò satis contemnendæ, quo Phlebotomia etiam his diebus interdicitur, prout sanitati Hydræ in modum, tunc adversa, quin & anserina caro.

Feminæ duæ in Facultate Medica Salernitanâ feruntur maximè floruisse, librosque parturiisse doctissimos ; his fortè Doctoribus feminis, hoc opus Scholæ Salernitanæ titulo insignitum tribuere æquum est, quod viris Medicis adscribere injuriosum foret.

Mensuram verò exercitii quod spectat, hæc ritè habebitur, si exercitii finis fiat cùm musculi jam intumescunt, respiratio difficilis efficitur, cutis rubro colore & vivido perfundi cœpta est, corpus sudore diffluit, lassitudo suboritur ; sed ita fiat hic finis, ut ab exercitio statim subitò non quiescas.

His legibus parere non possunt homines innumeri, qui victum labore quærentes, ferè semper laborare coguntur ; at eorum plerique cùm sint his laboribus assueti, nullum indè damnum patiuntur ; quin è contra ita juvantur, ut at meliorem fortunam si devenerint, & assiduo labore vacare desinant, ægrotent : quâ in re summam divinæ justitiæ clementiam prædicemus, quæ hominem in peccati pœnam damnando ad laborem, pœnam injunxit valetudini firmandæ tam idoneam.

Cæterùm ea est exercitii necessitas & præstantia, ut nedum homines, dicam & brutæ animantes, gliribus non exceptis, sed & plantæ ipsæ eo diutiùs carere non possunt : humilis viola, ut & quercus altissima, ventis exerceri gaudet.

FINIS.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Orthop%C3%A9die. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.